REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOÎT, 7.

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME DEUXIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOÎT, 20

1856

11.476

054
R3274
1856, v.2

LES ROUMAINS

II.

LEUR HISTOIRE. — RÉORGANISATION DES PROVINCES DANUBIENNES.

I. — L'HISTOIRE.

Nous avons parlé de la langue roumaine (1), voyons l'histoire.

Où était, il y a quelques années à peine, l'histoire des provinces danubiennes? Dans quelles chroniques, dans quelles chartes la retrouver? Sitôt que l'on faisait ces questions, on touchait à toutes les plaies de ces provinces, car on rencontrait une personnalité nationale, un peuple, qu'il était impossible de nier. A travers les chroniques polonaises, hongroises, russes, byzantines, turques, on démêlait la trace des Roumains comme on peut suivre le cours du Rhône, même quand il s'est perdu dans le lac de Genève; mais les monumens indigènes, nationaux, qui déposaient de la vie de ce peuple, vous échappaient presque entièrement. Chez tous les autres, les historiens modernes s'appuient sur des chroniques, les chroniques sur des chartes, des diplômes, des pièces authentiques, témoins irrécusables des événemens qu'on raconte. Ici, rien de semblable. C'est une nation dont les titres, archives, diplômes, chroniques, ont été dispersés, détruits ou volés par ses envahisseurs. S'il existait quelque trace des titres de cette nation, il fallait les découvrir partout ailleurs que chez elle, dans les archives de Moscou, de Constantinople, de Vienne. Quant à son histoire proprement dite, ses ennemis seuls l'avaient écrite jusqu'ici. Elle se trouvait par lam-

(1) Dans la *Revue* du 15 janvier 1856.

beaux dans les historiens polonais, hongrois, autrichiens, moscovites, musulmans, chez lesquels on devait la recueillir à grand'peine, défigurée au milieu des préventions, des ressentimens, des haines que chaque nation rapporte de la lutte et qu'elle transmet à ses écrivains. C'était le corps du lévite mis en pièces et partagé entre tous les voisins. Ne demandez pas après cela où en était la critique historique en Roumanie, et s'il était aisé de fonder des conclusions solides sur ce sable mouvant. La série des règnes n'étant pas même fixée, c'était le point où, de l'aveu de tous, la barbarie était le plus visible.

Sans monument, sans rien qui marque la différence des âges, que peut devenir l'impression du passé chez un peuple égaré à travers les temps comme au milieu d'une steppe? Les figures des voïvodes Alexandre le Bon, Mircea, Étienne le Grand, Basile le Loup, Michel le Brave, ébauchées sous les porches des églises, à demi effacées par les orages, sont les seuls témoins de l'histoire dans un pays où les déprédateurs n'ont pas même laissé de ruines; le sentiment d'une lutte à outrance, d'une adversité sans trève, un grand inconnu que l'on sait avoir été plein d'angoisses et de douleurs, voilà ce qui se révèle dans l'accent résigné des chants nationaux des Roumains. Ces *doinas*, qui se prolongent en expirant dans les ondulations des plaines, n'ont presque plus de rhythme, comme si l'âme était brisée. Au milieu de ce mystère, on dirait que la nature attristée garde seule, à la place de l'homme, la conscience des choses passées. C'est là, il me semble, ce qui se retrouve dans la pièce suivante que je traduis du plus ancien des poètes de nos jours (1). Il faudrait y ajouter l'horizon du champ de bataille de Vale-Alba et les sons de la musette d'un berger qui alternent avec le gazouillement d'un ruisseau à travers la plaine blanchie par les ossemens des compagnons d'Étienne.

LE BERGER.

« Vallée blanche, blanche vallée, petit ruisseau des montagnes, pourquoi en passant près de ma colline, que le ciel soit pur ou chargé d'orages, exhales-tu un si triste soupir? Ta rive est verdoyante, couronnée de mille fleurs; ton onde, purifiée au menu gravier de la source, désaltère l'oiseau et mon troupeau.

LE RUISSEAU.

« Mon onde est limpide, ton troupeau s'y abreuve aujourd'hui, ainsi que cet oiseau qui s'envole; mais hélas! autrefois elle abreuvait les troupeaux de l'Orient qui étaient campés ici, lorsque le saint guerrier Étienne combattait pour son pays, lorsqu'en un jour néfaste le fer aigu moissonna boyards, guerriers, bergers, villageois. Depuis ce temps, mon onde se lamente tou-

(1) George Asaky.

jours; éternellement elle soupire, car elle a coulé mêlée au noble sang versé par les Roumains; leurs os bien longtemps ont parsemé ces champs. Et moi, quand je songe à ce jour de tempête, je soupire; le frémissement de la forêt se mêle à mes sanglots, car il n'y a plus de braves aujourd'hui pareils à ceux qui ont succombé. Leurs travaux et leur gloire, les Roumains les oublient maintenant. C'est pourquoi, petit berger, chante pour réveiller leurs pensées, et que ton chant leur dise ce qu'ils furent autrefois, ce qu'ils sont aujourd'hui! »

Voilà, en général, sous quelle forme se présentait à l'esprit l'histoire des provinces danubiennes, quand un livre a tout changé. Les *Chroniques des Roumains,* par Sincaï (1), ont mis soudainement l'ordre où était le chaos. L'homme qui a pu produire si vite un si grand changement mérite bien de fixer un moment les regards.

Sincaï, que j'appellerais volontiers le Muratori des Roumains, né en 1753 dans un village de Transylvanie, mort obscurément en 1820, a consacré sa longue vie à une seule pensée : écrire l'histoire de la race roumaine, en rechercher, en rassembler partout les documens épars, élever ainsi à une race d'hommes un monument indestructible qui portât les caractères de la certitude et de la science moderne. Souvent persécuté, même emprisonné, rien ne le détourne de son œuvre. En 1808, il commence à la publier. Un obstacle invincible, facile à prévoir, l'arrête; l'Autriche ne pouvait tolérer la publication d'un ouvrage où brillaient d'une lumière si vraie les titres traditionnels de ceux-là mêmes qu'elle tenait sous le joug. Le censeur écrivit en marge du manuscrit : « L'ouvrage mérite le feu, et l'auteur la potence; *opus igne, auctor patibulo dignus.* » Cet arrêt n'empêcha pas l'écrivain de persévérer. Soit misère, soit nécessité de se dérober, ses biographes le montrent portant lui-même de lieu en lieu, dans une besace, son ouvrage proscrit, qui s'augmentait incessamment des découvertes qu'il faisait dans les archives publiques et privées. Il porta ainsi en secret son fardeau (et c'était, à vrai dire, la meilleure fortune de son peuple) jusqu'à son dernier jour. L'interdiction qui avait arrêté l'auteur vivant le poursuivit mort, et c'est aujourd'hui seulement, après un demi-siècle, que le gouvernement de Moldavie, bien inspiré par le prince régnant Grégoire Ghyka, a pu enfin publier, avec un applaudissement unanime, l'ouvrage de Sincaï. Ce monument vient à la lumière au moment même où le procès des Roumains étant devant le juge, ils avaient le plus besoin d'un témoignage authentique.

Quel est le caractère du livre de Sincaï? On s'abuserait assurément si d'après le titre, *Chroniques des Roumains,* on y cherchait la

(1) *Chronica Romanilor,* 3 vol. in-4°, Jassy 1853. Des recueils de chroniques moldaves et valaques ont été publiés dans ces dernières années à Jassy et à Bucharest.

naïveté jointe à la crédulité qui fait le fond de nos chroniqueurs. Il ne paraît pas qu'à aucune époque de leur histoire, les Roumains aient eu le tempérament de l'enfance; loin de là, un esprit de critique prématuré se retrouve chez leurs écrivains les plus anciens. Cela est vrai surtout de Sincaï, qui est avant tout par la maturité, par le grand sens, un homme du XIXe siècle. Les qualités les plus rares dans son pays et les plus nécessaires, il les possède : un esprit de règle, de méthode, d'investigation patiente; un discernement admirable dans les grandes comme dans les petites choses; l'art de porter l'ordre, la lumière dans le chaos le plus embrouillé qui fut jamais; nul désir de l'effet, de l'éclat, mais un besoin excessif de la vérité démontrée, et tout cela dans un langage ingénu, original, brusque, vif, populaire, plein de verdeur et d'une simplicité presque rustique.

Depuis les temps de Décébale jusqu'en 1739, l'écrivain roumain reprend, raconte, discute chaque année en particulier; il renoue incessamment le fil de la vie nationale, toujours près de se rompre. Chemin faisant, il met aux prises les historiens polonais, hongrois, russes, turcs; il les contraint de rendre jour par jour à la race roumaine le témoignage qu'ils ont essayé d'éluder. Où ils n'ont été qu'incomplets, il les achève les uns par les autres. Où ils ont sciemment faussé la vérité, il la leur arrache avec éclat, et il reprend ainsi sur eux tous les dépouilles nationales. Sous cette critique toujours en haleine, vous voyez les discordes profondes des peuples voisins survivre dans leurs historiens après que ces peuples eux-mêmes se sont réconciliés ou ont été obligés de faire silence, et la discussion ainsi agrandie n'est guère moins vivante que le récit des événemens eux-mêmes. Au milieu de trois ou quatre races ennemies, l'historien conquiert année par année, jour par jour, la vérité historique, comme un champ de bataille. Dans aucun livre, on ne peut voir, j'imagine, avec plus d'évidence, comment ces diverses races, en se blessant, se désarmant l'une l'autre, se préparaient à tomber mutilées et sanglantes dans les mains de l'Autriche. Que l'auteur au milieu de cette mêlée n'ait jamais été entraîné par sa religion pour ses *pauvres Roumains* à des représailles contre ses adversaires de Pologne, de Hongrie, de Russie, qui pourrait l'affirmer? Il est seulement constant que par-dessus tout il cherche la lumière, que loin de taire les traditions, les systèmes opposés, il les étale avec complaisance; qu'il laisse amplement la parole à l'ennemi; qu'aucun livre n'est plus nourri de documens officiels, d'actes, de lettres, de diplômes, de traités, de monumens authentiques; que de tous côtés sont réunis les élémens divers de la certitude. Le lecteur seul est chargé de porter le jugement, méthode qui place l'auteur au rang des créateurs

de la grande école historique du XIXe siècle. Si l'on considère qu'il a été conduit à cette savante méthode de 1790 à 1808, c'est-à-dire dans un temps où aucun des travaux de la critique contemporaine n'avait encore paru, et lorsqu'un esprit tout différent régnait dans l'histoire, l'admiration s'ajoutera à la surprise; il vous semblera peut-être que de pareils travaux n'ont pu être achevés sans quelque dessein de la Providence sur le peuple pour lequel ils ont été entrepris. Et ce n'est là qu'une partie de l'œuvre de Sincaï; car il avait joint à son ouvrage ce qu'il appelait la moelle des historiens, trente volumes recueillis çà et là de chroniques, de pièces officielles, de documens dont il avait commenté le texte, et qui étaient comme le fondement et la source de son vaste récit. Il avait fait pour la Roumanie ce que Muratori a fait pour l'Italie, les bénédictins pour la France, et ce qui manque encore à plus d'une nation orgueilleuse de son passé et de son présent. Qu'est devenue cette immense collection? Quelle main l'a soustraite à tous les yeux? quel est celui qui a intérêt à ce que le trésor de toute une race d'hommes soit perdu pour l'histoire, c'est-à-dire pour la civilisation? Ce n'est pas ici le lieu de le rechercher; il suffira de dire que l'on s'est trompé, si l'on a voulu enlever à une race d'hommes avec ses titres sa place au soleil. Dans ce cas, c'est l'ouvrage même de Sincaï qu'il fallait supprimer. Tel qu'il est, il vivra dans sa construction massive, et tant qu'il subsistera, ce sera une base inébranlable sur laquelle peut s'asseoir sans crainte la société roumaine.

II. — ÉTIENNE LE GRAND ET MICHEL LE BRAVE.

Le moment où les Roumains reparaissent dans le monde moderne n'est pas assurément sans quelque grandeur. Après que l'on a perdu de vue les chefs de leurs trente-cinq forteresses, tantôt engloutis comme patrices dans l'empire de Byzance, tantôt alliés à l'empire de Bulgarie, viennent les invasions tartares, mongoles. A peine les Mongols se retirent, on voit au sein de ces mêmes colonies oubliées que j'ai décrites (1) la race latine surgir et quitter ses abris, un essaim d'hommes se former entre les ruines d'Apulum, de Parolissa, d'Ulpia Trajana, s'aventurer peu à peu sur les vieilles voies romaines, en suivre les vestiges, descendre des hauteurs boisées, se risquer au pied des Carpathes, s'avancer dans les plaines, à mesure que la terre semble déserte, y rencontrer des hommes de la même race qui y arrivent par des chemins plus rapides, ou qui peut-être n'en étaient jamais sortis, et tous ensemble, changés, altérés par le travail du temps, par d'autres croyances, un autre culte,

(1) *Revue* du 15 janvier dernier.

former de nouveaux établissemens, sans presque rien imiter des anciens; car, d'agriculteurs qu'ils étaient autrefois, ces peuples étaient devenus pasteurs, les temps ne permettant guère d'enclore, d'ensemencer un terrain, tandis qu'ils pouvaient espérer de dérober leurs troupeaux à un ennemi dont le retour était toujours à craindre. On connaît le nom des deux chefs qui dans le XIIIe siècle personnifient cette nouvelle prise de possession des plaines de Valachie et de Moldavie, Radul Négru et Bogdan, — premier degré de l'histoire moderne. Là recommence non plus la tradition, mais l'histoire attestée par des actes authentiques. C'est ce que le peuple nomme *la seconde descente* en comptant celle de Trajan pour la première.

Vous remarquerez que par cette immigration de Transylvanie en Valachie, la race roumaine commence par se démembrer en deux corps séparés : le premier, qui reste à l'ouest des Carpathes dans les retranchemens des colonies; le second, qui se répand et déborde dans les plaines orientales. Une fois séparés, ces deux corps ne se réunissent plus. Dans ce grand fait qui domine toute cette histoire sont renfermées de graves conséquences, qui ne tarderont pas à se montrer.

Le plan des Romains de Trajan, comme je l'ai établi, avait été de former un seul état qui devait avoir pour base et pour citadelle le plateau central des Carpathes, pour rayonnement les vastes contrées environnantes. Ce premier plan venait de subir dès l'origine moderne une atteinte considérable. Il était sorti brisé du tumulte des Barbares. La race roumaine ne formait plus un seul bloc comme dans la pensée des fondateurs. La statue, d'abord entière, avait été partagée en morceaux par les invasions. D'un côté des monts de la Transylvanie se trouvait la tête séparée du corps; de l'autre côté, le grand torse brisé en deux tronçons, Valachie et Moldavie. Tout l'effort de l'histoire des Roumains a été de refaire un même corps de ces membres dispersés.

Il faut avouer qu'à divers intervalles ces provinces ont été tout près d'y réussir, et elles ont été aidées principalement par deux hommes, Étienne le Grand et Michel le Brave, tous deux immortels, quoique inégaux, qui se sont suivis dans les mêmes traces à la distance d'un siècle. Sur quels fondemens ces deux hommes ont-ils posé l'état naissant qu'ils avaient reçu déjà plus qu'ébauché des mains d'Alexandre le Bon, de Mircea le Valaque? Pourquoi leur construction n'a-t-elle pas duré? Pourquoi une œuvre si hardiment commencée ne s'est-elle pas développée? Qu'est-ce qui a empêché l'état de se maintenir et l'a poussé à une ruine prématurée dès que ces mêmes hommes n'ont plus été là pour le porter? Voilà, je crois, ce qu'il est important d'examiner aujourd'hui.

Le premier qui ait montré ce que pourrait être un royaume roumain indépendant, c'est Étienne, et qui considérera avec quels faibles moyens il a accompli tant de choses extraordinaires ne lui refusera pas le nom de *grand*. A peine maître de la Moldavie, il se venge des usurpations des Hongrois, auxquels il tue dix mille hommes dans la bataille de Baia, le 15 décembre 1467; il s'étend aussitôt dans la Transylvanie, dont il se fait livrer par Mathias Corvin les gorges principales avec tout le territoire dont les eaux tombent dans la Bistritza et le Sereth. L'orgueil hongrois a fait des efforts inimaginables pour cacher cette première plaie; il a bien fallu pourtant que cette race héroïque avouât sa défaite. Dans le même temps qu'Étienne se fortifie dans les Carpathes, il ferme son état vers l'autre extrémité, aux embouchures du Dniester et du Danube. Les forteresses de Kilia et d'Ackerman, prises d'assaut, lui assurent la Mer-Noire. Cependant il n'a dans ses mains que la Moldavie; le prince de Valachie, ce même Vlad qui faisait empaler trente mille prisonniers en un jour et dans la même plaine, se soulève contre lui, et donne lieu aux campagnes de Valachie en 1469, 1470, 1471, 1472. Il fallut ces quatre années pour finir ce qu'on peut appeler une guerre civile. Partout vainqueur, à Sotzi, à Cursul-Apei, Étienne n'a plus rien à craindre des siens; mais c'est une armée de cent vingt mille musulmans qui vient fondre sur lui. Elle est commandée par Mahomet II, le conquérant de Constantinople, qui n'a trouvé jusqu'ici aucun obstacle. Le 17 janvier 1475, Étienne met en déroute avec quarante mille hommes, à Racova, l'armée mahométane; il la rejette au-delà du Danube. La chrétienté se sent sauvée, et elle ignore par quelle main. Étienne envoie des drapeaux, des esclaves, des trophées au roi de Pologne, au roi de Hongrie, qui essaie plus tard de lui dérober sa victoire, au *patriarche de Rome* Sixte IV, qui salue Étienne du nom d'athlète du Christ. Les Valaques, le croyant perdu, l'avaient de nouveau attaqué; il les châtie. Presque aussitôt on le voit balayer une invasion de Cosaques et de Tartares qu'il noie dans le Dniester. L'année était à peine achevée, que Mahomet II reparaît, et cette fois avec les forces de toute la Turquie. Il passe le Danube sur cinq ponts. Étienne attend les secours promis par les Hongrois et les Polonais. Ces secours n'arrivent pas. Livré à lui seul, il accepte le 26 juillet 1476 la bataille de Vale-Alba sur les frontières nord-ouest de son état. Il la perd. C'eût été pour un autre un coup mortel. Étienne disparaît un moment submergé, et tout à coup le voilà, en 1481, qui écrase de nouveau les Valaques, toujours rebelles, à la journée de Rimnik, fameuse par l'apparition de saint Procope, qui traverse le champ de bataille et relève les affaires désespérées du Moldave. Les Valaques réduits, les Ottomans reparaissent. Ba-

jazet II vient venger Mahomet II. Il est défait dans les batailles de Katlagouba, de Skeia, de Faltchi. Long-temps disputée, l'embouchure du Danube reste à Étienne. Le danger diminué du côté des musulmans éclate du côté des chrétiens. C'est maintenant le roi de Pologne, Jean-Albert, c'est le roi de Hongrie, Vladislas, qui croient l'occasion venue de se partager la Moldavie. Le roi Jean-Albert y entre à la tête de quatre-vingt mille Polonais. Étienne bat cette armée à Kotnar; il la disperse au passage du Dniester. Indigné de l'attaque des chrétiens, on dit qu'il attela au joug vingt mille prisonniers; il leur fit traîner la charrue dans les sillons; on y sema des glands, d'où sortit la *Forêt-Rouge*, ainsi nommée parce qu'elle a germé dans le sang. Étienne poursuit les Polonais l'épée aux reins en Podolie, en Russie. Il prend Lemberg; il occupe la Galicie; la terreur s'étend dans toute la Pologne; Cracovie menacée arme à la hâte. Lisez le traité de paix qu'Étienne fait signer au roi de Pologne en 1499. C'est le vrai fondement du droit international des provinces danubiennes à l'égard des puissances chrétiennes. Vous verrez dans ce traité tous les droits de souveraineté, d'indépendance plénière, garantis à la Moldavie, le roi et le voïvode traitant sur un pied complet d'égalité : partout le mot d'amitié, nulle part celui d'hommage; convention d'extradition, alliance offensive et défensive, liberté de commerce. La Moldo-Valachie est ce jour-là dans la famille des grands états. Le retour d'Étienne est un triomphe; il ramène avec lui cent mille prisonniers de la Russie-Rouge qu'il réduit en servage. Il se donne l'orgueilleuse joie de les semer de tous côtés par-delà le Danube; il en remplit la Bulgarie, la Grèce; on en vit arriver jusque sur les marchés d'Asie; le chef de la Moldavie prenait plaisir à fouler la Russie dans son berceau. A la fin de cette même année 1499, il se retourne contre les Turcs dans une campagne d'hiver. Il les laisse s'engager au nord du Pruth au nombre de soixante-dix mille hommes; le froid en fait périr quarante mille. Étienne tombe sur le reste de l'armée, qu'il coupe du Danube et qu'il achève. Outre la Moldo-Valachie, il possédait alors la Pocutie, la Bessarabie tout entière. Ce fut le moment culminant de sa fortune. Avant qu'elle ne décline, il meurt en 1504, plein de gloire, mais aussi d'appréhension sur l'avenir, sachant bien qu'il y avait un point ruineux dans ses états, et que cet empire construit avec tant d'efforts, soutenu de tant de victoires, assiégé au dehors et au dedans par l'islamisme et par le christianisme, pourrait difficilement subsister sans lui.

La figure de ce grand saint Étienne le Bon manquait à nos histoires du xve siècle, qui en restait comme appauvri et dépouillé dans sa dernière moitié. En effet, l'absence de ce personnage ôtait l'équilibre à l'histoire. C'était comme un vide dans un tableau, et il était

impossible de s'en rendre compte. On apercevait à l'extrémité de l'Europe des mouvemens extraordinaires, et on ne pouvait discerner ni la volonté qui suscitait, ni le bras qui accomplissait ces prodiges. Il y avait des effets sans cause, tant qu'on ne connaissait pas le grand cœur héroïque qui imprimait le premier mouvement. C'est ainsi que certaines déviations dans les révolutions des corps célestes déconcertent l'observateur jusqu'à ce qu'il ait découvert dans l'étendue le petit point imperceptible qui les régit. Dès que ce point-là est signalé, tout rentre dans l'ordre et dans la loi. Il n'en est pas autrement d'Étienne. A mesure que cette figure se révèle, se dessine (et les histoires sont pleines de lui, sitôt qu'on le regarde), vous voyez sortir du nuage le bras qui pendant un demi-siècle a refoulé l'empire ottoman, et empêché Mahomet II d'outre-passer sa conquête de Constantinople. Qui donc arrêtait ce conquérant sur le seuil? qui l'empêchait de faire un pas? qui l'obligeait de reculer quand on ne lui découvrait point d'adversaire? Était-ce une panique sans cause? Il était impossible de le dire avec certitude. Maintenant tout s'explique. Vous voyez pourquoi Mahomet II, ce conquérant à qui tout cède, est enchaîné dans sa conquête, pourquoi il recule si précipitamment de l'autre côté du Danube dès qu'il l'a franchi. C'est qu'il est arrêté non par une vision, mais par un bras de chair. Ce même Étienne, présent à la fois sur le Dniester, sur le Danube, aux portes des Carpathes, opposé d'un côté à Mahomet II, à Bajazet II, à Soliman, à Scanderberg, aux Tartares, aux Turcs, de l'autre à Mathias Corvin, à Jean-Albert, aux Hongrois, aux Polonais, voilà celui qui ouvrait et fermait à son heure les portes de l'Europe orientale! D'abord on ne le voyait nulle part; aujourd'hui on est forcé de le rencontrer partout. Et comme c'est là le personnage d'un héros, c'est bien aussi celui d'un fondateur d'état : politique, dissimulé, cruel, impitoyable au besoin, pieux surtout, qui a su se concilier parmi ses peuples le titre de bon et celui de grand. « Il était, a-t-on dit, son propre potentat, puisqu'il ne craignait personne. » Si l'état qu'il a fondé n'a pas subsisté longtemps après lui, je ne sache pas qu'on puisse l'accuser d'avoir manqué de sagesse, de calcul, de sang-froid, ou même de prévoyance, puisque cette ruine précoce, il l'a, par un dernier trait de génie, annoncée sur son lit de mort au milieu même de ses plus grandes prospérités.

Dans cette histoire d'Étienne que de leçons à recueillir! La plus simple, la plus évidente, c'est que le danger pour lui vint des chrétiens au moins autant que des musulmans. On voit ce grand homme obligé de faire face en même temps de tous côtés, recevoir le premier l'assaut de l'islamisme, et les nations chrétiennes, hongroise, polonaise, profiter de ce qu'il fait tête aux infidèles pour l'attaquer

et le ruiner par derrière. Au moment où le péril est le plus imminent, à Racova, on l'abandonne; les Polonais de Jean-Albert croient pouvoir l'achever après qu'il les a couverts à Vale-Alba. Ceci me fait penser que les historiens ont mal interprété ce qu'ils appellent son testament, lorsqu'à la fin de sa vie, voyant l'horizon s'obscurcir de tous côtés, il a conseillé aux siens d'accepter sincèrement la suzeraineté de la Porte. Ce grand homme a dû se dire que, sans nulle sécurité du côté de la Hongrie, de la Pologne, de l'Allemagne, ses peuples trouveraient des ennemis ou moins exigeans, ou moins habiles, ou moins voisins dans Constantinople. Sans cela, et s'il eût pu véritablement compter sur l'alliance des nations chrétiennes, qui l'eût empêché de se jeter dans leurs bras? Ce n'est pas certes la foi qui lui manqua jamais : autant de victoires remportées, autant d'églises élevées, il en fonda, dit-on, plus de quarante; mais sa supériorité, c'est que la religion ne l'empêcha jamais de voir le parti qu'il pourrait au besoin tirer de l'islamisme. Ce même homme, qui empale par milliers tous ses prisonniers turcs, semble redouter moins le mahométisme moderne que le christianisme mongol; il a, à cet égard, sur l'avenir une vue profonde et presque impartiale.

Considérez aussi l'art profond que l'on démêle chez lui; je prie que l'on fasse attention à la distribution savante qu'il fit de ses états. Sur un territoire qui s'étendait en longueur des Carpathes au Dniester, il place ou du moins il laisse sa capitale, la ville sainte, à l'une des extrémités, dans Sucziava, aux débouchés de la Bucovine. Il se contente de fermer l'autre extrémité par Ackerman, sur la Mer-Noire; tout le reste est ouvert aux incursions de l'ennemi. Il en résultait qu'avant de l'atteindre, les Tartares avaient à traverser le Dniester, le Pruth, le Sereth; les Turcs, les lignes du Danube, le Sereth, la Bistritza. Quant aux nations chrétiennes, il les recevait aux débouchés des montagnes, les Hongrois à Baia, les Polonais dans la Forêt-Rouge. Si l'on étudie ses champs de bataille, on se convaincra qu'ils n'étaient point dispersés au hasard, comme le désordre, l'incurie des historiens le laisseraient croire. En traçant une ligne des sources du Sereth à son embouchure, on reconnaît que ses innombrables batailles ont été presque toutes livrées dans la vallée du fleuve, Baia, Vale-Alba, Rimnik, qu'il n'a jamais quitté le terrain où il avait tous ses avantages, son front couvert par les nombreux affluens du Danube, sa ligne de défense adossée aux Carpathes. Il laissait l'ennemi se répandre et déborder dans les plaines de Moldavie et de Valachie; sans impatience, il l'attendait, comme en un camp retranché, dans les positions que je viens de marquer. Même après le désastre de Vale-Alba, il put gagner du temps et se refaire dans Niamtzo et les gorges voisines. Si au lieu de cela il eût eu sa capitale

dans la plaine ouverte, à Jassy, où elle est aujourd'hui, et s'il se fût obstiné à la défendre, une seule journée eût tout perdu.

Vous reconnaîtrez par là sans peine que le temps où les provinces danubiennes ont montré une véritable vigueur, ç'a été lorsqu'elles avaient la tête de leur gouvernement, la Moldavie à Sucziava, la Valachie à Tirgovist, protégées l'une et l'autre à l'extrémité du territoire par la force naturelle des lieux; au contraire leur impuissance militaire a commencé du jour où ces mêmes capitales, arrachées à leur position forte, sont descendues dans les plaines, alors que Jassy et Bucharest ont remplacé Sucziava et Tirgovist. Depuis ce moment, la capitale a été dans la main de l'ennemi, et l'on n'a plus vu, je ne dis pas une tentative, mais même une intention de résistance dès que l'ennemi s'est montré. Sucziava et Tirgovist sont les capitales d'Étienne le Grand et de Michel le Brave. Jassy et Bucharest ne rappellent politiquement que le Phanar et la Russie.

Appliquez ces observations à l'époque de Michel le Brave, vous les trouverez toutes confirmées. Sans études, sans réflexion, il a suivi l'exemple d'Étienne, et les mêmes principes ont produit des résultats semblables. En 1594, Michel, prince de Valachie, repousse les Turcs des bords du Danube. Il les enferme à Silistrie, à Hirsova; tandis qu'il est aux prises avec eux, le chrétien Sigismond, reprenant l'œuvre de Mathias Corvin, s'apprête à s'emparer de la Valachie et de la Moldavie. Je ne dis rien des sermens que Michel prête tantôt à la Turquie, tantôt à la Hongrie, tantôt à l'empire. A l'ombre de ces sermens qui se détruisent l'un l'autre, il ne laisse pas de s'agrandir chaque jour. Il a un moment dans sa main la Valachie, la Moldavie, la Transylvanie. C'était là, encore une fois, le commencement d'un grand état. Michel le Brave semble avoir compris mieux que personne que la Moldavie et la Valachie, même réunies, seraient toujours chancelantes tant qu'elles seraient séparées du massif intérieur des Carpathes, que là devait être la forte base d'un état roumain, que tant que les provinces danubiennes seraient isolées des provinces retranchées vers les Portes-de-Fer, l'arbre serait séparé de sa souche. Sans doute l'arbre pourrait continuer de végéter; mais il resterait aisément stérile, si on ne le rattachait à ce qui est, par la nature des lieux, par l'histoire de la race, par le premier plan des colonies, le fondement même d'un royaume roumain, et il est à remarquer que si cette hardie tentative de rattacher le tronc à la tête n'a pas été suivie d'un succès plus durable, la cause en a été non dans l'hostilité des musulmans, mais encore une fois dans les attaques des nations chrétiennes. D'un côté, les Roumains de la Transylvanie, depuis trop longtemps séparés, n'ont plus reconnu des frères ou des fils dans les Valaques de Michel le Brave; de l'autre, les Polonais sont

accourus. A la seule bataille de Ploiesti, ils ont tué quarante mille hommes à Michel, et ruiné par là une seconde fois dans ses fondations le nouvel état roumain.

III. — RECONSTITUTION. — SYSTÈME DE DÉFENSE MILITAIRE.

Quoi qu'il en soit, les bases de cet état ont été posées plus d'une fois avec gloire, et celui qui, étant né Roumain, voudrait se donner une patrie, ou celui qui, sans l'être, croirait utile de fonder un état moldo-valaque, parce qu'il penserait en avoir la puissance, devrait avoir souvent sous les yeux l'histoire d'Étienne et de Michel le Brave. Il en tirerait, je crois, les conclusions suivantes : que si les provinces danubiennes ont trouvé tant de difficultés à vivre, la cause en est un vice premier dans l'établissement de cet état, lorsque les Roumains du Bas-Danube se sont séparés des Roumains de la Transylvanie; que dès-lors la force morale comme la force physique de la race roumaine a été partagée ou brisée. Incontestablement, si la Moldavie et la Valachie, déjà réunies par un vœu unanime, pouvaient, par un moyen quelconque, ne faire qu'un seul et même peuple avec le massif de la Transylvanie, la plupart des obstacles que l'on rencontre disparaîtraient : la nature, l'histoire, les traditions, la langue, tout se concilierait pour donner à l'établissement nouveau la consistance qui lui manque; mais, cette union paraissant impossible aujourd'hui, il resterait à voir si la politique, l'art militaire moderne, ne présentent aucun moyen de corriger les inconvéniens d'une situation donnée.

Il est hors de doute que si la théorie pouvait devenir en un clin d'œil la pratique, si par un enchantement la puissance était donnée à un homme de fonder l'état roumain suivant les conditions de race et la nature des lieux, cet état comprendrait une partie du banat de Hongrie, la Transylvanie, la Bucovine, la Bessarabie, la Moldavie, la Valachie. Il serait entouré et gardé de tous côtés par la Theiss, le Maros, les Carpathes, le Dniester, la Mer-Noire, le Danube; il aurait une flotte à Ackerman, à Kilia. Dans ces conditions, ce serait un grand état de huit millions d'hommes, lequel n'aurait besoin du concours ou du moins de la protection de personne. Telles sont les bases que lui avaient données ses fondateurs, et que quelques grands hommes ont essayé de lui rendre; mais de cet idéal d'un empire si nous descendons à la réalité, combien les choses sont différentes! Des six provinces que je viens de nommer, les deux premières n'ont appartenu à l'état roumain qu'à la première origine, les deux autres lui ont été arrachées par violence; les deux dernières seules forment aujourd'hui ses débris. C'est avec ces débris

qu'il s'agit de constituer le nouvel état, et au lieu de chercher quel moyen il y a de résoudre le problème, il faut se garder de dire que la Roumanie n'est possible qu'avec toutes les conditions indiquées ci-dessus; car chaque état a des brèches à réparer, et si l'on rejetait comme indigne d'examen tout établissement d'état qui ne serait pas tout d'abord en relation parfaite avec ce que demande la nature ou la parenté des races, il faudrait commencer par rejeter, sans plus de réflexion, la France sans le Rhin, l'Allemagne sans l'Alsace, la Suisse sans le Tyrol, l'Espagne sans Gibraltar, l'Italie sans la Valteline et sans la Corse. Ne faites pas au monde l'extrême plaisir de lui demander l'impossible pour qu'il s'autorise à vous refuser le nécessaire.

Si le grand Étienne reparaissait aujourd'hui, que ferait-il? Il aurait par lui-même les bras liés, car on lui a ôté son champ de bataille en prenant à ses descendans la Bucovine pour la donner à l'Autriche. Il n'aurait plus sa capitale de Sucziava pour s'y retrancher à l'extrémité de ses états, y attendre l'ennemi usé par de longues marches, par la famine ou même par la victoire. Il ne tiendrait plus les défilés de la Forêt-Rouge pour arrêter ses alliés, pires que des ennemis déclarés. Il n'aurait plus devant lui dans la Bessarabie sa frontière du Dniester, qu'on a donnée à la Russie. Il chercherait en vain sa place de Roman fortifiée sur le Sereth. Il verrait de toutes parts son pays ouvert à l'ennemi le plus voisin; mais, d'un autre côté, il trouverait ses peuples plus unis d'esprit et de cœur qu'ils n'ont été jamais, la Turquie chancelante, la Pologne disparue, la Hongrie effacée, les deux dernières remplacées par la Russie et par l'Autriche, et peut-être qu'entre les divisions de ces états nouveaux, qui ont gardé les anciennes jalousies, il ne désespérerait pas entièrement de la renaissance de sa nation, car il pourrait s'appuyer sur les intérêts de l'Occident, qui lui étaient restés à peu près inconnus; puis, après avoir fait l'épreuve de ce qu'il peut attendre de l'amitié des Slaves et des Allemands, il serait conduit, comme les Roumains de nos jours, à mettre son recours dans les peuples latins de l'Occident. Il avait, par la Moldavie seule, une armée de 70,000 à 100,000 hommes; un siècle après, sous Movila, elle était réduite à 40,000; au temps de Cantémir, elle n'était plus que de 8,000. Ce ne serait peut-être pas être trop exigeant que de la ramener au chiffre de 100,000 hommes avec l'accession de la Valachie. D'ailleurs il ne s'agirait plus d'une guerre agressive, et peut-être que l'art moderne, qui a su rendre les plaines aussi imprenables que les montagnes, conviendrait à cette situation nouvelle, car le système de défense serait aisément indiqué par la force des choses. De quoi s'agirait-il pour le défenseur de la nationalité roumaine? De se faire une forte place de refuge où il pût s'abriter en sûreté, lui et toutes

les ressources de l'état, assez longtemps pour donner à ses alliés ou à ses protecteurs le temps de se déclarer. Dès-lors ce qui s'est fait en Belgique, où l'on a constitué une nation au milieu de trois ou quatre autres qui la convoitent, éclairerait ce qui est le plus immédiatement praticable en Roumanie. La Belgique, si elle était attaquée, ne songerait pas à se défendre en rase campagne : elle abandonnerait à l'ennemi ses plaines, ses villes ouvertes; elle se retrancherait tout entière avec son armée dans Anvers, d'où elle appellerait le secours des alliés qui lui resteraient fidèles, parce qu'ils auraient intérêt à la défendre. C'est donc un Anvers moldo-valaque qu'il faudrait construire. On le couvrirait à peu de frais de forts avancés assez nombreux pour assurer, comme on le peut toujours, à la défense une durée de quelques mois. Ne vient-on pas de voir Silistrie arrêter court la Russie pendant toute une campagne? Dans cet Anvers moldo-valaque, qui serait placé nécessairement à portée du Danube, sinon au bord du fleuve même, de manière à tendre la main à l'Occident, se réfugieraient le gouvernement et l'armée; tout ce qui représente la nationalité se concentrerait sur ce point. Cependant le drapeau resterait debout; l'Europe, si tant est que ce soit son intention, aurait le temps d'arriver au canon de détresse. C'est toujours un grand spectacle que celui d'une nation qui lutte pour son existence. Ici l'intérêt serait doublé, parce qu'il s'agirait d'une nation qui, à peine sauvée, serait menacée d'être replongée dans le gouffre. La nouveauté de cette situation, l'imminence de la crise agiterait les esprits les plus froids. On craindrait de s'exposer à cet ébranlement. Dans tous les cas, si l'on savait que le nouvel état roumain ne peut être emporté et dévoré d'un seul coup, on serait tenté de le respecter : les ambitions seraient retenues par des craintes mutuelles.

Je suppose en outre que l'on se proposât de constituer un état auquel il ne serait pas nécessaire de remettre continuellement la main; je dis que dans ce cas rien ne pourrait dispenser de l'enraciner plus fortement qu'il ne l'est sur le Danube, et ici l'histoire parle bien haut. Toutes les guerres heureuses ou malheureuses des Roumains dans les temps de leur indépendance ont pivoté sur les deux places de Kilia et d'Ackerman, situées à l'embouchure du Danube et du Dniester. C'est par là que toute agression a commencé, soit d'un côté soit de l'autre. Quand les Moldaves avaient perdu ces places, ils ne respiraient pas qu'ils ne les eussent reprises. Pourquoi cela? Parce qu'elles étaient les portes des provinces, parce qu'avec le cours des deux fleuves elles ouvraient ou fermaient l'entrée dans le pays. La grande différence de l'époque d'Étienne le Grand et de celle de Michel le Brave, c'est que le premier posséda ces positions et que l'autre les perdit; ce qui fit que, malgré ses prodiges conti-

nuels, ce dernier eut toujours l'ennemi à son seuil et le couteau sur la gorge. Quand il n'y eut plus d'espérance de ressaisir Kilia et Ackerman et de se rouvrir les embouchures du Danube, les provinces furent étouffées, si bien qu'elles ne firent plus aucun effort pour se relever : elles restèrent comme un corps mort sur un champ de bataille abandonné par le vainqueur lui-même. Or ce qui était vrai au temps d'Étienne, de Michel, de Démétrius Cantémir, l'est cent fois plus aujourd'hui que le Danube peut seul les tenir en communication ouverte avec leurs alliés ou protecteurs naturels. Concluons donc qu'il serait vain de songer à une organisation quelconque de ces provinces, si on ne les remettait en possession de communiquer librement et sûrement avec la Mer-Noire, comme elles l'ont fait tant qu'elles ont eu une existence assurée ou seulement disputée. Or cette conséquence entraîne la restitution d'une partie au moins de la Bessarabie, laquelle a été cédée contrairement à tous les droits.

Il est vrai que cela suppose au préalable l'union des deux principautés de Moldavie et de Valachie, premier élément de tout projet de réforme. L'instinct des populations ne permet pas d'en douter, il est unanime à cet égard. Deux provinces seulement sur six ayant échappé à l'étranger, les plus simples voient clairement qu'il faut au moins former un tout des débris qui subsistent; autrement, les laisser systématiquement séparées l'une de l'autre, opposées l'une à l'autre, c'est éterniser la faiblesse, l'impuissance, la division, ou plutôt la désorganisation même. Ne sait-on pas que le morcellement a été la ruine de ces contrées? Tout parti vaincu, toute faction tombée, tout prétendant désarmé sur l'une des rives du Milcov n'allait-il pas se refaire sur l'autre rive? Chacun de ces petits états démembrés ne servait-il pas à démembrer son voisin? Et cette division, cette guerre intestine qui a fait le malheur de ces provinces, on proposerait de la perpétuer! ce serait le don de l'Occident à sa *joyeuse entrée!* A qui donc profitera ce fléau? A l'Autriche. Cela est vrai; mais qui voudrait soupçonner l'Autriche de mettre son intérêt à la place de celui des peuples qu'elle protége? C'est donc à la Turquie? Mais qu'a-t-elle à gagner par la dislocation des provinces? Que lui importe de posséder deux membres morts qui ne peuvent vivre que par leur réunion? Que lui serviront deux cadavres pour se couvrir? C'est d'un peuple vivant qu'elle a besoin, soit comme allié, soit comme dépendant; elle a bien assez, Dieu merci, de ruines chez elle. Est-ce aux Roumains que profitera la division? Encore une fois, toute cette terre crie pour solliciter qu'on l'en délivre. Revenons donc à l'évidence : pour établir une régénération quelconque, il faut une base, si petite, si étroite, si modeste qu'on la suppose, et ce

premier point nécessaire est le rapprochement des parties qui s'appellent pour former un tout. Que si, ayant perdu déjà quatre de leurs provinces, il est interdit aux Roumains d'unir les deux seules qui leur restent; s'il leur est défendu de coudre leurs lambeaux; s'ils sont condamnés à faire revivre éternellement les rivalités, les déchiremens passés, à s'entre-choquer éternellement les uns contre les autres; s'il s'agit d'asseoir sur la discorde le peuple renouvelé, laissons là l'idée de régénération : le problème n'a plus de sens.

IV. — LE PHANAR.

Les nations chrétiennes, hongroise, polonaise, allemande, accoutumées à une longue domination, plutôt que d'accepter les Roumains pour égaux, ont mieux aimé en faire le butin des Turcs, par où il est aisé de penser ce qu'a dû devenir l'histoire des Moldo-Valaques. Deux grands hommes, Étienne et Michel le Brave, après eux des chefs intelligens, Basile le Loup, Matthieu Bassaraba, ont bien pu résister à la pente et tenir un état au bord d'un gouffre; mais dès que la chrétienté se tournait en secret contre l'état formé pour la défendre, il était impossible que celui-ci subsistât. L'islamisme se déchaînait contre lui; le christianisme restait ou indifférent ou hostile : il n'y avait plus qu'à périr.

Quand je vois quelles difficultés a trouvées cet état à se développer, je suis tenté de croire qu'il faut ajouter aux causes que je viens de dire une autre que les historiens indiquent à peine. Après la chute de Constantinople, la religion des Roumains les tient profondément isolés en Orient; dans leur lutte contre l'islamisme, ils ne parurent guère moins haïssables aux Polonais catholiques que les mahométans mêmes. De là, entre trois religions opposées, tant de facilité à se tromper, à passer d'un camp dans l'autre. Pour que les princes aient trouvé si aisé de se jouer de leur parole, j'imagine qu'il a fallu qu'ils se sentissent déliés par leurs croyances mêmes. Au moment où Michel prête hommage au sultan, il jure à Jésus-Christ de ne pas tenir son serment. De même, quand le cardinal Bathory s'allia aux Turcs contre les Moldo-Valaques, il dut penser qu'il était délié de toute obligation envers des schismatiques, et la religion qui semblait la cause de la guerre se tournait presque invinciblement contre ces derniers.

Ce fut bien pis quand la religion ne fut plus qu'une occasion de rapines. Sous le prétexte de marcher contre l'islamisme, les Polonais passaient en Moldavie. Une fois entrés, ils n'avaient garde d'en sortir qu'ils ne l'eussent ravagée. A peine s'étaient-ils retirés, les Tartares se présentaient de l'autre côté pour se mettre à leur pour-

suite. Quand ils avaient mis le pied dans le pays, les Tartares oubliaient à leur tour d'en sortir, dévastant tout, ruinant tout, enlevant des villages, des villes entières, qu'ils allaient vendre aux Russes sur le marché de Constantinople.

Deux fois les Slaves ont empêché le développement de l'état roumain, d'abord par les Polonais, ensuite par les Russes; mais il y eut une grande différence entre les uns et les autres. Tant que les Slaves attaquèrent l'état roumain par la main des Polonais catholiques, celui-ci opposa une résistance éclatante à des hommes d'un autre rite. Au contraire, quand ce sont les Moscovites qui se sont montrés avec l'appât de l'église grecque nationale, ils ont eu aussitôt leurs intelligences dans la place; l'idée même de la résistance a manqué. On sait que, de nos jours encore, la Russie faisait précéder chacune de ses interventions par des reliques nouvelles qu'on venait tout justement de découvrir. Elle avait presque toujours sous la main quelque saint orthodoxe qui se révélait à propos, et qu'elle députait en poste au monastère de Niamtzo.

Avec Pierre le Grand, au bord du Pruth, commence le système de protection de la Russie; il s'appela d'abord *le parti chrétien*. Le prince Démétrius Cantémir se jette dans les bras du tsar, et son pays expie chèrement la faute d'avoir salué si vite le soleil levant de la Russie; car celle-ci ne put ni saisir les provinces, ni empêcher qu'un autre les gardât. Son ambition frustrée eut pour résultat d'achever de perdre ceux qu'elle convoitait sans avoir la force de les prendre. Quant à la Porte, voyant bien que ces provinces n'étaient plus qu'une possession précaire, elle résolut sur-le-champ d'en épuiser la substance, et elle coupa l'arbre par le pied.

Le lecteur ne m'obligera pas, je l'espère, de le traîner pendant un siècle et demi dans les horreurs du gouvernement du Phanar. On entend par là le système qui consistait à faire régir les provinces moldo-valaques par des étrangers grecs, dont la principale charge était de tirer du peuple tout ce qu'il pouvait rendre d'or et de sueur à son maître. Il est certain que la Porte a découvert là un système admirable pour éventrer la poule aux œufs d'or. Revêtu du nom de prince, chacun des fermiers arrivait, traînant après lui son cortége de créanciers dont il faisait ses nobles; tous ensemble fondaient sur leur proie; le plus obéré de ces souverains était réputé le meilleur. L'histoire de ces temps du XVIIIe siècle a la monotonie d'une chronique du moyen âge, qui se borne à rappeler la grêle, la tempête ou la peste. Quand le prince s'était enrichi de la misère de tous (trois ou quatre ans suffisaient aisément pour cela), la Porte le rappelait, le déposait, lui faisait rendre gorge; après l'avoir mis à peu près à nu, elle lui rendait le gouvernement pour qu'il recom-

mençât à se refaire, à se repaître, sauf à le dépouiller de nouveau ou à le remplacer presque immédiatement par un plus pauvre ou plus obéré, qui serait en même temps plus avide à se jeter sur la proie.

Ici je dois avertir les écrivains de l'Occident qui cherchent avec raison des sujets propres avant tout à irriter, à aiguiser la curiosité lassée, que ce gouvernement du Phanar est le seul qui n'ait été défendu par personne, le seul qui n'ait pas été réhabilité, le seul qui ait laissé chez tous la même exécration, le seul dont n'osent parler ceux mêmes qui vivent de son héritage, — et si quelqu'un se sentait parmi nous une vive démangeaison de sophismes, je crois qu'il ne pourrait rien faire de mieux que de l'appliquer à ce sujet. Avec notre méthode éprouvée, il me semble qu'on pourrait dire avec assez de bonheur que ces princes du Phanar ont été méconnus par une critique frivole, qu'une philosophie plus profonde les a montrés sous leur vrai jour. Ce furent autant d'agens providentiels dont la mission nous apparaît aujourd'hui avec éclat. Sans doute ils paraissaient dévorer le pays, et tel a été le sentiment des contemporains; mais c'est là une vue bornée, un phénomène tout extérieur auquel il ne faut pas se laisser prendre. Dans la réalité, ils rendirent au peuple, en l'exténuant au moral et au physique, un immense service. En le privant de tous les biens, en l'accablant de tous les maux, ils l'ont forcé de progresser à son insu. Que dis-je? à force de le mutiler, ils l'ont formé à l'unité, à l'égalité. Ils ont tout avili. D'accord, mais n'y avait-il pas dans leur esprit de rapine un instinct éclairé des nouveaux problèmes sociaux? Ils eurent des vices; qui voudrait leur en retrancher un seul? Chacun de ces vices n'était-il pas nécessaire à l'accomplissement de leur mission humanitaire? Ne pourrait-on pas ajouter que, par cette tyrannie intelligente, ayant mis en poussière la société, ils l'ont jetée dans la voie des réformes sociales? car vous m'avouerez que nul n'est si près de désirer un changement que celui auquel on a tout ôté. Et puis veuillez encore considérer que ces hommes admirables ont laissé à ce peuple un filet de vie, justement assez pour respirer!

Et que souhaiter de mieux pour d'amples réformes qu'une nation ainsi sagement préparée, par les mains savantes de trente ou quarante despotes, à subir le progrès, comme elle a subi la barbarie? Après quoi je serais obligé de dire que ces subtilités dont nous pouvons amuser notre orgueil feraient difficilement fortune chez des gens dont les plaies saignent encore, et qui ne mettent aucune vanité à les cacher.

Il est bon qu'il se soit trouvé sous nos yeux une petite société chrétienne où le despotisme chrétien ait pu montrer tout ce qu'il

sait faire quand il n'est contrarié en rien dans ses légitimes instincts, ni par la science, ni par les idées, ni par la noblesse, ni par le peuple. C'est là assurément qu'il a dû accomplir ses miracles, que la société a dû être nivelée, la plèbe relevée, le tiers-état honoré, la noblesse humiliée, la vie civile développée. Voyons donc dans quel état s'est retrouvée cette société après un travail continu d'un siècle; tout le monde est d'accord là-dessus. Voici ce qui a été découvert dès que l'on a soulevé la pierre du sépulcre : l'inégalité la plus monstrueuse qui fût jamais, une noblesse fondée sur la seule faveur du prince, sur un caprice, quelquefois sur la trahison ouverte, ou sur une aptitude plus grande aux exactions, aux déprédations; rien qui réponde au tiers-état; les anciens défenseurs du pays, les nobles du temps d'Étienne, rejetés pêle-mêle avec les hommes de la glèbe; une même poussière humaine, foulée, broyée sous les pieds de quelques-uns; un peuple qui se vend, village par village, homme à homme, pour se racheter de l'usure des grands et du prince; au sommet, des fortunes colossales, tout ce qu'on peut imaginer de dissolution et de frivolité joint à un mélange de barbaries mérovingiennes jusqu'à la fin du XVIIIe siècle; au bas de l'échelle, une misère sans nom dans une terre où tout abonde, où les fruits produits sans culture ont souvent nourri des armées; le paysan obligé de donner à quelque puissant voisin son champ, son verger et bientôt sa cabane, si le voisin s'en soucie; des peuples qui fuient une terre maudite, et qui y sont ramenés de force pour être dévorés; çà et là, comme des îlots, quelques communes restées libres et propriétaires du sol, mais ces îlots disparaissant chaque jour, entamés, entraînés dans le même gouffre; le toit du paysan de plus en plus réduit, et qui semble à la fin s'ensevelir sous terre pour se dérober au regard du déprédateur; toutes les écoles supprimées, plus de langue nationale, car il est important que la noblesse et le peuple ne puissent même plus se comprendre, d'où l'impossibilité même de la plainte, qui ne touche plus les oreilles de personne, et une distance plus immense entre le peuple qui devient muet et les grands qui restent sourds; puis, comme dernier résultat, un silence si profond de tous ces misérables, que l'Europe sait à peine aujourd'hui s'il est bien vrai que cet enfer ait existé. Ici d'ailleurs comme partout, la plèbe a peu de commisération pour la plèbe : les coups qui ne frappent qu'elle restent sourds, ils n'ont pas même de retentissement dans l'histoire.

Au milieu de cette détresse, quelques efforts, que l'on peut appeler héroïques, pour corriger ce qui semblait incurable. Ne parlons en ce moment que d'un mort. Sur le fond de la société de Jassy apparaît, au commencement de ce siècle, la figure du chef du clergé moldave, le métropolitain Benjamin, comme un esprit de renaissance parmi les

ruines. C'était une âme d'une pureté incorruptible. Jamais on ne vit plus beau vieillard ni plus majestueux. Lorsque, dans la splendeur de son église orientale, il apparaissait derrière son voile d'or avec ses cheveux blancs tombant sur ses épaules, le peuple le prenait pour le saint patron de la Moldavie. Benjamin ne connaissait du monde et de la diplomatie moderne qu'Homère et saint Basile. Dans sa simplicité odysséenne, il ne laissait pas de discerner fort bien tout ce qui pouvait convenir à la régénération de son peuple. C'est sous son manteau que passèrent toutes les réformes introduites dans les écoles, c'est lui qui ramena la langue nationale dans le clergé. Il offrit sa petite imprimerie grossière aux écrivains novateurs, et, si je ne me trompe, au premier journal qui fut fondé. Un jour il entendit parler d'un théâtre national; il voulut en avoir les prémices. On composa une pièce qui fut représentée pour lui. Ce spectacle dans une chambre, entre deux bougies, lui parut admirable, et c'est sous son patronage que fut inauguré le théâtre, comme au temps des mystères.

Dieu sait jusqu'où, dans sa sainte ardeur de régénération, il eût conduit le clergé moldave, si la Russie n'y eût mis bon ordre. On apprit un jour que Benjamin, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, allait être arraché de son siége archiépiscopal, où depuis cinquante ans il était adoré. Cette nouvelle faillit soulever le peuple le plus doux de la terre. Il fallut enlever le saint vieillard au milieu de la nuit; le gouvernement du tsar le jeta dans le monastère de Slatina, où il ne tarda pas à mourir, — exemple offert à quiconque chercherait, au nom de l'église, à réveiller un souffle de vie nationale dans les provinces.

Que le lecteur me pardonne si j'ajoute, un peu hors de propos, une petite histoire qui a le mérite de faire connaître à merveille et Benjamin et le temps où il vivait. C'était en 1838. Un brigand fameux par ses meurtres, Piétraro, désolait le pays. Il se présente avec sa bande à la porte d'un château où vivait une grande dame, la princesse C... On lui refuse l'entrée, il livre un assaut en règle; la maîtresse du logis résiste vaillamment à la tête de ses domestiques. Après trois jours, Piétraro demande à parlementer. On l'introduit; la dame moldave le reçoit seule dans son salon, assise devant une table sur laquelle étaient deux pistolets armés. Frappé de ce sang-froid et peut-être aussi las de son métier, Piétraro avoue qu'il est prêt à y renoncer, si on lui assure l'impunité. La princesse adresse le brigand repenti au métropolitain Benjamin. Benjamin le reçoit chez lui, le fortifie, le console; pour le mieux réhabiliter, il lui livre la garde de son palais, de sa personne, de ses trésors; c'est Piétraro qui veille pendant la nuit à la porte de sa chambre. Tout le monde

se rappelle à Jassy avoir vu le grand métropolitain faire ses visites d'apparat accompagné du brigand Piétraro. Pourquoi faut-il que j'ajoute ce qui suit? Comblé de bienfaits, le brigand regrettait ses aventures. Bientôt il retourne à sa vie passée. Du moins il n'égorgea pas son bienfaiteur; il s'enfuit, passa le Danube, se reforma une bande, et comme il ne tarda pas à être pris, il mourut sur la potence. Revenons.

Quand, après le régime du Phanar, la Russie, en 1829, a donné, sous le titre de *règlement organique,* une ombre d'organisation qui, à vrai dire, légitimait, légalisait, perpétuait les abus les plus crians, on a cru qu'on allait respirer, par cela seul qu'on donnait le nom de loi à presque toutes les anciennes barbaries.

Je ne sais si dans notre monde d'Occident il est beaucoup de sociétés sur lesquelles une épreuve de ce genre pût être tentée pendant une vie d'homme sans laisser après soi une ruine irréparable, et la Moldo-Valachie a été soumise sans intervalle à ce supplice pendant un siècle et demi. En sortant de cette torture, non-seulement elle n'est pas anéantie, mais sa régénération commence. Sitôt qu'on lui ôte le bâillon, elle parle, elle se refait, elle se répare. Loin d'être surpris de la trouver si informe, étonnez-vous qu'elle ait survécu.

Il y avait un danger à craindre. Après une servitude trop prolongée, lorsqu'on a présenté soudainement la liberté aux peuples, le plus souvent ils l'ont prise en haine. On devait donc appréhender que si jamais elle était montrée aux Roumains, cette vue ne les enivrât, et, ainsi que cela s'est vu chez d'autres nations que je ne veux pas nommer, il était à redouter que les Moldo-Valaques ne se déchaînassent d'abord contre leurs libérateurs eux-mêmes. Rien de pareil ne s'est vu chez eux, et ce n'est pas, selon moi, un faible témoignage. La liberté leur a été montrée, et ils ne l'ont point maudite. Soit la douceur naturelle et jusqu'ici inaltérable du peuple des campagnes, soit une raison prématurée, ils ont pu se croire un moment victorieux; chose singulière, qui paraîtra incroyable, ils n'ont été ni infatués dans la bonne fortune, ni trop exigeans envers leurs libérateurs, ni ingrats après la défaite, ni serviles dans l'adversité : grande leçon dans un petit exemple.

V. — AUTONOMIE ET SOUVERAINETÉ.

Avant de chercher ce que pourrait être la société roumaine régénérée, il faut voir si cette société a le droit d'exister. C'est ici que se place la question d'autonomie et de souveraineté.

Pendant que les historiens polonais prétendent que la Moldavie, la Valachie étaient des provinces vassales de la Pologne, et qu'ils

allèguent onze traités de 1387 à 1569, il est bien extraordinaire que les historiens hongrois prétendent la même chose au profit de la Hongrie, dans les mêmes années et en vertu de traités tout semblables. Quelle meilleure preuve que ces titres ne valent rien? Un peuple que deux autres peuples prétendent posséder à titre de fief et sur lequel ils ne disputent jamais, quelle belle fable diplomatique!

Aux commentaires intéressés, comparez des documens authentiques : en 1390, traité de Mircea, prince de Valachie, avec la Pologne, par lequel est stipulée l'alliance et non l'hommage. Même traité, même stipulation en 1396, et cette fois avec Sigismond, roi de Hongrie. Vous avez vu le traité d'Étienne le Grand; on vient de retrouver le traité de commerce que Pierre VII de Moldavie fit en 1588, par son ambassadeur, avec la reine Élisabeth d'Angleterre. Le droit de souveraineté était donc reconnu alors comme incontestable; voilà pour les puissances chrétiennes.

En ce qui touche la Porte, j'admets un moment, ce qui n'est pas, que tous les traités connus par lesquels la Moldo-Valachie a conservé son autonomie, sa souveraineté, soient perdus. Je dis qu'il est un fait plus puissant, plus visible que les traités, et qui ne souffre aucune ambiguité. Vous demandez quelle est la condition de ces provinces à l'égard de la Porte? Est-ce la conquête? est-ce la prise de possession par le plus fort? n'y a-t-il que des vainqueurs et des vaincus? ou bien les droits des provinces ont-ils été reconnus et consacrés? Nulle question à laquelle il soit plus aisé de répondre. Voyez dans sa forme immuable le droit musulman; c'est lui qui répondra sans ambage. Dans tous les lieux où les musulmans ont fait une conquête, ils l'ont faite au nom d'Allah; ils ont rattaché la terre nouvellement soumise à la terre musulmane, en la déclarant la propriété du Dieu du Koran. Voilà pourquoi le premier signe de propriété ou seulement de possession a toujours été la construction de la mosquée, marque évidente à tous les yeux que la terre conquise est devenue la terre d'Allah. C'est ainsi que partout où des musulmans se sont emparés d'un territoire, d'un royaume, ils ont commencé par faire hommage de leur victoire au Dieu de Mahomet, et ce grand acte de propriété, ils l'ont écrit sur le sol en caractères sacrés, témoin l'Espagne, l'Attique, la Morée, l'Archipel, Byzance, l'Asie-Mineure, la Serbie, la Bulgarie. Point de conquête musulmane qui ne porte cette empreinte.

Or rien de semblable dans les principautés. Par une exception éclatante, extraordinaire, les musulmans, dès leur entrée dans le pays, se sont interdit le droit d'y bâtir une seule mosquée. Depuis l'origine jusqu'à ce jour, ils ont tenu parole. Quelle démonstration plus certaine que la terre roumaine n'est pas, n'a jamais été terre

musulmane, qu'elle n'a pas été marquée du sceau de la conquête, que l'autonomie, la souveraineté lui a été réservée? Comment Allah serait-il devenu le propriétaire, le possesseur de ces contrées, et comment aurait-il stipulé que le culte d'Allah y serait à jamais proscrit? Ce serait le renversement de tout ce que l'on sait de l'islamisme.

S'il a été convenu que la religion du prophète n'aurait pas un seul minaret dans les provinces, c'est que cette terre est restée propriété inaliénable des chrétiens, qu'elle n'a jamais été confondue avec le domaine de l'islam. Et dans un temps où les Turcs foulaient aux pieds toutes les conventions, vous admirerez certainement la bonne foi avec laquelle ils ont respecté ce qui était fondé sur le droit religieux, puisqu'il est constant qu'ils n'ont jamais fait aucun effort pour l'enfreindre; pas même un marabout n'a été élevé dans les quatre provinces danubiennes : premier point certain, ils ne tiennent pas la terre à titre de conquête.

En partant du même principe, voyez-en découler une autre conséquence à laquelle ils ont été tout aussi fidèles qu'à la première. La terre roumaine étant restée terre chrétienne, il s'ensuivait juridiquement qu'aucun musulman ne pouvait y être propriétaire, y posséder un champ, une maison ou même y habiter, et c'est ce qui a été observé aussi depuis trois siècles avec une fidélité que la convention la plus formelle n'eût jamais obtenue, si la religion n'eût retenu ceux qui se jouaient de tout le reste; car les provinces danubiennes purent bien devenir un objet de déprédation pour les musulmans, mais les musulmans ne mirent pas eux-mêmes la main à ces déprédations : ils chargèrent les chrétiens de dépouiller les chrétiens. Pour eux, se tenant à l'écart, ils firent tout ce que la religion leur permettait; ils ne firent rien de ce qu'elle leur interdisait formellement.

Ainsi la Moldo-Valachie a pour preuve de son autonomie, de sa souveraineté, le titre le plus infaillible qui puisse se rencontrer parmi les hommes, le droit religieux des vainqueurs eux-mêmes. Un traité peut être déchiré et disparaître; les diplomates, à force d'arguties, peuvent le contester, les érudits le réduire à néant. Ici, c'est une religion qui depuis trois siècles, sans un jour d'interruption, porte témoignage; c'est une religion qui dépose devant le monde entier, et, comme dans toutes les affaires marquées de ce grand sceau, il ne se trouve ici matière à aucune chicane. De ce côté de l'eau est la terre d'Allah, de cet autre la terre du Christ. Nulle confusion entre eux, nulle ambiguité; la même borne a été posée par des dieux différens. Ici, les musulmans possèdent la terre, ils la cultivent, ils l'acquièrent, ils la vendent parce qu'ils la tiennent d'Allah, qui en est devenu le maître, le dispensateur, et qui en reste le seigneur;

là, ils ne peuvent faire aucune de ces choses, ni labourer, ni semer, ni moissonner, ni habiter, parce que cette terre est demeurée aux impies. Dans ce traité, mis en pratique par les peuples comme par les gouvernemens, tout est simple, tout porte le caractère d'une authenticité que chaque jour confirme. Deux religions ennemies déposent en même temps.

Les provinces danubiennes n'appartiennent donc pas à l'islam; il s'ensuit encore évidemment que l'islam n'a eu aucun droit à en céder, aliéner ou livrer aucune partie. Comment le mahométisme a-t-il pu céder la Bucovine à l'Autriche, la Bessarabie à la Russie? Par cette simple question, on voit que le droit subsiste, et tout ce qu'il est permis d'ajouter, c'est qu'il appartient aux Roumains de bien mesurer les temps où il convient de laisser dormir le droit et ceux où il convient de le revendiquer et de l'épuiser en son entier.

Si j'étais Roumain, je m'attacherais, en ce qui regarde la Porte, au testament d'Étienne le Grand comme à ce qu'il y aurait encore de plus sensé et de plus praticable au moment où j'écris. J'opposerais ce testament à celui de Pierre le Grand. Comme Étienne, je craindrais l'islamisme rationaliste beaucoup moins que le christianisme mongol ou croate, bien entendu que la sujétion resterait ce qu'elle était dans l'esprit d'Étienne, un hommage, un tribut, rien de plus. En un mot, je voudrais que ce lien fût assez réel pour associer les deux peuples à la défense commune, assez souple pour que la chute de la Turquie n'entraînât pas la chute de ces provinces. On a vu quelquefois un arbre vivace s'élancer du milieu d'une ruine. Prévoyez l'écroulement; ne faites pas que la ruine, en s'abîmant, engloutisse tout ce qui vit autour d'elle.

VI. — LA RÉGÉNÉRATION MORALE.

La première chose à combattre dans le travail de la renaissance, c'est le découragement; je ne voudrais pas qu'en voyant le reste de l'Europe, les Moldo-Valaques désespérassent d'atteindre à son état social. En effet, pourquoi désespéreraient-ils de s'élever à son niveau, même dans un temps rapproché? Une civilisation purement matérielle se propage plus vite qu'on ne pense; le niveau physique s'établit promptement entre les hommes. Demain ou après-demain un convoi de chemin de fer ira aussi vite sur les bords du Pruth et du Sereth que sur les bords de la Tamise et du Mississipi. Une banque, une institution de crédit peut être fondée en quelques mois à Jassy, à Bucharest, comme à Londres ou à New-York; on peut trouver partout sans trop de peine des paysans, des ouvriers, des pau-

vres, des riches, des nobles, soumis les uns et les autres à une volonté absolue. Tout cela est l'affaire de quelques mois ou de quelques années.

Il n'y a que la liberté qui soit un embarras dans les affaires humaines; elle seule exige une éducation particulière; elle seule établit des différences profondes, essentielles entre les peuples, selon qu'ils la possèdent ou qu'ils en sont privés; elle seule exige du temps pour s'affermir, et il est certain que, si l'on convient d'y renoncer, tout se simplifie par enchantement; les peuples les plus arriérés peuvent en quelques années rejoindre les plus cultivés. Toute différence fondamentale s'efface. Il ne convient plus à personne d'accuser son voisin de barbarie; plus de place chez les uns pour l'orgueil, ni chez les autres pour l'humiliation. Une machine à vapeur qui traverse l'espace les range en un clin d'œil les uns et les autres au même niveau. L'échelle du droit n'étant plus là pour les placer à des degrés divers, on atteint d'un seul coup cette unité, cette égalité si longtemps poursuivies. L'homme moral seul faisait obstacle; ôtez-le, le miracle est accompli.

Si donc, comme il en est quelque apparence, l'homme fatigué de poursuivre un but moral réduit son orgueil légitime à faire fortune, s'il abandonne le dur travail de l'éducation politique et civile, s'il met sa gloire dans une machine, s'il lui laisse le soin d'agir, de penser, d'exister à sa place; si, au lieu des vastes projets qu'il avait auparavant, l'espèce de civilisation qu'il poursuit est purement matérielle; si, comme un roi fainéant, il lui plaît de laisser la nature domptée paraître à sa place sans qu'il ait plus besoin de dignité personnelle; si tout ce qu'il avait aimé, il le condamne; si tout ce qu'il avait rejeté, il le couronne, voilà de nouveau un grand abîme comblé et tous les peuples rapprochés et nivelés. Vous qui vous regardiez comme étant au bas de l'échelle, ne pouvez-vous en un moment franchir l'intervalle qui vous sépare des autres? Ne pouvez-vous prétendre à des machines aussi parfaites que les leurs? Le fer, le bois, le lin, le chanvre, ne seront-ils pas chez vous aussi intelligens que chez nous? Si réellement l'homme moderne doit se mesurer par les seules forces de la nature physique, qui possède une nature plus féconde que la vôtre? Qui a plus de raison de s'enorgueillir? Si la beauté morale n'est plus rien sur la terre, qui peut se vanter plus que vous de la beauté physique? Soit que l'on regarde vos races de paysans qui ont soutenu sans plier l'écroulement de tant de sociétés, leur taille élancée, leurs traits antiques, leurs yeux pleins de douceur et de feu, où l'Italie de Virgile semble se réfléchir encore, soit que l'on considère les lieux, l'horizon fermé par les monts inaccessibles, la solitude des forêts profondes, le lit des torrens aurifères, que de

merveilles qui attendent encore leur historien ou leur peintre! Ne possédez-vous pas dans les vallées des Carpathes toutes les richesses d'un sol montagneux? N'est-ce pas là une Suisse orientale fertile en troupeaux, en bois de construction? Dans les plaines, la terre n'est-elle pas plus féconde que les nôtres mêmes, puisqu'elle se passe d'engrais? N'avez-vous pas, par une bonne fortune singulière, des cours d'eau, la Bistritza, le Sereth, le Pruth, le Jiul, l'Olto, l'Argès, la Dimbovitza, la Jalomitza, qui traversent parallèlement le pays du nord au midi, et portent vos productions dans le grand bassin du Danube? Le moindre effort les rendrait tous aisément navigables; plus je regarde votre pays, moins je vois par où il doit le céder à d'autres. Que le droit, la vie morale, l'indépendance, les besoins les plus élevés de la nature humaine disparaissent seulement de la terre, vous voilà en un jour les égaux des plus favorisés.

Après tout cela, si la pensée singulière de vous régénérer moralement prenait une forte consistance parmi vous, quelle nouveauté ne serait-ce pas? Vous devriez, ce me semble, l'essayer, ne fût-ce que pour vous distinguer des autres. Dans un temps où il est convenu que la régénération matérielle marque seule la civilisation vraie, que toute nourriture donnée à l'âme humaine est une dépense perdue, une non-valeur, toute inspiration de justice une chimère, un roman, il ne serait pas sans importance de voir un petit peuple prétendre à rentrer dans la vie par la renaissance morale autant que par la renaissance physique. Un pareil démenti donné à toutes nos maximes, à tous nos systèmes, intéresserait le monde au moins par la curiosité, et ce ne serait pas là non plus une si grande extravagance qu'il doit sembler d'abord.

Dans le moment où une nation se retrouve, il s'échappe du cœur même des plus endurcis je ne sais quel désir de probité, d'intégrité, de vie morale. Ce moment se retrouvera indubitablement chez vous; c'est cet instant qu'il s'agirait de saisir. J'ai vu la Grèce dans le temps qu'elle travaillait à son indépendance : tous les brigands étaient ce jour-là gens de bien; j'ai dormi seul, au milieu d'eux, dans leurs retraites les plus inaccessibles, avec plus de sécurité que je ne pourrais le faire aujourd'hui dans nos villes les mieux gardées. De même en Italie; qui doute que les mœurs n'y soient devenues plus réglées depuis qu'on a espéré y revoir une patrie? Si parmi vous il était possible de ne plus mettre en doute la résurrection de la chose publique, on verrait sortir des actes éclatans de cette certitude. Ceux-là mêmes qui semblent aujourd'hui pétrifiés dans l'injustice séculaire se sentiraient mollir. C'est le doute sur la renaissance de la patrie qui arrête tout, qui glace tout. On a peur de travailler pour un rêve. Le manque d'une patrie n'est un si grand malheur que

parce qu'il est la cause la plus active de toute déchéance morale.

Ce ne sont pas, dit-on, les gens de bien qui font défaut; c'est la force qui leur manque. Raison de plus pour intéresser les mœurs publiques dans la question, car il serait assurément peu sensé de tout attendre des bras et des cœurs de l'étranger, sans y rien mettre du vôtre.

Dans cette restauration morale, que ne pourraient les femmes moldaves et valaques, si elles y mettaient leurs cœurs! Avec les avantages que leur donnent la loi, la coutume, que ne feraient-elles pas! Et de bonne foi, ne commencent-elles pas à se lasser d'imiter seulement nos frivolités? Faut-il que nos vices mêmes leur paraissent admirables, parce qu'ils ont le prestige de l'éloignement? Après s'être nourries de nos romans, n'ont-elles pas découvert que sous cette magnifique emphase se cachent de singulières industries, et que ces beaux héros finissent bien souvent par être d'assez méchans valets? C'est par les mariages que la patrie roumaine a été perdue; par cette porte sont entrés les étrangers cupides qui ont mis la main sur le pays. Russe, Grec ou Tartare, tout aventurier arrivait nu, se disait prince, et trouvait quelque riche héritière toujours prête à se donner à un titre moscovite ou byzantin. Dès-lors l'étranger devenait le maître et des hommes et du sol. Tant que cette plaie restera ouverte, où est l'espérance de salut? Et il n'y a que les femmes qui puissent y remédier. Si tout homme notoirement ennemi, ouvertement traître, était refusé (et remarquez que je ne demande pas là un miracle), s'il se faisait un vide autour de lui, comme cela se voit dans d'autres pays, cette seule résolution serait plus puissante que toutes les constitutions d'état. Ne serait-ce pas là aussi un plaisir de lutter par un regard contre les amorces, les promesses, les ambitions de toutes les Russies? N'y aurait-il pas là de quoi attirer un cœur avide d'un moment de grandeur ou seulement d'orgueil? Les femmes ont fait le mal; les femmes seules peuvent le guérir... Mais qu'elles connaissent peu leur véritable intérêt! Elles croient, en copiant nos usages, nos mœurs, notre indifférence pour le bien et le mal, notre ricanement sur toute aspiration, s'élever à la hauteur de l'Occident; elles ne voient pas qu'elles perdent ainsi ce qu'il y a de plus charmant en elles, leurs grâces ingénues, comme d'un enfant qui s'éveille.

Pourquoi ces filles de l'Orient aspirent-elles avec tant de hâte à nos laideurs et à nos décrépitudes? Elles viennent de l'endroit où naît l'aurore. Elles en ont les beautés nonchalantes, le doux parler mielleux, l'œil humide et brûlant, la chevelure ondoyante, les rayons éblouissans; ce sont des roses matinales qu'elles doivent répandre sur le chemin, non pas les roses fanées déjà dans nos tristes fêtes.

Concevez au reste, si vous le pouvez, ce qui doit se passer en des esprits très cultivés, ouverts subitement à toutes les idées de l'Occident, et qui ne voient autour d'eux aucun moyen d'en appliquer une seule. On leur montre la patrie, et dans le même moment on la retire! Le supplice de Tantale, qu'était-ce auprès de cela? Quelle activité de l'imagination et quel désœuvrement réel de l'âme! quelle plénitude et quel vide à la fois! De quel côté se tourner? Le sentiment de l'impossible est partout; il faut que l'âme s'égare ou qu'elle s'éteigne. C'est assurément ce qui arriverait aussi de l'Occident, si, après avoir embrassé toutes les idées, il se voyait subitement condamné à l'impossibilité d'en appliquer une seule.

Les femmes ont perdu la patrie, les femmes pourraient la refaire; mais deux obstacles s'y opposent : l'un qui est un usage, l'autre qui est une loi. Selon la coutume orientale, les femmes sont mariées avant qu'elles aient atteint l'âge de discernement, et par une singulière contradiction, en même temps qu'elles sont comptées pour rien, elles conservent des droits très étendus. Quand elles les connaissent, il est trop tard pour en user. Par une contradiction plus choquante, le mariage donne aux étrangers l'indigénat, en sorte que le même homme se trouve à la fois, par exemple, sujet russe et sujet roumain. Selon que la chance tourne, il est l'un ou l'autre, ou tous les deux en même temps, et je vous laisse à deviner laquelle de ces deux patries est toujours livrée à l'autre, si c'est la grande ou la petite.

Dans cette confusion, on a vu de jeunes femmes, au risque de mille maux, fidèles à l'idée de patrie, enlever leurs enfans, leurs pupilles, les porter elles-mêmes au loin, pour empêcher le père de les livrer à la Russie. Entre le père et la mère qui décidera? Répondez; que ferez-vous de ces enfans? les couperez-vous par moitié, comme dans le jugement de Salomon, pour qu'une moitié revienne au tsar et l'autre au sultan?

Ce sont là quelques-unes de vos misères. Examinons vos ressources. Les fils des boyards viennent achever leur éducation parmi nous. Chaque année ils arrivent en France, attirés à la lueur de ce qui leur paraît la civilisation même. Le danger pour ces jeunes esprits qui subissent sans contrôle une si grande fascination, c'est que nos vices mêmes leur semblent consacrés. Et comment discerner chez nous ce qu'il y a de durable à travers tant de changemens et de contradictions journalières? Est-ce bien à ce spectacle toujours mobile de nos inconstances que peut prendre sa forme l'esprit encore incertain des jeunes Roumains? Mais où les envoyer? quel peuple a remplacé la France dans la souveraineté de l'intelligence, dans l'inspiration de la justice? Aucun. Qu'ils continuent donc de

nous visiter; peut-être sont-ils plus propres que nous-mêmes à découvrir l'étincelle immortelle cachée sous nos misères. La France ouvrira, agrandira leur horizon, car quelquefois l'esprit se rapetisse dans de petits pays. Il est bon aussi qu'ils viennent sceller chaque année l'alliance au foyer de la race latine. Je crois même, puisqu'ils doivent se transplanter, qu'ils s'y prennent trop tard; des enfans en bas âge qui n'auraient pas encore contracté l'habitude des choses qu'on veut corriger seraient assurément plus propres à recevoir des impressions nouvelles, surtout à les garder. Que les jeunes Roumains nous voient donc, et qu'ils sachent en même temps que nous aussi, dans notre Occident, nous avons nos Byzances. Cependant je ne voudrais pas qu'ils retournassent dans leur pays sans avoir visité quelques-uns des petits états, qui, enclavés au milieu des grands, ont su garder leur indépendance native avec leur liberté, par exemple la Hollande et la Suisse. Ils auraient là un spectacle analogue à celui qu'ils sont destinés à rencontrer chez eux; ils verraient comment un petit peuple sait se faire respecter des plus grands. La France, je le veux bien, leur inspirerait les hautes et magnanimes ambitions; les états que je viens de nommer leur apprendraient ce qu'il faut en garder pour qu'elles soient raisonnables. Ils rentreraient chez eux, emportant une certaine règle qu'ils pourraient appliquer, car le malheur serait qu'après avoir vu les choses humaines sur de trop grandes proportions, ils ne pussent plus accepter les conditions que la nature leur a faites, et qu'en voulant débuter comme la France a fini, ils ne se jetassent à plaisir dans l'impossible.

Vous avez un peuple parfaitement sain d'esprit. La corruption des grands a passé sur sa tête sans l'entamer, son sens du moins est resté droit. Protégez-le d'une triple muraille contre nos subtilités. Ne lui dites pas que le progrès est de tomber, car il est simple après tout, et il vous croirait peut-être. Cachez-lui ce fatal secret que les peuples qu'il avait pris pour modèles croient ne rien perdre et même tout gagner en renonçant à toute valeur morale. Il n'est que nu, pauvre, misérable, quasi serf : de grâce n'en faites pas un sophiste tout fier de sa domesticité.

Vous avez une religion qui ne paraît pas incompatible avec la liberté civile et politique, car tous les cultes, depuis un temps immémorial, sont admis et tolérés parmi vous. Ceux mêmes que le peuple a en mépris n'ont jamais été proscrits ni persécutés. La liberté des cultes, cette idée élémentaire pour laquelle nous avons tant lutté dans notre Occident, et qu'il nous a été impossible de faire accepter ni même de montrer à la plus grande partie de la race latine, ne souffre chez vous aucune contradiction. C'était la meilleure moitié de la révolution française, et cette moitié est enracinée dans vos

mœurs. Que de choses cela seul ne suppose-t-il pas dans votre peuple! Voilà certainement un grand et précieux avantage; tirez-en un orgueil légitime. Vous n'avez pas le célibat des prêtres, d'où il suit qu'ils ne peuvent former un état dans l'état; point de congrégations séculières, la religion a été tenue chez vous dans une si longue dépendance, qu'elle est restée jusqu'ici étrangère à tout projet de domination. Que d'avantages réunis, si vous savez en user! Ajoutez que votre culte est pratiqué dans votre langue, ce qui entraîne après soi ces deux grands biens, l'un que l'instruction populaire dérive de l'esprit même du culte, l'autre que vous possédez le germe d'une église vraiment nationale. Pour la distinguer de l'église russe, c'est assurément beaucoup que la langue. Ne souffrez plus un mot russe dans la liturgie. Qu'à cela se joigne le moindre changement dans les rites, le costume, le chant; le plus petit, le plus insignifiant de ces changemens aura des résultats incalculables; avec un clergé accoutumé à obéir, et un peuple à qui tout fanatisme est inconnu, ces modifications ne sont point assurément impossibles. Elles seront insaisissables à l'origine; mais les suites en seront importantes. Fiez-vous à l'effet de ces petites réformes plus qu'à celles qui n'auraient qu'une apparence purement philosophique. Celles-ci sont trop élevées, trop au-dessus de la portée des peuples. Ils font semblant de les comprendre, mais ils n'en ont qu'une intelligence trompeuse et grossière; à la première occasion, ils les quittent pour retomber dans leurs plus anciennes formes. J'ai vu de ces peuples titans qui avaient juré d'escalader le ciel; où sont-ils?

Fermez donc l'oreille aux sophismes ordinaires des nations les plus spirituelles de l'Occident. Elles vous diront que la première chose, la seule digne de vous occuper, c'est de créer la vie économique, et que la vie politique ne manquera pas de suivre, soit demain, soit dans un siècle. Ne vous piquez pas de tant d'esprit. Demeurez convaincus que vous ne moissonnerez que ce que vous aurez semé. Si vous ne placez dès le premier jour, sous une forme quelconque, aussi modeste que vous voudrez, la liberté dans vos fondations, soyez certains que vous ne la reverrez jamais, à moins qu'elle ne rentre chez vous par effraction, au risque de détruire votre édifice.

C'est au reste un avantage à tirer de votre situation qu'il soit si aisé parmi vous d'être novateur sans rien hasarder que l'expérience n'ait consacré chez les autres. Tout progrès déjà suranné ailleurs paraîtra nouveau chez vous, et il semble qu'il y ait de quoi tenter un homme amoureux de renommée, maître d'acquérir à si bon marché le titre de réformateur, L'égalité devant la loi, devant l'impôt, l'accessibilité de tous à toutes les fonctions, la sécularisation des

biens du clergé, l'indépendance des tribunaux, ces axiomes du nouveau droit public seraient autant de révolutions parmi vous; ajoutez-y la liberté de la parole avec la liberté de la presse, ce qui implique des assemblées régulières dont vos anciennes assemblées contenaient le principe, et dont la Russie même vous a laissé le simulacre, car nul ne concevra que, le droit principal de votre nationalité reposant, comme on l'a vu, sur la langue nationale et populaire, le premier acte de votre réorganisation fût d'enchaîner et d'étouffer la parole. C'est par elle que vous avez survécu; respectez-la. Quant à nous, peuples latins, nous sommes tous intéressés dans cette affaire. Il ne faudrait pas, par l'exemple d'un peuple nouveau, autoriser les Allemands, les Anglo-Saxons dans cette opinion si chère à leur orgueil, que le droit, la liberté, faits pour eux seuls, doivent rester étrangers à la race latine.

J'ai quelquefois, il est vrai, entendu des Roumains prétendre qu'un étranger investi de toute la force étrangère est seul capable d'imposer la justice, par son omnipotence, à un monde accoutumé depuis trop longtemps à être régi par l'injustice. Ayant épuisé la tyrannie du mal, ceux-là invoquent la tyrannie du bien. Après le despotisme de l'Orient, ils se tournent vers le despotisme de l'Occident. Eh quoi! toujours la servitude! Si du moins celle-ci devait tourner au profit de la raison! Mais où chercher, où trouver ce parfait sage, ce demi-dieu, cet hercule chrétien qui, se réglant sur sa seule volonté, mettra son caprice dans le bien public, étouffera les hydres, nettoiera les écuries d'Augias sans se laisser aveugler jamais par la quasi-divinité dont on propose de l'investir? Supposez même qu'on eût trouvé ce parfait prodige, je soutiens qu'il serait impuissant, car le despotisme de toutes les formes s'est usé sur la terre roumaine; parce qu'il viendra de l'Occident, se trouvera-t-il rempli de la force qui lui a manqué jusqu'ici? Sur cette terre de malheur, une seule chose n'a jamais été essayée; laquelle? Le droit. C'est donc au droit qu'il faut recourir. Toutes les combinaisons de tyrannie qu'il vous plaira d'imaginer, violentes, sanguinaires, rusées, débonnaires même, se sont succédé, toutes n'ont servi qu'à implanter davantage l'habitude de mal faire. Un Alexandre le Bon, un Basile le Loup reparaîtrait en personne, qu'il serait par lui seul incapable de relever ce corps tombé, s'il ne s'appuyait du puissant levier du monde moderne, liberté, publicité. Autant vaudrait livrer bataille aujourd'hui avec les flèches et les arcs des ancêtres, en refusant le secours des armes nouvelles. D'où vient que l'organisation monstrueuse de la Moldo-Valachie a pu vivre jusqu'à nos jours? C'est que la lumière n'y est jamais descendue. En face de cet échafaudage ruineux, que pourrait un pauvre prince d'Europe, s'il entreprenait la lutte à lui

seul? Nul doute qu'il ne fût vaincu par la force d'inertie que le mal sait trouver à propos quand elle lui est nécessaire. Dans la servitude, tout fléau est inattaquable, parce qu'il peut toujours se nier, se dérober par les ténèbres. Voulez-vous descendre dans ces gouffres, ayez pour compagnon la conscience publique, et vous n'y réussirez qu'en la prenant pour témoin et pour juge. Ainsi le prince que nous supposons le meilleur et le plus fort ne fera le bien qu'à la condition d'avoir pour auxiliaire l'esprit tout entier de la nation, éveillé, excité par la révélation soudaine de ses plaies, sur lesquelles elle s'endort : c'est-à-dire qu'il faut de toute nécessité la lumière de la parole, seule capable de pénétrer dans les labyrinthes et d'éclairer les antres (1).

Quelle idée vaine de croire qu'un prince environné du silence et de la nuit pourra, en se substituant à la conscience du peuple roumain, le régénérer et le sauver! Il faudrait pour cela une naïveté, une ignorance absolue du bien et du mal, lesquelles ne sont plus de notre temps. La régénération d'un peuple chrétien, comme celle d'un individu, n'est véritable, n'est possible que s'il y concourt lui-même, première et presque seule règle dans la restauration des sociétés. On ne rencontre plus de ces nations enfans que l'on puisse entreprendre d'élever sans qu'elles y participent. Tenez-les, je le veux bien, à la lisière, mais qu'elles sachent au moins qu'il s'agit de marcher.

Si cela est vrai d'un peuple, c'est assurément des Roumains. Sans avoir vécu, il y a longtemps que l'heure de la conscience et de la responsabilité a sonné pour eux. Tant de désastres leur ont donné l'expérience anticipée des choses humaines. Je crois même qu'ils poussent cette science jusqu'au raffinement, ayant contracté l'habitude de tout dédaigner dans la nécessité de tout subir. Ils auront donc part eux-mêmes à leur propre régénération, ils la prépareront de leurs mains; ils ne la recevront pas machinalement comme un *ukase*, ou elle ne sera qu'un leurre. Assez de règlemens ont été importés chez eux des chancelleries étrangères. C'est une loi vivante qui leur manque, et celle-là, il n'y a qu'eux qui puissent se la donner. D'ailleurs, ôter à des peuples chrétiens la conscience de leurs destinées, les ramener à l'enfance, est-ce les élever ou les détruire?

(1) Au moment où j'écrivais ces lignes, je n'espérais pas qu'elles recevraient une si éclatante et si prompte confirmation dans l'ordonnance que le prince régnant, Grégoire Ghika, vient de rendre, le 11 février, sur la liberté de la presse, seul moyen de former l'opinion publique et même d'éclairer le gouvernement.

VII. — ÉTAT SOCIAL.

Nul code dans le monde n'est si riche en maximes chrétiennes que le *règlement organique* imposé par la Russie. Le ton est presque bucolique, quand il s'agit des *laboureurs contribuables*. Que d'insinuations et d'amour pour leur arracher l'âme après ce préambule!

Au milieu de ces lois, enveloppées de tant de barbarie, on découvre une loi qui paraîtra étrange à un homme de l'Occident. La voici : « Le propriétaire est obligé de donner à tout paysan, sans distinction, et indépendamment du bétail, une faltche et demie de terre labourable, quarante pregines de prairie et vingt pregines de pâturages. » Dans certains cas, cette portion comprend les deux tiers de la propriété. Il y a là tout un système de législation qui appartient en propre aux provinces danubiennes; il est né de leur histoire. Le règlement de 1829 l'a consacré et ne l'a point créé. De ce système suivent deux choses : l'une, que la loi reconnaît au paysan un droit primordial, inaliénable, sur une partie de la terre; l'autre conséquence, c'est que les terres non cultivées abondent.

Ici éclateront les dissidences entre les Roumains, on n'en peut guère douter. Et quel pays n'a les siennes? Comment interpréter, comment réaliser ce droit historique? Un étranger pouvant difficilement intervenir avec efficacité dans une question aussi intestine, il ne reste qu'à les laisser parler eux-mêmes, en éloignant autant que possible les récriminations mutuelles.

Les uns disent : « Que l'Europe ne se méprenne pas sur nous en écoutant quelques hommes errans, sans naissance, sans foyer, heureusement proscrits de lieu en lieu. Ce sont eux qui ont parlé d'une aristocratie oppressive en Moldo-Valachie. Dieu merci, il n'en est rien. Nous ne savons ce que c'est que féodalité parmi nous. Cette barbarie de l'Occident nous est toujours demeurée inconnue. A l'origine, nous nous sommes emparés sans violence des terres désertes; au XIIe, au XIIIe siècle, nous nous sommes partagé pacifiquement la terre, en usant des formes et de la solennité du droit romain. Ainsi rien parmi nous de pareil aux usurpations des barons du moyen âge dans l'Occident. Il est vrai que la masse des paysans a fini par se trouver dans un état voisin du servage. Comment cette révolution s'est accomplie, on ne peut le dire. D'ailleurs à qui la faute? Le peuple chez nous est insouciant et paresseux; le paysan a trouvé un grand avantage à se vendre volontairement, lui et sa postérité, à quelque riche voisin qui pût le protéger contre le fisc. La vente s'est faite *argent comptant*. Quel marché est plus sacré? On demande aujourd'hui des réformes profondes. Lesquelles? Ne sait-on pas que

c'est là le préliminaire du partage des biens et de tout ce qui fait horreur à l'Europe? De quel changement parle-t-on? Le paysan est affranchi. Il peut aller, venir où bon lui semble. En outre le peuple chez nous ne sent pas le besoin de devenir propriétaire; les plus misérables sont ceux qui possèdent quelque chose. Ayant passé par la barbarie du moyen âge, l'Occident a eu besoin de réformes dont il est encore ébranlé. Ce qui était usurpation féodale chez lui, étant né de la conquête, est possession légitime chez nous, étant le fait d'une vente. Qui donc songerait à nous frustrer des droits les mieux acquis? L'Autriche a pu avec justice châtier, par des réformes dans la distribution des terres, les nobles de Hongrie, de Transylvanie, qui s'étaient insurgés contre son empire. Elle a donné aux paysans ce que les nobles rebelles s'étaient contentés de leur promettre. Mais nous, qui peut nous faire un crime de ce genre? Où, quand nous sommes-nous mêlés à des rebelles? Qu'avons-nous promis? N'ayant rien fait pour changer le *statu quo*, il serait souverainement injuste de nous priver des avantages qui naissent de l'ancienne forme des choses. »

Les autres répondent : « Est-ce bien sérieusement que l'on parle de la distribution, de l'orientation du sol par le droit romain, chez des peuples pasteurs, entre deux incursions de Tartares? N'est-ce pas compromettre ce qu'il y a de plus sacré dans nos titres que de les exagérer à ce point? Est-il sage en outre de considérer l'Europe comme barbare, et nous comme les seuls héritiers de la civilisation? Il est vrai que nous n'avons pas la féodalité fondée sur la chevalerie et le prestige des temps anciens; mais nous avons des villages, des foules, des territoires vendus de temps immémorial à un maître. Ce n'est pas le courage ou le choix qui ont donné un chef à cette multitude; avouons-le, bien souvent l'usure a acheté cette plèbe et s'est appelée noblesse. Tel était grand boyard sous Étienne, à la journée de Racova, dont le descendant est aujourd'hui un pauvre laboureur sans terre et presque sans abri. Si la glèbe pouvait parler chez nous comme en d'autres pays, elle serait souvent plus noble et de meilleure maison que celui qui la foule. C'est le paysan qui a conservé chez nous, avec la langue, la nationalité. Comprendrait-on que la nationalité pût revivre, et que le paysan seul n'en tirât pas avantage? Si la féodalité nous a manqué, il s'ensuit qu'elle n'a pas mis son empreinte sur le peuple. L'homme de glèbe a pu être opprimé, accablé, il n'a pas été conquis.

« Voilà pourquoi chez nous son droit positif a surnagé à travers toutes les oppressions. La coutume immémoriale a conservé ce droit, la loi l'a consacré et inscrit. C'est ce droit formel, véritablement historique, toujours fraudé, jamais aboli, reconnu par la Russie

même, fondement de la législation moldo-valaque, dernier héritage inaliénable de la liberté ancienne, qu'il s'agit aujourd'hui, non d'usurper, mais de racheter. Toute la réforme est là. L'Autriche, il n'y a pas longtemps, demandait des terres en Valachie pour les distribuer à soixante mille Allemands. S'il y a des terres à céder à bas prix, que ne les aliène-t-on aux indigènes plutôt qu'aux étrangers? Voyez en outre ce que cette même Autriche vient de faire en Hongrie; elle a proposé elle-même de céder une portion de terres aux paysans dans les conditions suivantes : un tiers de la valeur payé par le paysan, un tiers par l'état, l'autre tiers imposé comme sacrifice au propriétaire. Et par là l'empire a plus entamé la nationalité hongroise que par toutes ses armées. Craignez que l'Autriche ne prenne elle-même l'initiative de quelques propositions de ce genre parmi vous, car elle intéresserait ainsi les masses à sa domination politique et civile. Nous risquerions de perdre à la fois et sans rachat véritable, comme nous proposons de le faire, une terre inculte, et la nationalité roumaine par surcroît. N'espérons pas d'ailleurs que l'Europe nous affranchisse et qu'elle respecte chez nous tous les abus qu'elle a détruits chez elle. Demanderons-nous qu'on nous fasse une patrie, et stipulerons-nous que nous seuls en aurons le profit? Voulons-nous à la fois tous les biens de la liberté, tous les avantages de la servitude? Ce serait trop d'ambition. »

Telles sont, avec toutes les nuances que l'on peut imaginer, les opinions qui se heurtent entre elles sur ces matières.

L'accord se rétablit sur la question du clergé. Si partout ailleurs, même en Espagne, en Piémont, les biens d'un clergé indigène ont été sécularisés, qui s'opposerait, excepté la Russie, à la sécularisation des biens d'un clergé étranger, lequel ne peut être qu'ennemi? Que font en Moldavie, en Valachie les moines grecs? Cette population flottante ne sait de la langue et des usages du pays que ce qui est nécessaire pour le dévorer. Où vit-on jamais des invasions de moines étrangers s'abattre annuellement sur une contrée, la dépouiller, et se retirer pour faire place à d'autres qui recommencent les mêmes déprédations?

Les monastères grecs en Moldo-Valachie possèdent, dit-on, le cinquième du territoire. Par un arrangement monstrueux, les richesses de ces couvens s'écoulent hors du pays, placées en réalité sous la main de la Russie, qui les fait administrer par ses créatures, les abbés du mont Athos et des lieux saints. Les tribunaux de Moldavie ont décidé que ces biens seront administrés dans les provinces mêmes. Qui croira que la Porte a brisé ce jugement au profit des moines étrangers, véritables serfs du tsar? Comment la Turquie n'a-t-elle pas vu une chose aussi simple que celle-ci? C'est qu'elle rend

d'une main à la Russie ce qu'elle lui dispute de l'autre, et que cette affaire a pour elle le double inconvénient de faire croire tout ensemble à sa vénalité et à son incapacité?

De ce qui précède, je ne veux tirer que cette conclusion : partout les bras manquent au sol. C'est donc le contraire de ce qui arrive chez nous, où le plus souvent c'est le travail qui manque à l'ouvrier: par où l'on voit que la difficulté la plus grande de nos sociétés occidentales a une solution préparée dans ces provinces. Il ne s'agit pas de créer des systèmes qui réparent l'insuffisance du sol. Le champ est là, il n'est stérile et désert que faute des plus simples moyens éprouvés ailleurs par la société moderne; car qui serait assez insensé pour aller chercher aujourd'hui l'oppression et presque l'esclavage en Moldavie, en Valachie, lorsque tant de territoires déserts appellent ailleurs l'homme en lui offrant la liberté et la sécurité? Avec d'immenses terres en friche, le législateur serait donc bien malheureux, s'il ne trouvait le moyen d'y asseoir sans dommages pour personne une population croissante et prospère. Mais quel sera ce législateur? Il est temps de le chercher.

VIII. — ORGANISATION POLITIQUE.

Il n'y a pas de tiers-état en Moldavie et en Valachie, si vous entendez par là une classe intermédiaire nombreuse, qui vive d'une profession industrielle. A la première vue, c'est, il semble, une grande difficulté pour faire sortir cette société de la forme byzantine et y introduire des institutions nouvelles; peut-être qu'en y regardant de plus près on verra que cette difficulté n'est pas sans remède.

Tout le monde conviendra qu'appliquer, par exemple, la constitution anglaise à la Moldo-Valachie, former de la grande boyarie un ordre politique, une pairie héréditaire, serait consacrer, éterniser les plus monstrueux abus que l'on veut abolir. Le plus souvent vous établiriez vos fondemens sur l'étranger, à l'exclusion du Roumain. Voilà l'héritage séculaire du despotisme. Rien de consistant, de régulier, n'a pu se former à son ombre. Tous ses appuis sont ruineux; à peine vous les touchez, ils s'écroulent. Point de famille véritablement historique, si ce n'est peut-être dans la poussière. Point de services éclatans à récompenser là où il n'y avait que le plaisir du prince. Dès-lors que pourriez-vous établir de solide ou du moins de sensé sur une hiérarchie artificielle, laquelle représente non pas des traditions, non pas l'histoire nationale, mais un échafaudage de charges byzantines, auquel s'est ajouté l'échafaudage des titres musulmans et russes, tout cela mobile, incertain, capricieux, perpétuellement bouleversé; ruine vivante, qui se déplace, s'altère

à chaque règne? Les plus grands noms, les plus anciens, il faudrait aller les chercher sous le chaume. Où sont les nobles d'Alexandre le Bon, d'Étienne le Grand? Quasi dans le servage. On sait sous quelle cabane habitent aujourd'hui les dynasties de Mircea le Valaque et de Movila le Moldave. Laisserez-vous de côté ces grands noms historiques? Que représente alors votre chambre héréditaire? Les prendrez-vous? C'est donc à la charrue que vous irez chercher vos pairs? Je le veux bien; mais est-ce là votre pensée? De toutes parts les impossibilités surgissent. La hiérarchie de la noblesse actuelle ne représentant en rien le passé national, si vous posez vos premières assises sur ce sable mouvant, vous ferez comme celui qui essaya de bâtir son temple sur des abîmes toujours ouverts. Il en vit sortir des flammes.

Que faire donc dans un sol où la glèbe sociale a été tant de fois renversée, où les plus nobles, les plus anciens, sont pour ainsi dire cachés sous un détritus grec, byzantin, musulman? Que faire? Ne pas s'arrêter à l'apparence, à la surface, à l'étiquette; chercher plus profondément les sources de la vie nationale, former de tout ce qui possède une seule masse, un seul corps, représenté selon l'ancien usage par une même assemblée. Et dès-lors sur quelle base asseoir les institutions? Je viens de le dire. Sur la terre, rendue de plus en plus accessible à tous dans un pays si évidemment agricole.

Mais qui marquera la part exacte du droit en litige? Première question qui se présente dans un pays où tout est incertain. Pour donner une constitution politique à la Moldo-Valachie, il faudrait que sa constitution sociale fût réglée, et pour asseoir la constitution sociale, il faudrait que la constitution politique existât au préalable.

Comme dans tous les problèmes de ce genre, ainsi posés, il y a trois solutions : premièrement l'utopie, qui n'est qu'un moyen d'ajourner indéfiniment la question, en ayant l'air de la résoudre; secondement l'épée, qui tranche le nœud gordien par les révolutions; troisièmement, si l'on ne croit pas aux utopies et si l'on ne veut pas de révolutions, il reste, à partir de l'état des choses subsistantes, à l'accepter, comme s'il était légitime, sauf à l'améliorer par le travail du temps. Dans ce troisième système, qui, je l'avoue, me semble le seul applicable, si l'on prend pour base l'état actuel de la propriété, on donne en résultat le pouvoir législatif à la seconde classe de la noblesse, dans laquelle il est aisé de faire entrer tous ceux que la propriété, l'intelligence, la fortune, l'industrie naissante, ont émancipés. Ce serait comme une issue ouverte au corps entier de la nation, à mesure qu'il se formerait, car ce que l'on peut faire dans l'état encore embryonnaire où est la nation roumaine, c'est de tracer les grandes lignes d'un premier plan que viendra remplir la société

à mesure qu'elle se développera. Il s'agit de construire un édifice auquel on pourra ajouter des parties et des ailes, à mesure qu'elles deviendront nécessaires. Là, je crois, est l'idée que le législateur ne devrait pas perdre de vue.

Dans ce système, la nation changerait de tête; la seconde classe, devenant en réalité la première, ne serait plus le client devant le patron antique : elle aurait intérêt à soutenir des institutions qui l'affranchiraient de l'orgueil des grands, et comme elle possède une bonne partie du sol, elle pourrait s'attacher à la liberté naissante sans en être distraite par de trop pressans besoins; car c'est, à ce qu'il paraît, une trop lourde charge pour des hommes d'avoir en même temps et tout ensemble à faire fortune et à fonder la liberté. Lorsque ces deux buts sont poursuivis en même temps, il est rare que le premier ne fasse pas oublier le second. Le besoin de s'enrichir est si âpre chez les nouveaux enrichis, qu'il remplace aisément tous les autres. Faire des affaires devient trop facilement pour eux l'unique but de la vie religieuse, politique et civile. Ainsi le remède naîtrait du mal. La seconde classe s'accoutumant, comme il ne peut manquer d'arriver, à des institutions auxquelles elle devrait son affranchissement de la tutèle des grands, le tiers-état ne manquerait pas de naître, de se développer rapidement avec le commerce, l'industrie, l'agriculture, à l'ombre de ces institutions nouvelles; il entrerait dans la forme qu'il trouverait établie. En d'autres termes, au lieu d'être chargé de fonder la liberté, chose qui ne paraît pas être l'essence de sa condition, il naîtrait dans la liberté. A mesure qu'il entrerait en scène, il respirerait l'air vivifiant des droits déjà acquis. Ces droits établis avant lui deviendraient un élément nécessaire dont il ne pourrait se passer à l'avenir, et par là se trouverait évité un des écueils que l'on a rencontrés dans d'autres pays où le tiers-état, ayant grandi et s'étant développé sous le pouvoir absolu, est toujours prêt à y rentrer comme dans sa nature même.

Chimères, contradictions, impossibilités que tout cela! s'écriera-t-on; voilà trop de qualités nécessaires dans un peuple qui n'a pu encore les acquérir! Un pouvoir fort qui ne se sert pas de la force pour usurper! des grands qui ont le bon sens de céder quelque chose à la justice! des assemblées régulières qui ne perdent pas tout en un jour pour vouloir tout gagner! la liberté qui n'est pas le chaos! la parole qui n'est pas le blasphème! Où trouver ces prodiges? Toujours la même difficulté. Pour opérer ces merveilles, il faudrait que ces merveilles fussent déjà consommées. A quoi je réponds : qu'il faut bien supposer dans le corps même de cette société un principe de renaissance, sans lequel tout système serait également impuissant. Il s'agit de mettre en lumière ce principe, non pas

de le créer. Que l'on ne juge pas de ce que deviendront les hommes sous l'empire du droit par ce qu'ils sont sous l'empire presque exclusif de l'injustice. Je ne voudrais pas même désespérer des plus endurcis. Otez-leur le pouvoir de mal faire, ils finiront par ne plus le vouloir.

Le consentement unanime à l'abolition de l'esclavage ne marque-t-il pas déjà un désir de progrès? Il est donc possible de ramener à l'équité ceux-là mêmes que l'on disait changés en pierres. Donnez-leur une patrie, vous verrez quel miracle cette idée seule peut accomplir chez eux. Armez-vous tant que vous voudrez contre les classes, il faudra bien pourtant chercher dans les individus le germe de la renaissance politique et morale; car c'est de notre temps une espérance, il me semble, assez vide que de trouver un système, une pierre philosophale qui dispense l'homme de toute probité, et qui établisse la justice publique sans que personne ait besoin d'être juste.

IX. — CONCLUSION.

J'ai montré que les Roumains ont une tradition, une langue, une histoire, une religion, un droit public et privé, c'est-à-dire tout ce qui a constitué jusqu'ici les élémens de la vie nationale. J'ai signalé les trois causes qui se sont opposées au plein développement de cet état : premièrement la nature, quand ils se sont séparés de leur souche et du boulevard choisi à l'origine même des colonies; secondement l'opposition, la haine des nations chrétiennes, représentées par la Pologne, la Hongrie et l'empire d'Allemagne; troisièmement leur religion, qui les a tenus isolés des nations latines avec lesquelles était leur alliance naturelle. Et, si l'on veut bien y réfléchir, on verra que de ces trois causes il n'en est pas une qui n'ait été profondément modifiée par le temps. En ce qui touche la première, personne ne niera que les Roumains de Transylvanie ne reconnaissent aujourd'hui des frères dans les Roumains de Valachie et de Moldavie, et qu'il serait sinon impossible, au moins difficile de les pousser à s'égorger mutuellement sur leurs anciens champs de bataille de Ploiesti, de Tugureni, d'Alba-Julia. Quant à l'opposition des nations chrétiennes, il est bien vrai que la Russie et l'Autriche remplacent aujourd'hui la Pologne et la Hongrie dans un esprit semblable, mais il est vrai également que d'autres peuples regardent les mêmes choses avec des yeux bien différens, ce qui n'existait pas au XVIe siècle, où tout le monde s'est trouvé d'accord pour écraser un empire naissant et y a travaillé sans y parvenir tout à fait. Si l'on pouvait interroger aujourd'hui la Pologne et la Hongrie, il est à peu près certain que

l'expérience et des calamités intolérables leur ont appris quelque chose depuis les temps de Casimir, de Mathias Corvin et de Sigismond. Quant à l'isolement des Roumains par la religion, on peut dire qu'il a cessé depuis que les hommes se sont unis étroitement par d'autres côtés que par leur église, car assurément c'est le caractère de notre siècle qu'une foule de choses qui avaient été impossibles aux siècles précédens à cause de l'opposition des églises sont devenues faciles, et se sont réalisées sans peine par un nouvel ordre d'idées que quelques-uns appellent indifférence, et que beaucoup appellent impartialité, tolérance, grandeur d'esprit.

Si j'avais un grain de puissance ou seulement d'ambition dans l'esprit, il me semble donc que je serais tenté de descendre dans cet abîme du peuple roumain et d'y faire rentrer un peu de lumière et d'espoir. J'y serais, je crois, déterminé par les questions et par les raisons suivantes :

1° Les Roumains ont été au XVe et au XVIe siècle un des boulevards de la chrétienté; ils ont versé abondamment leur sang pour cette cause dans d'innombrables batailles. D'autres ont eu la gloire, l'honneur, le profit; ils n'ont eu que les désastres. Faut-il que cette iniquité s'éternise?

2° L'amitié de la Russie a été plus funeste aux Roumains que l'hostilité de tous les autres peuples réunis. Sous le couvert de cette amitié, la Russie a enlevé violemment aux Roumains une moitié de leur territoire et sourdement envahi tout le reste. Ce genre de protection est-il celui qui doit durer ou passer, sans changer, en d'autres mains?

3° Il y a aujourd'hui dans le monde, en Europe, un effort visible des races humaines pour se reconnaître, se réunir, se concentrer. A mesure que le lien religieux s'affaiblit, celui des races se manifeste. Les premiers, les Slaves ont aspiré ouvertement par le panslavisme à la domination. Après eux, les Allemands, avec une ferveur au moins égale, ne cessent d'attirer à eux tout ce qu'ils peuvent rencontrer d'élémens germaniques disséminés dans l'univers. Quand cette tendance est si marquée, et qu'elle va quelquefois jusqu'à la haine, n'est-il pas sage, n'est-il pas raisonnable pour les peuples latins de se rapprocher à leur tour, et, si l'un d'eux a été éloigné, de lui tendre la main, de le faire rentrer dans l'alliance? D'ailleurs nous est-il indifférent que le grenier des provinces danubiennes soit entre des mains amies ou ennemies?

4° Les causes qui s'opposaient au développement, à la durée de l'état roumain se sont modifiées. Ces difficultés peuvent être vaincues; vaut-il la peine de vaincre? Ici la question s'élève; il s'agit de la civilisation.

C'est demander s'il est convenable, s'il est utile qu'une nationa-

lité périsse quand il est possible de la faire durer : question qui peut bien être posée et qui mérite assurément qu'on y réponde. Tous les jours les hommes admirent le mécanisme d'une machine, surtout si elle est nouvellement découverte. Rien n'égale à cet égard l'étonnement, la reconnaissance, l'admiration qu'ils font paraître, et celui qui détruirait l'une de ces inventions, ils le traiteraient avec raison de barbare. Qu'est-ce donc qu'une nationalité, si ce n'est une mécanique divine sortie des mains du grand ouvrier? Qu'est-ce encore, sinon un système d'aptitudes, de ressorts tout moraux, de fonctions intellectuelles, de forces vives qui ne peuvent se montrer que là? Mettre la main sur un de ces systèmes, le détruire ou le laisser détruire parce qu'il n'a pas encore fourni tout ce qu'il peut fournir, c'est rentrer en pleine barbarie; car ce qui distingue la barbarie de la civilisation, c'est uniquement que la première détruit en germe les forces vives de la société humaine, et que l'autre les conserve. Sur cette règle, jugez de tout le passé. Vous verrez que plus les nations sont barbares, plus elles ont la vertu d'étouffer autour d'elles les germes nationaux; au contraire, plus elles sont civilisées, plus elles les conservent. Vous aurez là une échelle infaillible entre les différens peuples. Dans l'antiquité, les Grecs n'ont presque rien détruit, ils ont été les plus civilisés de tous; les Romains, qui l'étaient moins, ont beaucoup plus détruit. Alexandre a tout laissé subsister en Orient; c'est sa supériorité sur César.

Le moyen âge a eu la vertu de détruire beaucoup plus que l'époque moderne, et, dans ces derniers temps, la Russie a la vertu de la destruction au plus haut degré; elle l'a plus que l'Autriche, l'Autriche plus que l'Angleterre, l'Angleterre plus que la France, qui, dans les temps modernes, n'a pas extirpé, que je sache, une seule langue, une seule vie nationale.

Quand la question est gagnée pour les Roumains dans la science, dans l'histoire, la tradition, les lettres, cette même question sera-t-elle ruinée dans la politique et la réalité? N'aurons-nous retrouvé un monde perdu que pour le perdre encore? Ne dites pas qu'après tout, si la nationalité des Roumains périssait, les facultés de ce peuple se développeraient sous une domination étrangère, que ce qu'il y a de bon en lui survivrait sous une autre forme. Autant de mots, autant de sophismes. Un peuple de moins dans le monde, c'est un rapt fait à la nature humaine. La civilisation n'est pas seulement le trafic, elle a aussi pour but de conserver les individus, hommes ou nations. Celle qui en conservera le plus sera la plus élevée. L'idée d'humanité, qui a fait jusqu'ici l'honneur de notre siècle, en deviendrait le fléau, si elle devait servir à couvrir de ce beau nom l'anéantissement de l'homme au profit de l'espèce.

Que l'on ne compare pas non plus, comme on le fait quelquefois, l'homme sans patrie et l'exilé. Leur position à tous deux est trop différente. J'imagine que celle du second est une félicité en comparaison de celle du premier. Il s'est trouvé souvent, dans les temps anciens et modernes, des hommes qui se sont volontairement exilés pour ne pas voir de trop près ce qu'ils auraient été incapables de supporter; mais qui a jamais vu un homme se condamner volontairement à n'avoir aucune patrie? Quand il s'est trouvé des hommes assez criminels pour livrer la leur, c'était au moins afin d'en acquérir une autre. Ainsi n'avoir aucune patrie semble être jusqu'ici le plus grand supplice pour des hommes, et ce serait s'abuser de croire qu'ils se rattachent à l'espèce à proportion qu'ils sont séparés de la famille ou de la nation. J'ai toujours observé que ceux auxquels manque un foyer, une patrie, au lieu de se consoler par l'humanité, se rejettent dans la misanthropie. Considérez en particulier les Roumains : l'œil fixe, la tête penchée, il vous semblera voir les statues des prisonniers daces se lever, errer de seuil en seuil, redemandant la cité perdue.

Après tout, notre siècle est en âge de dire quel ordre de civilisation il entend faire prévaloir. Arrivé au milieu de sa course, deux voies s'ouvrent devant lui, entre lesquelles il peut choisir : ou diminuer, exténuer par degrés les nationalités, ou les conserver. Il entrera dans l'une ou l'autre de ces voies, selon qu'il verra dans le corps des nations les forces vives de l'esprit humain, ou seulement des obstacles à cette vague unité que quelques-uns embrassent déjà comme le terme de la progression des choses humaines. On avouera que rien n'est plus nécessaire que de sortir d'incertitude sur de pareilles questions, puisqu'il y a des sociétés et des civilisations qui se sont abîmées pour avoir suivi des idées fausses sur de pareilles matières.

Il est vrai que notre siècle porte en lui de singulières contradictions à ce sujet; le plus souvent il a parlé dans un sens et agi dans un autre. A prendre ses systèmes littéraires, qui tous vont au réveil des nationalités, vous seriez tenté de croire qu'il a suscité de l'oubli beaucoup de choses mortes. Parlant toujours de nationalités, il en a déjà éteint ou du moins réprimé plusieurs, puisque c'est de nos temps que la langue polonaise a été réduite en quelque façon à n'être plus qu'une langue morte, que la hongroise a éprouvé un sort à peu près semblable; en outre l'italien ne se parle plus en public que dans un coin de l'Italie. Venise lui a été arrachée d'hier; c'est l'ouvrage de Campo-Formio. Qu'à cela s'ajoute sous nos yeux l'étouffement de la langue roumaine; nous aurons vu de notre temps quatre langues étouffées, sinon détruites, et l'on ne pourra guère

douter que notre siècle a fait, au-delà du précédent, un pas irrévocable vers l'anéantissement ou du moins vers la réduction des nationalités.

D'un autre côté, les choses mortes qu'il a ressuscitées se réduisent à deux, la Grèce et la Belgique, en sorte qu'entre ces tombeaux et ces berceaux il semble encore indécis, attendant une main qui le pousse et n'osant s'engager avec résolution ni dans la voie des renaissances, ni dans la voie des ruines. Toutefois il est certain déjà qu'il n'a point à se repentir des deux résurrections que je viens de rappeler. Par la création de la Grèce, il a donné une satisfaction à la piété des hommes envers le passé, par celle de la Belgique à leur raison, par l'une et l'autre à la justice. Tout bien considéré, la première de ces créations est un des actes qui plaideront le mieux pour lui dans l'avenir. Toutes les fois qu'il s'agira de la Grèce, l'humanité tressaillera de joie d'avoir enfanté un peuple; elle se rappellera l'heure, le moment où cela est arrivé, et elle applaudira, car ce n'est pas par une circonstance particulière, dans un moment de déplaisir ou d'humeur, qu'il faut juger ces choses immortelles. Il n'appartient qu'à Dieu de se repentir d'avoir créé des hommes.

Direz-vous que la Grèce était plus facile à ressusciter que ne le serait aujourd'hui la Roumanie du Bas-Danube? On pourrait le contester; je me souviens que beaucoup de gens pensaient alors qu'il était trop tard pour rien faire. Tout ce que l'on devait trouver, selon eux, dans cette exhumation d'un peuple, c'était un peu de cendre, et cela pourtant n'a pas empêché l'Europe d'agir et le peuple de survivre. Que faudrait-il donc aujourd'hui, si l'on voulait vous décider à faire pour la Roumanie non pas la dixième, mais la centième partie de ce que vous avez fait pour la Grèce? Que faudrait-il? — Un nom antique? Celui des Roumains ne l'est-il pas? — Une iniquité criante? Ils la subissent. — Des avanies, des exactions, des extorsions, des massacres? Ils ont souffert tout cela pendant des siècles.

Il faut un intérêt politique, déterminé, avoué. J'en conviens; mais l'intérêt ici est évident. S'il s'agit de fortifier, de consolider la Turquie, encore une fois, est-il préférable pour elle, oui ou non, de traîner après soi dans les provinces danubiennes un corps mort ou un corps vivant, prêt à partager ses luttes, ses dépenses, ses sacrifices, ses périls, ses combats? Que sert à la Turquie de posséder ces provinces, s'il n'y a point d'hommes pour les couvrir? Que lui sert d'avoir des landes, si ces landes sont stériles? Est-ce seulement un tribut qu'il lui faut, ou des sociétés policées qui épousent sa cause? Au lieu de ce désert, supposez un peuple régénéré, attaché à la Turquie par l'intérêt, par le besoin de la défense commune, encore

plus que par l'ancien hommage. Le plus puissant des boulevards, ne sera-ce pas une nation?

Je sais bien que la plus grande crainte des hommes, en laissant arriver des états nouveaux à la vie, c'est d'augmenter la force des novateurs dans le monde, et c'est en quoi l'erreur est évidente. Nous avons vu les états les plus nouveaux si heureux de vivre, qu'ils se sont rattachés aussitôt à tout ce qui représente le mieux le passé; ils ont racheté leur nouveauté en s'alliant de cœur aux vieux états. Rassurez-vous. Combien de Roumains aujourd'hui révolutionnaires deviendront les partisans du *statu quo* dès qu'ils auront une heure de vie!

Après ces questions, il s'agit toujours de savoir si le chemin que l'on suit entre ces renaissances et ces ruines conduit à la civilisation ou à la barbarie. Ce point est le dernier que j'examinerai.

On demande pourquoi la barbarie est entrée d'un seul coup, et à pleins bords, dans la civilisation antique. Je crois pouvoir le dire. Il est étonnant qu'une cause si simple ne frappe pas tous les yeux. Le système de la civilisation antique se composait d'un certain nombre de nationalités, de patries, qui, bien qu'elles semblassent ennemies, ou même qu'elles s'ignorassent, se protégeaient, se soutenaient, se gardaient l'une l'autre. Quand l'empire romain, en grandissant, entreprit de conquérir et de détruire ces corps de nations, les sophistes éblouis crurent voir au bout de ce chemin l'humanité triomphante dans Rome. On parla de l'unité de l'esprit humain; ce ne fut qu'un rêve. Il se trouva que ces nationalités étaient autant de boulevards qui protégeaient Rome elle-même, car chacune d'elles faisait face à un côté de la barbarie : Carthage aux Arabes, la Grèce aux Mèdes, aux Perses, l'Égypte aux Africains, le royaume de Pont aux Mongols, les Daces aux Scythes, les Gaules à la Germanie. C'était là un système dans lequel tout se tenait en équilibre, et qui se maintenait par des forces opposées. Lors donc que Rome, dans cette prétendue marche triomphale vers la civilisation antique, eut détruit l'une après l'autre Carthage, l'Égypte, la Grèce, la Judée, la Perse, la Dacie, les Gaules, il arriva qu'elle avait dévoré elle-même les digues qui la protégeaient contre l'océan humain sous lequel elle devait périr. Le magnanime César, en écrasant les Gaules, ne fit qu'ouvrir la route aux Germains. Tant de sociétés, tant de langues éteintes, de cités, de droits, de foyers anéantis, firent le vide autour de Rome, et là où les Barbares n'arrivaient pas, la barbarie naissait d'elle-même. Les Gaulois détruits se changeaient en Bagaudes. Ainsi la chute violente, l'extirpation progressive des cités particulières causa, l'écroulement de la civilisation antique. Cet édifice social était soutenu par les nationalités comme par autant de colonnes différentes de marbre ou de porphyre. Quand on eut détruit,

aux applaudissemens des sages du temps, chacune de ces colonnes vivantes, l'édifice tomba par terre, et les sages de nos jours cherchent encore comment ont pu se faire en un moment de si grandes ruines!

Concluons de là que s'il est vraiment aujourd'hui des hommes qui désirent que la société humaine change de face, ceux-là doivent désirer que les formes nationales disparaissent par degrés; où vous en détruisez une, vous détruisez un des piliers de la voûte. Au contraire, ceux qui sont attachés à l'ordre de civilisation que nous connaissons se trompent quand ils applaudissent à la chute d'une nation ou à l'extinction d'une race d'hommes; car, pour que la barbarie s'étende sur une contrée, il ne faut pas croire qu'il soit absolument nécessaire d'y ouvrir la porte à des hordes ennemies, et ce serait se rassurer à tort de s'imaginer que désormais les déserts sont vides, que les barbares y ont tari. Le meilleur des hommes porte toujours en lui son barbare, qui ne demande que l'occasion d'apparaître. Si vous ôtez à la vie civile tout ce qui en fait la noblesse, l'honneur, la grandeur, avec l'idée de patrie et de famille humaine, vous déchaînez en chaque homme le Vandale ou le Hun, c'est-à-dire l'individu qui, sans être retenu par aucune idée sociale, cherche à satisfaire en toute chose sa volonté effrénée, genre de vandalisme qui est le pire de tous, puisque aucun héroïsme ne s'y joint et qu'il n'en peut rien sortir. Otez à une terre toute chance d'avenir, elle enfante d'elle-même la barbarie comme les ronces; cela s'est vu déjà dans les pays dont je viens de parler, en Moldavie, en Valachie, où pendant les deux derniers siècles, sans invasions, sans établissemens étrangers, le pays recula de mille années, jusqu'aux confins de l'époque mérovingienne, par la seule raison que tout espoir, toute carrière légitime, toute espèce de but élevé ayant été ravi aux hommes, ils se trouvèrent rejetés dans la barbarie par la société même.

Tels sont les principes sur lesquels doit s'appuyer, selon moi, la régénération des Roumains. Puissent-ils reconnaître dans ces vues un pressentiment éclairé de leur avenir! puissent surtout ces idées entrer dans l'esprit d'un homme qui se trouve en état de les mettre en pratique! Je n'ai rien dit qui ne soit fondé, non sur des opinions, mais sur des faits. J'ai réduit les réformes essentielles aux proportions les plus étroites, au-dessous desquelles le progrès est impossible. Il resterait à examiner l'intérêt de chaque gouvernement dans l'œuvre de régénération, ce que l'on peut attendre ou craindre des protecteurs en particulier; mais à mesure que ce nouvel horizon s'ouvre, il se ferme pour moi, et je m'arrête.

EDGAR QUINET.

LA

PHILOSOPHIE MODERNE

DEPUIS

RAMUS JUSQU'A HEGEL

I. *Ramus, sa Vie, ses Écrits et ses Opinions*, par M. Charles Waddington; 1 vol. in-8°. — II. *Histoire de la Philosophie cartésienne*, par M. Francisque Bouillier; 2 vol. in-8°. — III. *Réfutation inédite de Spinoza par Leibnitz*, publiée par M. Foucher de Careil; 1 vol. in-8°. — IV. *Introduction à la Philosophie de Hegel*, par M. Véra; 1 vol. in-8°.

Il est assez de mode en ce moment de décrier l'histoire de la philosophie : c'est, dit-on, une étude épuisée. Platon et Aristote, Descartes et Leibnitz nous ont dit tous leurs secrets; il est temps que ces illustres morts reposent en paix dans leurs tombeaux et que les vivans prennent la parole.

Voilà un fier langage, voilà, qui mieux est, un généreux appel et qui mérite d'être entendu. Oui, certes, l'érudition et la critique, la plus vaste érudition, la plus fine et la plus profonde critique, ne suffisent point aux besoins de l'esprit humain. Il faut conclure, il faut affirmer, il faut aboutir à des théories et à des systèmes. Tout cela est incontestable, et quant à nous, loin de nous plaindre de la nouvelle disposition des esprits et de ces aspirations dogmatiques qui éclatent de toutes parts, nous en éprouvons une véritable joie, y voyant un symptôme des plus heureux, un signe de vitalité intellectuelle et morale. Quoi donc! pour mieux aimer la philosophie, serons-nous obligés d'en dédaigner l'histoire? — Non, dira-t-on, cette histoire a son prix; mais, grâce à Dieu, elle n'est plus à faire, elle est faite. — Il y a ici une grande illusion. Que l'histoire de la philoso-

phie ait été inaugurée avec éclat depuis quarante années, et que cette œuvre immense, poursuivie par un heureux concours d'esprits ingénieux et puissans, soit aujourd'hui fort avancée, je n'en disconviens pas, et j'y vois un des titres d'honneur de notre siècle; mais que tout soit fini, voilà ce que je conteste très-positivement.

Examinons un peu. La philosophie commence-t-elle avec Pythagore et Thalès? Cela pouvait se dire au siècle dernier; depuis les travaux de Colebrooke, cela ne se dit plus. Évidemment il y a eu près des rives du Gange un développement très vaste, très varié, très original, de la pensée humaine. C'est tout un monde de systèmes, d'écoles, de noms illustres, qui nous apparaît au-delà des temps historiques, dans un lointain mystérieux. Colebrooke et Eugène Burnouf sont les Cuviers de ce monde disparu. Et sans doute ces philologues créateurs ont ressaisi quelques débris, reconstitué quelques systèmes; mais qu'ils ont laissé de découvertes à faire à leurs successeurs, et qu'il faudra de travaux et de temps avant que les noms de Kapila, de Patandjali, de Kanada, de Djaïmini, de Vyâsa, soient des noms populaires, entourés de cette auréole de gloire qui couronne les noms d'Anaxagore, de Socrate et de Platon! Remarquez, je vous prie, que je n'ai rien dit de la philosophie chinoise. Abel Rémusat lui a pourtant conquis son droit de cité dans la république des philosophes, et là encore s'ouvrent devant l'érudition des champs fertiles à moissonner. Quand un savant et consciencieux sinologue nous donnait, il y a quinze ans, un monument plein de grandeur et de mystère, *le Livre de la Voie et de la Vertu* (1), de Lao-Tseu, il ne nous dissimulait pas que le rival de Confucius, si grand qu'ait été son rôle, n'est que le premier anneau d'une chaîne de philosophes qui s'est prolongée à travers un grand nombre de siècles, et qui se continue encore.

Je reconnais que l'histoire de la philosophie grecque et latine, à n'en considérer que les grandes parties, est dans un état voisin de l'achèvement; mais, sans parler de mille obscurités de détail qui ne céderont qu'aux efforts de l'érudition la plus rare et la plus délicate, voici une lacune bien considérable à signaler : la philosophie des pères de l'église attend un historien. Et sans elle pourtant le moyen âge ne sera jamais débrouillé. Quel abîme de complications que cette enfance de l'esprit moderne? Saint Augustin s'y mêle avec saint Denys l'Aréopagite et Scot Érigène, l'onde pure du fleuve platonicien avec les affluens orageux et troublés de l'école d'Alexandrie. Bientôt les idées d'Aristote, protégées par l'autorité de sa logique, s'in-

(1) Lao-Tseu, *Tao te King*, composé dans le VIe siècle avant l'ère chrétienne, traduit en français et publié avec le texte chinois et un commentaire perpétuel, par Stanislas Julien, in-8°, 1842.

filtrent partout. Et qui ne sait que ce sont les Arabes qui ont appris le péripatétisme aux Albert le Grand et aux saint Thomas? L'histoire de la philosophie arabe, voilà encore une lacune immense; voilà un livre à écrire. M. Renan en a donné un beau chapitre dans son *Averroès;* aucunes mains ne seraient plus capables d'élever le monument.

Mais nous ne voulons parler aujourd'hui que de la philosophie moderne; son histoire est si peu terminée que, depuis deux ans, il s'est publié un grand nombre d'écrits pleins de recherches nouvelles et intéressantes sur Ramus, sur le cartésianisme, sur Spinoza et Leibnitz, sur Kant et Hegel. Une esquisse rapide suffira pour faire voir que ces travaux ont quelque chose à apprendre aux plus savans.

Rien de plus animé, de plus dramatique, de plus attrayant que cette première époque de la philosophie moderne qu'on appelle la renaissance; aussi a-t-elle eu sa bonne part dans les travaux de l'école moderne. Vanini, Giordano Bruno, Jacob Bœhme, ont les premiers attiré les regards, et c'était justice; mais Vanini et Bruno sont des Italiens, Bœhme est Allemand. Qu'est-ce à dire? la France serait-elle restée étrangère au mouvement de la renaissance philosophique? Non, certes, car s'il est au XVIe siècle un personnage remarquable par l'audace de ses entreprises et l'étendue de son influence, c'est un Français, un compatriote de Calvin, l'illustre et infortuné Ramus.

Les grands traits de cette figure historique, dispersés dans De Thou, dans Étienne Pasquier, dans Scévole de Sainte-Marthe, ont été réunis par Bayle et par Brucker, sans parler des dévots de Ramus comme Nancel et ces deux savans hommes, Freigius et Banosius, dont les petits dissentimens ont égayé Voltaire (1). Malgré le nombre et la richesse de ces matériaux, il restait encore une foule de particularités à éclaircir; il restait à faire connaître les écrits de Ramus, autrefois si populaires et tirés à vingt éditions, aujourd'hui si prodigieusement rares; il restait enfin à caractériser le génie et l'influence de ce puissant réformateur, qui a tant honoré la philosophie et la France. M. Waddington s'est chargé de cette noble entreprise, philosophique et patriotique tout à la fois. Il a écrit la biographie de Ramus avec un soin religieux et en homme qui ne veut rien laisser à faire après lui. Aussi bien il n'y aura désormais aucune part d'inconnu dans les moindres détails de cette orageuse carrière, terminée par une fin si tragique. C'est un récit complet et définitif, modèle de patience, d'exactitude et d'érudition.

(1) Dictionnaire philosophique, art. *Du Quisquis de Ramus ou La Ramée.*

Pierre de la Ramée naquit dans un village du pays de Vermandois, à Cuth, entre Noyon et Soissons, non pas en 1502, selon la conjecture de quelques historiens, mais, comme l'établit M. Waddington, en 1515. Nous savons par Ramus lui-même, et il a le bon goût de s'en faire honneur, que son père était laboureur, et son grand-père charbonnier. A l'âge de huit ans, cet enfant quitte son village et vient à Paris. Qu'y vient-il chercher? La fortune? Non, la science. Il se fait domestique d'un écolier du collége de Navarre, et parvient ainsi à suivre les cours de la faculté des arts, où il rencontre pour compagnons d'étude Ronsard et deux futurs cardinaux, Charles de Bourbon et Charles de Lorraine. Dans la journée, Ramus servait son maître; la nuit, il lisait Cicéron.

Qu'enseigna-t-on à Ramus pendant ses trois années de philosophie? La logique d'Aristote. Et quel fut l'effet de cet enseignement? On en peut juger par le coup d'essai du jeune logicien; ce fut une thèse ainsi conçue : *Que tout ce qu'enseigne Aristote n'est que fausseté.* Le scandale fut immense, mais le talent parut si merveilleux que Ramus se fit applaudir et fut reçu maître ès-arts. Ce succès était une surprise, et la philosophie officielle attendait l'occasion de s'en venger. Ramus ne tarda pas à la lui fournir; il publia coup sur coup deux ouvrages également hardis, l'un où il reprenait la doctrine d'Aristote pour la renverser de fond en comble, l'autre où il proposait une nouvelle dialectique (1).

Deux péripatéticiens d'importance, Joachim de Périon, docteur de Sorbonne, et Antoine de Govéa relèvent le gant. Pendant qu'ils argumentent, le recteur de l'Université dénonce le novateur à la censure de la faculté de théologie. Bientôt l'Université en corps se prononce et sollicite des magistrats un arrêt pour la suppression immédiate des deux ouvrages incriminés. Ramus est cité devant le prévôt de Paris. L'émotion grossissant toujours, l'affaire est portée à la grand'-chambre du parlement; enfin elle paraît si grave, qu'elle est évoquée au conseil du roi. On nomme, pour entendre Ramus, une commission où ses adversaires sont en majorité, et le procès se termine par un arrêt du conseil où le roi de France se prononce en faveur du système d'Aristote :

« François, par la grâce de Dieu, roy de France (2)... Comme entre les aultres grandes sollicitudes que nous avons tousjours eues de bien ordonner et establir la chose publique de nostre royaulme, nous ayons mis toute la peine que possible nous a esté de l'accroistre

(1) Petri Rami Veromandui *Dialecticæ partitiones*, etc., Parisiis, 1543. — Ejusdem *Aristotelicæ animadversiones*, Parisiis, 1543. — Sur ces deux ouvrages, consultez le catalogue des écrits de Ramus, savamment dressé par M. Waddington.

(2) Nous citons, avec M. Waddington, le texte très rare de la *Sentence* imprimée à part (Paris, 1543, quatre feuillets).

et enrichir de toutes bonnes lettres et sciences à l'honneur et gloire de Nostre-Seigneur et au salut des hommes. Et puis naguères advertiz du trouble advenu à nostre chère et aymée fille l'Université de Paris, à cause de deux libvres faictz par maistre Pierre Ramus, intitulez l'ung *Dialecticæ Institutiones*, et l'autre *Aristotelicæ Animadversiones*... Et que, parce qu'en son libvre des *Animadversions* il reprenoit Aristote, estoit évidemment cogneue et manifestée son ignorance, voire qu'il avoit mauvaise voulonté, de tant qu'il blasmoit plusieurs choses qui sont bonnes et véritables, et mettoit sus à Aristote plusieurs choses à quoy il ne pense oncques...

« Avons condamné, supprimé et aboly les dits deux libvres... Faisons inhibitions et défenses à tous imprimeurs... et semblablement au dit Ramus de ne plus lire les dits libvres, ne lire en dialectique ne philosophie, en quelque manière que ce soit, sans nostre expresse permission : aussi de ne plus user de telles médisances et invectives contre Aristote, ne aultres anciens autheurs receus et approuvez, ne contre nostre dicte fille l'Université et supposts d'icelle, sous les peines que dessus... »

Ramus n'était point homme à se laisser abattre par ce coup. Un parti nombreux et redoutable était contre lui; mais il avait pour lui ce souffle puissant de rénovation intellectuelle qui, sur les ailes de l'imprimerie, commençait à circuler partout, au sein des parlemens, parmi la haute bourgeoisie, dans les écoles, et qui entraînait déjà l'autorité royale. Ce même roi, auquel les cris de l'Université viennent d'arracher un odieux et ridicule édit en faveur d'Aristote, avait fondé le Collége de France. Or quel était le sens de cette création? Un sens libéral et réformateur. Oui, toute l'économie du collége royal porte l'empreinte d'une conquête de l'esprit nouveau sur la vieille tradition universitaire. L'enseignement y est donné à tous sans condition. Et quel en est le cadre? Aussi vaste que l'esprit humain. L'Université n'enseignait guère que le latin et Aristote; au Collége de France, on commence à enseigner les langues orientales, la littérature grecque, la philosophie de Socrate et de Platon. Chose qui paraîtra étrange à plusieurs, l'hébreu et le grec ont été au XVIe siècle des nouveautés, des hardiesses, des instrumens de liberté et de progrès! Et ce qui marque bien le caractère libéral de la noble institution naissante, c'est que l'autorité royale, qui s'était d'abord associée aux adversaires de Ramus, finit par instituer Ramus lui-même au collége royal comme professeur de philosophie et d'éloquence. Donner une chaire publique à l'adversaire déclaré d'Aristote et consacrer l'association de l'éloquence et de la philosophie à une époque où le syllogisme imposait à tous les esprits le joug impérieux de ses formules inflexibles, voilà certes une initiative hardie dont il faut être reconnaissant à la royauté.

L'apparition de Ramus au Collége de France fut un événement. Des milliers d'auditeurs accoururent sur la place Cambrai, passant par le même chemin qu'avaient gravi autrefois ces armées d'ardens écoliers qui accompagnaient Abélard sur la montagne Sainte-Geneviève. Devant cette foule immense et diverse, où le clergé, le parlement, la cour, avaient leurs représentans, et qui cachait plus d'un adversaire attentif, Ramus déclara hautement ses desseins. Il venait ranimer la philosophie mourante, en lui rendant la méthode libre et généreuse de Socrate et de Platon. Assez longtemps les formules d'une logique stérile et sans vie ont enchaîné les esprits et desséché les âmes. Le jour est venu de quitter les disputes vaines et de secouer la poussière de l'école pour aller respirer l'air pur et la grande lumière de la belle antiquité. La philosophie n'est pas dans un seul livre, dans Aristote moins qu'ailleurs. Elle n'est pas même tout entière dans Socrate et dans Platon; elle est aussi dans Homère, dans Virgile, dans Cicéron, dans les grands poètes et les grands orateurs, dans tout ce qui est pénétré d'une inspiration sublime, dans tout ce qui éclaire, échauffe et vivifie le cœur des hommes.

On se figure l'effet de telles pensées produites par un homme déjà célèbre, à deux pas de la vieille Sorbonne, en face de l'armée péripatéticienne des maîtres de l'Université. Ramus était éloquent. Tandis que la nouveauté de ses idées excitait les intelligences, il captivait l'oreille et l'imagination par le charme d'une élégance alors inouie. Avec beaucoup de chaleur et de grâce, il avait le don supérieur de l'homme qui enseigne, je veux dire l'autorité. Tous les contemporains sont d'accord sur ce point. « Ramus, dit Scévole de Sainte-Marthe, était surtout remarquable, lorsqu'en présence d'une foule immense d'auditeurs, il interprétait avec une grande dignité de geste et de langage les grands écrivains latins, et singulièrement Cicéron. »

Écoutons un juge sans complaisance, le spirituel et malicieux Brantôme : « Monsieur Ramus estoit un fort disert et éloquent orateur, et peu s'en est-il veu de semblables; car il avoit une grâce inégale à toute autre qui secouroit davantage son éloquence... » Brantôme rapproche Ramus d'un autre professeur du Collége de France, le savant Turnèbe : « Monsieur Turnébus fut aussi un très sçavant homme en grec et en latin, mais non qu'il eust *telle piaffe de parler en seigneur*, comme Ramus. » Enfin voici un éloge qui efface tous les autres; il est de la bouche d'Étienne Pasquier : « Ramus, dit ce grave et judicieux personnage, Ramus, en enseignant la jeunesse, estoit un homme d'estat. »

Le nouvel enseignement philosophique retentit au-delà de Paris et de la France; il se répandit dans toute l'Europe. Un contemporain

nous assure que nombre d'étrangers faisaient le voyage de Paris rien que pour entendre Ramus, et comme, après avoir fait des cours éloquens, il publiait des livres hardis, non plus seulement en latin à l'usage des savans, mais en français et pour tout le monde, ce qui n'était pas la moins heureuse, ni la moins féconde de ses nouveautés (1), Ramus devint un personnage européen. Aussi, quand les troubles politiques et religieux de la ligue le forcèrent à quitter pour un temps la France, ses visites aux principales académies de l'Europe, à Strasbourg, à Berne, à Zurich, à Heidelberg, à Genève, furent une suite d'ovations. Il faisait des cours sur Cicéron, sur Quintilien, sur Platon; on l'écoutait avec transport, on lui donnait des fêtes, on le saluait du nom de Platon français.

Le dénoûment de cette carrière active et brillante est malheureusement trop connu : Ramus avait embrassé la réforme; il fut une des victimes de la Saint-Barthélemy. Quelques sentimens de regret et d'indignation qui s'élèvent ici dans le cœur de tout honnête homme, l'occasion serait mal choisie pour faire le procès aux chefs du parti catholique. Ni Catherine de Médicis, ni Charles IX, ni la ligue, ne sont directement responsables de cette mort. Loin de là, Ramus a été protégé toute sa vie par les cardinaux de Lorraine et de Bourbon; Henri II et Charles IX l'ont comblé de faveurs. — Après le massacre de Vassy, Ramus obtint un sauf-conduit du roi pour quitter Paris, et Catherine lui ouvrit un asile à Fontainebleau. S'il ne put remonter dans sa chaire, du moins il en garda le titre, et le cardinal de Bourbon voulut que le traitement de ses places fût doublé.

Ce n'est donc point la passion religieuse qu'il faut accuser, pas plus que la passion politique; c'est une haine toute personnelle. Le véritable auteur de la mort de Ramus est son collègue Jacques Charpentier, qui profita de l'impunité accordée à l'assassinat politique et religieux pour faire massacrer Ramus par des sicaires. C'est un point que M. Waddington a établi à la suite d'une information régulière, poursuivie avec un soin scrupuleux et une modération parfaite.

La question est maintenant d'apprécier la valeur philosophique de Ramus, et c'est ici que je ne puis souscrire entièrement aux conclusions de son savant historien.

Selon M. Waddington, Ramus est le plus grand philosophe et même le seul philosophe de la renaissance, et l'influence qu'il a exercée sur son siècle n'est comparable qu'à celle de Descartes sur

(1) Le premier ouvrage de philosophie écrit en français, plus de soixante ans avant le *Discours de la Méthode*, c'est la *Dialectique* de Ramus. Voici le titre de la première édition : « Dialectique de Pierre de la Ramée à Charles de Lorraine, cardinal, son Mécène. » A Paris, chez Wéchel, 1555, in-4°, 140 pages. M. Waddington a donné, à la fin de son livre, la préface ingénieuse et éloquente de la Ramée, accompagnée de vingt lettres inédites.

le sien. Comparez ces deux époques, nous dit M. Waddington. De même que tous les philosophes du XVIIe siècle se partagent en cartésiens ou semi-cartésiens et anti-cartésiens, de même le XVIe siècle a ses ramistes, ses semi-ramistes et ses anti-ramistes, lesquels sont répandus sur la face entière de l'Europe, en Suisse, en Allemagne, aux Pays-Bas, en Angleterre, en Suisse, en Italie, et jusqu'en Danemark, en Espagne et en Portugal.

Ce rapprochement est curieux sans doute, mais n'a-t-il pas plus d'apparence que de réalité? Je conviens que l'influence de Ramus offre pour ainsi dire une grande surface; mais a-t-elle eu beaucoup de profondeur? En un mot, Ramus fut-il autre chose qu'un grand homme d'école? Je ne le crois pas. Quand M. Waddington proclame Ramus le plus grand philosophe du XVIe siècle, il est clair qu'il ne pense ni à Montaigne ni à Rabelais. Il prend le mot philosophe dans son sens le plus strict. Eh bien! soit; mais à ce compte le XVIe siècle nous présente encore des hommes tels que Vanini, Pomponace, Campanella, Telesio, et surtout cet infortuné jeune homme, mort à trente ans, sur un bûcher, au champ de Flore, qu'un sentiment exalté des grandeurs de l'esprit moderne avait enivré, en qui débordaient l'esprit, la verve, l'imagination et l'enthousiasme, — le défenseur de Copernic, le platonicien novateur, le noble, l'ingénieux, l'éloquent, le chimérique et sublime Giordano Bruno.

Pour être élevé au-dessus de tant d'esprits supérieurs, qu'a donc fait Ramus? Je le demande à son exact et habile interprète. A-t-il, comme Descartes, attaché son nom à quelque grand mouvement d'idées? Non. A-t-il jeté dans le monde quelque système original? Pas davantage. A-t-il du moins ranimé quelque grand système, comme Bruno a fait le platonisme alexandrin? Non. Quel est donc le titre philosophique de Ramus? Je n'en vois plus qu'un seul dont on puisse le gratifier : c'est d'avoir été l'inventeur ou le promoteur d'une méthode. Ramus en effet a écrit sur la dialectique; il a combattu l'*Organon* d'Aristote et célébré la méthode de Socrate et de Platon.

Est-ce ainsi que M. Waddington entend les choses? Je dirai alors que si Ramus avait en effet inauguré une méthode nouvelle, ou seulement ranimé une ancienne méthode tombée dans l'oubli, je consentirais à le voir rapprocher, sinon de Descartes, qui a bien d'autres gloires avec celle-là, au moins de Bacon. Et en effet il pourrait y avoir une certaine grandeur à substituer au syllogisme d'Aristote la dialectique de Platon, cette méthode si souple, si libre, si hardie, si éminemment propre à la découverte et à l'invention; mais il faut le dire, tout en admirant avec transport Socrate et Platon, Ramus les connaît peu et les entend mal. J'ose assurer qu'il n'a jamais soupçonné la véritable portée de la dialectique platonicienne. Écoutez-le quand il célèbre ce qu'il appelle la véritable méthode : « Il n'y a

qu'une méthode, qui a été celle de Platon et d'Aristote aussi bien que d'Hippocrate et de Galien... Cette méthode se retrouve dans Virgile et dans Cicéron, dans Homère et dans Démosthènes; elle préside aux mathématiques, à la philosophie, aux jugemens et à la conduite des hommes (1). »

Quoi de plus vague que ces indications, et, si l'on veut presser les choses, quoi de plus incohérent? Dire que la vraie méthode philosophique est dans Virgile et dans Cicéron, dans Homère et dans Démosthènes, c'est parler non en logicien, mais en humaniste (2). Si Ramus veut dire en général qu'il faut s'inspirer de tous les beaux génies, au lieu de suivre les règles étroites de l'école, il a raison, il parle d'or; voilà un bon conseil, mais ce n'est pas une méthode.

Ramus essaie-t-il de préciser un peu sa méthode prétendue, il fait voir qu'il n'en a pas le secret, car il dit qu'elle préside à la fois à la philosophie et aux mathématiques. Or quelle est la méthode des mathématiques? C'est la méthode par définition et démonstration, celle-là même dont Aristote a tracé les lois. Est-ce par hasard cette méthode que Ramus conseille à la philosophie? Mais alors que nous parle-t-il de quitter Aristote pour Platon, et de restaurer la méthode socratique et platonicienne? Socrate et Platon ne procédaient pas par syllogisme. Ils n'exposaient pas la vérité toute trouvée à des disciples dociles; ils faisaient profession de ne rien savoir et de chercher sans cesse la vérité; ils la cherchaient par l'observation. Voilà une grande méthode, et c'est l'honneur de Bacon et de Descartes de l'avoir rendue à l'esprit humain, qui semblait l'avoir oubliée, et d'en avoir ranimé la fécondité immortelle. L'un convie l'esprit moderne à l'observation de la nature, l'autre l'invite à se replier sur lui-même; l'un et l'autre excluent la méthode raisonneuse, abstraite, nominale, des scolastiques; l'un et l'autre sont pour l'observation. Ramus a-t-il connu et décrit cette méthode? Certainement non. L'a-t-il seulement entrevue? Tant s'en faut qu'il lui tourne le dos, quand il conseille formellement la méthode démonstrative, non pas seulement pour la géométrie, où elle est parfaitement de mise, mais pour les sciences physiques, où elle ne saurait s'appliquer.

Au fond, toutes les inventions de Ramus, toutes ces nouveautés dont on fait un peu trop de bruit et qu'on appelle pompeusement le ramisme, tout cela se réduit à quelques simplifications, à quelques perfectionnemens de détail qu'il a introduits dans la vieille théorie du syllogisme. Je lui demande alors pourquoi il a passé sa vie à combattre la logique d'Aristote? Si la méthode du raisonnement est la méthode universelle des sciences, alors l'*Organon* est le

(1) Voyez la préface des *Scholæ in liberales artes*, et M. Waddington, p. 343.
(2) M. Waddington en fait loyalement l'aveu, page 374.

dernier mot de la logique; que dis-je? c'est le code complet et définitif de l'esprit humain.

On se demande ce que Ramus pouvait attaquer dans le chef-d'œuvre du philosophe de Stagyre? Rien d'essentiel en vérité. Aussi que faisait-il? Il niait l'authenticité de l'*Organon*, thèse insoutenable. Il reprochait à Aristote de ne pas avoir défini ni divisé la logique, deux accusations aussi mesquines qu'injustes. A vrai dire, Ramus attaquait Aristote, non en philosophe, mais en lettré. Il n'attaquait même pas le véritable Aristote, mais l'Aristote des écoles, et ici sa critique avait, j'en conviens de grand cœur, une importance et une efficacité réelles. Il reprochait à la logique des écoles d'être subtile, compliquée, abstraite, de tourner l'esprit aux distinctions vaines et aux stériles disputes, de dessécher l'imagination, de fausser le jugement, d'étouffer le goût de la grande éloquence et de toutes les beautés supérieures.

La réforme de Ramus n'était donc pas proprement une réforme philosophique, mais une réforme pédagogique, littéraire, morale. Je reconnais l'importance et la légitimité de cette réforme. En agissant puissamment sur la jeunesse, Ramus a excité et fécondé les esprits. Les génies les plus divers, un d'Ossat, un Milton, un Arminius, se sont honorés d'avoir été ses disciples. C'était un grand professeur, un grand homme d'école; mais je ne puis accorder qu'il ait été ni un grand philosophe, ni un grand logicien.

Je le loue de s'être enrôlé dans la croisade contre la scolastique, bien qu'il ait mal choisi ses points d'attaque et qu'il ne soit venu qu'après Lefèvre d'Étaples, Erasme, Laurent Valla, Vivès et beaucoup d'autres. Je le loue d'avoir écrit d'excellens livres de classe qui ont simplifié les méthodes, associé heureusement la rhétorique et la logique, répandu le goût de la belle littérature, stimulé l'esprit de libre recherche; je rends hommage à son caractère, bien que son désir des nouveautés allât jusqu'à le rendre un peu trop contredisant, comme le reproche lui en a été fait par Rabelais (1) et par Théodore de Bèze (2); j'admire ses vertus, son zèle pour la vérité, son ardeur indomptable, sa fermeté, sa chasteté, sa droiture, je déplore sa cruelle et sanglante mort; mais je réserve à d'autres ce sentiment

(1) Rabelais, s'étant trouvé mêlé par le recteur Pierre Galland aux querelles de l'Université avec Ramus, se moque de tous deux dans son *Pantagruel* : « Mais que feronsnous (dit Jupiter à Priapus) de ce Rameau et de ce Galland, qui, caparaçonnez de leurs marmitons, suppôts et astipulateurs, brouillent toute ceste académie de Paris? J'en suis en grande perplexité... L'ung ha quelque sçavoir, l'aultre n'est ignorant. L'ung aime les gens de bien, l'aultre est des gens de bien aimé. L'ung est ung fin et cauld reguard, l'aultre mesdisant, mesescrivant et aboyant contre les anticques philosophes et orateurs comme ung chien. » (*Pantagruel*, nouveau prologue du livre IV.)

(2) Ramus, devenu protestant, porta dans les choses religieuses l'ardeur novatrice qu'il avait déployée dans les choses d'enseignement et de littérature. On pense bien que

particulier d'admiration qui ne s'attache qu'à la grandeur du génie. Je lis avec curiosité, quand je parviens à les rencontrer, ses rares et précieux écrits, surtout sa *Dialectique*, le premier ouvrage de philosophie qui ait été écrit en langue française; mais je me donne bien de garde de les placer à côté du *De Augmentis*, et moins encore à côté du *Discours de la méthode* et des *Méditations*.

En général, le XVIe siècle a beaucoup remué d'idées; il n'a rien fondé en philosophie. Cette gloire était réservée au siècle suivant, à Bacon et à Descartes, à Descartes surtout. Voilà un résultat qui vient d'être placé au-dessus de toute contestation sérieuse par un livre excellent et durable, l'*Histoire de la philosophie cartésienne*, de M. Bouillier. On a reproché à l'auteur sa prédilection pour Descartes, et on l'a accusé d'injustice envers Bacon. Ceci est un vieux procès entre l'Angleterre et la France; aujourd'hui que les deux peuples marchent unis, il est aisé de se délivrer de tout préjugé national, et de trancher la question en la ramenant à ses véritables termes. Certes Bacon est un grand esprit, et il mérite l'éloge magnifique que lui donne Walpole d'avoir été le prophète de toutes les vérités que Newton est venu enseigner aux hommes. Célébrez ce puissant initiateur, admirez l'*Instauratio magna*, programme grandiose des travaux futurs de l'esprit moderne; c'est à merveille, mais après tout il a manqué à Bacon quelque chose d'essentiel pour se placer à côté de Descartes et lui disputer le titre de père de la philosophie moderne : il lui a manqué l'esprit d'invention, le don supérieur des grandes découvertes, en un mot le génie créateur. Bacon est en possession d'une admirable méthode qu'il décrit avec précision, qu'il célèbre avec enthousiasme, qu'il prêche en apôtre éloquent; mais il n'en fait aucun usage mémorable : aussi a-t-il eu peu d'influence, même dans sa patrie, même sur Locke et sur Newton. Au contraire, l'influence de Descartes a été incomparable, parce que Descartes était essentiellement un génie créateur. Non-seulement il a fait des découvertes partielles que l'on peut comparer à celles de Galilée, et qui supposent une sagacité extraordinaire, telles que l'explication de l'arc-en-ciel et la loi de réfraction; non-seulement il partage avec Pascal l'honneur des expériences sur la pesanteur de l'air, mais il a fait ce que n'ont pu faire ni Pascal ni Galilée : il a créé des

cela ne pouvait plaire aux rigides calvinistes de Genève; aussi Théodore de Bèze traite-t-il Ramus fort durement : « Ce faux dialecticien, dit-il, que plusieurs savans ont surnommé jadis le *rameau de Mars*, a engagé une assez grave dispute sur tout le gouvernement de l'église, qu'il prétend devoir être démocratique, non aristocratique, ne laissant au conseil presbytéral que les propositions. C'est pourquoi le synode de Nîmes, auquel j'assistais, a condamné cette opinion, qui, à mon avis, est complétement absurde et pernicieuse. S'il se soumet avec sa petite bande, à la bonne heure; sinon, il causera de grands embarrras, car c'est un homme toujours prêt à porter le trouble dans ce qui est le mieux ordonné. » (Voyez Bayle, *Dictionnaire critique*, art. *Ramus*.)

sciences. J'en appelle ici aux hommes spéciaux; ils vous diront que l'application de l'algèbre à la géométrie, la physique mathématique, la mécanique rationnelle, n'existaient pas avant Descartes; c'est lui qui les a tirées du néant et portées du premier coup à une haute perfection.

Enfin il a créé un système de philosophie qui est une des plus glorieuses productions de l'esprit humain, et qui, tour à tour développé, contredit, agrandi, réformé, remplit le XVIIe siècle de ses merveilles, et occupe encore les penseurs. Quel beau sujet que l'histoire de cette philosophie! On dira que M. Bouillier est venu trop tard; je dis qu'il est venu à propos, car il a profité des immenses travaux qui se sont accumulés en France depuis trente ans. M. Bouillier lui-même y avait pris une part honorable. Aujourd'hui il s'empare de tous ces matériaux, y ajoute ses propres recherches, et nous donne une œuvre définitive.

On connaissait assez bien l'histoire du cartésianisme en France, mais que de recherches restaient à faire sur sa destinée en Hollande, en Angleterre, en Suisse, en Allemagne! Les vicissitudes du cartésianisme en Italie n'avaient pas été racontées : elles forment pourtant une page curieuse de l'histoire de l'esprit humain. Fardella est un génie presque égal à Malebranche, et si Vico n'est point le disciple, mais l'adversaire déclaré de Descartes, son opposition est un des grands incidens de ce drame européen.

Ce n'est pas tout. L'histoire du cartésianisme semblait terminée avec le XVIIe siècle; M. Bouillier la continue à travers le XVIIIe. D'Aguesseau en effet n'est-il pas un noble et légitime enfant de Descartes? Il y a des traces de spiritualisme dans J.-J. Rousseau, dans Montesquieu, dans Turgot. Voici enfin un personnage considérable par qui la tradition la plus pure du XVIIe siècle se continue jusqu'à notre temps : c'est le cardinal Gerdil, qu'on peut appeler le dernier des cartésiens.

Vers la fin de ce curieux récit des prolongemens du cartésianisme à travers le siècle de Voltaire et de Condillac, il est piquant de rencontrer les jésuites, d'abord si attachés à Aristote et si opposés à Descartes. M. Bouillier nous donne le mot de cette énigme. Les jésuites ont horreur des idées nouvelles, et c'est ce qui leur avait rendu l'auteur des *Méditations* odieux; mais en vieillissant, son système leur devint peu à peu supportable, et s'ils ne l'aimaient point, ils le préféraient du moins à la philosophie de Locke. Tous ces chapitres sur la philosophie des jésuites sont écrits avec une rare connaissance des faits, et l'agrément du récit est relevé encore par une modération de bon goût qui ne semble pas trop coûter à l'auteur, tout bon cartésien qu'il soit et philosophe dans l'âme.

Si régulière pourtant et si lumineuse que soit l'ordonnance de ce

vaste tableau, nous y signalerons quelques ombres. Il nous a paru que deux personnages n'y étaient pas parfaitement à leur place, et ce ne sont pas des figures qu'on puisse traiter légèrement, car je veux parler de Molière et de Pascal. On demandera peut-être ce que Molière vient faire dans une histoire de la philosophie cartésienne. Il vient y faire de l'opposition, et voilà certes un opposant bien redoutable, car c'est le bon sens et le génie armés du ridicule. Faut-il au surplus, avec M. Bouillier, voir dans Marphurius un cartésien grotesque, comme dans Pancrace il y a visiblement un péripatéticien? Je ne sais trop; mais à coup sûr la spiritualité pédantesque d'Armande n'est pas un travers de pure fantaisie, et les traits lancés de la bouche malicieuse et sensée d'Henriette sont à l'adresse des cartésiennes du temps. Pourquoi cette égale antipathie pour Aristote et pour Descartes? C'est que Molière est un élève de Gassendi. On sait qu'il l'avait eu pour maître au collége de Clermont, en compagnie de Chapelle et de Bernier; on sait qu'il était charmé du poème de Lucrèce, et en avait commencé une traduction dont quelques vers admirables ont survécu dans *le Misanthrope*. Molière enfin faisait partie de ce groupe d'opposans réservés et discrets, mais qui maintint pourtant sa ligne au milieu du siècle religieux et spiritualiste par excellence, le groupe des gassendistes. Il y faut placer, avec Molière, et Guy Patin, et Bachaumont, et Sorbière, et Lafare, et Saint-Évremond, et Ninon de l'Enclos, toute la société du Temple. Voilà le berceau du XVIIIe siècle. Laissez mourir Bossuet, laissez vieillir Louis XIV; c'est de là que Voltaire va sortir.

J'aurais voulu que M. Bouillier eût réservé un coin tout exprès pour ces spirituels gassendistes, plutôt que de les égarer au milieu d'opposans divers, parmi lesquels on est assez étonné de voir arriver Pascal. L'auteur des *Pensées* méritait mieux. M. Bouillier dira que le scepticisme de Pascal est un sujet épuisé; mais on pouvait le rajeunir en montrant Pascal tour à tour disciple et adversaire de Descartes. Que de grandes et immortelles pensées Pascal doit à l'inspiration cartésienne, et comme il a été ingrat! Quelles critiques chagrines et passionnées! que d'amertume dans ce mot : « Je ne puis pardonner à Descartes. Il aurait bien voulu, dans toute sa philosophie, pouvoir se passer de Dieu; mais il n'a pu s'empêcher de lui faire donner une chiquenaude pour mettre le monde en mouvement : après cela, il n'a plus que faire de Dieu. » Cette chiquenaude aurait pu faire le sujet d'un chapitre, et j'ai peine à comprendre que M. Bouillier se soit ainsi refusé un des ornemens, une des beautés naturelles de son sujet.

J'ai un autre regret à lui exprimer, c'est qu'il n'ait pas réservé un chapitre à Berkeley. L'évêque de Cloyne a attaché son nom à une doctrine étrange, l'idéalisme absolu, la négation du monde maté-

riel. Est-ce une pure bizarrerie? Non, Berkeley est d'abord un homme plein d'esprit. Il a écrit des dialogues charmans de verve, de finesse, de grâce, de naturel. De plus c'est un métaphysicien du premier ordre qui peut avoir des égaux dans la patrie de Hobbes, de David Hume et de Reid, mais qui n'y a pas de supérieur. Enfin, par-dessus tout cela, il y avait en lui une âme admirable, l'âme d'un martyr et d'un saint. Un tel homme ne devait-il pas avoir sa place à côté de Malebranche? On raconte que peu de temps avant de mourir, Malebranche vieillissant eut avec Berkeley une conversation qui, d'abord amicale, finit par s'aigrir au point de causer à l'illustre oratorien une dangereuse émotion. On voudrait voir dans M. Bouillier le récit de cette conversation, ou mieux encore l'examen comparé de Malebranche et de Berkeley. Je m'explique, pour ma part, la mauvaise humeur de Malebranche. Il était sur la pente de toutes les erreurs, tout près de l'idéalisme et pas très loin du panthéisme. Quand un logicien rigoureux comme Mairan ou comme Berkeley venait le pousser à l'extrémité de ses systèmes, le noble vieillard se troublait et ne pouvait cacher son dépit.

Mais, dira M. Bouillier, Berkeley tient de Locke autant que de Descartes. Cela serait-il que Berkeley n'en aurait pas moins droit à un examen approfondi. Et puis est-ce bien exact? Est-il vrai, comme l'école écossaise l'a tant répété, que Berkeley ait été conduit à son idéalisme par une théorie de Locke? Non; Berkeley est un cartésien platonisant, de la même famille que Malebranche, chrétien comme lui, mystique comme lui, naïf et obstiné comme lui, essayant, à l'exemple du grand oratorien, d'unir l'esprit religieux à l'esprit philosophique, mais doué d'un génie plus hardi, d'une logique plus forte et plus décidée. Voilà son grand côté, voilà son rôle distinct et considérable dans le drame philosophique du temps, voilà ce qui fait de lui un éminent cartésien et le précurseur d'Emmanuel Kant.

Je demande donc à M. Francisque Bouillier un grand chapitre pour Berkeley; mais j'ai une réclamation bien plus sérieuse à lui adresser. Je trouve que son livre manque un peu de conclusion. Assurément je ne veux pas dire que l'auteur se borne à exposer les systèmes : non, après les avoir exposés à merveille, il les éclaircit, les interprète, les discute, et l'on n'est jamais incertain sur sa pensée; mais quand on a parcouru avec lui tant de spéculations et assisté à tant de controverses, on voudrait se reposer dans un chapitre final où seraient présentées dans leur ensemble et dans leur accord toutes les vérités durables dispersées dans toutes ces théories, le plus souvent analogues, mais pas toujours concordantes. Je demande donc à M. Bouillier de rassembler ses excellentes vues critiques, d'en faire un tout et d'écrire à la fin de son livre un chapitre qui pourra être, sous son habile main, le plus lumineux et le plus intéressant de tous.

J'ai d'autant plus le droit de faire cette demande à M. Bouillier, qu'il se déclare partout cartésien. Or il m'est impossible de ne pas me demander, après avoir lu son livre : qu'est-ce qu'un cartésien? car enfin il y a bien des manières de l'être; on peut l'être à la manière de Spinoza, on peut l'être à la manière de Leibnitz. Je dirai à l'auteur : Vous faites de Leibnitz un cartésien, et vous-même êtes cartésien; mais contestez-vous que Spinoza ne fût aussi cartésien? Non, vous ne le contestez pas. D'où vient alors que ce Leibnitz, qui est, suivant vous, cartésien, réfute Spinoza, cet autre cartésien, et voit, qui plus est, dans Spinoza le développement logique de Descartes?

Je pose ces difficultés; je ne les crois pas insolubles. En attendant que M. Bouillier les dénoue complétement dans sa conclusion, voici une publication qui jette quelque jour sur le problème, et qui est faite pour intéresser particulièrement ces esprits incertains et flottans, en très grand nombre de nos jours, qui hésitent, comme a fait Goethe, entre Leibnitz et Spinoza. Je veux parler d'une réfutation inédite de Spinoza par Leibnitz que M. Foucher de Careil a trouvée à la bibliothèque de Hanovre avec un assez grand nombre d'autres pièces diversement curieuses (1). On a justement signalé cette publication à l'attention des penseurs; mais où en est au juste l'intérêt et la nouveauté? C'est un point qui reste encore incertain. S'agit-il de prouver que Leibnitz avait médité l'*Éthique* de Spinoza? — Mais on sait cela depuis longtemps, et il suffirait pour s'en assurer de la plus rapide lecture de ses plus célèbres écrits. S'agit-il de prouver que Leibnitz n'était pas spinoziste? Je sais que le spinozisme de Leibnitz est une opinion qui a eu cours en Allemagne, et que depuis Lessing et Jacobi il a été à la mode de voir le spinozisme partout. — Cependant pour un lecteur attentif et non prévenu, il est clair non-seulement que Leibnitz n'était pas spinoziste, mais que tout son système a été une réaction contre celui de Spinoza. Si donc l'écrit récemment découvert prouvait seulement que Leibnitz avait fait de l'*Éthique* une étude détaillée, et qu'il s'était inscrit en faux contre Spinoza sur tous les points fondamentaux de la métaphysique, de la théodicée, de la psychologie et de la morale, je ne dis pas que cette confirmation de faits déjà bien établis fût sans intérêt, car en si délicate et si haute matière, *ce qui abonde ne vicie pas;* mais elle manquerait absolument de nouveauté.

A nos yeux, l'intérêt de ce morceau est surtout dans deux pages,

(1) Voyez, outre la *Réfutation* déjà citée, une seconde publication qui a pour titre : *Lettres et Opuscules inédits de Leibnitz*. On y remarque des lettres de Leibnitz à Foucher et à Fontenelle, et un petit traité, plein d'esprit et de finesse, composé contre le système de La Rochefoucauld à l'occasion du livre de son disciple l'abbé Esprit : *La Fausseté des vertus humaines, ou l'Art de connaître les hommes.*

l'une où Leibnitz dit son sentiment sur les rapports du spinozisme avec la kabbale hébraïque, l'autre où, s'expliquant en général sur le lien fatal qui unit Spinoza à Descartes, l'auteur de la *Théodicée* s'exprime avec un degré de sévérité et d'énergie extraordinaire et ose dire : « Spinoza a commencé par où Descartes avait fini, par le naturalisme; *Spinoza incipit ubi Cartesius desinit, in naturalismo.* »

Un mot sur le premier point. Spinoza a-t-il connu les spéculations kabbalistiques? en a-t-il subi l'influence? Il n'est pas de questions plus obscures ni plus délicates. Le sentiment général, c'est que l'influence de la kabbale sur Spinoza aurait été très indirecte et très faible. Cela est spécieux. Si en effet le panthéisme est le fond commun de Spinoza et de la kabbale, la forme de l'*Éthique* est si précise, si nette, si géométrique, si moderne, si parfaitement empreinte des couleurs de la philosophie cartésienne, que rien ne semble au premier abord plus spontané, plus original, plus coulant de source que le panthéisme de Spinoza. Et cependant un œil attentif y découvre plus d'une ressemblance avec ces étranges théories d'émanation qui sont partout dans la kabbale, comme elles se retrouvent dans toutes les doctrines orientales et alexandrines.

Il ne faut pas croire en effet que Spinoza, en concevant ce vaste univers comme le développement nécessaire et la vie même de Dieu, n'ait admis entre ce Dieu et cet univers aucun intermédiaire. Il arrive souvent que, pour simplifier le système de Spinoza, on l'altère. On se figure, d'une part, un Dieu très simple qui n'est autre chose que l'être en soi et par soi, ou, comme parle Spinoza, la Substance avec ses deux attributs, la pensée infinie et l'infinie étendue. Voilà la nature naturante; puis viennent les corps et les âmes, double univers qui n'est autre chose que la double série des modes de la pensée et de l'étendue divines; voilà la nature naturée. Entre ces deux natures, absolument rien; l'une est la cause, l'autre est l'effet; l'une est la substance, l'autre est l'ensemble des modes. Tout est là. — Je conviens que ce système est simple; mais ce n'est pas exactement Spinoza. Qu'on veuille bien lire l'*Éthique* avec soin, surtout cinq propositions capitales du livre premier (1), et on s'assurera que Spinoza admettait entre Dieu et le monde un assez grand nombre de principes intermédiaires. C'est ce qu'il appelle dans son langage algébrique les *modes éternels et infinis de la substance.* Il semble que ce logicien audacieux ait senti qu'en dépit de sa déduction géométrique il reste entre son univers et son Dieu un vide immense, et qu'il ait eu à cœur de le combler. De là cet échafaudage d'abstractions réalisées qui rappellent trait pour trait les hypostases des Plotin et des Pro-

(1) Les propositions XXI, XXII, XXIII, XXX et XXXI.

clus. Au-dessous de la Substance, Spinoza place les attributs, au-dessous des attributs, l'idée de ces attributs, puis l'idée de chaque attribut en particulier, par exemple l'idée de l'étendue, laquelle joue le rôle d'âme de l'univers. C'est à la lettre une âme universelle, conçue à la façon des alexandrins et des kabbalistes; toutes les âmes particulières en sont des émanations. C'est un océan infini d'âmes et d'idées. Chaque idée, chaque âme est un fleuve de cet océan, chaque pensée en est un flot.

Évidemment ces spéculations ne sont plus modernes et cartésiennes; elles nous reportent au monde ancien, au monde oriental. Voilà ce qui avait été bien peu remarqué avant notre temps, mais ce qui n'avait pas échappé à la curiosité infinie, à la pénétration supérieure de Leibnitz.

Le rapprochement qu'il fait ici entre Spinoza et les kabbalistes (1) est d'autant plus significatif, que Spinoza lui-même a indiqué plus d'une fois à mots couverts le rapport de sa doctrine avec celle des anciens Juifs. Dans un scolie célèbre de l'*Éthique*, après avoir invoqué son grand principe de l'unité absolue de la substance, il s'exprime ainsi : « Et c'est ce qui paraît avoir été aperçu, comme à travers un nuage, par quelques Hébreux qui soutiennent que Dieu, l'intelligence de Dieu et les choses qu'elle conçoit ne sont qu'un (2). » Ces Hébreux sont certainement les kabbalistes. Dans ses lettres (3), Spinoza fait des allusions encore plus transparentes à la tradition kabbalistique. Il en accepte l'esprit général, sauf à en écarter et en dédaigner les altérations contemporaines (4).

A ce compte, si les conjectures de Leibnitz étaient fondées, il y aurait à rechercher dans Spinoza, au-delà de l'inspiration cartésienne, une autre influence moins apparente et cependant peut-être aussi effective; je ne parle pas seulement de cette influence sourde qui tient à la race, à la famille, à l'éducation, je parle d'un commerce assez intime avec les traditions kabbalistiques et d'une filiation volontairement acceptée.

Ce résultat, en soi très curieux, aurait à nos yeux un autre avantage, l'avantage immense de relâcher les liens de solidarité qui existent entre Spinoza et Descartes. Je m'armerais alors contre Leibnitz de sa propre conjecture, et j'oserais lui demander s'il n'a pas été dur et ingrat envers Descartes en l'accusant d'avoir fini par le *naturalisme*.

Que Descartes ait réagi avec excès contre l'abus des causes finales

(1) Voyez dans l'écrit publié par M. Foucher de Careil les pages 40 et 42.
(2) *Ethique*, part. II, prop. VII, schol.
(3) Lettre XXI.
(4) *Traité Théolog. polit.*, ch. IX.

et qu'il ait eu tort de les bannir sans réserve du domaine des sciences de la nature, j'en tombe d'accord; que sa manière d'expliquer ou plutôt de construire géométriquement l'univers ait les inconvéniens les plus graves, c'est encore incontestable; enfin qu'il ait émis positivement l'idée que toutes les formes possibles de l'étendue doivent arriver à l'existence, et que cette idée soit fausse et pleine de périls; en général, qu'il ait incliné à refuser aux créatures leur part légitime d'action et de consistance pour ne laisser paraître que la présence universelle et l'activité toute-puissante du Créateur, il faut bien le reconnaître. Ce qui est plus certain et plus incontestable encore, ce qu'on ne peut trop répéter ni dire trop haut, c'est que le philosophe sublime qui a fondé tout son système sur l'existence du principe pensant et qui a consumé les efforts de son esprit à placer l'âme et Dieu au-dessus des orages du doute dans la pure et pleine lumière de l'évidence, un tel homme ne peut être accusé d'avoir abouti au naturalisme que par un rival de gloire et de génie dans un jour de colère et d'aveuglement. J'irai plus loin. Je trouve que ce serait traiter Spinoza lui-même trop durement que de voir en lui un pur *naturaliste*, comme dit Leibnitz, ce qui signifie un matérialiste en bon français.

Leibnitz est beaucoup plus juste en maints passages, et comment ce génie au regard si vaste, si pénétrant et si calme, n'eût-il pas senti ce qu'il y a de fort et de grand parmi les erreurs même de Spinoza? Non-seulement il avait lu ses écrits, mais il le connaissait personnellement, et faisait le plus grand cas de son caractère comme de son esprit. Nous savions déjà et depuis longtemps ces curieuses particularités par un passage de la *Théodicée* où Leibnitz dit qu'à son retour de France par l'Angleterre et la Hollande, il vit Spinoza, et s'entretint avec lui (1). Quelquefois, à la vérité, Leibnitz dissimule par politique l'estime qu'il fait de Spinoza, et se borne à cet éloge évasif et peu compromettant, que Spinoza est un *habile opticien;* mais dans ses lettres il est plus expansif. Il écrit à l'abbé Galloys (en 1677) :

« Spinoza est mort cet hiver. Je l'ay vu en passant par la Hollande, et je luy ai parlé plusieurs fois et fort longtemps. Il a une étrange métaphysique, pleine de paradoxes. Entre autres, il croit que le monde et Dieu n'est qu'une même chose en substance, que Dieu est la substance de toutes choses, et que les créatures ne sont que des modes ou accidens. Mais j'ay remarqué que quelques démonstrations prétendues qu'il m'a montrées ne sont pas exactes. Il n'est pas si aisé qu'on pense de donner de véritables démonstrations en métaphysique. Cependant il y en a, et de très belles. »

Cette lettre, bien qu'assez discrète, est déjà d'un grand prix.

(1) *Théodicée*, part. III, p. 613.

M. Foucher de Careil en a trouvé une autre qui nous fait pénétrer plus avant dans ces longues, fréquentes et amicales conversations de Leibnitz et de Spinoza. Elle nous apprend en outre que les deux philosophes s'étaient entretenus des événemens politiques et de la mort tragique de l'illustre ami et protecteur de Spinoza, Jean de Witt : « J'ai passé quelques heures après dîner avec Spinoza, il me dit qu'il avait esté porté, le jour des massacres de MM. de Witt, de sortir la nuit et d'afficher quelque part, proche du lieu (des massacres) un papier où il y aurait *ultimi barbarorum;* mais son hôte luy avait fermé la maison pour l'empêcher de sortir, car il se serait exposé à être déchiré. »

Voilà des sentimens, voilà une conduite qui ne surprendront nullement ceux qui ont étudié la personne de Spinoza, et qui savent qu'on peut être le plus chimérique des métaphysiciens et le meilleur des hommes; mais ne considérons en Spinoza que le philosophe. Certes il s'est trompé, et c'est un grand malheur pour lui et pour beaucoup d'autres; mais combien se trompent aussi les juges prévenus qui s'obstinent à voir en lui un athée! Leibnitz, qui, dans ses momens de sévérité pour le cartésianisme, semble quelquefois, nous l'avons vu, abonder dans ce sens, en est au fond si éloigné, qu'il signale positivement dans Spinoza une tendance au mysticisme. Voici le passage; c'est encore un de ceux qu'a trouvés à Hanovre M. Foucher de Careil : « L'opinion d'Alexandre, d'Amaury, de David de Dinant et de Spinoza, et peut-être aussi de Parménide et Mélisse, qu'il n'y a qu'une seule substance qui est Dieu, approche de celles de quelques mystiques (1). »

Cet aperçu, jeté en courant par Leibnitz, est bien digne de ce merveilleux génie, le plus pénétrant et le plus vaste qui fut jamais. Le système de Spinoza présente en effet ce singulier caractère, que si on l'envisage d'un certain côté, il peut sembler par ses dernières conséquences toucher à une sorte d'athéisme; puis, si l'on change de point de vue, du sein de ces spéculations abstraites où la pensée religieuse est comme étouffée, on voit tout à coup jaillir une source inattendue de spiritualisme et presque de mysticité.

Voilà sans doute ce qui a trompé la critique allemande depuis soixante ans et ce qui peut expliquer bien des jugemens étranges et bien des admirations singulières. Qui n'a pas souri en lisant dans Schleiermacher cette invocation éloquente et naïve : « Sacrifiez avec moi une boucle de cheveux aux mânes du saint et méconnu Spinoza? Le sublime esprit du monde le pénétra, l'infini fut son commencement et sa fin, l'universel son unique amour; vivant dans une sainte

(1) Leibnitz, *Remarques sur le Dictionnaire de Bayle*, article *Ruysbroeck*, chez M. Foucher de Careil, p. 178.

innocence et dans une humilité profonde, il se mira dans le monde éternel, et il vit que lui aussi était pour le monde un miroir digne d'amour. Il fut plein de religion et plein de l'esprit saint; aussi nous apparaît-il solitaire et non égalé, maître en son art, mais élevé au-dessus du profane, sans disciple et sans droit de bourgeoisie. »

D'autres écrivains, marchant sur les traces de Schleiermacher, ont comparé Spinoza à un *sophi* persan, à un *mouni* indien. Pour comble d'exagération, on est allé jusqu'à lui attribuer des pensées de renoncement et de mortification toutes chrétiennes, celle-ci par exemple : « La vie n'est que la méditation de la mort, » pensée admirable dans le *Phédon* et dans l'*Imitation de Jésus-Christ*, mais qu'il serait par trop étrange de rencontrer dans l'*Éthique*. Aussi bien y trouve-t-on en termes exprès la maxime diamétralement opposée : « La chose du monde, dit Spinoza (1), à laquelle un homme libre pense le moins, c'est la mort, et sa sagesse n'est point une méditation de la mort, mais de la vie. » Dans un autre passage, Spinoza se plaint qu'on représente aux hommes la vie vertueuse comme une vie triste et sombre, une vie de privations et d'austérité, où toute douleur est une grâce du ciel et toute jouissance un crime : « Oui, s'écrie-t-il, il est d'un homme sage d'user des choses de la vie et d'en jouir autant que possible, de la réparer par une nourriture modérée et agréable, de charmer ses sens du parfum et de l'éclat verdoyant des plantes, d'orner même son vêtement, de jouir de la musique, des jeux, des spectacles et de tous les divertissemens que chacun peut se donner sans dommage pour personne. »

Voilà un idéal de vie hollandaise fort innocent à coup sûr; mais dans le caractère et le mouvement de ce passage, ne pressentez-vous pas la réaction prochaine qui s'avance contre l'idéal chrétien, et n'entendez-vous pas les véhémens plaidoyers de Diderot pour la réhabilitation du plaisir et de la chair? Que serait-ce maintenant si on pénétrait dans l'enchaînement intérieur des spéculations de Spinoza, et si on remontait une à une cette suite d'abstractions géométriquement enchaînées qui forment une sorte de pyramide dont le sommet est la Substance? Cette Substance nécessaire et éternelle, Spinoza l'appelle Dieu; mais qu'est-ce qu'un tel Dieu? L'être indéterminé, l'être sans pensée, sans volonté, sans amour, l'être destitué de toutes les puissances de la vie, c'est-à-dire enfin une abstraction creuse, presque un pur nom.

Quand on songe à l'inanité radicale de ce Dieu tout métaphysique, on s'explique ce qu'il peut y avoir de vrai dans le préjugé vulgaire qui accuse d'athéisme le système de Spinoza. Et cependant je maintiens avec Leibnitz qu'il se rencontre en certaines parties de sa doc-

(1) *Eth.*, part. IV, prop. LXVII.

trine morale et religieuse des teintes assez fortes de mysticité. Croirait-on que le même homme qui vient de refuser à Dieu la volonté et l'entendement nous assure et nous démontre que « Dieu s'aime soi-même d'un amour intellectuel infini (1)? » Partant de ce principe, Spinoza se complaît à nous développer toute une théorie de l'amour intellectuel qui semble inspirée par Platon et par l'Évangile. « Dieu, dit-il, s'aime lui-même et il aime les hommes. Les hommes, qui souvent le blasphèment, ne peuvent s'empêcher de le concevoir et de l'aimer. L'amour des hommes pour Dieu est une émanation de l'amour infini que Dieu a pour les hommes. Ces deux amours se confondent dans un seul et même amour qui est le lien des créatures et du créateur, et comme une sorte d'embrassement éternel qui les enchaîne étroitement. La véritable vie, ce n'est pas celle qui se disperse et s'égare sur les objets de ce monde, c'est celle qui se rattache à Dieu. Par l'amour de Dieu, qui leur est commun, les hommes s'aiment les uns les autres; toutes les âmes sont sœurs. Par cet amour, l'âme humaine est heureuse et libre; par lui, elle est immortelle, elle est même éternelle, comme son divin objet. »

Ainsi le même philosophe qui tout à l'heure nous paraissait presque un athée se montre à nous maintenant comme une sorte de mystique. Que conclure de là? Rien autre chose peut-être, sinon que le panthéisme renferme en son sein une contradiction nécessaire et insurmontable. Voulant identifier la nature et Dieu, il faut qu'il s'engage tour à tour dans deux voies différentes : l'une qui résout toute existence réelle dans les êtres de la nature et fait de Dieu une pure abstraction, — c'est le panthéisme naturaliste, voisin de l'athéisme dans ses dernières conséquences; l'autre, qui absorbe tous les êtres de ce monde dans la vie divine et réduit l'âme humaine à une pensée de Dieu, — c'est le panthéisme mystique, qui, poussé à ses derniers excès, jetterait l'âme dans une contemplation inerte et passive, semblable au sommeil et à la mort.

Cette question de savoir quel est le véritable esprit du système de Spinoza, s'il tend au matérialisme ou au mysticisme, ou bien à tous deux à la fois, n'est pas simplement une question historique du plus haut intérêt. C'est une question vivante, liée à tous les problèmes philosophiques de notre temps. En effet, qu'est-ce après tout que cette philosophie allemande qui a tant agité les esprits depuis soixante ans, dont on s'est enivré jusqu'en 1830, contre laquelle s'élève partout aujourd'hui une tempête de malédictions? Au fond, le système de Schelling et son frère jumeau le système de Hegel ne sont autre chose qu'une renaissance du spinozisme, ou, pour mieux dire, il y a dans la nature humaine un fonds immortel de panthéisme

(1) *Éthique*, part. v, propos. xxxv.

qui se fait jour à toutes les époques d'ébranlement intellectuel. Sous les formes de Descartes, c'est le système de Spinoza; sous les formes de Kant, c'est le système de Hegel.

Les déclamations de certains écrivains de nos jours contre Hegel rappellent trait pour trait celles qui s'élevèrent contre Spinoza. Hegel n'est pas un philosophe, c'est un sophiste. Hegel n'a pas seulement des erreurs dans l'esprit, il a un vice dans le cœur; c'est un méchant. Il ne reste plus qu'à représenter Hegel sous les traits du diable, à mettre dans sa main des serpens et à écrire au-dessous : Hegel, prince des athées, portant sur son visage le signe de la réprobation.

Ces injures, ces malédictions détruisent-elles l'hégélianisme? Pas plus qu'elles n'ont détruit le spinozisme. Que faut-il donc opposer à Hegel? Une bonne réfutation, rien de plus; mais pour cela il faut prendre la peine de l'étudier et de le comprendre.

Hegel est aussi obscur, quand on le sépare de Kant, que Spinoza isolé de Descartes; il faut donc remonter à Kant. Grâce à Dieu, le père de la philosophie allemande commence à être un peu connu parmi nous. On a pu lire en français depuis déjà vingt ans la *Critique de la Raison pure*, le chef-d'œuvre du philosophe de Kœnigsberg, et on peut ajouter un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. M. Barni a donné plus récemment la *Critique de la Raison pratique*, qui contient une morale d'une profondeur et d'une pureté admirables, puis est venue la *Critique du Jugement;* voici enfin la *Doctrine du Droit* et la *Doctrine de la Vertu*, complémens nécessaires du système moral de Kant, tout cela traduit dans un esprit d'exactitude intelligente et accompagné de commentaires étendus, pleins de raison, de lumière et de sens.

Quand on embrasse d'un esprit libre l'imposant et majestueux ensemble de l'œuvre de Kant, on ne peut s'empêcher de saluer en lui un des métaphysiciens les plus profonds et un des plus grands moralistes qui aient existé. Je sais qu'il a trop douté, je sais que sa dialectique impitoyable et ses subtiles antinomies ont profondément troublé un grand nombre d'esprits; mais quoi! la philosophie est-elle à l'usage des âmes timides? A-t-elle un dogme précis et définitif qu'il ne faille qu'apprendre par cœur? Non, la philosophie n'est écrite nulle part; c'est à chacun de se la faire, et à ce prix seul on est philosophe.

Hegel est infiniment moins connu que son maître, et il faut convenir qu'il y a bien de sa faute. C'est un génie sévère et subtil; mais quelle étendue, quelle vigueur, quel enchaînement, quel puissant et gigantesque effort pour comprendre, embrasser et unir toutes choses! On n'a encore publié en France que des esquisses de l'hégélianisme, et l'histoire générale de M. Wilm, suffisante pour une vue d'ensemble, ne peut servir de base à une discussion approfondie. Nous remer-

cions donc M. Véra d'avoir entrepris de traduire et de commenter l'ouvrage le plus complet de Hegel : l'*Encyclopédie des Sciences philosophiques*. Comme prélude de ce grand travail, il nous donne une exposition générale du système de Hegel faite avec beaucoup d'habileté, dans un style ferme et précis, qui concilie l'exactitude scientifique avec une certaine clarté. Pour nous, disons seulement l'impression générale qui résulte de cette lecture : c'est que le système de Hegel est une des tentatives les plus grandes et les plus considérables de la raison spéculative, de sorte que rien n'est moins juste que de la réduire à un tissu de contradictions, ou d'y voir une école de matérialisme et d'athéisme. Hegel est si peu matérialiste, que pour lui les corps ne sont que la moindre réalité; l'idée seule existe véritablement. Il est si peu athée, qu'il regarde le monde visible comme une manifestation très imparfaite des idées divines. La religion est à ses yeux un des développemens légitimes de la nature humaine; il la respecte sous toutes ses formes, et se plaît à reconnaître dans les mystères et les symboles du christianisme les plus sublimes vérités. J'ajoute qu'en politique Hegel a toujours été un libéral modéré, et que ses vœux les plus hardis ne dépassaient pas l'horizon de la monarchie constitutionnelle. Voilà l'homme qu'on traite de sophiste et de méchant!

On me demandera si je suis devenu hégélien. Pas plus hégélien que spinoziste. Je dis que Hegel et Spinoza sont deux hommes de génie, que leurs systèmes sont des conceptions de l'ordre le plus élevé, qu'on n'est pas philosophe tant qu'on n'est pas entré dans la profondeur de ces conceptions, qu'elles n'ont rien à démêler avec le matérialisme et l'athéisme des Helvétius et des d'Holbach, en un mot qu'elles renferment de grandes vérités mêlées de grandes erreurs.

Il serait digne de notre temps de laisser là les déclamations, les injures, les qualifications blessantes, de soumettre le système de Spinoza et celui de Hegel à une critique approfondie, de marquer le point où Spinoza dévie de Descartes, où Hegel dévie de Kant, où Kant lui-même s'écarte de la large route du sens commun, de prendre dans ces deux grandes philosophies, le cartésianisme et le kantisme, les immortelles vérités qu'elles ont répandues dans le monde, afin de les unir ensemble et de préparer ainsi à la seconde moitié de notre siècle une philosophie capable de satisfaire l'immense besoin de croire qui tourmente aujourd'hui l'élite des esprits. L'histoire, l'érudition, la critique, ne peuvent, il est vrai, remplacer cette œuvre d'organisation et de création; mais si elles servent à la préparer, le bienfait n'est pas médiocre, et c'est pourquoi nous signalons leurs travaux à l'attention et à la reconnaissance des amis de la philosophie.

ÉMILE SAISSET.

PEINTRES

ET

SCULPTEURS MODERNES

DE LA FRANCE

DAVID D'ANGERS

De tous les sculpteurs français de notre temps, David d'Angers était le plus populaire, et le caractère de ses travaux explique et justifie cette popularité. Tous ceux qui ont suivi le développement de son talent savent qu'il n'a rien négligé pour établir solidement sa renommée. Laborieux, persévérant, il interrogeait la nature chaque fois qu'il prenait l'ébauchoir, et ne se fiait jamais à sa mémoire. Aussi toutes ses œuvres sont vivantes. Il est permis de ne pas accepter sans réserve toutes ses conceptions, un goût sévère peut blâmer et même répudier quelques-unes des idées qu'il a voulu réaliser; mais tout homme de bonne foi s'empressera de reconnaître que David, lors même qu'il blesse le goût, n'est jamais vulgaire, et c'est là pour les contemporains, comme pour la postérité, une excellente condition. Quelles que soient les objections soulevées par le caractère de ses compositions, il est certain qu'il occupe et qu'il gardera dans l'école française une place considérable. La beauté proprement dite, la beauté pure ne le préoccupait guère. Il avait même sur l'histoire de son art et sur les plus grands noms de la sculpture des idées parfois singulières, qui ne s'accordaient pas entre

elles, ou semblaient inconciliables avec la nature de ses travaux. Il admirait Jean Goujon, il en parlait avec enthousiasme, et pourtant il n'a jamais cherché la grâce. Il n'aimait pas Michel-Ange, il s'en tenait sur son compte aux déclamations de l'école, et pourtant il a poursuivi toute sa vie l'expression de l'énergie comme le grand Florentin. S'il fallait lui trouver un ancêtre dans l'histoire de la sculpture, la question serait bientôt résolue; le véritable maître de David, c'est Pierre Puget : pour peu qu'on prenne la peine de comparer le *Philopœmen* des Tuileries au *Milon* du Louvre, la parenté n'est pas douteuse; mais avant d'arrêter son choix sur ce maître glorieux, David a reçu des conseils qui n'appartiennent pas au même ordre d'idées que le *Milon*, et ce n'est pas une étude sans intérêt que de voir comment il est arrivé à préférer la voie où il a marché pendant près de quarante ans.

Une fois engagé dans cette route, il n'a pas détourné la tête, il n'a pas regardé en arrière, il s'est acheminé d'un pas délibéré vers le but qu'il se proposait. Or quel était ce but? que voulait David? quelle pensée a dominé tous ses travaux? Il voulait une sculpture qui fût marquée d'une empreinte précise, expression fidèle de notre temps, qui ne pût être confondue avec la sculpture d'aucun autre âge. A-t-il complétement réussi dans son entreprise? a-t-il touché le but qu'il s'était proposé? La popularité qu'il avait conquise de bonne heure, et qui ne l'a jamais abandonné, prouve que son espérance n'a pas été déçue. Reste à savoir si elle s'est réalisée sans porter atteinte aux lois de son art, aux lois posées par l'antiquité, si dans l'accomplissement de son projet il n'a pas oublié ou méconnu quelques-uns des principes qui dominent tous les âges, et qu'on ne peut négliger impunément. A cet égard, le doute est permis, et dans quelques années on comprendra mieux encore qu'aujourd'hui que, si dans les œuvres de David il y a beaucoup à louer, il ne faut pourtant pas les admirer sans réserve, car il lui est arrivé plus d'une fois de chercher dans la sculpture quelque chose que la sculpture ne pourra jamais donner, et d'engager la lutte avec un art voisin, avec la peinture. Comme il avait acquis par son travail une habileté consommée, comme il exprimait sa volonté avec une rare énergie, lors même qu'il se trompait, il semblait encore avoir raison. Ses tentatives les plus hardies, les plus téméraires, intéressaient toujours par la puissance de l'exécution. C'est un des plus grands noms de notre école, et l'on ne doit parler de lui qu'avec respect. Qu'on ne partage pas toutes ses opinions sur les questions de goût, je le comprends. Qu'on lui demande obstinément ce qu'il n'a jamais rêvé, c'est la plus sûre manière de tomber dans l'injustice.

Les premières années de David révèlent chez lui une grande force de caractère. Né le 12 mars 1789, il était fils d'un ouvrier sculpteur en bois; il manifesta de bonne heure un goût très vif pour le dessin, et suivit l'enseignement de l'école centrale d'Angers, sa ville natale. Cette école ayant été supprimée, il tourna ses regards du côté de Paris; mais comment faire le voyage? Son père était pauvre, et ne pouvait l'aider dans l'accomplissement de son projet. Le futur statuaire ne se laissa pas décourager : il partit à pied avec un paquet au bout d'un bâton, et arriva plein de confiance dans la grande ville. A peine établi dans une mansarde, il dut songer au lendemain, car sa bourse ne contenait que trois pièces de cinq francs. Comme il avait modelé dans l'atelier de son père et qu'il savait tailler dans le bois des ornemens et même déjà quelques figures, il se mit en quête, et trouva moyen de gagner le pain de chaque jour; il pouvait désormais se passer des secours de sa famille. Après quelques mois d'un labeur ingrat, qui n'avait pas ébranlé sa résolution, il entra dans l'atelier de Louis David, le peintre des *Sabines* et de *Léonidas*. Sous la discipline de ce maître sévère, il apprit à connaître la tradition qu'il devait plus tard répudier. En 1809, il obtenait une première médaille à l'École des Beaux-Arts de Paris, et deux ans plus tard, en 1811, il remportait le grand prix de Rome. Louis David avait sollicité pour son élève une pension de la ville d'Angers, et la municipalité s'était empressée d'accueillir cette recommandation. Elle s'était engagée en 1809 à lui payer une pension de 600 francs jusqu'à la fin de ses études. Le grand prix de Rome abrégea la durée de cette libéralité. Le sujet du concours était un Épaminondas. Le jeune lauréat n'avait que vingt-deux ans, et déjà son maître disait en parlant de lui : Le petit David ira loin. Il n'y avait pas alors en France de sculpteur dont la renommée pût se comparer à celle du peintre des *Sabines*. Rolland, dont le nom est aujourd'hui à peu près oublié, mais qui possédait la pratique de son métier, fut en même temps que Louis David le maître du jeune lauréat. Ce fut lui qui l'initia au maniement de l'ébauchoir. Le rêve de l'enfant était accompli. Éprouvé par la pauvreté, il avait lutté avec énergie, et son travail lui avait conquis cinq années de liberté, d'études indépendantes. Il allait voir de ses yeux, voir tous les jours les merveilles rassemblées dans les musées de Rome, de Naples et de Florence. La fortune n'avait rien fait pour lui; il devait tout à lui-même, et pouvait à bon droit se dire fils de ses œuvres.

En arrivant à Rome, David trouva l'Italie entière dominée par Canova. L'enthousiasme allait jusqu'à l'égarement. On ne jurait que par Canova. Ses moindres ouvrages, achetés à des prix qui nous

semblent aujourd'hui fabuleux, étaient copiés par ses élèves huit ou dix fois, et les répliques étaient payées presque aussi cher que les originaux. Maintenant nous avons peine à comprendre l'engouement de l'Italie pour le sculpteur vénitien, mais en 1811 la France partageait le sentiment de ses compatriotes. David, sans méconnaître le talent de Canova, ne pouvait cependant l'accepter comme un régénérateur. Tout en rendant justice à la richesse de son imagination, il voyait avec peine l'énergie et la vérité sacrifiées à une fausse élégance. Malgré sa jeunesse, il sentait que la sculpture, en suivant le maître vénitien, faisait fausse route, et l'opinion du lauréat de vingt-deux ans est aujourd'hui celle de tous les hommes éclairés. La *Madeleine,* qui a figuré longtemps dans la galerie Sommariva, et plus tard dans la galerie Aguado, n'est plus considérée comme un chef-d'œuvre. La *Vénus* du palais Pitti n'est plus donnée comme un prodige de jeunesse et d'expression voluptueuse. Le groupe d'*Hercule et Lycas* du palais Torlonia, autrefois tant admiré, ne réunit plus que de rares suffrages. L'exécution de ces deux figures ne s'accorde guère en effet avec le caractère de la conception. Si le mouvement est hardi, la forme n'est pas assez franchement accusée. Quant aux compositions religieuses de Canova qui se voient à l'académie de Venise, on s'accorde généralement à reconnaître qu'elles sont fort au-dessous de ses compositions païennes. Si son nom garde encore une grande célébrité, l'autorité de ses œuvres a singulièrement diminué.

Admis dans l'atelier du sculpteur vénitien, David ne fut pas converti par le succès. Il rêvait déjà un autre but, une autre route. Pour lui, Canova ne représentait qu'un retour violent vers le passé, et il comprenait que ce retour n'était pas sincère, que l'antiquité n'aurait pas accepté les œuvres nouvelles comblées de louanges par l'Italie entière. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'élève de Rolland tourna ses études d'un autre côté. S'il est permis de deviner les prédilections de sa jeunesse d'après les compositions de son âge viril, j'incline à croire qu'il a dû consulter souvent et dessiner avec ardeur les bas-reliefs de la colonne Trajane. Il est impossible de ne pas saisir entre ces bas-reliefs et ceux que David a modelés une certaine affinité. La colonne Trajane n'appartient pas aux plus beaux temps de l'art antique, mais les compositions qui la décorent se recommandent par l'énergie des mouvemens, par la variété, la vivacité des physionomies, et je conçois sans peine qu'un lauréat de vingt-deux ans, qui rêvait pour la sculpture une mission populaire, ait préféré les bas-reliefs de cette colonne à des œuvres plus pures, mais d'un accent moins pénétrant. Après cinq ans d'études assidues,

David revenait en France, résolu à réaliser son projet : la prodigieuse fortune de Canova n'avait pas affaibli ses espérances de renommée. Il voulait arriver à la gloire par une autre route.

Cependant, avant de rien entreprendre, il désira voir les marbres d'Athènes placés récemment dans le Musée britannique. A l'exception d'un torse antique, débris d'un Hercule au repos, le Vatican ne possède rien qui se puisse comparer aux précieux fragmens rapportés en Angleterre par lord Elgin. David, en visitant le Musée britannique, comprit mieux encore tout ce qu'il y avait de contraire au génie de l'antiquité dans le talent de Canova. La Grande-Bretagne possédait alors un artiste éminent, un statuaire célèbre, dont les dessins pourtant sont plus estimés que les œuvres modelées. Les compositions de Flaxman, tirées d'Homère et des tragiques grecs, sont empreintes d'une grandeur vraie, d'une simplicité que les modernes ont rarement rencontrée. David, saisi pour lui d'une admiration sincère, sollicita ses conseils et fut durement éconduit. Le nom qu'il portait était pour Flaxman un sujet d'aversion; c'était le nom d'un régicide. Louis David avait envoyé Louis XVI à l'échafaud; le sculpteur anglais refusa d'admettre dans son atelier un jeune homme qui avait suivi les leçons d'un tel maître et qui s'appelait comme lui. Le jeune pensionnaire se consola de sa mésaventure en retournant vers les marbres d'Athènes. On raconte qu'à cette époque, ayant presque épuisé ses dernières ressources, il fut obligé de chercher l'emploi de son ciseau comme il l'avait fait en arrivant d'Angers à Paris. On lui offrit une somme considérable, s'il voulait élever un monument à la mémoire de Waterloo. Il refusa cette offre injurieuse avec indignation, vendit ce qui lui restait et revint en France, n'emportant de l'Angleterre qu'un amer souvenir.

Son talent avait mûri. L'Italie, sans déranger ses premiers projets, lui avait enseigné le sens du passé; la Grèce, dont il venait d'admirer les débris au musée de Londres, lui avait révélé la beauté sous un aspect nouveau. Arrivé à l'âge de vingt-sept ans, initié par un travail assidu à la pratique matérielle de son métier, il flottait entre plusieurs conceptions, lorsque des amis s'employèrent activement pour le tirer d'embarras. Rolland venait de mourir, sans avoir eu le temps d'ébaucher complétement une statue de Condé, destinée au pont de la Concorde. David, comme son meilleur élève, fut chargé d'achever ou plutôt d'exécuter ce travail important. La figure de Condé jetant son bâton de commandement pour décider la victoire, que nous avons vue pendant plusieurs années à Paris, est aujourd'hui placée dans la cour d'honneur de Versailles avec les autres figures qui décoraient le pont de la Concorde. Ce n'est pas

un des meilleurs ouvrages de David; on peut reprocher à la pantomime un peu d'emphase. Toutefois ce début devait appeler l'attention sur le jeune statuaire. La physionomie de Condé respire une héroïque ardeur, et le costume est traité avec une grande souplesse. Si plus tard l'auteur s'est montré plus habile, cette première statue permettait pourtant de prévoir que David se préparait à rompre avec les enseignemens de son premier maître, je veux dire avec les leçons du peintre des *Sabines* et de *Léonidas*.

Le tombeau du général Foy, placé dans le cimetière du Père-Lachaise, mérite une attention toute spéciale, parce qu'il marque dans la carrière de David un moment d'hésitation entre la tradition, qu'il voulait répudier, et le costume moderne, qu'il avait abordé franchement dans la statue de Condé. L'orateur guerrier, abrité sous un toit de pierre soutenu par quatre colonnes, ne porte ni l'uniforme de général ni l'habit de député. L'auteur avait trente-six ans lorsqu'il commença la composition de ce monument, qui comptera certainement parmi ses plus beaux ouvrages. Il avait déjà résolu de donner à la sculpture une mission populaire, mais il voulait préparer cette transformation et habituer peu à peu les regards de la foule aux lignes ingrates du costume de notre temps. Le général debout, dans l'attitude de l'orateur s'adressant à ses concitoyens, lève un bras nu, comme Démosthènes ou Cicéron. Il est vêtu à l'antique, et sans le caractère individuel et tout moderne de sa physionomie, on pourrait croire qu'il parle dans l'Agora ou le Forum. A ne considérer que la beauté des lignes, il est hors de doute que le parti adopté par David mérite des éloges unanimes. Le général Foy, drapé à l'antique, offre certainement un aspect plus harmonieux qu'un député vêtu d'un habit à collet droit; mais on peut se demander si la statue ainsi conçue s'accorde avec les bas-reliefs du piédestal, et je suis forcé d'avouer que tout homme de bonne foi résoudra cette question d'une manière négative. Parmi les bas-reliefs, en effet, il n'y en a qu'un seul dont le caractère se relie au caractère de la statue, celui qui représente le général à la tribune. Les députés, au lieu d'être assis sur les bancs de la chambre, se tiennent debout, et le manteau qui les enveloppe ne permet pas de savoir à quelle nation, à quel temps ils appartiennent. Toutes les têtes sont étudiées avec un soin scrupuleux, et je regrette qu'elles n'aient pas été moulées à part pour servir de documens historiques. La scène est pleine de grandeur; seulement elle n'a pas de date certaine, et, quand il s'agit de perpétuer la mémoire d'un citoyen illustre, l'absence de date certaine est un défaut grave. Les deux autres bas-reliefs ne méritent pas ce reproche. Nous y trouvons le

costume moderne franchement accepté, librement reproduit. Je dis librement et non pas inexactement, car, dans ces deux compositions, David a compris la nécessité d'assouplir le costume de notre temps, mais il n'a répudié aucun détail. L'épisode militaire où le général conduit ses troupes à l'ennemi se recommande par l'élan et l'énergie. Le cheval est très beau, et le cavalier qui anime ses soldats attire tous les regards par la mâle expression de sa physionomie. Les grenadiers placés derrière lui attendent la mort de pied ferme, et défendent leur vie avec une ardeur intrépide. Le seul défaut qu'on puisse signaler dans cet épisode, c'est le trop petit nombre des personnages. C'est un coin de bataille, et le spectateur voudrait avoir devant les yeux une scène plus étendue. Il est vrai qu'en multipliant les personnages, l'auteur pourrait se trouver amené à multiplier les plans, c'est-à-dire à violer les lois, à dépasser les limites de la sculpture. Je n'atténue pas le danger; je crois pourtant qu'il y aurait eu moyen de concilier les exigences du goût et les exigences de la curiosité. Tel qu'il est, ce bas-relief militaire demeure très digne d'attention, car il est vivant, et parmi les œuvres de ce genre exécutées de nos jours il y en a bien peu qui méritent cet éloge.

A mon avis, le meilleur des trois bas-reliefs est celui qui représente les funérailles du général Foy. L'orateur à la tribune, le guerrier animant ses troupes au combat, bien que traités avec une rare habileté, ne produisent pourtant pas une impression aussi profonde que la scène des funérailles. Toutes les têtes expriment la douleur. Le corps du général, porté sur les épaules par les jeunes gens qui pleurent sa perte, en dit plus que tous les chants funèbres. Les assistans se disputent l'honneur de ce fardeau précieux. Si de la partie expressive ou poétique nous passons à la partie technique, nos regards ne sont pas moins satisfaits. Ici la date n'est pas douteuse; il n'est pas permis de se méprendre sur le temps où la scène se passe. Nous sommes en 1825. La plupart des personnages dont se compose ce bas-relief sont des portraits, comme dans celui qui représente le général Foy à la tribune. On remarque Victor Hugo et Prosper Mérimée, dont la renommée commençait dès-lors à grandir. Le frac, la redingote et le pantalon n'offraient pas à la sculpture d'abondantes ressources. David, pour se tirer d'embarras, a élargi les basques et les pans et multiplié les plis. A l'aide de cette légère tricherie, il a réussi à composer un ensemble qui, sans pouvoir se comparer pour l'harmonie aux œuvres du même genre que l'antiquité nous a laissées, dissimule pourtant la mesquinerie du costume moderne. C'est la réalité, mais la réalité largement interprétée. La scène est bien comprise et bien rendue. En consultant les souvenirs de notre jeunesse, nous

retrouvons toutes les pensées, toutes les émotions que David a su exprimer avec tant d'éloquence. Les trente années qui nous séparent de cette funèbre journée n'ont pas affaibli la vivacité de l'image gravée dans notre mémoire, et nous devons louer la composition de David comme le tableau fidèle du deuil auquel nous avons assisté. La mort d'un grand citoyen pleuré par son pays, accompagné à sa dernière demeure par les regrets unanimes d'une foule éplorée, sera toujours pour la sculpture un très beau sujet. David en a religieusement accepté toutes les conditions, et les plus difficiles avoueront que les funérailles du général Foy ne pèchent ni par l'emphase ni par la monotonie. L'attitude des personnages est bien ce qu'elle doit être. Tous les visages, empreints d'une douleur vraie, conservent la simplicité que l'on ne doit jamais oublier. L'exagération était à craindre dans un tel sujet, et l'auteur a su l'éviter. Aussi je pense que de tous les tombeaux élevés par David, celui du général Foy est le mieux conçu.

Le tombeau du général Gobert, exécuté vingt ans plus tard, ne me paraît pas aussi heureux comme composition. Voici pourquoi : le général est représenté à cheval, et sous son cheval on aperçoit un Espagnol qui veut l'arrêter au péril de sa vie. Quel que soit le talent déployé par l'auteur dans ce groupe militaire, je ne puis m'empêcher de regretter le parti auquel David s'est arrêté. Cette action énergique n'est pas à sa place. Elle se comprendrait, elle serait admirée sur une place publique. Sur un tombeau, elle se comprend à grand'peine et perd une partie de sa valeur. Quand il s'agit de consacrer la mémoire des morts, le plus sage est de nous offrir leur image dans une attitude simple et calme; c'est dans les bas-reliefs du piédestal qu'il faut retracer les principaux épisodes de leur vie. Pour peu qu'on étudie les conditions de la sculpture appliquée à de tels sujets, il est difficile de ne pas arriver à cette conclusion : David, en composant le tombeau du général Gobert, a tout sacrifié à l'expression de la vie réelle. Il a voulu figurer sur le piédestal la résistance héroïque de l'Espagne à l'invasion française. Or je crois pouvoir affirmer que le groupe placé sur le tombeau non-seulement ne s'accorde pas avec sa destination, mais affaiblit l'effet des bas-reliefs. Dans cette œuvre, dont les mérites sont d'ailleurs nombreux malgré les objections que je viens d'exposer, l'auteur a nettement répudié tous les souvenirs de l'antiquité. Le général porte l'uniforme de son grade, l'Espagnol qui essaie de l'arrêter a le costume national; dans les épisodes militaires qui décorent les faces du piédestal, même fidélité. A ne considérer que le côté expressif, le tombeau du général Gobert soutiendrait la comparaison avec le tombeau du gé-

néral Foy; mais si l'on étudie les détails, on ne peut mettre ces deux ouvrages sur la même ligne. Les bas-reliefs qui nous retracent la vie du général Gobert sont plutôt des esquisses hardiment conçues que des figures modelées d'une manière définitive, tandis que les trois compositions qui décorent le tombeau du général Foy sont traitées avec un soin religieux, et nous offrent des formes précises. Il est évident que dans les dernières années de sa vie David se préoccupait de plus en plus de l'effet poétique, et négligeait l'harmonie des lignes et la précision de la forme pour l'énergie de l'expression. Dans l'accomplissement de la tâche qu'il s'était proposée, il a fait preuve d'une rare puissance. Cependant je ne pense pas qu'on doive recommander comme un sujet d'étude le tombeau du général Gobert : dès qu'on demande au marbre ou au bronze l'expression de sa pensée, les intentions les plus hardies ne suffisent pas; il faut qu'elles soient fécondées par la réflexion, expliquées, c'est-à-dire développées par le travail de l'ébauchoir. Ces conditions se trouvent réalisées dans le tombeau du général Foy et méconnues dans le tombeau du général Gobert. Ce n'est pas, à Dieu ne plaise, que j'accuse le talent de David d'avoir fléchi dans ce dernier ouvrage : l'habileté de sa main n'avait rien perdu; mais, dans son désir de populariser la sculpture, il s'éloignait chaque jour davantage de l'idéal et de l'harmonie linéaire dont son art ne saurait se passer.

Si je ne consultais que le succès, je lui donnerais raison. Le tombeau du général Gobert a réuni en effet de très nombreux suffrages. Groupe et bas-reliefs sont admirés et souvent même loués comme le dernier mot de la sculpture. Pour moi, je crois rendre pleine justice à David en disant qu'il s'est trompé comme se trompent les hommes doués de puissantes facultés. Lors même qu'il faisait fausse route, il gardait l'attrait de son talent. Si les bas-reliefs qui ont séduit tant de spectateurs n'étaient que des projets, je les trouverais excellens, car ils indiquent fidèlement les épisodes que l'auteur a voulu retracer; mais je ne puis oublier qu'ils sont dès à présent ce qu'ils seront toujours, et cette pensée suffit pour conseiller la sévérité. David, malgré son ardent amour pour le travail, obéissait à son insu à ce puéril préjugé qui condamne la précision de la forme comme contraire à l'énergie, à la vérité de l'expression. A l'âge de trente-six ans, il n'avait pas encore fléchi devant cette idée vulgaire; vingt ans plus tard, entraîné par son désir de popularité, voulant multiplier ses œuvres pour répandre son nom chez toutes les nations de l'Europe, il ébauchait hardiment, et trop souvent n'achevait pas ce qu'il avait ébauché. Ce n'était pas défaillance, encore moins paresse, tous ceux qui l'ont connu se rappellent avec admiration

son activité, sa persévérance. Il maudissait les courtes journées, et quand venait la belle saison, il ne perdait pas une heure. Il aimait son métier avec passion, et les années n'avaient pas attiédi son ardeur pour l'étude. Si plus d'une fois il a livré des ébauches pour des œuvres achevées, c'est qu'il voulait agir rapidement sur l'esprit de ses contemporains, c'est qu'il voulait consacrer la mémoire de tous les morts illustres, et que les plus longues journées suffisaient à peine à réaliser sa volonté. On ne peut songer sans étonnement au nombre des ouvrages signés de son nom. Guerriers, poètes, savans, papes et rois, tous ceux enfin qui ont laissé trace de leur passage par l'action ou par la pensée, pourvu qu'ils aient rendu quelque service à la liberté, lui semblaient appelés à poser devant lui. Dès que la mort frappait un homme célèbre, dès qu'une ville reconnaissante témoignait le désir d'éterniser par le bronze ou le marbre l'image d'un grand citoyen, d'un enfant glorieux, David s'offrait à réaliser ce pieux désir. Il ne faut donc pas nous étonner que plusieurs de ses œuvres soient demeurées imparfaites dans le sens littéral du mot, je veux dire inachevées. Eût-il vécu cent ans, le temps lui aurait manqué pour mener à bonne fin, pour exécuter avec précision, avec pureté tout ce qu'il a conçu. Malgré sa persévérance, il avait entrepris une tâche au-dessus de ses forces, au-dessus des forces humaines; il embrassait trop de choses pour les étreindre sûrement. Comme il s'était donné le rôle de Plutarque, il croyait de bonne foi que tous les hommes illustres de la France lui appartenaient. L'imagination la plus active, la main la plus habile n'auraient pu suffire à cette multitude de projets. Aussi, malgré les défauts que j'ai signalés dans le tombeau du général Gobert, et que je pourrais relever dans quelques ouvrages de la même époque, l'auteur demeure pour moi un des artistes les plus éminens de l'école française. Une volonté si énergique, exprimée sous tant de formes, obtiendra toujours ma déférence.

Les statues de Jean Racine et de Pierre Corneille, qui appartiennent à des époques diverses, peuvent, comme les tombeaux du général Foy et du général Gobert, servir à marquer les transformations qui s'étaient accomplies dans sa pensée entre son retour de Rome et la fin de la restauration. La statue de Racine, qui se voit aujourd'hui à La Ferté-Milon, est une conception majestueuse et sereine. Le poète, dans l'attitude de la méditation, est enveloppé d'un manteau, comme un personnage antique. Quoique le choix du costume ne soit pas justifié, c'est à peine si l'on y pense; la beauté du visage attire et enchaîne le regard du spectateur, si bien qu'on oublie la date de la figure et l'inexactitude de l'ajustement. Tout en

respectant les portraits de Jean Racine venus jusqu'à nous, David paraît avoir songé en même temps au buste de Virgile qui se voit au musée du Capitole. En combinant ces deux natures, il a fait un ouvrage digne des meilleurs temps de la statuaire. La tête, modelée avec finesse, s'accorde très bien avec le caractère et le génie du poète. Élégance, douceur, méditation, tout se trouve réuni dans le masque de cette figure. Lorsque David conçut la statue de Jean Racine, il n'avait pas encore rompu d'une manière définitive avec les traditions de l'antiquité, et l'on sent, en contemplant cet ouvrage, qu'il tient compte de l'idéal, et ne veut pas le sacrifier à l'expression littérale de la réalité. Ceux qui mettent au-dessus de tout la vérité historique reprocheront à cette figure l'infidélité du costume, et le principe une fois admis, je serais obligé de leur donner raison; mais, sans contester l'importance de l'exactitude historique, je crois pouvoir placer le choix du costume après le choix des lignes et l'expression poétique. Aussi la statue de Racine me paraît-elle mériter les plus grands éloges, car elle est belle dans l'acception la plus élevée du mot, et si elle manque de vérité dans le sens historique, elle est vraie dans le sens philosophique. Elle représente avec une fidélité merveilleuse la nature des pensées dont le poète s'est nourri pendant toute sa vie. Il y a dans le visage plus de méditation que d'ardeur, et les œuvres du poète sont là pour attester que le statuaire ne s'est pas trompé. Devant cette vérité supérieure, toutes les objections de détail signifient peu de chose. L'image de Racine, telle que David l'a conçue, s'adresse à l'intelligence en même temps qu'aux yeux, et dans les arts du dessin ce sera toujours un signe de puissance. Les statuaires qui ne parlent qu'aux yeux, qui sacrifient aux détails de l'érudition la représentation de l'idée, n'occupent jamais dans l'histoire le même rang que les statuaires épris de la beauté intellectuelle et résolus à l'exprimer. Or, bien que David ait souvent négligé, souvent méconnu l'idéal, on peut affirmer qu'il en a tenu compte dans l'image de Racine. Il s'est pénétré de son génie, et s'est attaché à traduire l'impression qu'il avait reçue. L'accomplissement d'une pareille tâche n'est pas chose facile, et, lorsqu'elle est menée à bonne fin, l'auteur a droit aux suffrages de tous les gens de goût.

La statue de Pierre Corneille, placée à Rouen, est loin, à mon avis, de mériter les mêmes éloges que la statue de Racine, bien qu'elle se recommande par une habileté singulière. La tête et les mains sont modelées de manière à prouver que l'auteur connaît tous les secrets du métier; mais l'attitude de la figure manque de simplicité. Le poète est représenté, non pas méditant, mais composant, ce qui

est fort différent, et la façon dont il tient son crayon n'est pas précisément naturelle. A parler franchement, le caractère théâtral de cette figure s'accorde assez mal avec ce que nous savons des habitudes de Corneille. Tous ses contemporains le représentent comme un homme ennemi de toute affectation, simple dans ses manières, ne cherchant jamais à se faire remarquer, si ce n'est par ses œuvres. La figure composée par David contredit quelque peu la figure esquissée par Fontenelle. Il est difficile de se représenter l'auteur de *Cinna* le jarret tendu, le bras droit abaissé sur la cuisse, traçant au crayon les pensées qui se pressent dans son cerveau. Chacun conviendra que c'est là, pour un poète qui compose, une attitude un peu gênante. Je reconnais avec empressement que toutes les parties du costume sont rendues avec une fidélité scrupuleuse, de manière à contenter les érudits. Quant au manteau jeté sur les épaules du poète, il me semble aussi difficile à justifier que le mouvement de la figure. Cependant il me reste à exposer une objection plus grave que toutes les précédentes. David, qui avant son départ pour Rome avait étudié l'anatomie avec Béclard, son compatriote, s'était passionné, dans les dernières années de la restauration, pour les doctrines de Gall et de Spurzheim. Son engouement pour la phrénologie explique le développement singulier qu'il a donné au front de Corneille; mais le goût et le bon sens réprouvent une telle exagération. En dépit de la phrénologie, le développement du front n'est pas le signe irrécusable du génie. Il faut encore reconnaître que ni Gall ni Spurzheim n'ont jamais rien avancé de pareil, et que la phrénologie sérieuse ne se prête pas à cette conclusion : elle s'attache à des rapports géométriques parfaitement indépendans de la hauteur du front. Or David a donné à Corneille, non pas le front d'un homme de génie, mais celui d'un hydrocéphale. L'espace compris entre la racine du nez et la naissance des cheveux est égal au reste du visage, ce qui ne s'est jamais vu chez un homme dont le cerveau est en bonne santé. Le masque du *Jupiter Olympien,* placé au musée du Vatican, satisfait aux conditions géométriques formulées par la phrénologie et ne ressemble guère au masque de Corneille. Nous devons regretter que David n'ait pas trouvé parmi ses amis un homme assez éclairé, assez franc, pour lui signaler cette méprise, car, malgré l'absence de simplicité, il y a beaucoup à louer dans cette figure. Le développement du front a quelque chose de monstrueux pour ceux qui connaissent la doctrine de Gall, et n'a rien de beau pour ceux qui l'ignorent. Y chercher le signe du génie, c'est dénaturer les données de la science et méconnaître d'ailleurs les lois de la beauté.

Deux statues placées au Havre, *Bernardin de Saint-Pierre* et *Casimir Delavigne*, nous montrent David s'efforçant de plus en plus de donner à la sculpture un accent populaire. Si l'on ne s'attache qu'à l'exécution matérielle, ces deux ouvrages se recommandent par un égal mérite. Si l'on tient compte du bonheur de l'expression, la statue de Bernardin de Saint-Pierre est très supérieure à celle de Casimir Delavigne. On sait que l'auteur de *Paul et Virginie* était d'une beauté remarquable. Son visage, empreint d'une douce mélancolie, encadré dans une chevelure longue et soyeuse, excitait partout la sympathie et l'admiration. C'était donc pour la sculpture une excellente donnée. David, en modelant cette poétique figure, n'a répudié aucun détail du costume moderne, et il a su l'assouplir de façon à laisser voir la forme du corps. Le visage est plein de grâce et de majesté. Un sourire triste et indulgent erre sur les lèvres du vieillard. Il s'agissait d'exprimer son plus beau titre de gloire, de rappeler à notre pensée le livre qui assure la durée de son nom. Les rêves du savant sont à peine protégés par l'éclat et l'harmonie du style; la renommée du poète a seule survécu à ce grand naufrage. Quand les *Études sur la Nature* seront oubliées depuis longtemps, on lira encore avec émotion, avec enchantement, l'histoire de Paul et Virginie. Pour figurer ce touchant et gracieux ouvrage, David a placé aux pieds de Bernardin deux enfans nouveau-nés endormis dans un berceau fait de feuilles de palmier. Ces deux petites créatures, pour qui la vie vient de commencer, sont d'une beauté charmante, et révèlent le nom du poète aux mémoires les plus paresseuses. Ce berceau, où sommeille l'innocence, comptera sans doute parmi les conceptions les plus ingénieuses de l'art moderne. Il y a dans cette idée quelque chose de spontané qui s'adresse au cœur, et l'attendrissement du spectateur n'est pas une émotion passagère. Toutes les parties de cette conception vraiment poétique soutiennent victorieusement l'examen le plus attentif. Le regard se promène avec bonheur des enfans au vieillard et ne se lasse pas d'admirer la souplesse et la variété du travail. Le projet conçu par David est un projet heureux, et sa main n'a pas trahi sa volonté. Il a mis au service d'une intention excellente un savoir profond, une habileté consommée, et son œuvre est si naïve, qu'elle semble n'avoir rien coûté. En sculpture comme en poésie, c'est là un des plus beaux triomphes que l'auteur puisse souhaiter. Je regrette seulement que la statue de Bernardin ait été coulée en bronze. Je crois que la pensée de David aurait trouvé dans le marbre un interprète, sinon plus fidèle, au moins plus naturel. Le choix de la matière n'est pas indifférent, et le marbre fouillé par le ciseau exprime plus facilement que le bronze une idée gracieuse. Je sais que sous notre ciel pluvieux le

marbre est exposé à de fréquentes et cruelles blessures. Cependant je persiste à croire que le carrare convenait mieux que le bronze à l'auteur de *Paul et Virginie*. Son mélancolique sourire aurait pris sous le ciseau une tendresse que le métal n'a pu lui donner.

La statue de Casimir Delavigne est loin à mes yeux de pouvoir se comparer à la statue de Bernardin de Saint-Pierre. Cette infériorité s'explique par deux raisons. En premier lieu, l'auteur des *Messéniennes* n'offrait pas à la sculpture autant de ressources que l'historien de *Paul et Virginie;* en second lieu, David, entraîné par son amour de la popularité, a sacrifié les lois de l'harmonie linéaire à l'expression d'une pensée patriotique, très louable assurément, mais traduite d'une manière malheureuse. Casimir Delavigne étreint le drapeau tricolore. En sculpture, un drapeau n'a rien qui puisse plaire aux yeux, et pour la pensée, lors même qu'il s'agit de rappeler les *Messéniennes,* il faut trouver un autre moyen. David a voulu dire sans doute que dans Casimir Delavigne le poète lyrique domine le poète dramatique. Admettons qu'il ait eu raison, et son avis trouverait de nombreux contradicteurs; admettons que l'ode sur Waterloo, l'ode sur Jeanne d'Arc soient très supérieures à *l'École des Vieillards*, aux *Enfans d'Édouard :* est-ce un motif suffisant pour représenter Casimir Delavigne étreignant le drapeau national? Il y a dans une telle conception quelque chose qui ne relève pas des arts du dessin, et qui demande un commentaire. Or un tableau, une statue qui ont besoin d'être expliqués, qui ne s'expliquent pas par eux-mêmes, sont nécessairement mal conçus. Je n'ai pas la prétention d'indiquer comment David aurait pu révéler sa préférence pour le poète lyrique; je me borne à dire que le drapeau me semble une invention malheureuse. La tête de Casimir Delavigne, entre les mains les plus habiles, ne pouvait devenir belle; aussi je ne m'étonne pas que dans la statue qui nous occupe, elle manque de grandeur et d'harmonie. Le front, bien qu'élevé, ne laisse pas deviner une intelligence très vive; les yeux sont tristes plutôt que pensifs, les pommettes saillantes. Avec de telles données, qu'il fallait respecter, le statuaire ne pouvait composer un visage imposant. C'est un portrait fidèle, très digne d'éloges assurément, mais qui ne se recommande que par l'habileté de l'exécution. Lors même que le drapeau serait supprimé, et cette élimination donnerait à la figure une simplicité qui lui manque, cet ouvrage n'offrirait pas un bien vif intérêt. Il faut accepter les choses pour ce qu'elles sont, et ne pas chercher à les transformer. Casimir Delavigne, qui a laissé dans notre littérature le souvenir d'un homme laborieux, dévoué à l'étude, parfois ingénieux, mais toujours dépourvu de grandeur, ne se prête pas à la sculpture. De quelque manière qu'on l'envisage, on ne trouve pas

en lui ce que demandent le marbre et le bronze, un ensemble de lignes harmonieuses. Aussi je ne m'étonne pas que David n'ait pas réussi à composer une statue majestueuse avec l'auteur des *Messéniennes*. Abstraction faite du drapeau, que je n'accepte pas, je reconnais qu'il a traité avec beaucoup d'adresse les diverses parties de son œuvre. Les mains sont belles et modelées avec fermeté, le vêtement a de l'ampleur et de la souplesse. Je crois vraiment que le statuaire a fait tout ce qu'il pouvait faire, mais on trouve rarement une tête aussi belle que celle de Bernardin de Saint-Pierre.

Avant d'aborder les ouvrages qui ont occupé David dans les dernières années de sa vie, il me semble important de rappeler deux charmantes figures, moins connues que bien des statues du même auteur qui sont loin d'offrir le même intérêt et la même pureté : je veux parler de la *Jeune Fille au tombeau de Botzaris* et de *l'Enfant à la Grappe*. La première de ces deux figures, donnée à la Grèce, aurait été mutilée, d'après le récit de quelques voyageurs, et vraiment ce serait grand dommage, car David n'a jamais rien fait d'aussi élégant. J'ai dit qu'il vantait Jean Goujon sans essayer de marcher sur ses traces. Cette jeune fille, malgré son élégance, n'a rien à démêler avec les naïades de la fontaine des Innocens. C'est une création ingénieuse et touchante, d'une simplicité qui rappelle les meilleurs temps de la statuaire; mais l'âge même de la figure prouve que David, en la composant, cherchait plutôt la vérité que la beauté. Elle n'a pas plus de douze ans, et sa puberté incomplète donne au torse et aux membres quelque chose d'un peu grêle. Cet âge indécis, qui n'est plus l'enfance et qui n'est pas encore la nubilité, est pour le statuaire une donnée difficile à traiter. David s'en est tiré à son honneur, et je crois même qu'il n'a jamais rien conçu de plus heureux ni de plus vrai. Dans l'étude et l'imitation de la nature, le ciseau ne peut aller plus loin; mais Jean Goujon n'a jamais traité une pareille donnée, parce qu'elle n'offre pas l'épanouissement complet de la beauté. Quant au mouvement de la figure, il s'accorde à merveille avec l'idée que David a voulu exprimer : l'enfance épelant le nom glorieux d'un héros. La jeune fille, à demi couchée, suit du doigt les lettres gravées sur le marbre tumulaire, et son visage exprime la curiosité. David a franchement accepté le caractère grêle de la nature à cet âge, et tous ses efforts se sont concentrés sur l'exactitude littérale de l'imitation. Sans approuver sa résolution, je dois dire qu'il a réussi au-delà des plus hardies espérances. S'il n'a pas fait à l'idéal toutes les concessions que le goût réclame, il a du moins modelé une figure d'une charmante ingénuité, dont toutes les parties révèlent un savoir profond. Les genoux et les malléoles sont un peu anguleux : ainsi le voulait la donnée choisie par l'au-

teur. Les omoplates dessinent leur forme au lieu de se laisser deviner; il fallait mettre les omoplates d'accord avec les genoux et les malléoles. Qu'on accepte ou qu'on répudie le parti auquel il s'est arrêté, on est obligé d'admirer son habileté. Il a surmonté avec bonheur toutes les difficultés d'un tel sujet, et parmi les statuaires contemporains de notre pays, je n'en sais pas un qui ait résolu un pareil problème. Ni l'antiquité, ni la renaissance n'ont essayé de représenter la puberté naissante. A ces deux époques, l'art voulait des formes achevées, ou du moins des formes empreintes d'un caractère précis, des enfans, des filles nubiles, des hommes arrivés à la virilité. Ainsi, dans le groupe du *Laocoon*, les fils du grand-prêtre n'ont pas le caractère de l'adolescence. Sans l'amoindrissement des proportions, ils se distingueraient à peine de leur père. Évidemment c'est une faute; mais cette faute ne blessait pas l'antiquité, qui dans l'art sacrifiait volontiers à la beauté toutes les autres conditions du sujet. La *Jeune Fille au tombeau de Botzaris* ne relève donc pas de la tradition : c'est une œuvre toute moderne, expression fidèle de la réalité, qui par ce mérite unique étonne et charme les connaisseurs.

L'Enfant à la Grappe, par la conception, sinon par l'exécution, se rattache aux souvenirs poétiques de la Grèce. La figure n'a guère que deux ans. Debout sur la pointe des pieds, elle essaie d'atteindre au fruit qu'elle convoite; ses bras sont tendus avec toute l'énergie que donne la gourmandise. Il y a sur la panse des amphores décrites par Théocrite, et que les pâtres se disputent en jouant de la flûte, des sujets dans ce goût simple et naïf. David n'a pas traité cette donnée avec moins de bonheur que la donnée précédente. Il a représenté l'enfance avec autant d'habileté que la puberté naissante. La poitrine et le ventre sont des prodiges de vérité. Au point de vue de la statuaire, *l'Enfant à la Grappe* est un choix mieux inspiré que la *Jeune Fille au tombeau de Botzaris*. J'ai déjà dit pourquoi David, avec une sagacité que nous devons louer, a reproduit tous les caractères de l'enfance et n'a pas tenté d'atténuer ce qu'ils ont de singulier pour l'ignorance. Ainsi le torse, pour des yeux qui ne sont pas familiarisés avec les modèles de cet âge, paraît trop long, les membres inférieurs semblent trop courts; mais c'est là précisément le vrai type de l'enfance. Et si j'énonce en toutes lettres cette prétendue singularité, c'est que je l'ai entendu signaler plus d'une fois comme un sujet de reproche. L'antiquité n'avait pas méconnu le type exprimé par David avec tant de fidélité. Il me suffit de rappeler l'*Hercule enfant* que nous avons au Louvre. Je pourrais citer un bas-relief qui se voit à Reims sous la voûte de la porte de Mars, et qui représente Rémus et Romulus allaités par la louve. Dans ces deux ouvrages, la longueur relative du torse et des membres inférieurs

s'accorde avec la nature. Ce qu'il faut louer sans réserve dans *l'Enfant à la Grappe* après la simplicité de la donnée, c'est la vérité de la pantomime. Les yeux et la bouche expriment la gourmandise, et tout le corps tendu vers le fruit envié s'associe à l'expression du même sentiment. Les éloges nombreux et légitimes accordés à cette figure ont fait croire à quelques esprits peu clairvoyans que dans la statuaire le choix du sujet importe peu, et que tout dépend de l'exécution. C'est une erreur facile à réfuter, car dans cette admirable composition la simplicité de la donnée n'a pas moins de valeur que la précision de la forme. Qu'une telle donnée n'ait pas coûté de longues méditations, que l'auteur n'ait eu qu'à regarder son enfant essayant ses forces pour contenter sa gourmandise, je le crois volontiers. Le choix de cette donnée n'en est pas moins une preuve de goût, puisque cet épisode de la vie de famille se prête merveilleusement au développement de la forme. Il est vrai que, pour en tirer parti, pour lui donner de l'importance, il faut posséder une main très habile en même temps qu'un œil très attentif. Pour traiter un sujet complexe, l'habileté de la main n'est pas moins nécessaire; seulement l'œil est souvent moins sévère, parce que l'intelligence ne saisit pas aussi vite l'intention de l'auteur.

Le *Philopœmen* placé aux Tuileries est peut-être l'ouvrage où se révèle avec le plus d'évidence le savoir profond acquis par David pendant les premières années de son séjour à Paris. Ses études anatomiques, poursuivies avec persévérance sous la direction de Béclard, l'avaient préparé à la composition de cette figure. Si l'on pouvait, en regardant une statue, oublier un instant l'importance de la beauté dans les arts du dessin, on accorderait à ce *Philopœmen* des éloges sans réserve, car le torse et les membres du guerrier sont modelés avec une fermeté magistrale. Le visage exprime à la fois la souffrance et la résolution. A ne considérer que le côté scientifique de l'exécution, il semble difficile de trouver dans cette œuvre le sujet d'un reproche, ou même d'une objection; mais l'importance de la beauté ne peut s'effacer de notre souvenir, et nous sommes forcé de reconnaître que si le *Philopœmen* se recommande par une rare habileté, il ne satisfait pas aux conditions de l'harmonie linéaire. L'action choisie par l'auteur est fidèlement exprimée, le mouvement du héros qui arrache le fer de sa blessure est pleinement justifié; cependant cette figure ne saurait être proposée pour modèle. Malgré tous les mérites que je viens de signaler, elle ne contente pas le regard des connaisseurs; elle est vraie sans être belle. Or je pense, malgré la nature de l'action choisie, qu'il ne fallait pas séparer la vérité de la beauté. Vainement viendrait-on me dire qu'un tel sujet ne se prête pas à l'élégance, que l'auteur a bien fait de tout subor-

donner à l'énergie de l'expression. Non-seulement cet argument n'ébranlerait pas ma conviction, mais pour convertir mes contradicteurs, je n'aurais qu'à citer *le Gladiateur mourant* du Capitole, où se trouve résolu le problème de l'harmonie linéaire et de la douleur vivement exprimée. Cette figure assurément ne pèche pas par la froideur, et cependant elle charme par son élégance. Dans le *Philopœmen* de David, tout est sacrifié à l'action. Les deux bras, presque parallèles, sont le premier défaut qui frappe les yeux. Je ne puis blâmer la flexion de la jambe droite, puisqu'elle est non-seulement indiquée, mais commandée par l'avulsion du javelot; mais on peut adresser à toute la figure un reproche plus grave, c'est de manquer d'élévation. Si la forme réelle est fidèlement rendue, si l'on retrouve sans peine dans la nature tout ce que le marbre offre à nos yeux, il n'est pas moins vrai que ni le torse ni les membres n'appartiennent au style héroïque; or la donnée prescrivait le style héroïque. Les détails sont trop nombreux, et les grandes divisions musculaires que nous admirons dans les débris de l'art grec ne sont pas assez franchement accusées. En un mot, le *Philopœmen,* excellent si l'on ne tient compte que de l'imitation, laisse beaucoup trop à désirer sous le rapport de la conception. Il ne suffit pas en effet de reproduire habilement toutes les parties du modèle vivant, il faut d'abord choisir un beau modèle, et dans la composition de cette figure David a négligé le dernier point. Il a demandé au maniement de l'ébauchoir ce qu'il aurait dû demander à la réflexion. Ayant devant lui un modèle vivement accentué, il a cru qu'il ne devait rien chercher au-delà. Malgré les nombreux suffrages qu'a réunis cette figure, je crois qu'il s'est trompé. De quel côté sont venues les louanges? Qui a proclamé, qui a célébré le mérite du *Philopœmen?* Les hommes étrangers aux secrets du métier, qui n'ont jamais entrevu les difficultés de l'imitation, sont demeurés assez indifférens; l'expression énergique et vraie du visage ne les a guère émus, ce qui s'explique sans peine par la nature du sujet : l'action représentée par le statuaire est ignorée du plus grand nombre. Les éloges sont venus de ceux qui ont étudié, qui connaissent la forme humaine, qui ont tenté de l'imiter, qui savent à quel prix on réussit dans une pareille tâche. Les hommes du métier ont vanté très justement l'habileté technique de David; ils n'ont pu vanter l'élévation poétique de son œuvre, et sans élévation poétique, il est impossible d'agir sur la foule. Si le *Philopœmen* charmait le regard, la foule voudrait savoir et saurait bientôt ce qu'il a fait, pour quelle cause il a combattu, pour quelle cause il a souffert. Comme les lignes de cette figure n'attirent pas ses yeux, il est tout naturel que sa curiosité ne soit pas excitée. La plupart des promeneurs ignorent la vie de Philopœmen, et ne tien-

nent pas à la connaître; si l'œuvre de David était belle en même temps que vraie, ils changeraient de sentiment.

J'ai dit que cette figure ne doit pas être proposée pour modèle, et je crois facile de justifier mon opinion. Cependant je ne voudrais pas laisser croire que le *Philopœmen* n'est pas à mes yeux un ouvrage très digne d'attention, très digne d'étude. Quoique David, en le composant, n'ait songé qu'à l'imitation, quoiqu'il ait négligé toute la partie poétique de son art, cette figure occupera toujours un rang très élevé dans l'école française. L'imitation poussée à ce point révèle un tel savoir, une telle persévérance, que, sans dispenser de l'invention, elle excite la sympathie de tous les esprits studieux. Elle ne remplace pas l'élévation du style, mais elle atténue les regrets que nous inspire l'oubli de cette condition impérieuse. Si la main qui a modelé cette figure eût été guidée par une imagination éprise de la beauté, nous aurions un chef-d'œuvre. La beauté manque, il nous reste une imitation fidèle et savante du modèle vivant. En étudiant le *Philopœmen*, les jeunes statuaires apprendront en même temps jusqu'où peut aller l'habileté technique, et combien elle est insuffisante lorsqu'on la sépare de l'invention et de l'élévation du style. Ils ne peuvent espérer de se montrer plus habiles; c'est une raison de plus pour s'attacher à l'invention, pour choisir avant d'imiter, pour concilier l'harmonie linéaire avec la vérité de l'expression. C'est à cette condition seulement qu'il leur sera donné d'émouvoir. Aux sujets héroïques le style héroïque. Tous ceux qui l'oublieront produiront des œuvres incomplètes. Le *Philopœmen* ne laisse aucun doute à cet égard; c'est un argument sans réplique. L'imitation n'ira jamais plus loin, jamais la nécessité de l'invention ne sera mieux démontrée.

Le fronton du Panthéon a soulevé plus d'une objection. Cependant, si ce n'est pas un ouvrage à l'abri de tout reproche, c'est une composition qui témoigne d'une rare habileté. Le plus grave reproche qu'on ait adressé à David, c'est d'avoir choisi tous ses personnages, à l'exception d'un seul, parmi les hommes du XVIIIe siècle. Cette accusation n'est pas sans valeur, et doit être prise en considération. La légende inscrite au fronton : aux grands hommes la patrie reconnaissante, conseillait en effet de ne pas restreindre au siècle dernier le choix des personnages. Que le XVIIIe siècle, malgré les attaques nombreuses dirigées contre lui depuis quelques années, doive compter parmi les plus glorieux de notre histoire, ce n'est pas moi qui le contesterai. Je ne comprends pas même qu'on ait essayé de mettre en doute la grandeur de ses vœux et la légitimité de ses conquêtes. Le maudire, c'est tout simplement nier le progrès et demander la résurrection du passé. Toutefois, quelle que soit l'im-

11476

portance du XVIIIe siècle, il ne convient pas d'omettre, même dans un fronton, les siècles qui l'ont précédé. La France ne commence pas avec l'*Encyclopédie*, avec la constituante. Je m'explique sans peine la préoccupation de David. La date de son œuvre nous dit assez clairement quelle était sa pensée. La branche aînée des Bourbons venait de tomber après une lutte obstinée soutenue pendant quinze ans contre l'esprit nouveau, contre les principes de 89. Il faut donc voir dans le fronton du Panthéon une protestation de l'esprit nouveau contre la résurrection du passé. Reste à savoir si la sculpture peut sans danger pour elle-même s'attribuer un rôle politique. Pour ma part, je ne le crois pas, car une pensée de cette nature gravée dans la pierre, comprise sans effort des contemporains, devient facilement obscure pour les générations suivantes. Les partis disparaissent, la sculpture demeure, et le fronton a besoin de commentaires. Il est plus sage de laisser à la parole le soin de démontrer que le passé ne peut revivre. A chacun sa tâche, à chacun son rôle. Aux orateurs, aux écrivains la défense de l'esprit nouveau; aux statuaires, la représentation des grands hommes qui ont servi la patrie de leur plume ou de leur épée, des magistrats intègres, des savans dévoués, des hommes d'état pénétrés de leurs devoirs, sans acception d'époque, sans préoccupation de parti. La pierre, qui résiste aux morsures du temps et transmet aux générations futures l'expression de la reconnaissance publique, doit parler autrement que l'orateur; David ne s'en est pas souvenu, peut-être même l'a-t-il toujours ignoré. En limitant le choix de ses personnages au XVIIIe siècle, il obéissait fidèlement à la pensée qui avait pris possession de son esprit pendant son séjour à Rome. Il avait rêvé pour son art un rôle populaire, un rôle politique; il défendait à sa manière les principes de 89, parce que ces principes ralliaient toutes les espérances, tous les vœux de la génération nouvelle. Je crois sincèrement qu'il s'est trompé, mais sa méprise est facile à expliquer pour nous, qui ne sommes séparés de la composition de son œuvre que par un espace de vingt ans.

Le reproche une fois admis, et je ne pense pas qu'on puisse le réfuter, on se demande comment David aurait exprimé la reconnaissance du pays pour tous les grands hommes qui l'ont honoré. La question posée dans ces termes serait insoluble : aussi n'essaierai-je pas de la discuter. Si l'on veut prendre la peine de l'envisager sérieusement et d'en pénétrer le sens général, on la voit bientôt se simplifier. Qu'on s'élève au-dessus des préoccupations de parti, et l'équité devient facile. Charlemagne et saint Louis, qui n'avaient pas deviné les principes de 89, ont pourtant fait beaucoup pour la France. Richelieu et Colbert ont des droits à la reconnaissance du

pays, quoiqu'on ne puisse louer le caractère libéral de leur volonté. A l'époque où ils vivaient, s'ils avaient rêvé pour la France ce que souhaitaient Turgot et Necker, ils n'auraient pas été compris. Chercher dans le passé l'image du présent, c'est la plus sûre manière de n'y rien comprendre et de le condamner injustement. Chaque siècle a son rôle, et quiconque l'oublie doit renoncer à parler des personnages historiques. L'esprit moderne vaut mieux que l'esprit du moyen âge : qui pourrait en douter, sans s'exposer à la raillerie de tous les hommes de bon sens? Cependant, pour comprendre l'esprit du moyen âge, il faut, par un effort de pensée, oublier un instant l'esprit moderne. La législation de Charlemagne et de saint Louis, qui nous semble oppressive, était libérale pour les IXe et XIIIe siècles. On peut dire, sans épigramme, qu'elle marque le progrès de la justice vers l'équité. C'en est assez pour mériter la reconnaissance de la nation. Je n'exige pas que le sculpteur chargé de composer un fronton pour le Panthéon étudie comme un historien, comme un philosophe, l'esprit du moyen âge et l'esprit moderne : son temps est pris par d'autres soins; mais les idées que je viens d'indiquer sont au fond de tous les esprits qui attachent quelque importance à la signification du passé. David, pour les mettre en œuvre, n'était pas obligé de les découvrir par lui-même. Il n'aurait eu qu'à consulter les hommes qui connaissent et savent interpréter les siècles révolus. Quelques heures d'entretien auraient suffi pour l'éclairer, pour l'édifier. Il n'a pris conseil que de lui-même, et je ne m'étonne pas qu'il se soit fourvoyé dans une question dont les termes ne lui étaient pas familiers. Malgré son ardeur pour l'étude, il n'avait pas réussi à combler les lacunes de son éducation première. Les travaux techniques de sa profession ne lui laissaient pas assez de loisir pour apprendre par lui-même ce que son père n'avait pu lui enseigner. Il embrassait avec ardeur les idées qui lui semblaient vraies, et ne prenait pas toujours le temps d'en éprouver la vérité, ou d'en mesurer la portée. Par les traditions de sa famille, par ses amitiés, il se sentait entraîné vers les principes de 89, et son admiration pour la constituante le rendait injuste et dédaigneux pour les siècles précédens.

Toutes les objections que je viens d'exposer ne concernent que la composition du fronton. Je n'ai pas essayé d'en atténuer la gravité, car lorsqu'il s'agit d'un artiste aussi éminent que David, l'extrême justice est sans dangers. Si la partie philosophique de ce grand ouvrage laisse beaucoup à désirer, en revanche l'exécution des figures étonne tous les hommes du métier par la hardiesse et la fermeté. Il n'y a pas une tête qui soit traitée avec négligence; c'est une suite de portraits excellens. Parmi ces personnages, un seul, je l'ai dit,

appartient à l'ancienne France, c'est Fénelon. Quoique j'admire sincèrement les idées libérales répandues dans le *Télémaque*, malgré ma sympathie pour le gouvernement de Salente, qui passe à bon droit pour une critique du gouvernement de Louis XIV, j'ai peine, je l'avoue, à m'expliquer la présence de Fénelon. Bien d'autres avant lui ont aimé, ont défendu la liberté. S'il mérite de figurer parmi les précurseurs de la constituante, il n'est point seul à mériter cet honneur. A part cette singularité, toutes réserves faites en faveur de l'équité historique, on peut, on doit louer le côté plastique du fronton. La figure de la France distribuant des couronnes à ses plus glorieux enfans est grande et belle. La tête pleine de sérénité, la bouche largement modelée, le regard majestueux et bienveillant, font de ce personnage, qui domine la composition tout entière, une des œuvres les plus imposantes et les plus vraies de la sculpture moderne. On peut citer les bras de la France comme des morceaux à l'abri de tout reproche. La division adoptée par David me paraît ingénieuse et sensée : à droite, les hommes d'action, les guerriers; à gauche, les hommes de science, les philosophes, les magistrats. Rousseau et Voltaire sont finement caractérisés; Malesherbes, j'en conviens, plairait davantage, si l'auteur ne se fût avisé de le coiffer d'un bonnet carré. On aura beau me dire que cette coiffure est le signe distinctif de la magistrature, je ne me rendrai pas à cet argument. Ce qui demeure évident pour moi, c'est que le bonnet carré de Malesherbes produit une impression désagréable, et qu'il eût mieux valu le représenter tête nue. Monge, Laplace, Condorcet, Cuvier, ne sont pas traités avec moins d'habileté que Rousseau et Voltaire. Toutes ces physionomies sont empreintes d'un caractère individuel, et l'on voit que l'auteur n'a rien abandonné au caprice. Il a recueilli pour chaque figure de nombreux documens et les a mis en œuvre avec une fidélité scrupuleuse. Ceux qui ont pu contempler de près toutes ces têtes, d'une exécution si savante, quand l'échafaudage n'était pas encore enlevé, savent avec quelle sagacité l'auteur a sacrifié, je veux dire simplifié, tout ce qui ne devait pas être aperçu d'en bas. Il avait franchement accepté les conditions de la sculpture monumentale. Aussi tout ce qu'il a voulu montrer s'aperçoit sans peine, malgré l'espace considérable qui sépare le fronton de l'œil du spectateur. Le général Bonaparte, Desaix, Hoche, Marceau, étudiés avec le même soin que les figures de gauche, rendus avec le même bonheur, prouvent que David attachait la plus haute importance à la perfection plastique de cet immense ouvrage. Après avoir semé son nom dans toutes les grandes villes de France, il s'agissait pour lui de le graver en caractères ineffaçables au fronton du Panthéon. Cette glorieuse ambition n'a pas été déçue : l'apo-

théose des grands hommes couronnés par la patrie sera certainement pour les générations futures, comme pour la nôtre, un des plus solides fondemens de la renommée de David. Si la conception, en effet, ne peut être approuvée par ceux qui connaissent notre histoire, si les personnages réunis autour de la France n'offrent aux spectateurs qu'un enseignement incomplet, la beauté, la variété des têtes suffisent à captiver l'attention. Le costume moderne, accepté par David dans toute sa vérité, est devenu sous sa main quelque chose de souple et d'élégant. Sans rien dénaturer, il a trouvé moyen de plaire aux yeux de la foule et de contenter les érudits.

Le problème résolu par David dans le fronton du Panthéon n'est pas de ceux qui attirent les artistes vulgaires. Les difficultés que présente à la sculpture l'uniforme de nos armées auraient découragé un homme moins résolu, et les personnages militaires n'auraient pas de date certaine. Monge, Laplace et Cuvier ne se prêtaient pas plus facilement au travail de l'ébauchoir. David a compris en cette occasion la nécessité d'exprimer sans restriction tous les détails de la réalité, et cette conviction lui a porté bonheur. S'il eût adopté en effet un parti différent, s'il eût essayé de corriger, d'altérer le costume moderne, sa composition n'aurait pas de caractère historique. Je crois donc que le parti choisi par lui était le plus sage. Une pensée dominait son esprit : agir sur la foule et lui rappeler les souvenirs glorieux de 89, les grands principes débattus par la constituante, les victoires remportées par les soldats de la France nouvelle. Pour réaliser une telle pensée, la fidélité du costume était indispensable. En pareil cas, les conditions de l'harmonie linéaire doivent fléchir devant les conditions morales imposées à l'auteur. Je me hâte d'ajouter que David, malgré la fidélité du costume, n'a pas offert à nos regards un ensemble de lignes que le goût réprouve. Si l'on consent à se placer à son point de vue, on arrive à penser qu'il a fait tout ce qu'il pouvait faire. Sans doute le but qu'il se proposait n'était pas la vérité même, il n'avait pas compris d'une manière assez large la destination du Panthéon; mais ce but une fois accepté, la justice nous oblige à dire que David l'a touché.

Les bustes de David ont acquis depuis longtemps une célébrité européenne, et le mérite de ces ouvrages est facile à démontrer. Ils ne se recommandent pas tous par la même pureté, la même simplicité; il n'y en a pas un où ne se révèle une singulière puissance de modelé, pas un qui n'intéresse et n'enchaîne l'attention par un accent individuel. Dans cette série si variée figurent des hommes illustres de toutes les nations, et l'on peut affirmer, sans crainte d'être démenti, que personne parmi les sculpteurs contemporains n'a réussi comme David à exprimer le caractère par la physionomie.

Il avait fait du masque humain une étude approfondie, et saisissait avec une rare sagacité tous les signes de la passion ou de la pensée. Les bustes de Chateaubriand et de Béranger, de Bentham et de Fenimore Cooper, sont des œuvres accomplies, et je crois difficile non-seulement de les surpasser, mais de les égaler. Malheureusement l'auteur de ces admirables portraits a voulu pousser trop loin l'interprétation des caractères individuels, et son engouement pour la phrénologie a plus d'une fois égaré sa main. Pour justifier le reproche que je viens d'énoncer, il me suffira de citer les bustes de Goethe et de Victor Hugo. En modelant ces deux derniers portraits, David a donné au front une telle importance, un tel développement, que toute l'ordonnance du visage en est troublée. Et comme la tête de Goethe est trois fois grande comme nature, celle de Victor Hugo deux fois au moins, les dangers de la phrénologie appliquée à la statuaire frappent les yeux des ignorans aussi bien que ceux des hommes éclairés. Les ignorans s'étonnent et se récrient sans deviner l'origine de leur mécontentement, les hommes éclairés signalent sans hésiter la cause de leur déplaisir. Au fond, c'est toujours le même avis; c'est toujours au développement exagéré du front qu'il faut rapporter la singularité de ces deux ouvrages. Le défaut que j'indique est d'autant plus regrettable, que les bustes de Goethe et de Victor Hugo se recommandent d'ailleurs par une grande finesse d'exécution. Si le front était ramené aux proportions que le bon sens avoue, ils exciteraient, je n'en doute pas, une admiration unanime. Les yeux et la bouche sont traités avec un savoir profond; mais il est trop évident que la phrénologie a passé par là. David, dont le regard était si pénétrant, la main si docile, après avoir modelé fidèlement ce qu'il voyait, a tout à coup changé de méthode pour exprimer ce qui lui semblait nécessaire au lieu de ce qu'il avait aperçu. Comment concilier *Faust* et *Notre-Dame de Paris* avec un front pareil à ceux que nous voyons? La phrénologie, telle du moins que David la concevait, voulait pour de telles œuvres un front colossal, et la main de l'auteur a docilement reproduit l'erreur de sa pensée. Les portraits de Tieck et de Rauch sont plus simplement conçus. Ceux de Berzélius et d'Arago méritent le même éloge. En somme, dans cette galerie si nombreuse, malgré les fautes que j'ai relevées, l'admiration trouve à s'exercer librement, et l'Europe à cet égard est du même avis que la France.

Quelques médaillons aussi grands que nature, ceux de Casimir Périer, de Gohier, de Rouget de Lisle, sont à bon droit considérés par les connaisseurs comme des modèles de précision et de vérité. Taillés dans le marbre, traités largement, ils ne laissent rien à désirer sous le rapport de la souplesse et de la vie. Les médaillons en

bronze, qui se comptent par centaines, sont tout au plus tiers de nature. Je me souviens d'avoir lu quelque part qu'ils étaient au nombre de cinq cents, et tous aussi grands que le modèle réel. Une telle collection suffirait à fondre l'artillerie d'un vaisseau de ligne, et l'homme d'esprit qui a commis cette bévue s'est laissé emporter trop loin par sa fantaisie. Au reste, cette méprise en compense une autre qui n'a jamais été relevée. L'écrivain ingénieux et morose qui se plaignait avec amertume de la camaraderie littéraire faisait des médaillons de David des portraits de poche. Or tous ceux qui les ont vus savent qu'ils trouveraient difficilement place même dans la poche d'un gilet de l'ancienne cour. La vérité se trouve entre ces deux exagérations. A proprement parler, ces médaillons ne sont que des esquisses; mais les traits caractéristiques de chaque physionomie sont aussi vivement, aussi fidèlement rendus que dans une œuvre de longue haleine. Modelés en cire ou en terre, le plus souvent dans l'espace de trois ou quatre heures, la rapidité du travail n'y a laissé aucune trace. Les détails sont négligés, et la prestesse de l'exécution n'enlève rien à l'harmonie du visage. Sous le rapport de l'expression, ils peuvent se comparer aux meilleurs bustes de l'auteur, et par bonheur ils n'ont rien à démêler avec la phrénologie. Dans cette galerie familière, tout est fait d'après nature, rien n'est livré au caprice, rien n'est altéré par les données mal comprises d'une science nouvelle. La laideur même est respectée, mais sous la main de David elle s'éclaire du rayonnement de l'intelligence et ne blesse plus les yeux. Presque tous les modèles ont posé; aussi ces portraits peuvent-ils être consultés en toute sécurité. Quelques médaillons pourtant sont exécutés d'après des dessins ou des miniatures; je citerai ceux de Kléber, du général Bonaparte, d'après Guérin de Strasbourg, admirables tous deux, celui de Byron, d'après un croquis de Lawrence, qui n'est pas aussi bien venu. Chose digne de remarque, dans cette série si nombreuse on compte à peine quelques noms de femmes, et les portraits féminins laissent beaucoup à désirer. David avait besoin de plans vivement accentués pour travailler à son aise. L'élégance et la grâce ne trouvaient dans son ébauchoir qu'un interprète infidèle. Ses études habituelles expliquent facilement cette lacune de son talent. Comme il s'adressait de préférence aux noms populaires pour établir la popularité de son nom, il avait dû négliger le masque féminin, et quand il a voulu s'en occuper, il n'a pas fait tout ce qu'on pouvait attendre de son habileté. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, je crois même qu'il n'était pas malaisé de le prévoir. Quant à ses autres médaillons, ils seront toujours estimés comme des esquisses hardies, comme des souvenirs précieux, car ils expriment aussi nettement les habitudes de

l'intelligence que les traits du visage, et combien de portraits méritent cette louange?

David est mort le 5 décembre 1855. A-t-il réalisé le vœu qu'il avait formé dès sa jeunesse? A-t-il donné à la statuaire le rôle qu'il avait rêvé pour elle? Si l'on ne consultait que la popularité de son nom, on pourrait dire que son espérance a été comblée; mais, si l'on examine avec attention comment et à quel prix il a conquis cette popularité, il est permis d'affirmer qu'il n'a pas réussi dans son entreprise. Malgré son habileté prodigieuse, il ne lui était pas permis de changer les conditions de son art, et, pour l'accomplissement de son projet, il aurait fallu que ce privilége lui fût accordé. Il a répudié la tradition dans la seconde moitié de sa vie, pour se dérober à toute comparaison et donner au marbre et au bronze un accent tout nouveau. C'était une première faute, car il y aura toujours profit, même pour les plus habiles, à consulter les œuvres des maîtres. Vouloir ne relever que de soi-même est une prétention que le bon sens désavoue. Il s'est jeté dans l'étude exclusive de la nature, et dans ce champ, qui n'embrasse pas l'art tout entier, il a fait preuve d'une rare finesse. La pénétration de son regard, la dextérité de sa main auraient fait de lui un statuaire accompli, si, pour se placer au premier rang, il suffisait de bien voir et de bien imiter. Quant à la beauté proprement dite, qui se compose du choix des formes et de l'harmonie linéaire, je ne crois pas me tromper en disant qu'il ne s'en est jamais préoccupé. La nature était le seul conseiller qu'il interrogeait, et comme dans la nature tout n'est pas beau, comme pour choisir il faut délibérer, comme une heure de réflexion ramène aux maîtres de l'art, guides sûrs et fidèles, et que David avait rompu avec la tradition, il était condamné à ne produire que des œuvres d'une beauté incomplète. En suivant la route qu'il s'était tracée, était-il possible d'aller plus loin? Je ne le pense pas. Résolu à se renfermer dans l'imitation pure, il a épuisé cette donnée. Il ne comprenait pas la vie sans le mouvement, et sacrifiait tout à l'expression de cette conviction. L'élégance des formes le touchait moins que les signes de la force, et cette préférence explique pourquoi ses meilleurs ouvrages étonnent plus souvent qu'ils ne charment. L'œil contemple avec une avide curiosité toutes les parties du modèle vivant, imitées avec une adresse qui ne sera jamais surpassée. La curiosité une fois satisfaite, on se prend à regretter qu'une main si habile n'ait pas été guidée par un goût plus sûr et plus délicat, que tant de savoir ait été dépensé avec si peu de discernement, et le regret que j'exprime ici, je l'ai entendu exprimer par les admirateurs les plus sincères devant le *Philopœmen*, tant il est vrai que l'imitation pure n'est pas le dernier mot de l'art.

Le dédain de la tradition, au lieu d'agrandir la tâche du statuaire en lui laissant plus de liberté, comme le pensait David, la rétrécit infailliblement. Négliger les conseils des maîtres et n'interroger que la nature signifie, pour tout homme qui veut prendre la peine de réfléchir, retour aux premiers temps, à l'enfance de l'art. La statuaire et la peinture ont débuté par l'imitation. Tant qu'elles ne rêvaient rien au-delà, elles n'avaient pas atteint leur maturité. Les tympans, la frise et les métopes du Parthénon, *l'École d'Athènes* et *le Jugement dernier*, expriment de la manière la plus éclatante l'alliance de l'imitation et de l'idéal, en d'autres termes l'obéissance de la main à la pensée. Rompre cette alliance, ordonner à la main de traduire le témoignage des yeux, ce n'est pas, comme on le croit, aller en avant, mais revenir au point de départ. Engagé dans une fausse voie, David a perdu de vue le but suprême. En parlant ainsi, je n'entends pas contester la valeur de son talent : j'ai discuté avec trop de soin le mérite de ses principaux ouvrages pour qu'on m'accuse de dénigrement. Ce qui demeure établi pour moi, c'est que pour toucher le but, il faut à la fois interroger la tradition et la nature. La première sans la seconde mène à l'immobilité; la seconde sans la première ne peut enfanter que des œuvres prosaïques. Bien voir est sans doute un point important; cependant le regard le plus perçant, la main la plus adroite ne dispensent pas de l'étude des maîtres. C'est pour avoir négligé leurs conseils, pour avoir rompu avec eux, que David n'a pas réalisé toutes les espérances qu'il avait données. Il a conquis toute la popularité qu'il pouvait souhaiter. Son ambition était pleinement satisfaite, mais il n'a pas conquis parmi les statuaires le rang auquel il avait le droit d'aspirer. S'il n'eût pas dédaigné le passé, s'il eût choisi pour l'expression de sa pensée une langue toute faite et consacrée par des monumens immortels, au lieu de chercher une langue nouvelle, moins populaire peut-être, moins vantée par la foule, il serait plus grand pour les esprits d'élite, et son nom parviendrait plus glorieux aux générations futures. Il comptera certainement parmi les premiers statuaires de son temps. Pour obtenir l'approbation de la postérité, il aurait fallu réunir la beauté de la forme à la fidélité de l'imitation.

GUSTAVE PLANCHE.

PHYSIOLOGIE

DE LA PRODUCTION DU SUCRE DANS L'ÉCONOMIE ANIMALE.

M. CLAUDE BERNARD ET SES ADVERSAIRES.

De toutes les sciences, celle que les gens du monde devraient le mieux connaître, celle qui peut inspirer le plus de curiosité aux hommes même que leurs occupations, leurs plaisirs ou leurs goûts éloignent des études scientifiques, c'est, sans contredit, la physiologie. Il est sans doute intéressant de savoir d'une manière générale comment se passent les phénomènes célestes, quelles sont les causes des éclipses ou des marées, d'apprendre les grandes divisions des trois règnes de la nature, et de pouvoir expliquer par la chimie les faits de tout genre qui se passent journellement sous nos yeux; mais il est encore plus attachant pour tout homme qui réfléchit de passer du monde extérieur à l'intérieur même de l'organisation, et de quitter en quelque sorte la forme pour le fond des choses. On serait même étonné que cette science, qui nous apprend comment nous marchons, nous respirons et parlons, qui peut-être un jour nous fera pénétrer jusqu'aux plus secrets liens de l'organisme avec la pensée et la volonté, ait été longtemps, sinon négligée, du moins entourée de mystères, d'erreurs et de préjugés, et que la physiologie soit une science toute moderne, si l'on ne savait bien que l'esprit humain, compliqué dans sa nature, ne marche pas méthodiquement, et que les idées les plus simples sont aussi les plus tardives.

De nos jours cette science, la science de la vie, a pris son véritable rang, et elle a fait de rapides progrès. Elle a commencé à devenir sérieusement expérimentale; les découvertes se sont multipliées, et les savans ont été attirés vers les phénomènes dont elle s'occupe. Elle a cessé de n'être cultivée que par quelques rêveurs ou quelques philosophes, et elle a suivi l'anatomie dans ses progrès. Déjà Haller, vers la fin du XVIIIe siècle, avait marché dans la voie ouverte cent ans auparavant par Harvey. Il avait enseigné comment il faut en physiologie parler et agir, et avait préparé les esprits à comprendre l'anatomie générale, la mère de la physiologie, créée par Bichat. C'est ce dernier en effet qui, au milieu du développement expérimental de toutes les sciences, a donné à celle-ci une impulsion analogue. Cependant Bichat lui-même était encore un théoricien. Quoique observateur, il passait bien rapidement de ses observations à des hypothèses sur la vie ou sur la pensée; c'était un philosophe qui s'appuyait sur des faits au lieu de s'appuyer sur des idées. Aujourd'hui on a fait un pas de plus vers la réalité, et la physiologie est dans cette phase pratique que traversent nécessairement toutes les sciences, et où quelques-unes disparaissent, comme cela est arrivé pour l'astrologie, la scolastique et l'alchimie. Plus tard viendront les théories, maintenant on accumule des faits. M. Magendie est le représentant le plus moderne et le plus illustre de la science ainsi comprise. Il a encore augmenté cette tendance à observer et à expérimenter sur la vie en physicien et en chimiste, à réunir sans trop conclure des faits certains et déterminés. Cette marche est lente, exclusive, un peu étroite, et elle interdit dans la science l'emploi de l'imagination; mais elle est plus certaine et doit conduire à des inductions aussi larges et mieux assurées que les vues arbitraires et hypothétiques par lesquelles d'autres auraient voulu commencer.

Le nom et les succès de M. Magendie sont connus et appréciés de tout le monde, et il était depuis longtemps l'un des savans les plus populaires de France. Pourtant l'on sait peu en général et ce qu'il a fait, comment il observait, et sur quoi portaient ses observations. On sait qu'il a tué un grand nombre de chiens pour étudier leur organisation, et voilà tout. Les buts divers de ses expériences, les difficultés dont elles étaient entourées sont inconnus. On ignore s'il a laissé une doctrine et des élèves, et si des observations dont les circonstances paraissaient dès l'abord extraordinaires ont marqué sa trace dans une science dont le nom est célèbre, mais dont l'objet est mal connu. Les écrivains qui prétendent s'adresser au public plutôt qu'aux savans, et lui exposer les découvertes en langage usuel, ont fait rarement des excursions dans la physiologie, et lorsqu'ils ont parlé d'elle, ils ne se sont guère occupés que de la

partie la plus métaphysique. La physiologie expérimentale est pourtant plus curieuse peut-être, et si l'on ne s'effraie pas trop de quelques expressions techniques, on peut y trouver de l'intérêt même sans l'approfondir. Ces expressions du reste ne sont nullement incompréhensibles, mais elles représentent des idées ou des choses qui ne sont pas dans le monde le sujet le plus habituel de la conversation, et une fausse délicatesse peut les trouver de mauvais goût.

Ce dernier inconvénient nous eût, nous aussi, arrêté, si le point de science que nous voulons exposer n'eût pas été aussi intéressant qu'il l'est réellement, et si la découverte nouvelle n'eût pas été non-seulement belle, mais originale. Le monde savant s'en occupe, les hommes compétens se passionnent, les académies discutent, le public même s'inquiète et prend parti, et la libre discussion, chassée de partout, semble s'être réfugiée dans la physiologie. De toutes ces querelles d'ailleurs, un nom est sorti, qui leur doit son illustration, et celui qui le porte est sans doute destiné à les terminer. Ce nom est celui de M. Claude Bernard, que les personnes étrangères au mouvement scientifique ont été quelque peu étonnées de voir élire membre de l'Académie des Sciences à la place de M. Roux, et qui, après y être entré victorieux, en est réduit maintenant à combattre pour sa découverte et pour sa réputation. Rendre compte de ce combat, ainsi que des événemens qui l'ont amené, ce sera introduire nos lecteurs au cœur même de la physiologie.

C'est du foie qu'il s'agit. On sait qu'un des buts principaux de la science qui nous occupe est de déterminer l'usage de chacun des organes qui remplissent le corps humain. L'organisation est un système compliqué dont toutes les parties semblent se rapporter les unes aux autres et agir de concert. Le raisonnement le plus simple conduit à penser que chaque organe a son rôle dans la vie, et que, l'impulsion une fois donnée, dès que l'âme est unie au corps, celui-ci fonctionne jusqu'à la mort, comme une montre marque l'heure lorsqu'elle est montée. Toutefois, de même que dans une montre chaque rouage, chaque pignon et chaque roue a son usage déterminé et nécessaire, il semble que, dans le corps aussi, chaque organe doit avoir une fonction spéciale et indispensable à la vie de l'individu. Un organe inutile dans l'organisation nous ferait l'effet d'une roue immobile ou d'un ressort sans action, car le système total ne devant pas dépasser certaines limites, on est disposé à penser qu'il n'est pas chargé ou compliqué inutilement. Ce dernier point est controversé, et il y a des gens qui prétendent que tout n'est pas arrangé le mieux du monde, du moins d'après les procédés ordinaires de la raison humaine; mais cette question appartient plutôt à la métaphysique qu'à la physiologie, et il reste vrai dans cette dernière science que toutes

les fois que l'on trouve un organe dans un être animé, on doit, sa position et sa structure étant connues, chercher quel en est l'objet, et comment il sert, pour sa part, à la vie et au bien-être du corps tout entier, quoiqu'on puisse prévoir parfois, avec Bacon, que cette recherche sera stérile.

On s'est bien vite aperçu que la fonction des yeux était de voir, celle des jambes de marcher, celle des oreilles d'entendre; pour d'autres organes cependant, la chose était plus difficile; pour quelques-uns même, la question est loin d'être décidée, et restera peut-être insoluble. Les organes des sens ont montré les premiers quelles sont leurs fonctions, puis on a vu peu à peu que le poumon respire, que le cerveau sert à sentir, que le cœur se contracte, et envoie le sang dans toutes les parties du corps; mais les amygdales, le corps thyroïde, un certain organe dans le nez du chien, la rate, ont des fonctions, si elles en ont, encore inconnues. Entre ces extrêmes se place un organe au moins aussi remarquable que les premiers, car il est plus volumineux même que le cœur et le cerveau : c'est le foie. C'est sur ce mystérieux viscère qu'ont le plus discuté les anciens, et c'est sur lui que se poursuit sous nos yeux mêmes un important débat. Le foie est presque égal en grosseur au poumon, et aucun animal n'en est privé. On le trouve à tous les degrés de l'échelle, chez les mammifères les plus complets et chez les individus les plus imparfaits des insectes et des mollusques. Parfois le cœur et le poumon sont atrophiés, et remplissent des fonctions à peine comparables à ce que nous appelons, chez les animaux supérieurs, la respiration et la circulation, tandis que le foie fonctionne à merveille, et subsiste presque seul dans la cavité abdominale. Dans le fœtus, il apparaît avant la plupart des autres organes, vers les premiers temps de la gestation, comme s'il était indispensable même à la vie embryonnaire. Enfin son poids est considérable par rapport au poids du corps, et il sécrète en abondance un liquide qui, *à priori*, semble ne pas devoir être inutile dans l'organisation. Toutes ces raisons rendent intéressante la recherche du rôle de cet organe, rôle fort important, si l'on se fie aux apparences et aux règles qui nous servent à juger des machines qui fonctionnent devant nous. Depuis trois ans, la discussion s'est ouverte de nouveau sur ce sujet, souvent étudié, et un mois ne se passe guère sans que l'Académie des Sciences ne soit prise pour juge entre les deux théories diverses de M. Bernard et de M. Figuier. Avant de chercher qui des deux a raison, jetons un coup d'œil rapide sur ce qu'on savait du foie avant les premières expériences qui ont fait connaître M. Bernard.

Démocrite pensait que le foie est le siége de l'amour, et les anciens localisaient à droite une passion que nous plaçons aujourd'hui

à gauche, avec autant de raison, dans le cœur. Sans doute l'importance de l'organe, sa présence constante, les maladies souvent incurables dont il est le siége, la mort dont il est souvent la cause, les déterminaient. Les poètes ont moins d'imagination que les anatomistes, ils suivirent leurs indications et chantèrent le foie à l'envi : « L'amour tendit son arc, dit Anacréon, et lança sa flèche au milieu du foie. » Plus tard, on mit dans cet organe l'origine de toutes les veines, et les plus habiles y placèrent la sanguification. C'est là, pensaient-ils, que les alimens digérés se transforment en sang. On ne connaissait pas alors les vaisseaux chylifères qui portent le chyle dans la veine jugulaire, et l'on croyait que le produit de la digestion se rendait de l'estomac et de l'intestin directement dans le foie. En même temps on voyait ce viscère, gorgé de sang, donner naissance à une foule de vaisseaux chargés d'aller porter la vie dans toutes les parties du corps. Il était donc assez raisonnable d'admettre que c'était là que se formait le sang. On retrouve des traces de cette opinion dans le nom même de la substance du foie, le parenchyme (de χυειν, *fundere*, répandre). On pensait que, du foie, le sang s'épanchait par les veines dans toutes les parties du corps. On ajoutait, pour compléter cette théorie, et c'est l'avis d'Aristote et de Galien, que, par son voisinage de l'estomac et sa position, il entretenait la chaleur nécessaire à la coction des alimens. La bile, sécrétée par le foie et envoyée à l'intestin, était la partie excrémentielle du sang épuré, et l'on sait que les qualités diverses de ce liquide, sa nature, son abondance, son amertume, étaient la base d'une foule de systèmes de pathologie et de thérapeutique.

En 1621, Aselli découvrit les vaisseaux chylifères ou lymphatiques, et démontra que le chyle ne se rend pas directement dans le foie, mais remonte jusqu'à la veine jugulaire sans traverser aucun viscère. D'ailleurs les altérations du foie ne correspondaient pas à des altérations du sang. Il fallut bien renoncer alors aux théories des anciens anatomistes, auxquelles la découverte de la circulation vint peu après porter un dernier coup. En même temps, la structure des glandes commença d'être mieux étudiée, et l'on reconnut une analogie évidente entre le foie, le pancréas, les reins, les glandes salivaires, etc. Du moins c'était là ce que pensait Glisson et ce qu'il tenta de démontrer. Il y eut alors au XVIIe siècle, entre les anatomistes, surtout entre Bartholin et Swammerdam, une discussion qui, par le sujet et la violence, est tout à fait analogue à celle dont nous sommes témoins aujourd'hui. Des pamphlets nombreux et des mémoires furent échangés, et la lutte se termina par la victoire complète de Bartholin. Dès-lors il fut démontré qu'il n'y a rien de mystérieux dans les fonctions du foie, qu'il n'est ni le siége du plai-

sir, ni celui de la colère, qu'il n'est pas non plus l'origine des veines ou l'instrument destiné à cuire les alimens dans l'estomac, mais que c'est une glande qui sécrète un liquide abondant, jaune ou noirâtre, très amer, et qui pour la consistance ressemble à un sirop. Cette bile est conduite dans l'intestin, où elle se mêle aux alimens pour aider à la digestion. Borelli, appliquant les mathématiques à la physiologie et calculant la surface de sécrétion du foie, avait démontré qu'un homme sécrète en vingt-quatre heures 34 livres de bile. Cela est évidemment exagéré. Graaf a trouvé directement qu'un chien en sécrète en huit heures 6 drachmes, ce qui, d'après un calcul de Haller, donne pour l'homme 24 onces en vingt-quatre heures, ou une once par heure. Muckius et Berenhorst sont encore arrivés à des résultats différens, et enfin les expériences récentes de M. Blondlot ont démontré qu'il faut réduire le poids de la bile sécrétée en un jour à 10 ou 12 grammes. Cela sans doute est loin du calcul de Borelli, mais c'est pourtant une sécrétion considérable.

La discussion de Bartholin et de Swammerdam fit étudier de plus près l'anatomie du foie, alors encore mal connue. Ainsi l'on découvrit la vésicule du fiel et ses usages. C'est une petite poche placée dans un sillon à la partie inférieure du foie et communiquant avec le conduit excréteur de la bile. Les divers tubes qui unissent cette vésicule au foie et le foie à l'intestin ont une disposition telle que, lorsque la bile devient nécessaire à la digestion, la vésicule se vide directement dans l'intestin. Si au contraire ce dernier organe est inactif, toute la bile sécrétée va remplir la vésicule, qui peut contenir à peu près tout le liquide produit en vingt-quatre heures. On remarqua aussi que cette vésicule existe chez presque tous les carnivores, comme les tigres, les lions, les chiens, les chats, tandis qu'elle manque chez une foule d'herbivores, tels que les chevaux, les cerfs, les éléphans. On la trouve chez la plupart des oiseaux et chez tous les poissons, mais non chez les reptiles. C'était donc encore là un organe important, et dont les usages évidens et la disposition ingénieuse démontraient toute l'utilité de la bile pour la digestion. Si, par exemple, les carnivores en possèdent une, tandis que les herbivores en sont souvent privés, cela tient à ce que les premiers font des repas plus espacés et plus copieux que les autres et ont besoin, à un moment donné, d'une grande quantité de liquide digestif. En outre la sécrétion augmente pendant la digestion, et c'est alors que la bile vient se mêler aux alimens, et les animaux en sécrètent d'autant plus que leur nourriture est plus compliquée et plus indigeste. Le volume du foie et la quantité de bile qu'il sécrète chez l'homme ont été souvent allégués pour démontrer que nous sommes destinés à manger la chair des animaux. Enfin les progrès de la science, en

permettant d'analyser la bile, vinrent encore confirmer toutes les théories. On démontra que c'était là un liquide singulier et compliqué, dont la sécrétion devait être laborieuse, car il ne contient pas moins de vingt-trois substances diverses, dont quelques-unes lui sont propres et ne se rencontrent nulle part ailleurs.

Un organe si gros, si constant chez tous les êtres, un liquide si singulier et si abondant, tant de vaisseaux, tant de nerfs, tant de conduits, des maladies si fréquentes et si graves, tout se réunissait pour donner au foie et à la bile une grande importance. A quoi bon, disait-on, dépenser tant d'imagination et tant d'esprit, inventer des procédés si ingénieux, si ce n'est pour un but utile? Un grand effort de logique n'était pas très nécessaire pour deviner que le liquide arrivant sur les alimens au moment où ceux-ci passent de l'estomac dans l'intestin, c'est à la digestion qu'il devait servir. Aussi, après avoir beaucoup raisonné jusqu'au milieu du dernier siècle touchant l'influence de la bile sur la masse générale des humeurs, après avoir affirmé son action sur toutes les fonctions qui dépendent de l'irritabilité, sur le caractère, sur la chaleur du corps, sur le tempérament, sur l'imagination, on se mit à restreindre son usage et à la considérer comme un simple agent de la digestion.

Je ne veux pas décrire toutes les expériences faites pour déterminer l'action chimique de la bile et les innombrables observations des naturalistes, qui ont opéré tantôt directement sur les animaux, tantôt par les digestions artificielles dont l'inventeur est Spallanzani. Il suffit de dire que l'on crut longtemps la bile employée à continuer sur les alimens l'action des acides de l'estomac et à dissoudre ce qui était encore solide, puis à émulsionner les substances grasses (comme la soude émulsionne l'huile) pour former un savon capable de passer dans les chylifères, le suc gastrique étant sans action sur les substances de cette nature. Ce n'était pas là un usage fort important, et les substances grasses n'entrent pas en assez grande proportion dans les alimens pour nécessiter un organe de cette grosseur relative et un liquide aussi abondant. Cependant le foie fut bientôt dépossédé même de cet usage restreint. Avec notre siècle naquit l'expérience, et surtout l'expérience appliquée à la physiologie. On lia chez des chiens le canal cholédoque, qui conduit la bile à l'intestin; on fit écouler le liquide par un trou fait à la peau, et les chiens qui résistaient à cette grave opération digéraient comme à l'ordinaire. M. Blondlot, auquel on doit cette expérience, a même remarqué que les chiens de chasse sur lesquels il opérait ne remplissaient que mieux leurs fonctions. En même temps on observa et l'on découvrit des exemples d'hommes ou d'animaux ayant vécu sans foie ou avec un foie trop altéré pour sécréter de la bile. Tous pourtant, s'ils étaient

malades, ne souffraient pas spécialement des voies digestives. On vit en outre que le foie de l'embryon dans le corps de sa mère fonctionne, et pourtant il n'y a pas là d'alimens à digérer, ni de graisses à émulsionner. Enfin un physiologiste éminent, dont le nom reviendra souvent tout à l'heure, et qui a porté la lumière dans toutes les questions qu'il a traitées, M. Claude Bernard, a découvert que chez le lapin une disposition anatomique particulière permet d'examiner le chyle avant qu'il ait été soumis à l'action de la bile, et il a remarqué que tous les usages attribués au foie dans la digestion devaient être reportés sur une petite glande jusqu'alors à peine connue et nullement étudiée, le pancréas.

On en était donc arrivé, dans ces dernières années, à croire que la bile n'est qu'une sorte de *caput mortuum* destiné à être expulsé du corps sans remplir aucun usage. Le foie n'était plus pour les physiologistes modernes qu'une sorte de dépurateur du sang, comme le rein et le poumon. L'expérience avait vaincu les partisans des causes finales, qui ne s'expliquaient pas comment un organe aussi important, un liquide aussi compliqué, qui renferme des substances dont les élémens seuls se trouvent dans le sang, étaient presque inutiles à l'économie. Pourtant la chimie est assez pratiquement parfaite aujourd'hui pour que ce résultat soit certain, et pour que, s'il est permis d'affirmer quelque chose, on puisse dire que la bile n'est d'aucune utilité dans la digestion ni dans aucune autre fonction. Ce résultat dérange un peu les théories, et cela n'est pas rare de nos jours. Ainsi la bile ne sert de rien; mais en est-il de même du foie, et faut-il revenir à l'ancienne opinion, qui considérait l'organe en lui-même, et ne lui attribuait pas pour unique fonction la sécrétion de la bile? C'est ce que pense M. Bernard, tout en croyant peu sans doute aux causes finales et aux théories abstraites, et la fonction nouvelle qu'il a découverte est assurément bien imprévue. Suivant lui, le foie ne sert pas simplement à épurer le sang et à en retirer les parties malfaisantes, mais il est le siége d'une production constante de sucre, qu'il sait fabriquer aussi bien tout au moins que la canne ou la betterave. Non-seulement il enlève au sang ses principes amers, mais il sucre ce liquide d'une façon très sensible. Pour raconter comment on a pu être conduit à cette découverte, sur quelles expériences elle s'appuie, de quelles attaques elle peut être l'objet, il faut expliquer un peu la situation du foie, ses rapports avec les principales veines. Qu'on ne s'effraie pas trop, ma description sera aussi peu anatomique que possible. Je tâcherai d'être clair, et je serai certainement court.

Le foie est placé, comme on sait, à droite, dans une excavation profonde du diaphragme, au-dessous de la cinquième côte. Il a la forme d'un œuf, avec un prolongement en arrière qui porte le nom

de *lobule de Spigel*, quoique Eustachi, Jacobus Sylvius et Vidus Vidius l'aient décrit avant Spigel. Il est suspendu par des replis du péritoine, et pèse environ deux kilogrammes; sa largeur et sa longueur varient entre $0^m,15$ et $0^m,25$, et son épaisseur entre $0^m,10$ et $0^m,14$, selon la stature, l'embonpoint, les habitudes du corps, la nature même des vêtemens. Il communique avec l'intestin par un conduit qui s'embranche sur la vésicule. Enfin, et ceci est important, il reçoit plus de sang que tous les autres organes, et surtout du sang veineux par une veine considérable qui depuis longtemps a reçu le nom de *veine-porte*. Ce sang, lorsqu'il a traversé le foie, passe dans les veines sus-hépatiques, qui vont se jeter dans la veine-cave. Le tissu de l'organe est composé de petits lobules unis ensemble par du tissu cellulaire et des vaisseaux. La forme, la grosseur de ces lobules varient d'ailleurs souvent, et chaque animal a les siens; tantôt ils sont coniques, tantôt oblongs, tantôt trifoliés. Entre eux se ramifient la veine-porte et les filets nerveux qui viennent donner au foie la vie et la faculté de remplir ses fonctions.

Voilà, je crois, tout ce qu'il est nécessaire de connaître sur l'anatomie du foie pour comprendre la découverte de M. Bernard et ses conséquences. Une description complète de cet organe, dans l'état de précision et de minutie auquel on est arrivé, tiendrait près d'un volume; mais elle est inutile ici, car il est bien clair qu'aucune induction tirée de la conformation ou de la structure du foie ne pouvait conduire à un résultat pareil, et l'expérience physiologique pouvait seule guider M. Bernard. L'auteur de la récente découverte avait été dès longtemps frappé de ce fait, que parfois du sucre se produit dans l'organisme en assez grande abondance pour causer une maladie grave à laquelle on a donné le nom de *diabète sucré*. Chez les personnes qui en sont atteintes, le sang, les tissus, tous les organes sont imprégnés de matière sucrée, tous les alimens semblent se transformer en sucre, et la mort arrive bientôt. M. Bernard pensa qu'il serait singulier qu'une maladie produisît chez les êtres animés cette faculté de faire du sucre. Les maladies ne sont d'ordinaire que des excitations morbides de fonctions qui existent déjà à l'état normal. Il était donc simple de croire qu'un organe avait la propriété de faire du sucre, propriété qui, activée par la maladie, pouvait devenir mortelle. D'un autre côté, les alimens sont souvent sucrés, et le sang, d'après les analyses les plus récentes, paraissait ne l'être jamais. Il devait donc y avoir, pensa M. Bernard, un organe producteur de sucre et un autre destructeur. Ces deux organes étaient inconnus, et c'est au second qu'il pensa d'abord devoir s'attacher, cette recherche étant plus facile. Dès 1843, il introduisit de l'eau sucrée dans les veines d'un animal vivant, désireux de poursuivre le sucre dans l'or-

ganisation jusqu'au point où il se détruirait, et comptant ainsi découvrir l'organe destructeur. C'est là, je crois, sa première expérience : elle ne semble pas heureuse, car il retrouva partout le sucre qu'il avait injecté, et qui, loin de se détruire, rendit l'animal diabétique. Il avait simplement démontré que le sucre ordinaire ne peut pas être détruit directement dans le sang. Ce fait avait et surtout a eu depuis quelque importance, mais ce n'était point ce qu'il cherchait. Il recommença l'expérience en nourrissant des chiens avec des alimens sucrés; c'était de la soupe au lait. Au bout de sept jours, un chien fut sacrifié pendant la digestion. Le sang qui sort du foie par les veines hépatiques fut analysé; il était sucré : le foie n'était donc pas l'organe destructeur du sucre. Cela eût paru concluant à un observateur ordinaire; mais tel n'est pas le cas de M. Bernard. Il crut une contre-épreuve nécessaire pour bien démontrer que le sucre trouvé dans le sang venait directement des alimens, et ne provenait pas de l'organe encore inconnu qui, suivant lui, sécrétait sans cesse un principe sucré. Cette épreuve consistait à nourrir un chien avec des substances non sucrées et à analyser le sang sortant du foie. Dans le cas où ce sang ne contiendrait pas de sucre, la première expérience serait vérifiée. Un chien nourri exclusivement avec de la viande fut donc tué, et le sang de ses veines hépatiques, c'est-à-dire le sang qui sort du foie, fut analysé. Ce sang contenait du sucre comme celui du chien nourri de soupe au lait.

C'était là un résultat inattendu. Au lieu de découvrir l'organe destructeur, M. Bernard avait trouvé l'organe producteur du sucre : ces hasards n'arrivent qu'aux habiles. Il vérifia cent fois le fait, et toujours le sang des veines hépatiques était sucré, quelle que fût la nourriture de l'animal. Il varia de mille manières ses expériences, et trouva toujours que chez les animaux nourris de sucre, tous les organes, le sang de toutes les veines sont sucrés; que chez les animaux nourris de viande, le sang des veines hépatiques, le sang qui sort du foie contient seul du sucre. En outre le tissu du foie en renferme toujours des quantités considérables, et en 1848 M. Bernard put annoncer (1) qu'il avait découvert qu'un organe produisait sans cesse et en abondance du sucre aux dépens du sang qui le traverse, que cette production est indépendante de la nature des alimens, et que cet organe est le foie.

Qu'est-ce que le sucre? C'est une substance soluble dans l'eau, d'une saveur *sui generis*, et capable de se dédoubler par la fermentation en alcool et en acide carbonique. Ainsi le raisin contient du

(1) *De l'Origine du Sucre dans l'économie animale* (*Archives générales de Médecine*, octobre 1848, et *Mémoires de la Société de biologie*, 1849).

sucre, et le vin provient du raisin fermenté. Mais la betterave, la canne, le lait contiennent du sucre : est-ce toujours la même matière? C'est là une question dont tous les détails ne sont pas très bien éclaircis. On sait qu'il y a plusieurs espèces de sucre, cinq probablement; toutefois ce nombre est encore mal fixé. Pour le moment, il suffit d'en distinguer deux : le sucre de canne et le sucre de fruits acides ou glycose (1). Le premier se trouve dans la canne, la betterave, la carotte, le maïs, l'ananas, le potiron, qui est peut-être appelé à remplacer la betterave dans une partie de la France : c'est celui qu'on emploie dans l'économie domestique; il cristallise et se purifie facilement. Le glycose existe dans le raisin et dans d'autres fruits acides : il cristallise plus difficilement que le premier, et la saveur en est moins agréable. Enfin il y a entre les deux sucres une petite différence de composition, non pas quant à la nature des élémens, mais quant aux proportions. Lorsqu'on fait bouillir le premier avec un acide, il se change en glycose, et les réactions chimiques de tous deux sont quelque peu différentes. C'est le glycose que produit le foie et que renferme le sang des veines hépatiques. On peut l'obtenir aussi en faisant bouillir une dissolution d'amidon, de fécule de cellulose, ou, ce qui revient au même, de chiffons. Ceci est important. Jusqu'ici en effet, une opinion admise par tous les chimistes, et que M. Liebig avait énoncée le premier, c'était que les organes des animaux sont inhabiles à combiner des corps simples de manière à produire les principes immédiats qui les constituent. D'après la théorie moderne, ils les prennent tout formés dans les végétaux dont ils se nourrissent. Ainsi la plus grande partie du sang, des muscles et des organes est composée d'albumine et de fibrine. Eh bien! les animaux ne puisent pas dans leurs alimens l'oxygène, l'hydrogène, l'azote, le carbone et le soufre, pour les combiner et produire ces substances. L'estomac n'est pas une sorte de magicien qui peut transformer en chair et en sang le pain, les légumes, les racines et les fruits. Tous les végétaux renferment du gluten, de la caséine et de la légumine, qui ont la plus grande analogie et presque une identité de composition avec l'albumine, la fibrine et la caséine des animaux. La transformation de l'albumine végétale en albumine animale n'a besoin que de chaleur et d'oxygène. Les alimens, soit végétaux, soit animaux, renferment donc tout formés les principes essentiels du sang et des organes, et ce n'est presque qu'une opé-

(1) Glycose vient du mot grec γλυκυς, *doux*. Les chimistes disent habituellement *glucose*, malgré la règle de grammaire qui change dans les mots tirés du grec *u* en *y*. M. Bernard rétablit la véritable orthographe dans les composés comme *glycogénique*, *glycogénie*, *glycérine*, et il a raison. Nous croyons devoir, pour plus de régularité, dire aussi glycose, malgré l'usage.

ration de triage qui se passe chez les animaux. Les plantes prennent dans la terre les corps simples pour faire de l'albumine, de la fibrine et de la caséine. Les animaux ne créent le sang que sous le rapport de la forme, mais ils n'en sauraient produire, s'ils se nourrissaient avec des substances qui n'en contiendraient pas les principes constitutifs. Pour les corps simples, cela est clair, mais cela est vrai et curieux pour certains composés eux-mêmes. L'animal fait avec ces composés ce que la plante a fait avec les élémens. Lorsque les plantes ont produit ces principes, alors commence la vie de l'homme. La fibrine est du gluten, la caséine est de la légumine, et l'albumine du sang est de l'albumine végétale. Un exemple rend cela bien frappant : les Chinois extraient la légumine que contiennent les pois par la cuisson, la traitent comme on fait la caséine du lait, et font un fromage identique pour sa composition, son goût et ses propriétés au fromage ordinaire.

Cette explication a suffi sans doute pour montrer qu'une objection grave se présentait tout d'abord à M. Bernard. S'il croyait, comme tous les chimistes, que les animaux ne peuvent produire eux-mêmes leurs principes immédiats, il devait penser qu'ils ne devaient pas plus faire du sucre que de la fibrine et de l'albumine, et son expérience attaquait du même coup les principes de la physiologie et de la chimie. Lorsqu'on trouvait autrefois dans des cas particuliers du sucre dans l'économie, on l'attribuait à la transformation de la fécule ou de l'amidon des alimens, transformation que la chaleur seule suffit à produire; mais personne n'avait songé à le croire formé de toutes pièces. Le fait était donc important à vérifier, et il fallut se garder avec soin de toutes les causes d'erreur. Le glycose pouvait provenir des alimens, et le foie n'avait alors que la propriété de transformer la fécule et peut-être aussi d'accumuler le sucre, comme il accumule souvent les substances minérales ingérées et en particulier les poisons. M. Bernard a analysé avec soin la viande dont il nourrissait ses chiens (c'était de la tête de veau cuite), et n'y a jamais trouvé la moindre trace ni de matière sucrée, ni de substances féculentes ou autres capables d'être transformées, par les procédés digestifs ou chimiques ordinaires, en sucre. Pourtant il a vu que le sang du foie d'un carnivore contient toujours autant de glycose que celui qui sort du foie d'un herbivore. Le glycose trouvé ne venait donc pas des alimens. Les expériences ont été variées et répétées maintes fois, et toujours le même résultat s'est présenté.

La découverte se répandit bientôt, et M. Bernard eut en 1850 le prix de physiologie expérimentale décerné par l'Académie des Sciences. Il put alors faire des expériences sur les foies humains. Il fallait, bien entendu, opérer sur des hommes morts en bonne santé,

car chez les individus morts de maladie la fonction glycogénique pouvait s'être altérée comme les autres, et le manque de sucre dans le foie et les veines hépatiques n'aurait rien prouvé. Il étudia donc le foie des suppliciés (1), et eut la joie, grande pour un inventeur, de voir se confirmer toutes les idées que lui avaient données ses observations sur les chiens. Ses expériences, qui remontent aux années 1853 et 1852, ont porté sur les assassins Aymé, Lafourcade, Bixner et Viou. Le foie de l'un pesait $3^k,300$, et contenait $23^g,27$ de sucre, ou 1,79 pour 100; ceux du second et du troisième donnèrent à peu près le même résultat, et le dernier, qui pesait $1^k,200$, contenait $25^g,704$, ou 2,142 pour 100. M. Bernard vérifia aussi que chez des hommes morts de maladie la fonction s'était altérée, et que l'absence du sucre correspondait en général à une altération du foie. Enfin, pour rendre sa théorie plus générale, il opéra sur tous les animaux qu'il put soumettre à ses expériences, et trouva du sucre chez le singe, le chat, la taupe, le hérisson, la chauve-souris, les oiseaux. Il était intéressant d'examiner quelle influence pouvaient avoir sur la production du sucre les altérations de la cellule hépatique ou les maladies du foie. M. Bernard a étudié cette maladie connue sous le nom de *foie gras*, et que l'on donne artificiellement aux oies et aux canards en les soumettant à une certaine nourriture. Les cellules du foie se gorgent alors de graisse. Il semble que dans ce cas la production du sucre doive diminuer. Il n'en est rien cependant, elle augmente au contraire, et tandis que chez un canard ordinaire on ne trouve que $1^g,27$ de glycose pour 100 grammes de foie, chez un canard malade on en trouve $1^g,40$. D'autres maladies du foie, comme les kystes, les cancers, les hydatides, empêchent le sucre de se produire dans les parties qu'elles envahissent, mais les parties restées saines continuent à fonctionner. Ainsi un surmulot, dont une moitié du foie était envahie par un cancer encéphalique, produisait encore du sucre avec l'autre moitié. Chez les animaux hibernans, c'est-à-dire passant une partie de leur vie dans un sommeil continu, la fonction glycogénique n'échappe pas à l'engourdissement périodique qui frappe toutes les autres, mais au réveil elle reprend comme elles. Les poissons de mer même font du sucre, et aussi les mollusques comme l'huître et les moules, les crustacés comme le homard et l'écrevisse. Chez les insectes dont le foie était jusqu'ici mal déter-

(1) Toutes les expériences de M. Bernard ont été exposées par lui dans un mémoire intitulé *Nouvelle Fonction du sucre considéré comme organe producteur de matière sucrée chez l'homme et les animaux*, in-4°, Baillière 1853. Il les a reprises et complétées depuis dans les leçons qu'il a faites l'an dernier au Collége de France, et qu'il a publiées sous ce titre : *Leçons de Physiologie expérimentale appliquée à la médecine*, etc.; in-8°, Paris, Baillière 1855.

miné, M. Bernard a trouvé sur les parois de l'intestin de petites cellules analogues aux cellules hépatiques, et qui contenaient un liquide sucré.

Toutes ces observations si variées, si nombreuses, — et avant toutes celle que j'ai citée la première, l'expérience qui est la base fondamentale de la théorie, et qui consiste à trouver du sucre dans les veines hépatiques venant du foie, quelle que soit la nature de l'alimentation, et à n'en trouver ni dans l'estomac, ni dans le cœur, ni dans le sang d'aucune des autres parties du corps, — tous ces résultats si concluans avaient donc conduit M. Bernard à attribuer au foie la double fonction d'épurer le sang en lui enlevant les principes qui se retrouvent dans la bile et de lui ajouter du sucre, non pas formé par une pure opération chimique aux dépens de la fécule ou de l'amidon avalés, non pas séparé simplement des alimens, mais formé et pour ainsi dire créé de toutes pièces. Ces deux fonctions à la fois importantes et contraires, — la sécrétion de la bile et la production du sucre, — sont pour lui indépendantes l'une de l'autre, à tel point que l'une peut cesser tandis que l'autre subsiste, et que parfois même certains animaux possèdent deux organes différens affectés chacun à l'une d'elles. Ainsi, chez les insectes sur lesquels l'observateur avait opéré en dernier lieu, ce fait est à peu près démontré. M. Léon Dufour a décrit chez ces animaux des tubes déliés, capillaires, lisses ou boursouflés, tantôt courts, tantôt longs et reployés, qui renferment un liquide vert, jaune ou brun, en général amer. Ce liquide est suivant lui de la bile, et ces tubes ne contiennent pas de glycose. C'est au contraire dans une portion toute différente du corps, dans des cellules adhérentes à l'intestin, que M. Bernard a trouvé une production de matière sucrée. Il y a donc là une séparation anatomique évidente entre les deux fonctions et un organe affecté à chacune d'elles. Il y a deux foies, l'un pour la bile, l'autre pour le sucre. Chez les mollusques, on trouve une séparation physiologique non moins remarquable. Ainsi les limaces sécrètent tantôt du sucre, tantôt de la bile. Ces deux sécrétions ne sont jamais concomitantes. L'une commence quand l'autre cesse, et ces variations sont en rapport avec les diverses phases de la digestion.

Il y avait pour asseoir cette théorie bien des objections à lever, bien des vérifications à faire, et c'est dans ces combats et ces vérifications que le sagace observateur est surtout admirable. Ainsi l'on rencontrait cette difficulté : le foie est essentiellement propre à la localisation des substances introduites dans l'économie. Des matières qui n'ont été ingérées qu'en très petite quantité et à de très longs intervalles s'accumulent dans cet organe, et y restent des années entières. Les métaux par exemple administrés en solutions dans

quelques maladies s'y retrouvent après la mort, même lorsque la médication a depuis longtemps cessé. Bien plus, nous avalons sans cesse dans les alimens des parcelles imperceptibles de cuivre, de fer, d'étain ou d'argent détachés des casseroles ou de la vaisselle. Toutes ces parcelles arrivent dans le foie, portées par le sang qui les dissout; mais, au lieu de le traverser, elles s'y accumulent. Eût-on par exemple avalé une fois dans sa vie même une faible dose d'arsenic par ordonnance du médecin ou autrement, cet arsenic n'est pas expulsé du corps, mais reste dans le foie, où les réactifs peuvent le déceler encore après dix ou vingt ans. C'est dans cet organe que M. Flandin recommande d'aller chercher après la mort les substances vénéneuses et il a raison. L'arsenic, les sels de cuivre et de plomb, comme le vert-de-gris ou la céruse, demeurent dans le foie après avoir disparu depuis longtemps de l'estomac ou des intestins. Cette faculté du foie, souvent fort utile, a nui souvent aussi aux résultats des recherches de la médecine légale, et l'on se souvient peut-être que dans le procès de Mme Lafarge les juges furent ébranlés dans leur conviction lorsqu'on leur affirma ce fait, bien établi, qu'il suffit d'avoir une fois dans sa vie absorbé une dose quelconque d'arsenic pour que le foie en contienne, et qu'ainsi il n'est peut-être pas d'homme au monde vivant de la vie civilisée, c'est-à-dire mangeant avec des fourchettes des viandes cuites dans des casseroles métalliques, dont le foie ne renferme des quantités très appréciables d'arsenic, de cuivre et d'argent. Pour lever tous les doutes, il fallut montrer la proportion énorme de poison que renfermait la victime. Pourquoi ce que l'on sait des métaux ne serait-il pas aussi vrai du glycose? Pourquoi tout ce que nos alimens renferment de matières sucrées ou féculentes ne viendrait-il pas s'accumuler dans le foie et tromper l'observateur? Dans ce cas, les expériences de M. Bernard nous apprendraient seulement que le foie se comporte à l'égard du sucre comme envers le fer, l'arsenic, le zinc et le cuivre, et l'intérêt en serait fort diminué. A cette objection il y a plusieurs réponses excellentes. D'abord ce n'est pas seulement dans le foie qu'on trouve le glycose, les veines hépatiques en contiennent. Le sang qu'elles conduisent en enlève donc sans cesse au foie, qu'il lave pour ainsi dire à chaque instant, et la quantité de sucre qu'elles emportent est très évidemment supérieure à celle qui arrive de l'estomac sous la forme de sucre ou sous la forme peu différente d'amidon, de fécule ou de dextrine. Ce sang au contraire ne contient aucun des métaux que le foie a la propriété singulière de retenir. De plus, le sucre est le plus altérable de tous les corps. La fermentation, la chaleur, les acides, les alcalis le décomposent et le transforment. Comment supposer qu'il puisse rester immuable dans le foie, c'est-à-dire dans

le lieu où se passent tant de phénomènes chimiques, où tant de substances se combinent et se décomposent et que traversent à tout moment de si grandes quantités de sang? Enfin les animaux, même encore embryonnaires, ont un foie sucré, et ce glycose ne peut évidemment provenir des alimens. Le poulet et le passereau dans leur coquille, le veau dans le ventre de sa mère ont été étudiés par M. Bernard, qui a vérifié le fait que sa théorie faisait prévoir, et ici le sucre des alimens n'est évidemment pour rien dans le phénomène. On ne peut supposer que ce glycose ait passé directement du foie de la mère dans celui de l'embryon, car le sang qui vient nourrir le fœtus de veau ne contient ni sucre ni matières féculentes. Bien plus, chez le veau, après cinq mois de la vie embryonnaire, on trouve du sucre; après deux mois, on n'en trouve pas. Il est donc bien clair que c'est là une fonction qui naît à une certaine époque de la vie fœtale, au moment où elle devient nécessaire à la vie, de même que les autres fonctions, qui toutes apparaissent successivement plus ou moins tôt suivant leur importance. Le même fait a été vérifié chez l'homme, le cochon d'Inde et le mouton.

Toutes les fonctions de la vie animale ou organique, la respiration, la circulation, la digestion, la pensée même, sont, comme on sait, sous la dépendance des nerfs, et par conséquent du cerveau d'où ils sortent. En coupant certains filets nerveux, on empêche les glandes de sécréter, les yeux de voir et les oreilles d'entendre. Pour démontrer qu'en découvrant la sécrétion du sucre par le foie il avait découvert une fonction réelle et inconnue, et non un accident de l'organisation, M. Bernard devait montrer qu'elle aussi dépend de certains nerfs, et que, ces nerfs étant coupés ou paralysés, la glycogénie est subitement arrêtée, comme la section des nerfs pneumo-gastriques empêche l'estomac de digérer, et celle du grand sympathique empêche le cœur de battre. L'irritation de ces mêmes nerfs devait au contraire activer la fonction, si elle était réellement inhérente à la vie. Cette vérification était importante et difficile, et tant qu'elle n'était pas faite, le doute devait subsister. On sait que la moelle épinière est un long cordon qui prend naissance à la partie inférieure du cerveau, et d'où sortent les nerfs qui vont animer toutes les parties du corps. On sait aussi qu'elle est divisée en trois couches longitudinales. La couche moyenne préside aux sécrétions, tandis que la couche antérieure est en rapport avec les phénomènes du mouvement, et que la sensibilité dépend de la couche postérieure. Les nerfs qui se rendent au foie sont, nous l'avons dit, des filets du nerf phrénique, du pneumo-gastrique et du grand sympathique. Ce sont sur les nerfs de la seconde espèce qu'il fallait opérer, car ils prennent naissance dans la couche moyenne,

et c'est d'eux que doit dépendre la sécrétion glycogénique. Dans une expérience mémorable, M. Bernard a vu que si l'on pique la moelle épinière un peu au-dessus du point d'où se détache le pneumo-gastrique, au-dessous des tubercules de Wenzel, avec un instrument tranchant, la sécrétion du sucre est activée dans des proportions considérables, l'organisme tout entier se gorge de matière sucrée, et l'animal est diabétique. C'est d'ordinaire sur des lapins que se fait cette expérience, et, si elle est bien conduite, il est rare que l'animal succombe ou même souffre beaucoup. Elle est pourtant difficile, et il faut toute l'habileté de M. Bernard pour l'avoir conçue, l'avoir tentée et avoir réussi. D'abord il n'est pas aisé de trouver le point précis; de plus, si l'on déchire trop la couche postérieure en la traversant, l'animal souffre et peut mourir de douleur; si l'on va trop loin, on arrive à la couche qui préside à la locomotion, et ses altérations causent des mouvemens désordonnés qui rendent l'observation impossible. Quoi qu'il en soit, l'expérience a été répétée souvent, et d'ordinaire, lorsqu'il sort des mains de M. Bernard, l'animal, bien qu'un peu étourdi, se tient sur ses pattes et ne tourne ni à droite ni à gauche, ce qui arriverait si la lésion n'avait pas porté exactement sur la ligne moyenne du plancher du quatrième ventricule. Ainsi l'excitation portée sur les nerfs du foie augmente la sécrétion du sucre, comme celle des nerfs du poumon active la respiration, ou comme celle des nerfs des glandes de la bouche agit sur la sécrétion de la salive. Si au lieu d'exciter les nerfs on les paralyse, l'effet inverse est produit. Ainsi la section des pneumo-gastriques arrête la sécrétion du sucre, ce qu'on peut vérifier facilement en tuant l'animal quelques jours après l'opération. Ni son sang ni son foie ne contiennent alors de glycose. Si même l'animal était diabétique, la section de ces nerfs le guérirait aussitôt, pour lui donner, il est vrai, une paralysie plus grave que sa maladie; mais enfin sa glycogénie morbide serait arrêtée comme la glycogénie naturelle. La sécrétion du sucre par le foie est donc bien réellement une fonction toute semblable à la respiration, la circulation ou la digestion, puisqu'elle dépend, comme celles-ci, du système nerveux (1).

Ce que M. Bernard avait démontré artificiellement, des observations faites sur des maladies naturelles vinrent bientôt le confirmer, et la pathologie, qui s'occupe des fonctions malades, est venue au secours de sa sœur la physiologie, qui ne comprend que les fonctions de la vie. Un praticien depuis longtemps connu, célèbre même de-

(1) L'action des nerfs sur le foie et ses sécrétions n'est peut-être pas aussi directe qu'on peut l'imaginer d'après ce résumé des expériences de M. Bernard. Il y a là une *action reflexe;* mais ceci touche à des considérations élevées de physiologie qui ne tiennent pas à notre sujet, et qui n'ont d'ailleurs pas d'influence sur la réalité de la démonstration.

puis quelques années, car il a une qualité que les gens du monde apprécient, il guérit, — M. Rayer, a dès l'origine donné à M. Bernard le secours de sa science, de son talent et de son autorité en de pareilles matières; il a cité le premier une malade devenue diabétique à la suite d'une chute sur la nuque. Le pneumo-gastrique avait été excité, il avait réagi sur le foie, qui avait produit un excès de sucre. Plusieurs observations ont confirmé celle de M. Rayer. On a cité des apoplexies qui avaient eu des effets analogues, des chutes et aussi des coups reçus tantôt sur le foie, tantôt sur la tête, qui avaient amené le diabète. Le galvanisme enfin a excité à son tour la production du glycose, et on a vérifié que les agens de toute espèce qui excitent ou paralysent le système nerveux, et par conséquent les fonctions qui en dépendent, influent aussi sur la glycogénie. Enfin, et cela peut-être est plus curieux encore, on a vu dans quelques maladies la matière produite par le foie s'altérer à son tour et faire place à des substances d'une composition analogue. Ainsi, dans le cas où la moelle est altérée en un point autre que celui que nous avons nommé, par exemple au-dessus du renflement brachial, le foie produit de l'amidon ou de la dextrine, qui n'attendent plus qu'une dernière transformation chimique très simple pour devenir du sucre. Il y a là toute une série de découvertes nouvelles que M. Bernard n'a pas encore complétées, qui sur bien des points sont discutables, mais qui deviendront sans doute bientôt l'objet des recherches de cet habile observateur.

Bien d'autres causes agissent également sur la sécrétion glycogénique, bien des maladies l'activent ou l'arrêtent : la température, l'âge, le sexe, le froid, la chaleur, ont des influences que l'on a tenté de déterminer; mais il faut se borner, et je ne parlerai que d'une seule chose qui peut agir sur la production du sucre, de l'alimentation. Là est du reste le nœud de la question. Quelle influence a sur la sécrétion du glycose la nature des alimens? Si, comme on l'a cru jusqu'ici, les alimens féculens, si propres à devenir du sucre, en augmentent fortement la production, et que celle-ci soit très faible, lorsque la nourriture ne contient ni fécule, ni dextrine, ni amidon, il ne se passe dans le foie qu'une action chimique ordinaire, — la théorie de M. Bernard est bien près d'être ébranlée, et les physiologistes qu'il a convaincus sont dupes d'une illusion. Eh bien! là encore l'expérience l'a favorisé. Il est bien clair d'abord que l'abstinence fait décroître la sécrétion. Un animal bien constitué peut vivre douze jours sans prendre d'autres alimens que de l'eau pure, et les chiens soumis à ce régime cessent d'avoir un foie sucré trois ou quatre jours avant leur mort. Chez les oiseaux, la sécrétion est interrompue après quarante-huit heures d'inanition. Si un chien est nourri

avec de la graisse, la quantité de sucre que contient son foie est très faible. Si au contraire l'alimentation est azotée, la proportion de sucre augmente très sensiblement. Ainsi la viande, l'albumine, la fibrine, sont très favorables à la sécrétion, et M. Lehmann a vérifié que le sang perd, en traversant le foie, quelque peu de fibrine et d'azote, qui se retrouvent dans les matières azotées de la bile. Quant aux alimens féculens ou sucrés, ils n'agissent pas *sensiblement* sur la fonction, contrairement à toutes les théories anciennes, qui voulaient que le sucre trouvé dans l'économie provînt toujours de la fécule ou de l'amidon ingérés. Remarquons toutefois que les choses se passent ainsi, dans l'état normal, chez des animaux bien portans, mais que dans les cas pathologiques il en peut être autrement. Chez les malades affectés du diabète, c'est-à-dire d'une maladie qui exagère leur faculté glycogénique, du sucre, provenant soit de la fécule, soit de l'amidon des alimens, peut arriver directement dans le foie. Une expérience déjà ancienne a prouvé ce fait, et ce n'est pas sans raison que M. Bouchardat a conseillé, comme le rappelait dernièrement M. Payen (1), de donner aux diabétiques un pain privé de fécule et composé uniquement de gluten. Néanmoins, à l'état sain, M. Bernard pense avoir démontré que le sucre produit par le foie est fait aux dépens des matières albuminoïdes, ce qu'aucune des réactions chimiques qui se passent dans les cornues ou dans l'estomac ne devait faire présumer.

Les hommes, les animaux et les plantes sont animés d'un mouvement continuel. Il se passe sans cesse en eux une succession de phénomènes de production et de destruction, de combinaison et de décomposition, qui est la vie. Chaque substance nouvelle introduite dans l'économie se transforme, s'assimile, comme on dit, c'est-à-dire devient de la chair, du sang ou de l'écorce, puis est expulsée au dehors après avoir servi quelque temps à entretenir la vie, le mouvement ou la sensibilité. C'est la nutrition qui préside à ces transformations continuelles. Quel rôle joue le sucre dans cette machine compliquée qu'on appelle l'organisation? Où se détruit-il, s'il se détruit, et que deviennent ses élémens? Nous avons vu qu'on ne le trouve que dans le foie, dans les veines hépatiques et dans la veine-cave, où celles-ci se jettent. Nulle part ailleurs, sa présence ne peut être constatée. Si même on injecte une très petite quantité d'eau sucrée dans les veines d'un animal, ce sucre ne se retrouve bientôt plus ni dans le sang ni dans aucun des liquides de l'économie. La faculté de destruction est donc encore supérieure à la faculté de production. Rappelons d'ailleurs qu'il s'agit toujours ici de sucre

(1) Dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1855.

de raisin ou glycose. Le sucre de betterave n'est jamais détruit, tandis que si le poids de glycose injecté n'est pas supérieur à 0,12 du poids de l'animal, il disparaît. On a pensé que l'organe qui le détruit, et qui empêche le sucre produit à chaque instant par le foie de s'accumuler dans le corps et de donner le diabète, est le poumon. La respiration est une combustion, et on a cru que le sucre était brûlé au moment où le sang vient au contact de l'air. En effet on ne trouve de sucre dans la circulation qu'entre le foie et le poumon. Une partie de ses élémens servirait alors à la respiration, le reste deviendrait du sang, des muscles et des nerfs. Cette théorie a été appuyée par plusieurs expériences. Ainsi l'on a vu qu'il y a dans le corps un excès de sucre, lorsque la respiration est troublée artificiellement ou naturellement. Le sang d'un animal auquel on bouche le nez quelques instans devient sucré, et d'après Reynoso, l'éthérisation, qui trouble aussi la respiration, produit le même effet. Le diabète est souvent une conséquence d'une maladie du poumon. Ces expériences et ces résultats paraissaient concluans, et une nouvelle découverte de M. Bernard semblait les confirmer. Il a vu que les embryons, qui ne respirent pas encore, sont diabétiques, c'est-à-dire que leur organisation tout entière contient du sucre. L'oxygène ne pénétrant pas dans leur poumon, le glycose produit n'est pas brûlé. C'est du moins là ce qu'il a pensé tout d'abord. Cependant M. Bernard ne tient pas à ses théories, et il les abandonne facilement. Il s'attache même volontiers à rechercher ce qui peut les ébranler. Il pense que les preuves à l'appui ne manquent jamais, lorsque les doctrines sont bonnes. Aussi a-t-il fait sans hésiter une expérience dont le résultat pouvait nuire à sa théorie. Il a étudié le fœtus aux différens âges, et il a vu que les fœtus sont diabétiques avant le quatrième mois de la vie embryonnaire, lorsque le foie ne sécrète pas encore de sucre, tandis que le diabète diminue lorsque le foie fonctionne, quoiqu'il n'y ait pas encore alors de respiration. Bien plus, on sait que les produits de la combustion du sucre sont de l'acide carbonique et de l'eau; si le glycose était détruit par la respiration, l'air que les animaux expirent devrait contenir d'autant plus d'acide carbonique, que leur foie ou leur sang serait plus sucré, et c'est justement le contraire qui arrive. Plus un chien sécrète et paraît brûler de glycose, moins il exhale d'acide carbonique. Enfin on a vu que l'oxygène ne détruit pas mieux le sucre que les autres gaz. Il fallut donc renoncer à l'hypothèse, d'abord si satisfaisante et si bien prouvée, de la destruction du sucre par la respiration, et les théories qu'on a proposées ne satisfont pas entièrement l'esprit. Ainsi l'on a pensé que le sucre se détruit au contact des alcalis du sang; mais le sang sucré n'est ni plus ni moins alcalin que le sang ordinaire, et les alcalis n'ont pas

sur le glycose une action très efficace. La destruction du sucre n'est pas non plus due à la fermentation ordinaire qui produirait de l'alcool ou de l'acide carbonique, car toutes les fois que l'on a tenté de faire fermenter le sucre dans les veines d'un animal, ou même d'y injecter de l'alcool, la mort a été instantanée. Il y a une autre fermentation qui transforme le sucre en acide lactique : peut-être se produit-elle, et c'est là, je crois, l'avis de M. Bernard; mais, dans l'état actuel de nos connaissances, le plus sûr est de ne rien affirmer, et de faire à cette question une réponse dont on est trop avare dans les sciences comme dans la vie commune : Je n'en sais rien.

Quant à l'utilité de la production de sucre, là aussi rien n'est bien positif. On avait d'abord pensé que le glycose sert, en se détruisant, à entretenir la chaleur du corps. Il n'est pas prouvé pourtant que la chaleur vitale augmente avec la proportion de sucre. Il serait plus vrai, je pense, d'admettre là-dessus une théorie de M. Bernard qui est peut-être destinée à un grand avenir. Il a fait là, entre mille autres, une découverte qui suffirait seule à l'illustrer. Il a vu que le sang sucré et en fermentation lactique produit des cellules, c'est-à-dire l'origine de tous les tissus; il a vu que le sucre se rencontre partout où un développement doit s'accomplir, dans le blanc d'œuf, dans les eaux de l'amnios, dans la sève des plantes. Il en a conclu que dans la germination végétale, comme dans la germination animale, la présence du sucre est toujours nécessaire à la formation des membranes et des tissus, qu'il sert à la nutrition, et qu'ainsi, si l'animal meurt quelques jours après qu'on lui a coupé les pneumogastriques, lorsque le foie a cessé ses fonctions, cela tient à ce que la formation des tissus nouveaux nécessaires au renouvellement de l'individu a été brusquement interrompue. En un mot le sucre serait l'agent inconnu jusqu'ici de la nutrition, c'est-à-dire de la plus mystérieuse des fonctions.

Nous n'avons énuméré aussi longuement toutes ces expériences et tous ces résultats que pour bien montrer l'habileté et la sagacité de M. Bernard, et pour rendre compréhensibles aussi les attaques dont il est aujourd'hui l'objet. Longtemps il a joui en paix du fruit de ses travaux et de ses découvertes, et son mérite a été incontesté. L'Académie des Sciences, après lui avoir décerné le prix de physiologie expérimentale, lui a donné place parmi ses membres. Il a été élu professeur à la Sorbonne et suppléant de M. Magendie au Collége de France, où il l'a remplacé définitivement. Il a mérité et obtenu toutes les récompenses et tous les honneurs que peut ambitionner un savant. Toutes les académies de l'Europe l'ont nommé leur correspondant, et la plupart des physiologistes ont applaudi à ses expériences et vérifié ses résultats. Cette adhésion uni-

verselle était singulière. Les découvertes de M. Bernard ébranlaient la chimie et la physiologie tout à la fois, et je ne crois pas qu'on puisse trouver dans l'histoire de la science un résultat plus imprévu que celui auquel il est arrivé. Assigner à un organe aussi important que le foie une fonction que rien ne pouvait faire prévoir, découvrir dans le corps humain, si étudié, si labouré en tous sens par les expérimentateurs, toute une série de phénomènes nouveaux et inconnus, leur attribuer l'influence la plus essentielle sur la nutrition et la vie, s'appuyer sur eux pour édifier toute une théorie sur la formation des tissus des organes, des végétaux et des animaux, et n'être exposé à aucune critique, à aucune attaque sérieuse ou frivole, de bonne ou de mauvaise foi, c'était en vérité un bonheur insolent, c'était triompher sans combattre. M. Bernard lui-même devait désirer d'être contredit. La discussion seule pouvait éclairer de telles questions : les attaques découvrent les points faibles des théories, et le désir de répondre et de se défendre fait trouver de nouvelles démonstrations. Pourtant, dès le premier jour, les expériences et les hypothèses de M. Bernard passèrent à l'état de vérités démontrées sans luttes et sans retard. Le fléau de notre temps, l'indifférence, paraissait avoir envahi la science elle-même, et les savans ne semblaient pas plus tenir à leurs opinions que n'y ont tenu tant de politiques et d'écrivains. Chez eux aussi, on n'en croyait plus sa raison ou ses convictions anciennes, et les succès d'un plus heureux ou d'un plus habile faisaient oublier ce qu'on avait cru vrai tant d'années, ce qu'on avait démontré tant de fois. Certes je ne prétends pas qu'il faille discuter et nier la vérité parce qu'elle ne nous convient pas, mais au moins faut-il, quand on le peut, ne pas changer en un jour et ne pas abandonner le terrain sans combat. La discussion est enfin venue, et, pour être tardive, elle n'en est pas moins redoutable. Si même, comme je le disais, M. Bernard devait désirer des attaques, je doute qu'il les eût choisies de cette nature. La contradiction est complète au nom de la physiologie comme au nom de la chimie. Les adversaires de la glycogénie, s'ils croient à la réalité des résultats de M. Bernard, pensent du moins que ses expériences, quoique très vraies et très correctes, ne prouvent rien; mais ceci veut une explication.

M. Figuier, le premier et le plus terrible des adversaires de M. Bernard, est plutôt un écrivain sur les sciences qu'un savant de profession et un expérimentateur. Jusqu'ici il avait raconté les travaux des autres, mais il n'avait point travaillé lui-même. M. Figuier, on s'en souvient, a exposé les principes de l'aérostatique, de la télégraphie et de la photographie. Ces études, quelque peu corrigées et augmentées, ont formé une *Histoire des principales découvertes*

scientifiques modernes qui plaît aux gens du monde par sa clarté, aux savans par son exactitude. Peut-être, au moment d'exposer la découverte de M. Bernard, M. Figuier a-t-il pensé qu'elle n'avait pas subi assez d'épreuves, et qu'une théorie ainsi inattaquée était loin d'être inattaquable. Il a voulu semer quelques épines sur le chemin que suivait M. Bernard pour arriver à la vérité. M. Figuier d'ailleurs a le bonheur de croire aux théories, et il lui répugnait d'admettre sans contestation une découverte si contraire à toutes les idées reçues. — Comment! se disait-il, on a cru depuis tant d'années que les animaux ne peuvent faire de l'albumine ou de la fibrine, qui leur est si nécessaire? C'est là le résultat le plus clair des travaux de M. Liebig et en général de tous les expérimentateurs de notre temps, et nous admettrions sans nous révolter que le foie peut produire une substance si spéciale, si compliquée, si inutile! Une sécrétion de cette importance aurait si longtemps échappé à tous les yeux, et la cause finale du foie ne serait pas de faire de la bile! Bien plus, le foie peut-être n'aurait pas de cause finale, car d'admettre que pour naître, vivre et se nourrir, il faut être sucré, cela est impossible. Enfin l'organisation produirait sans cesse et sans arrêt une substance destinée à être aussitôt détruite on ne sait où et on ne sait comment! Que deviennent alors les belles relations qu'a établies la science moderne entre le règne végétal et le règne animal? Que deviennent ces beaux travaux qui ont assimilé les principes immédiats des animaux à ceux des plantes, et qui ont démontré que là où finit la vie végétale, la vie animale commence, que les végétaux puisent dans la terre et chez les minéraux leur nourriture que plus tard les animaux viennent prendre chez eux? Rien ne se tient plus alors dans la nature. Les règnes différens ne sont plus créés les uns pour les autres, les hommes peuvent vivre sans animaux, ceux-ci pourraient subsister sans plantes, et tout n'est plus arrangé le mieux du monde pour le plus grand bien de chacun et l'existence la plus simple et la plus facile. En un mot, la chimie, la physiologie et la philosophie même semblaient à M. Figuier contredire les découvertes de M. Bernard.

Faut-il, pour arriver à la vérité, pour découvrir une loi naturelle, avoir un parti pris d'avance et tenter de rapporter à une opinion préconçue tous les phénomènes observés? Faut-il au contraire travailler au hasard et découvrir des faits qui plus tard servent à établir une théorie? C'est là sans doute une grave question. Avec un parti pris et une opinion faite, on sait tirer d'une découverte une foule de conséquences souvent ingénieuses et parfois même vraies; on peut être conduit à des conclusions et à des découvertes nouvelles; on sait même parfois rectifier par le raisonnement les résultats obtenus par l'observation, et l'on recommence sans cesse jus-

qu'au moment où l'on a obtenu un résultat satisfaisant, où la loi trouvée est raisonnable, et l'expérience d'accord avec la raison. Si Lavoisier n'avait été convaincu d'avance que l'eau ne peut se changer en terre malgré l'assertion des chimistes de son temps, il s'en serait tenu à sa première expérience, qui semblait lui donner tort, et il n'aurait pas eu l'idée ingénieuse, mais hardie, de nier son propre résultat et d'attribuer à une décomposition du verre la poussière terreuse qu'il vit au fond de son alambic. Les expériences qui ne sont pas guidées par des théories, qui ne sont pas destinées à vérifier des lois formulées par la raison, peuvent sans cesse rester stériles, et l'on peut passer auprès du plus beau résultat sans l'entrevoir. D'un autre côté aussi, la méthode contraire est dangereuse. On voit mal lorsqu'on veut voir d'une certaine façon. L'imagination agit sur les sens eux-mêmes, et l'on voit ce que l'on voudrait voir et non pas ce qui est. On nie les faits les plus concluans, on exagère l'importance de faits douteux. Cela est si facile d'inventer une théorie et de la vérifier. Les faits se présentent en foule à un esprit complaisant qui repousse ce qui lui déplaît. Si Harvey, avant de faire ses expériences, n'avait pas débarrassé son esprit de tous les préjugés et de toutes les théories de son temps, jamais il n'aurait découvert la circulation, et ses observations mal comprises n'auraient peut-être fait que confirmer ses erreurs. N'est-il pas plus commode d'élever un édifice sur un terrain vide et uni que sur un sol embarrassé de constructions qu'il faut respecter, de murs que l'on ne veut pas abattre? Entre ces deux méthodes, le choix est difficile. Je sais bien qu'on nous dit : Il faut avoir des théories qui puissent guider l'observation, et il faut les abandonner quand les faits sont contraires; — mais là justement est le difficile. Pour s'arrêter ainsi à temps, il faut un esprit bien flexible, qui respecte les faits et n'aime pas à les plier à sa volonté. Il faut ne pas vouloir toujours avoir raison. Une telle sagesse, une telle modération, sont rares, et le juste milieu ne convient pas à tous les esprits. Aussi, tout en admettant que c'est là le meilleur et le plus sûr, ne puis-je faire un crime à M. Figuier d'avoir suivi le chemin contraire, et d'avoir désigné d'avance le but où il aspirait et les moyens d'y arriver.

Les expériences de M. Bernard paraissent bien précises et bien certaines. Aussi M. Figuier, dans son premier mémoire, publié il y a un an, en février 1855, ne les attaque-t-il pas directement. Il pense qu'il y a du sucre là où on en a trouvé, mais il pense aussi qu'il peut en exister dans des parties de l'organisme où l'on n'en a pas découvert, c'est-à-dire dans le sang avant le foie ou après le poumon. Suivant lui, les vaisseaux, la chair et le sang contiennent toujours du glycose, et en nourrissant les chiens avec de la viande, on

leur administre, sans s'en douter, le composé que l'on est ensuite tout étonné de retrouver dans le foie. D'après M. Figuier, là est le point faible de la théorie nouvelle, et tout le sucre décelé par les réactifs dans l'économie animale provient des alimens. C'est, on le voit, nier d'un seul coup la découverte tout entière de M. Bernard et ébranler ses expériences jusqu'en leurs fondemens.

Il est rare que pour découvrir une substance dans un liquide, on puisse isoler cette substance, la purifier, puis l'analyser et constater son identité. Ce serait là une opération longue et difficile, impossible souvent, surtout lorsqu'on opère sur des matières organiques dont la décomposition est toujours facile, ou lorsque les quantités sont très faibles. Ainsi, lorsqu'on veut chercher le sucre dans l'économie, on ne peut éliminer les trente ou quarante substances qui composent le sang, puis analyser le résidu et voir si c'est bien du sucre. On n'opère presque jamais directement et l'on se sert de liquides qui, au contact de la substance cherchée, se combinent avec elle et indiquent sa présence soit en se colorant, soit en se solidifiant, soit en donnant un précipité d'une couleur déterminée. Ces liquides portent le nom de *réactifs*. Pour qu'un réactif soit bon, il faut évidemment que ses réactions ne se manifestent qu'en présence de la substance cherchée, et apparaissent toujours lorsqu'il est en contact avec elle. La chimie pratique apprend à connaître ces réactifs et à les employer, c'est même là le but le plus immédiat de cette science. Ainsi certains réactifs deviennent rouges en présence du fer, jaunes en se combinant avec le plomb, verts avec de l'alcool, etc., et toutes les fois que ces changemens se produisent, on peut affirmer que du fer, du plomb, ou de l'alcool sont dissous dans le liquide essayé. Chaque substance a ainsi le réactif qui lui est propre et dont la connaissance évite au chimiste le soin, souvent impossible, de chercher à séparer du mélange le composé qu'il veut découvrir. On a cru jusqu'ici posséder un liquide excellent pour déceler jusqu'aux moindres traces de sucre de la dernière espèce. Si l'on fait chauffer du glycose avec un sel de cuivre dissous dans certaines conditions, la couleur bleue du sel disparaît, et une substance jaune se précipite au fond du vase. On avait dans ce réactif la plus absolue confiance, et toutes les fois que la réaction se manifestait, on ne doutait pas de la présence du glycose. Surtout dans le cas où il n'y avait pas de réaction et où le sel de cuivre chauffé avec un liquide restait bleu, on se croyait en droit de nier la présence du sucre de raisin. M. Figuier et en même temps que lui M. Longet, dont le travail est moins théorique, découvrirent que la réaction ne se manifeste pas toujours, même en présence du glycose, lorsqu'une substance particulière, l'albuminose, est avec lui dissoute dans le liquide étudié. Cette sub-

stance masque les réactions du glycose, et elle existe toujours dans le sang. Il faut la détruire avant de chercher le sucre, qu'on ne peut trouver que quand elle a disparu. C'est une précaution que M. Bernard n'a jamais prise, et toutes ses analyses du sang sont entachées d'erreur. Il a trouvé du sucre dans la veine-cave et les veines hépatiques, seulement parce que là il n'y a pas d'albumine : il n'en a pas trouvé dans la veine-porte ou dans le cœur, parce que là la composition du sang n'est plus la même; mais la présence réelle du glycose n'a jamais eu d'influence sur le résultat de ses analyses. Enfin les précautions qu'il prenait pour ne pas administrer du sucre ou des féculens aux animaux étaient inutiles, puisque toute chair en contient une petite quantité qui, en s'accumulant dans le foie, où elle n'est plus masquée par l'albuminose, produit les réactions évidentes qui sont le fondement de sa théorie.

Les conclusions du mémoire de M. Figuier étaient hardies et ses expériences redoutables. Dans les premiers temps, les partisans de la fonction glycogénique essayèrent d'en nier l'importance, et surtout critiquèrent les conditions des observations. Ainsi, et il faut le reconnaître, quelque opinion que l'on ait, les expériences nouvelles n'étaient pas exposées avec assez de détail et de précision. Le sang analysé avait été pris aux abattoirs, et là, pour saigner les bœufs assommés, le boucher enfonce un couteau jusque dans l'oreillette droite; le sang qui s'écoule vient donc en partie des veines hépatiques. De plus, pour faire dégorger le sang, on appuie le pied dans la région du foie, et le sang de cet organe se mêle aussitôt à celui de la circulation générale; les efforts de l'animal égorgé sont très violens, et M. Bernard a déjà remarqué que dans les agonies douloureuses le sang du corps tout entier est sucré, parce que les contractions du diaphragme compriment le foie. Enfin on sait aussi que lorsqu'on tue un animal par hémorrhagie, les dernières palettes de sang sont toujours sucrées, tandis que les premières ne le sont pas. Pourtant, malgré ces objections, les mémoires de M. Figuier et de M. Longet firent une certaine sensation, et l'Académie des Sciences fut saisie de la question. Une commission fut nommée, qui s'occupa surtout du point de vue chimique, et dans la séance du 18 juin 1855 le rapporteur objecta seulement à la théorie de M. Figuier que, puisque le sel de cuivre ou liquide de Frommerts n'indiquait pas toujours la présence du sucre, le contraire pouvait avoir lieu, et qu'il n'était pas impossible qu'une réaction se manifestât même sans glycose. On n'avait pas plus droit d'affirmer la présence du sucre au nom du réactif que, d'après M. Figuier, on n'avait celui de la nier. L'auteur fut donc invité à faire des recherches plus directes et à employer un procédé dont M. Bernard s'est toujours servi, la fermentation.

Pour être certain que le sang contient bien réellement du sucre, il faut que nous le voyions se dédoubler en alcool et en acide carbonique. Alors, lui a-t-on dit, la théorie glycogénique sera bien réellement ébranlée. On fit en effet de ce point le nœud de la question, et il faut convenir que l'expérience était périlleuse, et qu'une preuve aussi irrécusable que tout sang, toute chair, toute matière animale contient du sucre, devait embarrasser les partisans de M. Bernard. A leur grand désappointement, M. Figuier, dans un mémoire présenté à l'Académie des Sciences au mois d'avril 1855, démontra que la fermentation bien faite corroborait ses premières expériences avec le sel de cuivre, et que si entre les mains de M. Bernard elle avait eu des résultats si différens, il fallait en accuser l'albuminose, qu'il ne songeait pas à écarter, et qui là aussi gêne la réaction. Il a donc obtenu avec un sang quelconque de l'alcool et de l'acide carbonique, et la présence du glycose dans le sang est difficile à nier. Pour lui, du reste, l'expérience est concluante, et il n'y a pas dans l'économie d'autre sucre que celui qui lui vient des alimens. Dans un article publié en septembre dernier, M. Doyère a même présenté la question comme terminée, et M. Bernard comme vaincu. Il pense, avec M. Figuier, que, quelques précautions qu'on prenne dans les expériences, on donne aux chiens de la chair ou du sang sucré qui se retrouvent ensuite dans leur sang et dans leur chair, que ce sucre vient s'accumuler dans le foie, qui contient de grandes quantités de sang et sert de réservoir aux produits de la digestion; mais jamais le sucre trouvé n'a pu être formé par cet organe, et il faut renoncer à lui attribuer cette fonction nouvelle et singulière.

Le mémoire de M. Figuier est intéressant, ses expériences, surtout les dernières, paraissent faites avec soin; pourtant sa conclusion nous semble trop absolue. Elle va plus loin que ses observations, et sa découverte a été niée depuis devant l'Institut même. L'adversaire de M. Bernard a constaté ce fait déjà entrevu, mais seulement dans des circonstances spéciales, par M. Magendie, que le sang contient du sucre. On ne peut plus dire : Il n'y a pas de sucre avant le foie, il y en a après; donc le foie sécrète du sucre. Mais ce n'est pas sur cette seule observation que s'appuient les idées nouvelles, et l'on a été bien imprudent de placer là le *criterium* de la théorie glycogénique. D'abord peut-on comparer la quantité de sucre presque infiniment petite que contient le sang dans la veine-porte avec les réactions si manifestes du glycose dans le foie, dans les veines hépatiques et la veine-cave? Comment expliquer cette différence dans le système de M. Figuier? Pourquoi telle partie du sang serait-elle plus sucrée que telle autre? Les quantités considérables de glycose peuvent-elles provenir de ces parcelles introduites dans

l'économie par les alimens? Comment même la viande en contient-elle? Les moutons ayant servi dans toutes les expériences à nourrir les chiens avaient été tués par hémorrhagie, et leur chair ne devait plus contenir ni sucre ni sang. Tout cela, du reste, est uniquement de la chimie. M. Figuier n'a envisagé qu'un côté de la question, et, suivant nous, le côté le plus facilement discutable. M. Bernard est surtout un physiologiste, et c'est sur la physiologie que repose la plus grande partie de ses démonstrations. On ne saurait comment expliquer, par exemple, dans le système de M. Figuier, ni l'action des nerfs, du galvanisme, de la section des pneumo-gastriques, ni les expériences diverses sur les embryons, l'effet de la quantité et de la qualité des alimens, du chaud et du froid, de l'âge et du sexe. Comment d'ailleurs le sucre, qui est si altérable, peut-il s'accumuler dans le foie? Les oscillations mêmes de la production du sucre, que M. Figuier invoque contre la théorie glycogénique, ne sont-elles pas des preuves à l'appui? Toutes les sécrétions ne sont-elles pas aussi oscillantes et soumises à des influences diverses et variables?

Il est impossible de donner ici plus de détails sur cette question et d'exposer plus longuement, et les objections de M. Figuier, et les réponses qu'on y peut faire. Nous en avons dit assez, je pense, pour montrer que jusqu'ici la théorie de M. Bernard est peut-être ébranlée, mais qu'elle est loin d'être détruite, comme quelques savans se sont trop empressés de le croire. A toutes les questions que je viens de poser, à quelques autres plus techniques qu'on pourrait faire, il n'a guère été répondu ni dans le mémoire de M. Longet, ni dans ceux de M. Figuier, ni dans sa *Lettre à M. Lehmann,* quelque bien tournés, quelque clairs que soient ces écrits. On doit donc attendre de nouvelles observations pour douter de la théorie de M. Bernard. Cette théorie est imprévue et singulière, il est vrai, mais je me défie des théories vraisemblables, et pourtant les adversaires de la glycogénie sont plus repoussés par son étrangeté qu'attirés par de bonnes raisons. M. Figuier nous permettra donc de ne pas attacher une importance trop exclusive à son expérience : c'est une difficulté qu'il propose, une raison de croire qu'il nous enlève; mais il en reste d'autres qui ont aussi leur valeur. Toutes les découvertes sont exposées à des objections. Harvey, lorsqu'il découvrit la circulation du sang, fut en butte à de vives attaques, combattu, comme M. Bernard, par des théories, des préjugés, des expériences, et le temps lui a donné raison. Peut-être M. Bernard triomphera-t-il de même des assertions de M. Figuier, et il a pour les réfuter bien des observations, bien des raisonnemens. Les autorités même ne lui manquent pas. Il est singulier que M. Figuier affirme avec tant de certitude, lorsque le doute tout au plus serait permis en face des mémoires si remar-

quables de M. Bernard et de tant de savans qui les ont appuyés et confirmés. Ainsi M. Poggiale, professeur de chimie au Val-de-Grâce, a communiqué le 16 avril 1855 à l'Académie des Sciences un mémoire où il conclut comme M. Bernard. Il pense que le sucre se forme aux dépens des alimens azotés, et peut-être aussi des graisses. Il en est de même de M. Leconte. M. Moleschott, professeur de chimie à Heidelberg, a en 1852 enlevé le foie à des grenouilles qu'il a pu, après l'opération, conserver quelques semaines vivantes, et le sucre avait disparu du sang, de l'estomac et des muscles. Les analyses de M. Lehmann surtout ont confirmé celles du physiologiste qui nous occupe. Enfin M. Magendie, M. Dumas et M. Rayer ont appuyé et vérifié les expériences et les conclusions de M. Bernard.

Je ne cite point tous ces noms pour écraser M. Figuier sous le poids des autorités. Les autorités ne sont rien, la raison et l'expérience sont tout, et les membres même de l'Académie des Sciences peuvent se tromper. Les défenseurs illustres n'ont jamais manqué aux causes les plus mauvaises. Pourtant M. Figuier n'a pas mis peut-être dans ses travaux toute la réserve nécessaire en présence de tant et de si habiles adversaires. Il aurait peut-être dû se souvenir que, M. Magendie mort, M. Bernard est le premier des physiologistes vivans, et qu'il mérite d'être toujours très sérieusement discuté. Même quand il a tort, et nous ne croyons pas que ce soit ici le cas, on peut dire que par son habileté, sa sagacité, sa merveilleuse faculté d'expérimentation et d'induction, il mérite presque toujours d'avoir raison. D'un autre côté aussi, M. Bernard lui-même n'a pas toujours, ni dans ses leçons, ni dans son livre, assez estimé ses adversaires. Il a trop dédaigné leurs personnes et leurs travaux. Il a un peu abusé de sa position supérieure et de son talent. Il n'a pas toujours assez réfléchi que le dédain n'a jamais convaincu personne, et il a confondu dans un égal mépris des objections très réelles et des assertions hasardées. La cause de M. Bernard est d'ailleurs assez bonne, je pense, pour qu'il puisse convenir que parfois il s'est trompé. Rien n'est plus funeste pour les savans et pour la science que l'intervention du principe qu'on appelle aujourd'hui le principe d'autorité. Les discussions les plus vives et les plus fondamentales ne doivent jamais passer certaines limites, et il convient qu'on puisse penser comme on veut sur la glycogénie sans être exposé à des injures ou à des personnalités. La liberté de discussion est assez généralement honnie. Tâchons de lui offrir un dernier refuge et de la conserver pour l'attaque comme pour la défense des théories les plus diverses. Dans la science aussi elle est désirable et féconde, et ne manque pas de grandeur.

PAUL DE RÉMUSAT.

LA NÉERLANDE

ET

LA VIE HOLLANDAISE

V.

LE PAUPÉRISME, LES ÉTABLISSEMENS DE CHARITÉ ET LA LITTÉRATURE. [1]

La Néerlande a peu de monumens; mais le petit nombre de ceux qu'on rencontre dans les villes ont un caractère vraiment national, et sont ou des établissemens d'orphelins ou des asiles pour la vieillesse. Des sculptures naïves surmontent le plus souvent l'entrée principale de ces constructions vieilles et sacrées. Le style hollandais s'y manifeste dans la solidité du corps de logis, dans la forme des fenêtres, fortement cintrées, dans les ornemens, d'un goût minutieux et familier. Ce mariage de l'art et de la charité publique montre assez quelles profondes racines le sentiment de la bienfaisance a jetées dans les mœurs hollandaises. La littérature, expression fidèle des goûts et des inclinations d'une race, a de son côté célébré la poésie des bonnes œuvres. Artistes et poètes n'ont fait ainsi que traduire un principe inhérent à la vieille civilisation néerlandaise, celui de la solidarité chrétienne.

Il n'entre point dans notre plan de faire le bilan des œuvres de charité qui se pratiquent en Hollande : c'est un réseau compliqué dont les mailles délicates se perdent dans les mystérieuses profondeurs de la vie sociale. Ce que nous voulons, c'est indiquer les traits particu-

(1) Voyez les livraisons du 1er juillet, du 15 août, du 15 octobre et 15 décembre 1855.

liers de cette bienfaisance publique, signaler les établissemens utiles qui n'existent point ailleurs, définir l'originalité du système qui préside à la distribution des secours. Le caractère dominant et distinctif de la charité batave est l'initiative individuelle. En France, l'état est grand aumônier; en Hollande, l'état s'abstient, ou du moins il n'intervient que dans le cas où l'action religieuse et personnelle se retire. A Dieu ne plaise que nous prétendions attaquer le système créé en France par la révolution de 89 : nous le croyons excellent et supérieur à beaucoup d'égards; il n'est pas sans intérêt toutefois de lui comparer un système opposé, et de chercher dans le contraste des faits un moyen d'éclairer les doctrines morales.

On peut diviser en deux branches distinctes le système de charité qui se pratique dans les Pays-Bas : cette charité est ou préventive ou curative. Au nombre des institutions destinées à prévenir la misère, nous placerons celles qui se proposent d'instruire les classes nécessiteuses et de leur fournir du travail. Au nombre des institutions qui ont pour but le soulagement des plaies sociales, nous rangerons les établissemens qui reçoivent l'enfance abandonnée, disgraciée, ou la vieillesse dépourvue de moyens d'existence. Entre les unes et les autres, il existe un lien sans doute, mais ce lien est en quelque sorte fortuit, involontaire. Si le système s'est trouvé complet, si la Hollande est un des pays où il y a le moins de misères saignantes qui échappent à l'assistance mutuelle, c'est que sur chaque besoin s'est greffé un acte de charité particulière et intelligente.

I.

A la tête des institutions appelées à combattre le paupérisme par la diffusion des lumières, et dont on chercherait vainement le type chez les autres nations civilisées, se place la société d'*utilité publique, — tot nut van't Algemeen.* En 1784, un ministre protestant de Monnikendam, appartenant à la secte des mennonites, Jean Nieuwenhuijzen, dit un jour à son fils Martin et à quelques amis : « Je vois des érudits qui s'occupent à publier de gros livres et à répandre leur nom dans les classes éclairées; je vois partout des sociétés savantes, je vois des riches qui commencent à s'enivrer du luxe de la littérature renaissante et des beaux-arts; puis je vois à côté d'eux une masse d'infortunés qui croupissent dans l'ignorance : ils ne savent ni lire ni écrire, et même le sauraient-ils, qu'ils n'auraient pas les moyens d'acheter ni de comprendre les ouvrages des beaux esprits. Les choses ne peuvent demeurer en cet état; nous devons faire quelque chose pour ces intelligences déshéritées. » Nieuwenhuijzen et ses amis se mirent bientôt d'accord sur les bases de l'œuvre qu'il

s'agissait d'accomplir. Il fut résolu qu'on fonderait une société destinée à répandre des lumières dans le peuple, à encourager les bonnes mœurs et à procurer aux classes peu aisées des connaissances qui les missent en état d'accroître leur bien-être.

Cette pensée porta ses fruits. Fondée en 1784 dans une petite ville de la Nord-Hollande, Édam, où demeurait le fils du ministre Nieuwenhuijzen, la société en peu de temps s'étendit dans tous les Pays-Bas, et bientôt il fut nécessaire de transporter le centre de l'administration à Amsterdam. C'est là que je visitai, il y a quelques mois, dans une maison voisine du musée, le siége d'une institution qui a rendu à la Hollande d'incontestables services. La société *tot nut van't Algemeen* est devenue une puissance, mais une puissance toute morale; car, placée en dehors de l'état et du monde officiel, elle s'appuie uniquement sur une idée, sur le dévouement de ses membres et sur la passion du bien.

A l'époque de sa fondation, la société était une : dispersés dans le pays, les membres se rejoignaient à certaines époques de l'année. L'accroissement des sociétaires fit naître la constitution qui existe aujourd'hui. Il fut convenu que dans chaque ville, dans chaque commune où se trouveraient seulement huit personnes désirant faire partie de la société, ces membres formeraient une section ou un département. Chacun de ces groupes avait et a encore le droit de se faire représenter dans l'assemblée générale, qui se tient une fois l'année à Amsterdam. La société se divise aujourd'hui en trois cents départemens, qui comprennent dans leurs cadres 14,700 membres. Il faut ajouter à ce chiffre 500 membres honoraires qui ne versent pas de contribution. La plupart des hommes qui s'intéressent directement aux travaux de la société appartiennent à la classe moyenne, à la petite bourgeoisie. Les classes supérieures contribuent cependant de leur bourse. Ces impôts volontaires sont tout à fait dans les mœurs de la Hollande. Il n'y a guère de fortune un peu considérable qui ne soit grevée par les sacrifices qu'elle s'impose à elle-même. Dieu nous garde de rien enlever au mérite de ces contributions : on doit néanmoins dire que l'intérêt, un intérêt louable et bien compris, n'a pas été étranger dans les Pays-Bas au développement de la charité mutuelle. L'immoralité est fille des ténèbres. On croit donc en Hollande qu'il est juste et avantageux pour chacun de concourir à la propagation des lumières dans la mesure où il est menacé par le fléau. Celui qui possède le plus se trouve dès-lors plus obligé qu'un autre de mettre sa considération et sa fortune à couvert contre les mauvais conseils de l'ignorance. L'esprit pratique des Hollandais n'a pas été déçu dans ses calculs : les comptes-rendus de la criminalité annuelle sont beaucoup moins chargés dans les Pays-Bas que

dans les provinces belges, où ces institutions tutélaires n'existent pas. Les sacrifices que la surveillance publique s'impose à elle-même sont d'ailleurs légers, surtout si on les compare à la nature des résultats obtenus. La cotisation diffère dans chaque département; mais le versement annuel dans la caisse générale dépasse rarement la somme de 2 florins 25 cents par tête. En comptant les sommes que les départemens prélèvent sur leurs membres pour l'entretien des institutions locales, on trouve que la contribution est en moyenne de 5 florins 28 cents par année. Cela donne environ, tous les douze mois, un capital de 100,000 fl. C'est avec ce faible budget que la société a entrepris d'exercer sur les mœurs une sorte de magistrature anonyme.

L'histoire des services rendus par l'institution *tot nut van't Algemeen* serait longue et compliquée : nous nous bornerons à indiquer les principaux. L'instruction primaire est en grande partie son ouvrage. La loi de 1806, qui a posé en Hollande les fondemens et les principes de l'éducation publique, a été faite avec le concours des membres de l'administration centrale de la société. Ce n'est pas tout que d'édicter des lois, il faut encore les incarner dans la pratique. La société prêta au gouvernement une main active pour l'exécution de tous les projets utiles. Sa mission était surtout de défricher le champ de l'intelligence. Les excellentes écoles primaires qui existent à Amsterdam et dans toutes les villes de la Néerlande ont été modelées sur les types que cette institution avait fournis elle-même en ouvrant dans plusieurs endroits des écoles pour les pauvres. Son initiative s'est étendue à tous les établissemens de bienfaisance. Les crèches, les écoles gardiennes, les écoles d'ouvriers, les écoles de répétition, les classes de chant, les caisses d'épargne sont, pour ainsi dire, sorties du sein de cette puissance invisible et toujours présente. La société se charge de l'entretien et de l'administration de ces établissemens jusqu'au jour où l'état, la commune ou même des particuliers les prennent à leur compte. Ce n'est pas seulement sur l'enfance et sur l'âge adulte que se sont répandus les bienfaits de l'instruction, c'est aussi sur le peuple. La société a publié de petits livres à la portée de tous, dans lesquels étaient exposés les rudimens de la morale, de la science, de l'histoire et du bien-être économique. Elle a fondé des bibliothèques où l'ouvrier puise les connaissances relatives à son état et à sa condition sociale.

Le directeur de la société est un homme d'esprit et de bon sens. Nous lui demandions à quelles causes il attribuait les accroissemens si rapides de l'institution : « La stabilité et le développement de la société *tot nut van't Algemeen*, répondit-il, s'expliquent d'abord par son but philanthropique, lequel répond essentiellement au caractère hollandais. Je rapporte en outre le succès à la constitution assez

remarquable de cette société. On chercherait vainement dans l'histoire un type plus parfait d'une organisation républicaine. L'indépendance, l'autonomie des départemens est presque illimitée pour tout ce qui regarde leur administration intérieure et le choix des moyens les plus propres à atteindre le but proposé. » La liberté dans l'unité, tel est en effet le caractère des statuts qui ont fait jusqu'ici la force de cette association. Chaque département est un cercle d'amis qui se réunissent de temps en temps pour discuter les intérêts de la société en général ou les intérêts du groupe en particulier. A certaines époques de l'année, on tient des séances solennelles. Nous avons assisté à une de ces séances, qui sont à la fois des soirées littéraires et des distributions de prix. La société d'*utilité publique* a cru entrevoir une lacune dans la loi civile qui punit le crime sans récompenser les actions vertueuses : elle cherche à combler cette lacune en témoignant sa reconnaissance pour les traits de courage ou de désintéressement. Les récompenses consistent soit en un diplôme honorable, soit en un cadeau de livres, soit en une médaille d'or ou d'argent. Les membres de l'association prononcent ensuite des discours. A la campagne surtout, ces réunions sont des fêtes de famille. On y fait de la musique, quelquefois des expériences de physique amusante. On y vient pour s'instruire et pour se divertir en même temps. Les femmes et les enfans sont de la partie : ce ne sont pas les yeux les moins ouverts ni les oreilles les moins attentives. La société ne dédaigne pas d'employer les femmes; elle leur confie la surveillance des salles d'asile, l'instruction des jeunes filles, et d'autres œuvres de bienfaisance qui demandent un tact délicat.

Ce qui distingue en outre la société *tot nut van't Algemeen*, ce sont ses tendances libérales. Elle plane au-dessus des sectes religieuses, dont elle réunit les différens membres sur le terrain de la morale et de la charité. Une direction d'idées si universelle s'opposa toujours au développement de cette institution dans les provinces belges. Avant la séparation, il existait bien quelques départemens en Belgique; mais le clergé regardait ses progrès d'un œil de défiance, et les efforts de Guillaume Ier pour introduire la société dans cette partie de ses états demeurèrent à peu près stériles. Cette tolérance de la société d'*utilité publique* s'est pourtant démentie dans une circonstance récente. Il s'agissait de savoir si l'on admettrait les Juifs comme membres de la société. Le débat fut porté à l'assemblée générale. Déjà cette question s'était présentée il y a plusieurs années, et elle avait été résolue négativement. Ceux qui se prononcent pour l'exclusion se fondent sur un des statuts, qui dit que la société a été créée pour encourager les bonnes mœurs « conformé-

ment aux principes fondamentaux de la doctrine chrétienne. » Les Israélites répondent à cela que la morale est de toutes les religions, que les principes de l'Ancien-Testament, qui est la source de leurs croyances, ne diffèrent pas des principes de l'Évangile. Le débat fut orageux, et l'admission des Juifs fut repoussée à une faible majorité. Il est à croire que, si cette proposition se renouvelle dans quelques années, elle sera cette fois accueillie. Telle est en effet la marche de l'opinion en Hollande, lente, craintive, mais persistante. Nous devons d'ailleurs dire que les Israélites ont fondé depuis quelques années, sur le modèle de la société *tot nut van't Algemeen*, une institution à eux qui prospère et qui rend des services, quoique sur une échelle plus restreinte. Cette division des forces n'en est pas moins regrettable; aussi le vœu des moralistes éclairés est dès aujourd'hui en Hollande que l'action de toutes les sectes religieuses se confonde et s'élève en prenant pour base l'amour de l'humanité.

La société *tot nut van't Algemeen* trace une direction à l'assistance publique. A son ombre s'élèvent des établissemens qui concourent à tempérer la misère. Le génie hollandais est ennemi des théories : il ne discute pas, il agit. Pour lui, toute bonne pensée est une œuvre. Sur le bord d'un des nombreux canaux qui coupent la ville d'Amsterdam en plusieurs îles reliées ensemble par des ponts et des chaussées, on remarque un grand bâtiment à mine sévère et imposante. Une des façades intérieures de l'édifice, tournée au nord-est, sur *le Plantage*, a un frontispice orné de treize figures symboliques. C'est un ouvrage de l'architecte Ziesenis. La ville d'Amsterdam, sous les traits d'une femme, protége de la main droite l'Industrie et l'Activité; de sa main gauche, elle tient l'écusson écartelé des armoiries de la vieille cité, qu'elle oppose comme un bouclier contre la Paresse, la Misère, la Débauche et l'Extravagance. Entre l'écusson et ces figures se place un Hercule qui menace les vices avec sa massue. Toute cette allégorie de pierre est un peu froide, mais elle définit du moins la destination du monument. La *maison de travail* (*werkhuis*) ouvre un lieu d'asile pour les pauvres gens qui se trouvent temporairement sans toit et sans moyens d'existence. On n'y demeure pas, on y passe. Pour y être admis, les habitans de la ville n'ont qu'à présenter un certificat délivré par les maîtres de leurs quartiers, et qui témoigne de leur état nécessiteux. On pourrait bien envoyer ces indigens dans les *colonies de bienfaisance* (1); mais ce serait d'abord élever indéfiniment les frais de l'assistance publique,

(1) En 1818, le travail manquait. Sous la présidence du prince Frédéric, une commission s'organisa, acheta des terrains, y fit bâtir des maisons et se procura des instrumens de travail. Telle fut l'origine des colonies de bienfaisance. On commença par une cinquantaine de maisons : il en existe aujourd'hui quatre cent vingt. Ces établissemens

et ensuite on craint, en arrachant ces pauvres à leurs relations, de leur enlever les moyens de rétablir un jour leurs affaires. Tant qu'ils restent au contraire dans la ville, ils conservent la perspective d'un meilleur sort, et s'adressent à leurs amis pour reconquérir du travail. L'hospice est une fabrique : on y file, on y tisse, on y fait des cordages. Le nombre des personnes logées, nourries, entretenues par l'établissement, varie d'une année à l'autre, et suit en quelque sorte les fluctuations économiques de la société elle-même. De longs hivers, la cherté des moyens de subsistance, le manque de travail, ont pour résultat ordinaire d'accroître la population du *werkhuis*. De 1822 jusqu'à 1845, cette population était de 600 à 900 personnes par année; depuis 1845, elle est en moyenne de 1,000 à 1,200 têtes. Les pères et les mères de famille y entrent avec leurs enfans. Ces enfans reçoivent une instruction scolaire et religieuse. Le maître et la maîtresse d'école sont choisis parmi les gens que secourt l'hospice. L'entretien de l'établissement coûte en moyenne, 90,000 florins par année. Cette œuvre honorable ne mériterait que des éloges, si le mélange des pensionnaires n'en dénaturait le but et le caractère. La maison de travail reçoit, outre ceux qui viennent y chercher un asile contre les atteintes de la misère, les mendians qui ont été condamnés et qui attendent qu'on les conduise aux colonies, les personnes qui se sont rendues coupables de contravention aux ordonnances de la ville, les détenus pour dettes. Il y a là un ensemble de faits qu'on s'étonne de trouver réunis. La pauvreté est un malheur, la mendicité est un délit. On se demande s'il est bien conforme à la morale de la charité de confondre sous le même toit et sous le même vêtement des conditions aussi diverses.

Une institution d'un autre genre, mais destinée également à fournir du travail aux ouvriers qui en manquent, existe dans la ville de La Haye. Un conseil permanent, formé des diacres de toutes les communions religieuses, administre les intérêts généraux de la classe pauvre. Les théâtres versent à La Haye, comme en France, une certaine somme prélevée sur les plaisirs des riches; mais cette somme, au lieu de tomber, comme chez nous, dans les mains de l'état, descend dans la caisse commune des diverses communions religieuses. Pendant la kermesse, les baraques établies sur la place paient également un droit. Le conseil des diacres reçoit ces différentes contributions. Il y a huit ou neuf ans, cette réunion d'hommes, divisés par les croyances, mais réunis par le lien de la charité, eut l'idée

sont placés en dehors de l'action religieuse. L'état y envoie, à titre de pensionnaires, des orphelins, des mendians, des enfans trouvés ou abandonnés. A côté des individus soumis au système répressif, il y a les colons libres. Ces derniers travaillent pour la colonie, qui en retour les nourrit et les entretient. Chaque famille demeure à part.

d'ouvrir à La Haye un chantier public pour les ouvriers sans travail. Une commission fut nommée et déléguée en vue de cette œuvre spéciale. La nature des travaux à entreprendre était indiquée par la géographie locale. Nous avons parlé ailleurs de la lutte que la Hollande eut à soutenir contre les eaux; mais nous n'avons rien dit encore des efforts qu'elle déploya pour se débarrasser des sables. Ces deux ennemis exigent des moyens de résistance également énergiques. Une grande partie de la ville de La Haye a été conquise sur les dunes. Dans les provinces de la Drenthe et de l'Overyssel, les sables mouvans s'amoncèlent sur les tourbières, et forment ainsi des collines qui s'accroîtraient de jour en jour, si l'on ne prenait le soin d'en arrêter les progrès. Il a fallu que la main de l'homme contînt et repoussât cette lave, qui, apportée par les vents, voiturée par les eaux des fleuves ou de la mer, recouvrait le pays, étouffait les cultures, et menaçait souvent de les engloutir. Le Hollandais ne s'est pas contenté toutefois de repousser le fléau : il a utilisé le mal, si tant est que le mal existe dans la nature et en face d'une économie intelligente des forces humaines. Ces sables parasites sont l'objet d'un commerce : on les enlève pour fertiliser certaines terres argileuses et pour servir de lest aux vaisseaux. La commission crut qu'il serait sage d'intéresser les bras inoccupés à cette conquête de la volonté sur le sol. Elle demanda au gouvernement des collines arides sur lesquelles croissaient la mousse, les lichens et les bruyères. Le gouvernement les céda volontiers. Aujourd'hui les lieux ont changé de physionomie. Ces collines se sont abaissées et s'abaissent encore tous les hivers sous la main des terrassiers. Ce qui a été le lit de la mer est maintenant une culture. Les sables chassés par le vent et amoncelés en une chaîne de dunes s'égalisent sous la pioche, se développent en champs de pommes de terre ou de betteraves, se couronnent d'une fertilité relative à l'aide des engrais. Dans ces terrains bouleversés, qui présentent à chaque pas l'image de l'homme producteur debout sur le chaos, on a ménagé des défenses savantes contre les vents et les orages. Des murs de sable, taillés dans l'épaisseur des collines à demi renversées, protégent les accroissemens de la végétation naissante. Ces défrichemens, entrepris par des ouvriers que la rigueur de la saison et la dureté des circonstances enlèvent momentanément à leur état, présentent quelques traits de ressemblance avec les ateliers nationaux créés à Paris par le gouvernement provisoire en 1848; seulement on y travaille. Les ateliers nationaux étaient un expédient; la culture des dunes est une institution. 6,132 florins, obtenus par voie de souscriptions, ont été jetés dans cette lutte contre la nature et l'inégalité du sol. La commission se proposait moins une œuvre industrielle qu'une œuvre morale de

prévoyance. Sous ce dernier rapport, ses vues n'ont point été trompées. Pendant huit hivers, plus de cent familles ont été préservées de la faim. Les ouvriers de toutes professions, terrassiers, maçons, peintres, tailleurs, bottiers, travaillent dans les dunes aussi longtemps qu'ils ne trouvent pas d'ouvrage en ville, c'est-à-dire pendant trois ou quatre mois de l'année. Il ne faut en effet considérer ce chantier que comme la dernière ressource à laquelle l'ouvrier s'attache, lorsque tous les autres moyens lui manquent pour exercer ses bras. Chaque communion religieuse fournit un nombre de travailleurs proportionné à son importance numérique. Ces ouvriers reçoivent au plus 4 florins 20 cents par semaine (1). Quoique le but de la commission n'ait point été une spéculation matérielle, on peut dire que les sacrifices d'argent n'ont point été perdus. Un terrain improductif a été transformé en champs utiles pour la nourriture de l'homme et des bestiaux. La récolte des tubercules et des légumes a donné l'année dernière un résultat de 4,104 florins; c'est une moyenne de 87 florins par hectare. On ne saurait trop encourager une institution qui traduit l'aumône sous la forme du salaire, et qui, dans les temps difficiles, atténue la misère de l'ouvrier sans demander aucun sacrifice à la dignité humaine.

Beaucoup d'autres institutions de prévoyance existent en Hollande, mais rien ne les distingue de ce qu'on remarque dans d'autres pays. Il faut d'ailleurs le reconnaître, le système préventif de la charité est faible; il vient de naître. Il n'en est pas de même du système qui va au secours des infortunes accomplies et de ce que l'assistance publique fait par exemple pour l'enfance des orphelins. On peut établir deux degrés dans la situation des orphelins, selon qu'ils appartiennent à la classe pauvre ou à la classe moyenne. Les asiles destinés à recevoir les enfans de la classe pauvre sont les premiers qu'il convienne d'examiner.

A La Haye, sur un quai qu'on nomme le Spui, au tournant d'un pont, s'élève un grand pavillon de brique à volutes et à bordures de pierre. L'édifice trempe ses pieds dans l'eau. Une des faces de ce vieux bâtiment, surmontée d'une horloge, se regarde dans le miroir tranquille du canal, tandis que de côté, sous d'immenses fenêtres, s'ouvre une petite porte basse : c'est l'entrée. Au-dessus de la porte est un écusson supporté par deux lions sculptés en relief et au bas duquel on lit ces mots : *Diaconye oude wrouwen en kinderhuys*, hospice de la diaconie pour les vieilles femmes et les enfans. Cet établissement, fondé en 1659 par les dons de la commune protestante

(1) Cette ressource est évidemment insuffisante : l'ouvrier y supplée par des économies ou par des dons qu'il reçoit de la communauté religieuse à laquelle il appartient.

hollandaise, était en effet destiné à recevoir les orphelins et les femmes accablées par l'âge; mais aujourd'hui il n'y a plus que des orphelins. Nous choisirons pour visiter cette maison l'heure la plus intéressante de la journée : c'est le soir. La porte de la rue s'ouvre sur une salle basse, obscure et pavée en dalles bleues. Un long corridor, froid et humide comme les allées d'une cathédrale, vous conduit à une cour dans laquelle les enfans jouent pendant la journée. Cette cour est encadrée par quatre ailes de bâtimens percés de fenêtres hautes. Au rez-de-chaussée se tiennent les classes : ce sont de grandes salles, pavées en briques jaunes comme les trottoirs des rues de La Haye, avec deux rangées de pupitres et de bancs de bois. Vous chercheriez en vain sur les murs gris des ornemens ou des tableaux pour reposer vos yeux. L'austérité calviniste règne ici dans toute son orthodoxie.

Les enfans y reçoivent l'instruction scolaire jusqu'à leur quatorzième année. Un maître et deux sous-maîtres sont attachés à l'établissement; quelquefois on choisit ces répétiteurs parmi les élèves. Les deux sexes sont confondus dans les classes et séparés dans tous les autres exercices. L'éducation est avant tout élémentaire et pratique; elle ne se propose pas de faire des savans, elle se propose de faire des ouvriers. A côté des classes sont les ateliers. A la lueur de mornes chandelles, des jeunes filles, assises sur des bancs et rangées le long des tables, sont occupées à des ouvrages d'aiguille. Beaucoup de personnes de la ville fournissent à l'établissement des commandes de couture. De temps en temps on charme la monotonie de ces travaux par des chants. Les orphelines cousent et tricotent pour l'établissement jusqu'à huit heures du soir, et de huit à neuf heures pour elles-mêmes. L'argent qu'elles gagnent ainsi est employé à leur toilette. La maison leur fournit un costume uniforme, mais elles ajoutent à ce costume quelques ornemens qui n'en dénaturent point le caractère : un bonnet d'étoffe plus fine pour le dimanche, un tablier blanc avec des plis, un mouchoir de soie pour le cou, quelquefois même une broche ou une bague en or. Le vêtement ordinaire et tel qu'il est donné par l'établissement ne manque d'ailleurs pas de style. Les orphelines de la diaconie calviniste à La Haye portent une robe de laine noire avec des manches courtes et serrées; leurs bras sont revêtus de longues mitaines blanches, et leurs épaules couvertes d'un double mouchoir, l'un en calicot, l'autre en mousseline; un bonnet de batiste, d'une forme singulière, encadre la tête, dont on ne voit point les cheveux. Ce vêtement est historique; c'est celui qu'on retrouve dans les anciens portraits de l'école flamande. Les garçons ne travaillent pas dans l'établissement. Dès qu'ils ont atteint leur quatorzième année, ils sont placés en apprentissage chez

des artisans de la ville. Tous les matins, ils se rendent au siége de leurs travaux, et rentrent le soir dans l'institution (1). Le dimanche, ils portent un pantalon et une veste de couleur brune avec des boutons de cuivre, une cravate blanche, un chapeau rond et des gants. Plus d'une mère les regarde passer dans la rue avec un œil d'envie, tant ces enfans de la charité publique ont une tenue propre et convenable.

Une salle toujours aussi nue que celles où nous venons d'entrer sert de réfectoire. Il est intéressant de voir les plus jeunes élèves prendre ensemble leur repas du soir, qui consiste en un morceau de pain noir et du lait. Debout, les yeux baissés, ces enfans rendent grâce à Dieu de la frugale collation qu'ils viennent de recevoir. Il est à peu près sept heures, c'est le moment du coucher. Un dortoir faiblement éclairé par deux lampes attachées au plafond présente une cinquantaine de lits rangés des deux côtés de la salle. Les enfans se couchent deux à deux. Quand ils sont endormis, une surveillante, orpheline elle-même, continue de présider, pendant quelques heures, au bon ordre. C'est un tableau touchant, dans cette salle longue et triste, que celui de cette orpheline, en costume d'un autre temps, lisant à la clarté d'une petite lumière un livre qui nous a semblé être la Bible, et protégeant le sommeil de ses sœurs endormies sous l'œil de celui qu'on ne voit pas. A neuf heures a lieu le coucher des adultes. Les orphelins rangés dans un dortoir et les orphelines dans un autre chantent un psaume, puis récitent une prière à voix basse. Le silence, un silence particulier aux cloîtres, descend alors sur cette vieille maison, au pied de laquelle passent encore, durant la nuit, quelques barques attardées et étoilées d'une lumière.

L'établissement a un directeur qu'on appelle *le père*, et une directrice qu'on appelle *la mère*. Il ne faudrait pas d'ailleurs accorder à ce titre le sens qu'on lui donne en France : le directeur des institutions de charité est un subalterne en Hollande; au-dessus de son autorité plane l'action de la diaconie. Pour comprendre maintenant le caractère de cette magistrature toute spéciale, il nous faut remonter jusqu'à l'organisation religieuse de la Hollande. Le protestantisme batave est représenté matériellement, dans chaque commune, par un corps qu'on appelle le consistoire. Le consistoire se compose à La Haye de onze *pasteurs*, de dix-huit *anciens* et de vingt-deux *diacres*. Aux *pasteurs* est confié le ministère de la parole; les *anciens* sont préposés aux besoins spirituels de la communauté; les *diacres* sont chargés d'administrer le patrimoine des pauvres. Sur ces vingt-

(1) Les garçons en apprentissage travaillent de six ou sept heures du matin jusqu'à midi, et d'une heure et demie jusqu'à sept heures du soir. Ce qu'ils gagnent appartient à l'établissement, moins un cinquième, qui leur est donné pour leurs menus plaisirs.

deux diacres, huit sont nommés régens de la maison des orphelins. On leur adjoint six dames régentes, choisies par le consistoire de l'église protestante. Leurs fonctions consistent à surveiller l'établissement. Nous avons assisté à l'un des conseils qui se tiennent tous les vendredis dans une des salles de la maison; les régens vérifient les recettes, ordonnancent les dépenses, dirigent en un mot tout le mouvement administratif et moral de l'œuvre. Ils sont responsables de leurs actes devant le consistoire, et de plus ils soumettent les questions délicates à l'assemblée générale des diacres, qui se réunit toutes les trois semaines. Ces fonctions sont gratuites; il n'y a de rétribué que le personnel de la maison.

Jusqu'à l'année 1855, la diaconie calviniste recevait un subside de l'état. Ce subside était de 36,000 francs par an. La diaconie refuse aujourd'hui ce secours pour rester indépendante, et elle n'a point à se repentir de sa liberté; les ressources se sont élevées depuis que la direction a refusé le subside de l'état. Le capital de l'établissement s'accroît de temps en temps par des dons volontaires, par des legs. Ses revenus s'alimentent des quêtes qui se font à certains jours dans les églises. Tous les dimanches, des troncs parcourent la ville et sont portés à domicile par les orphelins. Les fournisseurs de l'établissement, payés tous les mois, déposent aussi dans une boîte l'obole de la charité. C'est avec ces diverses ressources que l'établissement entretient trois cent soixante-dix-huit enfans des deux sexes. Ces enfans ne sont pas tous orphelins ni orphelines : quelques-uns d'entre eux n'ont perdu que leur père ou leur mère; d'autres ont encore leurs parens, mais ces parens sont incapables de subvenir aux besoins de leur famille. Ils sont d'ailleurs tous confondus, sous le même costume, dans un système de protection unique. Quand il s'agit de recevoir un enfant nouveau dans la maison, les faits sont examinés par une commission d'enquête, composée du diacre du quartier où habite l'enfant, d'un régent et de l'avocat. Cette commission soumet son rapport à l'assemblée de tous les diacres réunis, qui prononce sur l'admission. Chaque élève coûte à peu près à l'établissement 180 francs par année pour l'alimentation et l'habillement. Les enfans ne sont néanmoins pas tous à la charge de l'administration diaconale : il y a une catégorie d'orphelins et d'orphelines que la maison reçoit au compte de la ville ou de certains particuliers. Le taux de la pension est en ce cas de 200 fr. Les enfans que l'état adopte sont ceux dont les parens ne sont point attachés à une des communions religieuses de l'église protestante (1).

(1) On devient membre d'une des sections de l'église protestante après avoir fait profession de foi et avoir demandé à être inscrit sur le registre de la communauté. Cette

Le mécanisme économique de l'établissement nous amène à préciser le but qu'on veut atteindre par ces sacrifices. Les élèves restent dans la maison jusqu'à leur vingtième année. On leur accorde alors une certaine somme d'argent et des habits, puis on les livre à la société. La moitié de cette somme est donnée au moment du départ, et l'autre moitié un an après la sortie. Les élèves, qui ont appris un état, se placent dans le monde comme ils peuvent : les garçons deviennent ouvriers, les filles entrent en service, ou exercent l'état de lingère. On cite quelques exemples d'individus qui, grâce à des facultés heureuses, se sont fait une position au-dessus du commun : un ancien élève de la maison est maintenant capitaine d'infanterie aux Indes, un autre exerce à La Haye la profession d'architecte; mais ces exemples sont rares : l'organisation de l'établissement défend d'ouvrir aux élèves une carrière libérale. Des institutions du même genre existent dans les autres villes de la Hollande; nous n'avons point à les décrire.

Il convient maintenant de déplacer le théâtre de nos observations et de nous transporter à Amsterdam dans l'hospice des orphelins de la classe bourgeoise, *Burger-Weeshuis*. On y entre par deux portes qui ne manquent point d'un certain caractère architectural : l'une s'ouvre sur le *Kalverstraat*, et l'autre dans la rue Sainte-Lucie. La première entrée est surmontée de deux figures sculptées, lesquelles représentent un orphelin et une orpheline dans le costume qui se porte encore aujourd'hui. Au-dessus figure magistralement l'écusson de la ville d'Amsterdam. La salle dite des directeurs, *regentenkamer*, est ornée de quelques tableaux qui ne sont point sans mérite, et parmi lesquels on distingue les portraits des anciens régens et des anciennes régentes. On s'arrête surtout devant le portrait de la fondatrice, la dame Haasje Klaas. Autrefois cette maison était un cloître; elle a changé de face en changeant de destination. A la solitude inutile et morne ont succédé la vie et le mouvement de la charité. Ici tous les enfans, au nombre de quatre cent soixante-et-un, sont vraiment orphelins, c'est-à-dire sans père ni mère. Pour qu'ils soient admis dans l'établissement, il faut que leurs parens aient été citoyens d'Amsterdam (1). Les enfans reçus dans la maison appartiennent à toutes

profession de foi est accompagnée d'un examen : il faut être en état de lire la Bible et de comprendre l'histoire de la réformation.

(1) On donne ce titre à des bourgeois qui ont eu leur domicile dans la ville et qui y ont accompli les devoirs de la vie publique, comme membres de la garde urbaine (*schutter*), comme quarteniers (*vykmeester*), ou comme pompiers (*brandmeester*). Le corps des pompiers ne forme point à Amsterdam une arme distincte. Le service de défense contre l'incendie est fait par des habitans de la ville. Il existe un autre hospice (*Diakedie-Weeshuis*) pour les orphelins de la classe pauvre. Celui-ci est situé sur le cours de l'Amstel. On y remarque deux bons tableaux, dont l'un représente le dîner des élèves, l'autre la toilette des orphelins et des orphelines au moment de leur arrivée

les communions protestantes. L'établissement est régi par des directeurs civils et des directrices. Ce que nous aimons le moins, c'est le costume. Les orphelins et les orphelines sont habillés mi-partie de rouge et de noir. On dit que cet uniforme facilite l'application des mesures de discipline extérieure. Les cabaretiers par exemple ont ordre de ne point recevoir chez eux les jeunes gens portant ce costume. Nous approuvons fort ces règlemens, mais on se demande s'il ne serait pas possible d'atteindre le même but sans revêtir les orphelins et les orphelines d'une livrée singulière, qui affiche beaucoup trop leur infortune. Quoique l'éducation qu'ils reçoivent dans la maison s'arrête au premier degré, quelques élèves dont l'établissement a conservé les noms ont marqué dans les sciences ou dans les fonctions publiques. Le plus célèbre d'entre eux est van Speijk. L'établissement est plein de son souvenir. Une toile retrace le dernier exploit de sa vie, qui l'a rendu si cher aux Hollandais. Quelques têtes d'hommes effarées regardent par une lucarne du vaisseau le jeune lieutenant de marine au moment où il approche la mèche des barils de poudre. On reste frappé d'admiration, non à la vue du tableau, qui est mauvais, mais à la vue de l'action, qui est sublime.

Toutes ces fondations si méritoires sont bien dépassées par celles qu'on doit à la sollicitude de la baronne de Reede de Renswoude. En Hollande, on trouve le nom d'une femme à l'origine de presque toutes les institutions charitables. Cette dame, qui n'avait point d'enfans, laissa par testament sa grande fortune aux orphelins. J'ai vu son portrait, qui exprime un air de grâce et de bonté. Les traces vivantes de son œuvre sont surtout à La Haye, à Delft, à Utrecht. Elle a voulu que dans ces trois villes on fît un choix parmi les orphelins nés de parens bourgeois, et que les enfans les plus distingués par leur intelligence reçussent une éducation tout à fait soignée. Le testament, qui est de 1749, porte que ces jeunes gens d'élite devront se développer selon leurs moyens dans les arts libéraux, dans la médecine ou la chirurgie. Pour satisfaire à ses volontés, on créa à La Haye, dans la maison connue sous le nom de *Burger-Weeshuis*, érigée en 1564, un second établissement, dont le titre rappelle le nom de la fondatrice. Plusieurs ingénieurs civils et quelques chirurgiens distingués se sont formés dans cette école. A Utrecht, j'ai visité une succursale de la même œuvre, qui est un véritable monument de bienfaisance. Plusieurs élèves remarquables sont sortis de cette maison : parmi eux, il faut nommer le graveur Josi, qui a publié un catalogue raisonné des œuvres de Rembrandt.

Dans les villes de Hollande, on voit habituellement au-dessus de

dans l'institution. J'y ai vu aussi le modèle d'un petit vaisseau : c'est le souvenir d'un orphelin qui avait fait fortune aux Indes, et qui a laissé sa fortune à la diaconie. On compte dans l'établissement 363 garçons et 389 filles.

la porte des maisons administrées par les diaconies une Bible sculptée en pierre. Cette association d'idées n'a rien de fortuit. Les sociétés païennes regardaient peu à la condition des enfans abandonnés ou privés de leurs soutiens naturels. Le Jéhova de l'Ancien-Testament est le premier qui se soit appelé lui-même avec une sorte d'orgueil « le Dieu des orphelins. » La poésie de la charité chrétienne est sortie elle-même de ces paroles de l'Évangile : « Laissez venir à moi les petits enfans. » Cette poésie est passée avec la réformation dans les mœurs de la Hollande. L'orphelin est ici de toutes les cérémonies publiques. Dernièrement on commençait à Amsterdam l'érection d'un monument destiné à perpétuer le souvenir de l'élan national qui poussa en 1831 les armées de volontaires hollandais contre la Belgique soulevée. L'honneur de poser la première pierre fut confié à des enfans sans père ni mère, comme si la Néerlande eût voulu sanctifier son histoire par la main de l'infortune.

A côté des enfans laissés dans le monde à la merci des événemens, il y a encore les enfans disgraciés par la nature, qui seraient une charge pour eux-mêmes et pour la société, si la main de l'assistance publique, unie à celle de la science, ne les retirait de leur néant. Ici la Hollande a également organisé un système de secours qui honore le caractère et l'esprit de ses habitans.

II.

Au centre de la ville d'Amsterdam, il est une maison consacrée à l'instruction des jeunes aveugles, *Instituut tot onderwijs van Blinden.* L'histoire de cet établissement remonte aux premières années du XIXe siècle. Un Suédois, disciple de Valentin Haüy, se trouvait alors dans la capitale des Pays-Bas. Il engagea un Hollandais, membre d'une des loges maçonniques d'Amsterdam, à naturaliser dans la Néerlande une des créations de la philosophie française. Cet ami en parla dans sa loge, et le conseil fut goûté. On ouvrit en 1808 une petite école d'aveugles. Le nombre des élèves était d'abord de trois, puis de quatre, puis de cinq. L'œuvre, quoique dans des conditions imparfaites et mesquines, prospéra. On reconnut que l'aveugle était un être capable d'éducation. Alors l'établissement s'accrut : les sociétés maçonniques s'intéressèrent de plus en plus à une fondation qui était leur ouvrage. Quand on compare maintenant cette humble origine à l'état actuel de l'institution, on est frappé des succès rapides qui l'ont couronnée. A mesure qu'elle grandissait, l'école des jeunes aveugles échappait aux mains de la maçonnerie : elle cessait d'être l'œuvre d'une société occulte pour devenir une œuvre nationale. Libre aujourd'hui de toute influence, indépendante de l'état, ne recevant aucun subside ni du gouver-

nement ni de la ville, l'institut vit de ses propres ressources et se gouverne par ses lumières. La direction se compose de six personnes, choisies parmi les contribuables de l'œuvre. Trois de ces directeurs doivent néanmoins être membres des loges maçonniques. c'est un hommage de reconnaissance que l'établissement rend de la sorte aux anciens fondateurs et comme un souvenir de son berceau. Il doit également y avoir dans le conseil un ou deux médecins. Aux six directeurs-commissaires incombe la responsabilité morale de l'œuvre. On connaît assez maintenant les mœurs de la Hollande pour deviner que ces fonctions sont gratuites; un des directeurs, membre de la première chambre, me disait : « Du jour où ces fonctions seraient rétribuées, on ne trouverait plus ici de personnes considérables qui voulussent les exercer. »

On avait commencé par louer un local : de 1822 à 1825, on acheta une maison. Cette maison, bâtie par un ancien bourgeois d'Amsterdam, raconte les mœurs et les richesses des beaux temps de la république. L'extérieur en est à la fois simple et grandiose; l'intérieur respire un air de luxe : les corridors sont pavés en marbre blanc, les plafonds ornés de sculptures également en marbre. Une demeure si convenable ne suffit déjà plus aux besoins de l'institution, qui s'étendent sans cesse.

Comme tous les fléaux de la nature, la cécité frappe de préférence les individus de la classe pauvre. Ce fait, bien établi par les statistiques, a donné lieu à une question intéressante; on s'est demandé si la cécité était une infirmité congéniale ou acquise. Naît-on ou devient-on aveugle? Aujourd'hui cette question est résolue. Sur cent cas de cécité, il y en a peut-être quatre-vingt-dix-neuf où les malheureux qui ne voient pas sont devenus aveugles quelques jours après leur naissance. L'expression d'aveugle-né, qui est passée dans le langage usuel et même dans le langage scientifique, repose donc le plus souvent sur une ancienne opinion erronée. D'après la nouvelle manière d'interpréter les faits, ce ne serait point en général la nature qu'il faudrait accuser : ce serait l'ignorance des familles, le manque de soins, certains préjugés locaux et certains usages réprouvés par l'hygiène (1). Dans quelques villages des Pays-Bas, où les habitans résistent encore aux bienfaits de la vaccine, la petite-vérole fait beaucoup d'aveugles. Cette résistance se greffe malheureusement sur une fausse idée religieuse, sur le dogme fataliste de

(1) On a observé que la proportion des aveugles relativement aux *voyans* était moins forte dans les pays du nord que dans les pays du midi. Cette circonstance a lieu d'étonner, puisque les influences d'un climat froid et humide doivent être naturellement plus pernicieuses que celles d'un climat chaud et sec. Les hommes de l'art ont cru trouver la raison de ce fait dans un autre ordre d'influences. Les pays du midi sont catholiques, les pays du nord sont protestans. Dans les états catholiques, on baptise les enfans immédia-

la prédestination. « Si notre enfant, disent les parens peu éclairés, doit avoir la maladie, il l'aura malgré nous : c'est la volonté de Dieu. »

Le système qui préside à l'enseignement des aveugles dans la ville d'Amsterdam est particulièrement éclectique. Le directeur proprement dit, homme vraiment remarquable dans sa spécialité, fait de fréquens voyages pour reconnaître et s'approprier les différentes méthodes qui existent dans les pays étrangers. Si l'établissement n'exclut rien de ce qui semble bon, il a pourtant un caractère à lui. Rien n'est négligé pour y développer chez les aveugles les sens qui peuvent suppléer à l'absence de la vue. Je rencontrais dans les escaliers des enfans qui se dirigeaient très bien et qui regagnaient leur place avec facilité. Quelques-uns n'ont même pas besoin de porter les mains en avant pour toucher les obstacles qui se trouvent sur leur chemin; il leur suffit d'analyser l'impression que produit sur le visage, particulièrement sur le front, l'approche d'un corps étranger. L'aveugle peut calculer ainsi la résistance de l'air compris entre un objet quelconque et sa personne. Il existe dans l'établissement deux écoles de gymnastique, où l'on ne voit pas sans surprise les aveugles passer d'une corde à l'autre et se livrer à tous les exercices du corps les plus compliqués.

L'éducation morale n'est pas moins soignée que l'éducation physique. Le secret de cette méthode consiste à mettre la vision au bout des doigts de l'aveugle. L'enseignement de la lecture se fait en trois temps. D'abord on se sert de types en cuivre incrustés dans du bois, ensuite on emploie des lettres en gutta-percha, puis on fait usage de livres imprimés en gros caractères saillans. Il est intéressant de voir les jeunes aveugles, ces somnambules lucides de l'art, reconnaître ainsi par le toucher la figure des signes de la pensée. Au moyen de ces exercices, l'enfant aveugle apprend aussi vite à lire que l'enfant voyant. J'ai pu me convaincre de cette vérité. Une jeune fille entrée dans l'établissement le 2 décembre 1854 lisait couramment au mois d'avril 1855. Un autre élève né à Java, de race indienne, éprouvait un obstacle naturel; sa peau, plus épaisse que celle des enfans de nos climats, interceptait en quelque sorte la finesse des sensations; il avait, s'il est permis de s'exprimer ainsi, le toucher myope. Malgré cette cause d'infériorité relative, il apprit à lire en quatre mois. On rencontre au contraire chez certains indivi-

tement après la naissance; dans les états protestans au contraire, on diffère plus ou moins cette cérémonie religieuse. Les médecins hollandais estiment que le transport des nouveau-nés par les temps froids et dans les églises humides afflige ces petites créatures d'ophtalmies qui, négligées, dégénèrent bientôt en une destruction de l'organe visuel. Ce n'est point, selon eux, le nouveau-né qui devrait aller vers le prêtre, c'est le prêtre qui devrait se rendre vers le nouveau-né.

dus d'origine européenne une délicatesse sensitive qu'il faut quelquefois modérer. Tout corps qui serait de nature à user, à altérer la sensibilité de l'épiderme, doit être éloigné des doigts de l'aveugle. On recouvre en pareil cas les mains de gants à peau fine et souple, comme on protége à l'aide de certains verres les yeux trop sensibles contre l'action des rayons solaires. L'œil digital se forme par l'exercice. Après avoir mis les enfans en état de recevoir la pensée des autres, on leur apprend à exprimer par des signes leur pensée à eux-mêmes. Il existe quatre systèmes d'écriture pour les aveugles. Ces quatre systèmes sont pratiqués successivement par les élèves d'Amsterdam. Il serait superflu de décrire les appareils plus ou moins ingénieux à l'aide desquels les enfans privés de la vue fixent des caractères sur le papier. Il est seulement à observer que les aveugles disposent de deux modes d'écriture, l'un qui est particulier et qui leur sert à correspondre entre eux, l'autre dont les types ne diffèrent point de nos types ordinaires. La première manière présente des traits de ressemblance avec l'écriture cunéiforme. Les lettres y sont figurées par des points saillans, semblables à des têtes de clous; le nombre et la position de ces points varient autant de fois que les signes de l'alphabet. Toute infirmité humaine serait-elle sous quelque rapport un retour vers les formes rudimentaires de la civilisation?

Presque toutes les connaissances qui forment la base de l'éducation peuvent être acquises par l'aveugle : il s'agit seulement de les lui rendre accessibles au moyen du toucher. On lui apprend à construire des figures géométriques à l'aide de fils de cuivre qui s'accrochent sur un instrument en bois. La faculté du calcul est généralement très développée, surtout chez les aveugles de la Frise. Ils n'ont pas besoin de poser les chiffres sur le papier : leur cerveau est une sorte de tableau noir sur lequel ils tracent les signes fugitifs des nombres. Je me souviens d'une jeune fille qui conversait avec elle-même, et dont la figure exprimait l'enthousiasme de l'extase : elle était en train de résoudre un problème fort compliqué, une multiplication de vingt chiffres par vingt chiffres. Ces exercices, tout en ornant l'esprit, ont encore le mérite de soustraire l'aveugle au sentiment de son infirmité. Ce que les êtres privés de la vue haïssent le plus, c'est le repos dans la nuit. On leur enseigne aussi les élémens de l'histoire naturelle; mais l'aveugle a peine à se faire une idée de la progression des formes et du volume relatif des êtres vivans (1). Il faut sans cesse rectifier les erreurs de l'imagination par le témoignage des sens demeurés intacts. Le toucher, l'ouïe et l'odorat ga-

(1) Le directeur de l'établissement nous citait à ce propos l'exemple d'un élève qui se figurait les fourmis grosses comme des chats.

gnent heureusement en lucidité ce que l'organe visuel a perdu. Dans leurs promenades à travers la ville et au milieu des champs, les aveugles arrivent même à se faire une idée juste de la figure des lieux. Le murmure d'un ruisseau les arrête et les plonge dans une sorte de ravissement. Les jeunes filles se montrent aussi très curieuses d'entendre le chant des oiseaux et de respirer, comme dit un vieux poète hollandais, les bonnes pensées de la terre dans une fleur. Chemin faisant, les moindres détails frappent les promeneurs aveugles. Les bois, les épices, les produits de tous les points de la terre, amoncelés dans les magasins d'Amsterdam, fixent surtout leur attention. Ces fortes senteurs exotiques sont pour eux comme la révélation d'un autre monde; ils respirent l'Inde, l'Afrique, l'Australie. Ce qu'on croirait le plus difficile, c'est de donner aux aveugles la connaissance du globe : eh bien! cette connaissance, ils la possèdent. Je m'en suis assuré moi-même en voyant les élèves de l'institution indiquer sur une carte préparée à leur usage (1) la position des villes, le cours des fleuves, la limite des états. Toute la figure de la terre habitée est ainsi touchée par eux. A chaque question, ils voyageaient sur la mappemonde avec les doigts, et donnaient des réponses qui indiquaient des notions géographiques très sûres.

L'art qui convient de préférence aux êtres privés de la vue et pour lequel ils semblent avoir été formés par la nature, c'est la musique. Il existe dans l'établissement d'Amsterdam trois divisions de chant. Les élèves apprennent aussi à jouer du piano et à toucher les orgues. Dans les séances publiques, ils exécutent des morceaux d'ensemble avec beaucoup d'harmonie et de goût. Parmi ces morceaux chantés, nous avons remarqué les chœurs d'*Athalie*, traduits en allemand. La musique n'est pas seulement pour eux un ornement, une diversion au silence des ténèbres; c'est encore, dans plus d'un cas, une profession, et la seule lucrative que puisse exercer dans le monde un aveugle. D'anciens élèves de l'établissement sont aujourd'hui organistes dans les églises et professeurs de musique. Il y a aussi des compositeurs aveugles; mais si l'être privé de la vue trouve dans la délicatesse de son oreille et dans la docilité de sa voix une sorte de compensation à son infortune, il ne s'ensuit pas du tout que les idées de l'art lui soient plus accessibles qu'aux autres hommes. Le

(1) Ces cartes ont été envoyées à l'exposition de Paris de 1855, où sans doute elles ont été peu remarquées des gens du monde. Ce sont des cartes ordinaires collées sur du carton et découpées en relief Les grandes villes y sont indiquées par des épingles à tête de métal forte et âpre, les petites villes par des épingles ordinaires, les chaînes de montagnes par des épingles à tête de verre noir. Les lacs et les fleuves sont figurés en creux. Les parallèles et les méridiens sont exprimés par des fils de cuivre simple, les limites des états et des provinces par deux fils de cuivre tortillés.

génie musical est tout aussi rare parmi les aveugles que parmi les voyans.

Plusieurs questions physiologiques se rattachent à la cécité. Il en est une surtout que je tenais à résoudre par l'examen des faits : les aveugles se font-ils une idée de la vision? On doit d'abord distinguer entre ceux chez lesquels la vue est éteinte et ceux qui ont conservé un certain lien avec la lumière. Il existe beaucoup de degrés dans l'infirmité, et chacun de ces degrés correspond à une manière différente d'apprécier l'action du jour. Parmi ceux mêmes qui ne voient plus, il y en a beaucoup qui ont vu autrefois, et auxquels, en ravivant certains souvenirs, il n'est point très difficile de rendre une image plus ou moins obscure des couleurs. Si maintenant nous écartons ces demi-aveugles, et si nous descendons dans la profondeur de l'éternelle nuit qui caractérise la cécité proprement dite, nous trouverons que, le sens manquant, la perception manque, et avec elle les idées qui s'y rattachent. Si l'opinion contraire a quelquefois prévalu, c'est qu'on ne s'est pas bien rendu compte des moyens par lesquels l'aveugle arrive de temps en temps à faire illusion sur les caractères de sa prétendue clairvoyance. L'aveugle a bien une manière de voir, mais cette manière de voir à lui n'a aucun rapport avec la fonction qui s'exécute chez nous par les yeux (1). Les élèves de l'établissement distinguent dans la cour deux poteaux de différentes couleurs, ils dénotent deux draps de nuance opposée, ils reconnaissent si l'on a retiré les meubles d'une chambre, ils saluent en les nommant les personnes de la maison qu'ils rencontrent dans les escaliers; seulement ils apprécient ces détails par le degré de chaleur que le bois peint emprunte aux rayons du soleil, par l'odeur de l'étoffe, par la répercussion plus ou moins sonore de la voix, par la mesure et la cadence du pas.

Les principaux traits du caractère des aveugles sont, le croirait-on? la présomption et l'opiniâtreté. Ce qu'il y a de plus entier chez l'infirme, c'est l'orgueil. On obtient difficilement leur confiance, et il suffit d'un moment pour la perdre. Ils souffrent qu'on leur dise leurs défauts et qu'on les reprenne rudement, mais ils ne souffrent pas qu'on les trompe. Le fond de leur jugement est une sorte de positivisme. Ils ont peu de foi et ne se rendent guère qu'à l'évidence. Leur raison tenace résiste aux choses surnaturelles, aux mystères; ils se rattachent en tout à la réalité. Comme une grande partie de l'instruction est orale, ils font souvent des questions embarrassantes pour l'homme le plus instruit et le plus convaincu. On

(1) Quelques aveugles ont conservé de beaux yeux, bien ouverts; mais ces miroirs, qui ne communiquent plus au cerveau, jettent sur ces physionomies éteintes une tristesse de plus.

voit par ces traits généraux que l'aveugle est un être difficile à conduire. L'instituteur doit être l'œil de ceux qui ne voient pas. Il lui faut beaucoup de tact, de prudence et de sollicitude pour diriger ces natures défiantes et concentrées.

On n'avait d'abord fondé qu'une institution pour les enfans aveugles; mais la philanthropie ne tarda point à s'apercevoir qu'elle avait seulement rempli la moitié de sa tâche. L'aveugle est par nature un être indépendant, il résiste aux conventions et aux servitudes de l'état social; la vie libre et aventureuse lui plaît. Aussi plusieurs de ces malheureux, une fois sortis de la maison, se perdaient dans le monde, et tombaient souvent de l'état de vagabonds à l'état de mendians. En 1844, on a donc ouvert un asile pour les aveugles. C'est surtout dans l'asile qu'on peut se faire une idée de la vie de la cécité. L'aveugle est, malgré son esprit d'indépendance, un être méthodique; l'ordre, la division régulière du temps et des actes, constituent le fond de son caractère. Dans cette nuit sans aurore, où son idée se replie sur elle-même, il a besoin de se créer une existence occupée; il n'en goûte que mieux les délassemens permis à son état, la vie en plein air, le commerce avec la nature. On l'entend dire avec un accent ému : « Oh! comme le temps est beau aujourd'hui! comme le soleil brille! » Les nuages, la mer, tous les phénomènes du monde extérieur, que les aveugles apprécient à leur manière, les pénètrent d'un charme doux et mélancolique. Il y a ainsi pour eux un ordre de jouissances mystérieuses que ne peuvent comprendre les autres hommes.

Le doigt, qui est chez l'être privé de la vue un organe de vision, est pour le sourd-muet un organe de parole. Cette seconde infirmité ne devait point rester étrangère à la sollicitude éclairée des Hollandais. Il existe à Groningue une institution célèbre, qui a pour base le système de l'abbé de L'Épée. Cette maison s'élève à une des extrémités de la ville, où elle se noie dans un flot de verdure que versent en été de grands arbres séculaires. La façade, coupée d'étroites fenêtres percées dans la brique, a le caractère grave qui convient à la demeure de l'étude et du silence. L'hospice reçoit des élèves des deux sexes. Une aile du bâtiment est réservée aux filles, l'autre aux garçons, mais les deux sexes sont réunis dans les classes. Cette réunion est un principe général en Hollande, où on la regarde comme profitable au développement de l'intelligence. Dans d'autres pays, où la séparation absolue existe, on a observé que les filles sourdes-muettes étaient généralement inférieures de deux années aux garçons. Ici au contraire, les résultats varient et s'équilibrent. Une année ce sont les garçons, une autre année ce sont les filles qui se distinguent; mais en moyenne la force est à peu près égale. L'institution compte cent cinquante élèves, qui se distribuent en quatre classes et qui res-

tent huit ou neuf années dans l'établissement. J'ai visité en outre un gymnase et des ateliers où les élèves des deux sexes reçoivent une éducation professionnelle couronnée par l'éducation religieuse. Tous les cultes ont droit de cité dans l'institution. Les catholiques et les protestans vivent sous le même régime; les Juifs sont séparés. Cette séparation n'a qu'un motif, qui est de rendre plus facile l'accomplissement de certains rites et de certains usages. On observe que les sourds-muets israélites ne sont pas les moins intelligens.

Une autre institution pour les sourds-muets, plus jeune et partant moins connue, s'élève dans la ville de Rotterdam: elle s'appuie sur le système allemand. Ce système mériterait de porter en Hollande un autre nom. Il y a plus d'un siècle qu'un Hollandais, Amman, avait jeté les bases d'une méthode pour l'enseignement de la parole aux sourds-muets. Prenant son point de départ dans l'alphabet hébreu, qu'il croyait être la base de tous les autres alphabets, il avait entrepris de fixer par des figures les mouvemens de la langue, et, si l'on veut, la configuration du son. Cet art de daguerréotyper la parole fut un instant refoulé par les succès du langage mimique; aujourd'hui on y revient. En 1853, une assemblée se tint à Rotterdam; la régénération morale du sourd-muet par l'enseignement de la parole articulée y fut chaudement débattue, et la même année une école s'ouvrit. L'instruction mécanique de la parole doit commencer à un âge très tendre. L'instinct d'imitation, qui est si vif chez les enfans, contribue à vaincre les difficultés que rencontre chez le sourd-muet l'organe de la voix. Cet organe est intact; seulement il reste comme assoupi, n'étant ni dirigé, ni averti par l'oreille. Pour le stimuler, on habitue les yeux du sourd-muet à lire et en quelque sorte à entendre la parole sur les lèvres; on lui fait, si l'on peut ainsi dire, toucher avec la main les mouvemens de la voix dans le gosier; on développe par une gymnastique incessante les moyens d'articulation qui sont enchaînés par la privation de l'ouïe. Cette parole artificielle devient si familière à quelques élèves, elle passe tellement chez eux à l'état de seconde nature, qu'ils articulent même en sommeillant. Les sourds-parlans perdent peu à peu l'habitude de gesticuler. La peine qu'ils se donnent pour épier le mouvement des lèvres les arrache à cet état de torpeur qui est le caractère de l'infirmité. L'œil étant chez eux le réceptacle et le conducteur du son, ils s'intéressent même aux accens d'une langue étrangère, qui trace pour eux sur les lèvres des hiéroglyphes fugitifs et indéchiffrables. Des deux méthodes représentées en Hollande par deux établissemens distincts, chacune a sa raison d'être; seulement on ne peut méconnaître que le sourd-muet ne témoigne beaucoup plus de goût et d'affinité pour le langage des signes que pour le langage mécanique.

III.

Un dernier groupe d'institutions a pour but le soulagement de l'âge mûr et de la vieillesse. Les différens cultes reconnus par l'état, et au sein de ces cultes les sectes, qui se divisent en plusieurs églises séparées, se chargent de l'entretien de leurs pauvres. Des abus se sont glissés plus d'une fois, il faut le reconnaître, dans cette administration sans unité. Il y a quelques années, M. Thorbecke, alors ministre, sans attaquer le principe constitutif de la charité hollandaise, voulut ramener le système des bonnes œuvres à une certaine régularité. Il lui semblait que l'état devait être appelé à exercer un contrôle sur les actes des communautés religieuses. Son projet de loi rencontra dans les mœurs une vive opposition. Il y eut de la part de toutes les administrations cléricales une levée de boucliers qui arrêta cette réforme, et le projet sombra plus tard avec le cabinet lui-même dans un orage suscité par les doctrines religieuses. Toute tentative contre le monopole des églises en matière de bienfaisance est regardée dans les Pays-Bas comme une atteinte à la liberté et comme un acte révolutionnaire. Un tel mot n'a rien de bien effrayant pour la France, qui doit tant à la révolution de 89; mais dans les pays où cette révolution n'a paru que sous les traits de la conquête, où elle a été masquée presque aussitôt par les violences du despotisme, on envisage autrement les faits. Les envahissemens de l'état sont considérés, quels qu'ils soient, comme autant de menaces pour les droits des citoyens.

Le culte des intérêts matériels, qui a étouffé depuis deux siècles la poésie et les arts dans la Néerlande, n'a point refroidi la charité; seulement cette charité fuit la contrainte : c'est une plante qui demande à croître librement. Gouvernée, elle se flétrit, elle meurt, et l'on envisage alors, non sans effroi, l'obligation de remplacer les dons volontaires par une taxe. Toute intervention légale ne servirait, dit-on, qu'à dessécher les sources vives de la bienfaisance publique. Pour que ces sources coulent abondamment, pour que les diverses infortunes soient soulagées, il suffit d'ailleurs de laisser faire. Les états-généraux ont donc introduit un système mixte, qui perpétue la prédominance de l'élément religieux et individuel sur l'élément civil, mais qui admet aussi le concours de l'état. Nous avons très peu parlé de l'action du gouvernement dans la distribution des secours; si sa main se cache ici plus qu'ailleurs, il ne faudrait pourtant pas en conclure que cette main soit tout à fait absente. En Hollande, il n'y a point de système absolu. L'élément civil intervient dans les hospices, les caisses d'épargne, les écoles, les bureaux de bienfaisance. Quand la caisse des diverses églises se ferme, le pau-

vre s'adresse alors à la commune, qui regarde comme un devoir de le secourir.

Le climat lui-même n'a point été étranger au développement de la bienfaisance. On ne saisit bien que dans les pays du nord la portée de cette expression vulgaire : *un homme sans feu ni lieu.* Dans les régions heureuses du midi, l'homme, si dénué qu'il soit, a toujours au-dessus de sa tête la tente étoilée du ciel; il se réchauffe au soleil, il est pour ainsi dire revêtu de la lumière comme d'un manteau. S'il se plaint, c'est de demeurer entre quatre murailles. Dans ces conditions, on comprend certains artistes de la mendicité, on ne les conçoit point chez les peuples des contrées froides. Chez ceux-ci, le chez-soi, le *home,* est une nécessité de l'existence. Il en résulte un sentiment de douce compassion pour ceux qui n'ont point où reposer leur tête. Ce sentiment délicat a été exprimé par un des poètes les plus populaires de la Hollande, Tollens. Je veux parler d'une pièce de vers intitulée *le Chant d'un Soir d'hiver.* Ce petit poème est en même temps une fidèle peinture de mœurs. Le vent souffle aigu et sec, le froid est rude, les arbres sont plus blancs que le plus blanc duvet, la rivière est dure comme du plomb. Le poète, qui se trouve si bien à couvert contre les rigueurs de la saison, remercie le ciel : avec du bois et du charbon de terre, il nargue la froidure. Il invite sa ménagère à secouer la tristesse. « Ici nous avons, lui dit-il, du punch chaud, du vin qui rit limpide au fond du verre, et un toit pour nous abriter. Si un ami vient à passer par le chemin, on lui offrira de la viande et du poisson. Quelquefois même, le hasard aidant, la chasse orne le plat d'un peu de venaison. Les jours anniversaires de la naissance, on y ajoute une tarte et un verre de vin plus délicat. Que l'enfant soit petit ou grand, nous boirons à l'heureuse année. » Puis la pensée du poète tombe sur les mendians, qui, eux, errent par la ville sous un ciel inclément. « Pauvres mendians! s'écrie-t-il. Qu'il pleuve, qu'il grêle ou qu'il neige, il n'y a point pour eux de différence. Le jour anniversaire de la naissance de leurs enfans se lève, et une troupe d'amis ne vient point frapper à leur porte. L'indigent n'a ni feu pour se réchauffer, ni chants pour se donner du courage. Il n'y a point de présens pour le pauvre. » Le poète compare alors sa position et son *comfort* intérieur au sort de ces malheureux; il s'égare dans une rêverie sur l'origine de la misère. « Serions-nous, se demande-t-il, pétris dans un meilleur moule et faits d'un meilleur limon qu'eux? Dieu, dont les yeux voient tout, aurait-il choisi pour nous orner l'or et les diamans, et aurait-il vêtu ces gens de haillons? » Cette pensée assombrit son front. A de telles questions sur les causes de l'inégalité des conditions entre les hommes, il ne trouve point de réponse. Il se dit que « la veste trouée peut couvrir un cœur honnête. » Cette réflexion augmente sa tris-

tesse. Il ne découvre qu'un remède à cette perplexité morale, qui l'obsède comme un remords : ayant plus qu'il ne lui faut pour vivre, plus même qu'une saine économie ne lui conseille d'épargner (ce trait est tout hollandais), il se propose de donner une étincelle de son feu, une goutte de sa coupe, un morceau de son pain. Cette résolution le soulage, son âme et son cœur oppressés se relèvent. « — Il est tard, jeunes gens et jeunes filles; il y a quelqu'un dans la rue, ouvrez. Qui tirera le premier le verrou de la porte? C'est une pauvre mère dans la bise; tremblante, elle pleure sur son enfant. » Cette bonne action achève de consoler le poète heureux. Son chant s'élève alors en actions de grâces vers la *source de toute bénédiction.* « Je te remercie, ô Dieu, s'écrie-t-il, de m'avoir enseigné cette voie pour apaiser mon trouble : vouloir et faire le bien, Seigneur, c'est travailler avec toi. » Le bon vieillard (Tollens a près de quatre-vingts ans) termine en concluant que la charité naît de la reconnaissance pour les biens dont nous jouissons, et que la piété bien entendue n'est pas autre chose que l'humanité. — Cette philosophie n'est pas nouvelle, mais elle est pratique, et elle donne une idée juste de la vie hollandaise.

Dans presque toutes les villes des Pays-Bas, il existe des maisons destinées à loger de pauvres familles, et que les diverses administrations religieuses cèdent pour rien aux membres souffrans de la communauté. A La Haye, la diaconie calviniste possède à elle seule cent vingt de ces maisons, qui sont plus ou moins groupées avec art. Ces cités ouvrières n'ont point la tristesse qui naît d'une sorte de casernement. Ici chaque ménage a sa maison, une joyeuse maison de briques, bien neuve, bien propre, bien ouverte, qui convie la lumière à entrer avec un air de fête. Entre ces maisons, qui se regardent les unes les autres, s'étend un carré de gazon qui réjouit l'œil, et sur lequel on fait sécher le linge. La même communauté protestante est sur le point d'ouvrir une boulangerie économique pour ses pauvres. Le bâtiment, qui n'est point achevé, a déjà des proportions considérables. Ainsi logée, nourrie, secourue par mille mains, la misère perd en Hollande ce caractère difforme qui afflige les sociétés modernes. Aux fenêtres des pensionnaires de la charité religieuse, on aperçoit des fleurs qui embaument, pour ainsi dire, d'un peu de joie et d'espérance l'atmosphère sinistre de la pauvreté. Nous ne voulons pas dire que la société hollandaise ne soit point chargée de maux et d'infortunes graves, mais on aime à reconnaître que le protestantisme a fait ici tout ce qu'il était permis de faire dans la voie de l'aumône pour éloigner les terribles problèmes qui soulèvent ou agitent d'autres nations.

Un peuple aussi fier que le peuple hollandais, et à juste droit, de son ancienne gloire maritime ne devait point oublier les marins. J'ai

visité à Amsterdam un hôtel magnifiquement situé et au fronton duquel est inscrit ce mot : *Zeemanshoop*. De la terrasse, on découvre toute la ville, les canaux, les toits des maisons noircies par le temps et par la fumée du charbon, les flèches des églises qui répandent l'heure sur les eaux de la mer comme le temps sur l'éternité, les légions de moulins du village de Saardam. Dans cet hôtel, une société tient ses séances. Elle pourvoit à l'entretien des veuves et des enfans de marins; elle distribue des secours aux matelots estropiés, elle accorde des récompenses aux hommes dévoués qui luttent contre la tempête pour sauver du naufrage les passagers de toute nation. On le voit, le système de bienfaisance, quoique décousu et formé d'élémens divers, enveloppe toutes les professions utiles, tous les âges de la vie, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse. Dans cette même ville d'Amsterdam, sur le quai de l'Amstel, s'étend un vaste édifice connu sous le nom d'*Oude mannen-en vrouwenhuis*, hospice pour les vieillards. Je me souviens d'avoir vu à Leeuwarde, en Frise, une ancienne construction d'un style charmant, dans laquelle on recueille les pauvres ménages. A La Haye, les hommes et les femmes courbés sous le fardeau d'une vieillesse indigente étaient autrefois confondus dans le même hospice avec les orphelins; ils sont aujourd'hui séparés. La diaconie calviniste a fait élever pour eux un bâtiment neuf, véritable palais de la charité. Ouvert en 1854, cet hospice a été fondé exclusivement par les dons de la commune religieuse, et a coûté plus de 200,000 francs.

Dans de telles maisons, les pauvres sont secourus convenablement, mais ils ne s'appartiennent plus. Le sentiment de la personnalité humaine comprimée est quelquefois une source de souffrance morale. Cette souffrance du *moi* n'a point échappé à l'un des écrivains les plus connus et à l'un des hommes les plus aimables de la Hollande : je parle du pasteur Beets, qui, sous le pseudonyme de Hildebrand, a su attirer l'attention de ses concitoyens. Comme l'auteur de la *Camera obscura* s'est surtout attaché à décrire sous une forme humoristique les mœurs de son pays, comme ses observations se rencontrent d'ailleurs avec les nôtres et fortifient sur ce point nos conclusions, on nous permettra de traduire un des épisodes de son livre. Hildebrand est l'hôte de son oncle, chez lequel il passe les vacances. Un matin, après déjeuner, il fait un tour dans le jardin, où il rencontre le vieux Kees, un pensionnaire de l'asile des vieillards, qui gagne un honnête gros sou, dans sa soixante-dixième année, à nettoyer des bottes et des souliers, à faire des commissions, à porter des journaux. Le brave homme paraît horriblement troublé. Laissons Hildebrand raconter lui-même les détails de cette entrevue :

« La contenance de Kees dénotait clairement ceci : je vous prendrais vo-

lontiers pour confident; mais les lèvres du vieillard firent seulement entendre ces mots : — Connaissez-vous le petit Klaas ?

« Je répondis que je n'avais pas l'honneur de le connaître.

« — Est-ce que le vieux Pierre ne vous l'a jamais montré? Toute la ville connaît le petit Klaas. Il ramasse assez de cents, je vous l'assure!

« — Je n'ai jamais vu cet homme-là.

« — Ce n'est point un homme, ni rien de semblable. C'est un nain, monsieur, un véritable nain! Vous pourriez le montrer à la foire. Mais c'est un méchant petit diable; je le connais, moi!

« J'aurais désiré un peu plus de méthode dans le récit du vieux bonhomme.

« — Il vit dans l'asile, reprit Kees après une courte pause. Il court les rues comme un fou. Il fait beaucoup d'argent avec sa bosse. Lorsque les enfans reviennent de l'école, ils réunissent leurs pièces de cuivre, et le petit Klaas danse. Alors il fait des gambades autour de son bâton comme un singe et met sa bosse en relief, de sorte qu'elle paraît ce qu'elle est vraiment, énorme... Moi, je n'ai pas de bosse! ajouta-t-il avec un soupir.

« Il était clair que Kees était plus jaloux de la monnaie que de la bosse en elle-même.

« — Je voudrais, continua-t-il, brossant l'habit trop rudement pour le drap qui coûtait vingt francs le mètre, je voudrais tant être bossu! Je n'aurais plus rien à faire. Je gagnerais beaucoup d'argent, et les gens de la rue me regarderaient en riant... Mais je ne boirais point, continua-t-il en détachant tout doucement l'habit du chevalet et le pliant avec grand soin... non, je ne boirais point.

« — Kees, lui dis-je, si je vous ai adressé la parole lorsque je vous ai rencontré dans le jardin, c'est que vous sembliez triste. J'aimais encore mieux vous voir triste que de vous voir de mauvaise humeur, comme vous l'êtes maintenant.

« Les larmes revinrent dans les yeux du vieillard. Il étendit vers moi des mains ridées. Je les pris dans les miennes au moment où il était sur le point de les retirer, comme honteux de sa hardiesse. Avant de les lâcher, je serrai ces vieilles mains pour lui donner du courage.

« — Oh! monsieur, dit-il, je ne sais comment m'exprimer; mais j'étais plus affligé que colère. Le petit Klaas m'a fait bien du mal! Le petit Klaas est un mauvais camarade. Les gens s'imaginent (et il se baissa pour ramasser sa brosse à cirage) qu'il est pauvre d'esprit; mais il ne l'est pas. Il est seulement vicieux.

« — Viens, Kees, lui dis-je en levant le pan d'une table de jardin. Assieds-toi là, et dis-moi franchement ce que t'a fait le petit Klaas.

« — Cela ne servira de rien, mais je n'hésiterai point à vous le dire, si vous me promettez de garder la chose pour vous-même... Connaissez-vous la maison ?

« — Quelle maison ?

« — L'*asile*.

« — Je l'ai vu extérieurement.

« — Bien. C'est un bâtiment maussade, n'est-ce pas? un triste bâtiment avec des portes et des fenêtres rouges, et à l'intérieur toute sorte de choses

rouges et noires. Vous savez, monsieur, que nous sommes tous de pauvres gens dans cette maison, — aussi pauvres que ceux qui sont dans le cimetière. Moi et quelques autres nous nous employons de notre mieux pour gagner une bagatelle. Nous devons donner tout ce que nous gagnons au *père*, et lui nous remet chaque semaine quelque petite monnaie pour nos menus-plaisirs. Or cela est bien, monsieur, tout à fait bien. Lorsque je deviendrai vieux et que je ne serai plus capable de gagner même un pauvre liard, j'aurai encore un peu de monnaie dans ma poche... Ceci et cela, reprit-il en tirant un mouchoir de couleur et en frappant le couvercle de sa tabatière, je l'ai entièrement acheté avec mes petites gratifications.

« Il était touchant d'entendre dire à un homme de soixante-neuf ans : « quand je deviendrai vieux. »

« — Maintenant, monsieur, continua-t-il, Klaas reçoit comme les autres sa monnaie; mais que fait Klaas? Klaas ne fait rien qu'arracher de temps en temps les mauvaises herbes entre les pavés. Klaas prétend être idiot. Klaas danse dehors, et quand il a reçu quelques sous des enfans ou des personnes qu'il amuse, Klaas va hors de la porte de la ville... Connaissez-vous *la Serviette grasse*, monsieur?

« — Non, Kees.

« — C'est un cabaret, monsieur, dans une ruelle entre deux haies. Klaas va boire là sa goutte, et quelquefois il en boit deux, souvent trois... Cela ne me fait rien. Seulement qu'avait-il besoin de me ruiner? Vous ne savez pas pourquoi... Je vous le dirai, monsieur. J'avais quelque argent, beaucoup d'argent : j'avais douze florins!

« — Et comment aviez-vous gagné cette somme-là, Kees?

« — Honnêtement, monsieur. J'avais épargné cet argent chez un apothicaire dont je faisais les commissions. Quelquefois, quand je portais une bouteille de pharmacie à quelque maison de campagne dans les environs de la ville, le monsieur ou la dame disait : « Donne un ou deux sous au pauvre garçon, il fait si mauvais temps! » Petit à petit je grapinai ainsi mes douze florins. C'était contre la règle de la maison, mais je les cachai sous mes habits. Nuit et jour je les portais sur mon cœur.

« — Et pourquoi? Aviez-vous réellement besoin de cet argent, ou était-ce uniquement pour votre plaisir?

« — ... Je vais vous expliquer cela. Voyez-vous, monsieur, lorsque nous mourons, on nous étend sur une botte de paille, on nous habille dans le linge de la maison, juste comme quand nous étions vivans, et ensuite on nous conduit au cimetière... dans la fosse commune. Et c'est précisément ce que je ne voudrais pas. Lorsque je serai mort, je tiens à ne plus porter le linge de l'asile.

« Il s'arrêta quelques instans, et les larmes revinrent dans ses yeux.

« — Je désire, reprit-il, reposer dans ma propre bière. Je ne sais comment m'expliquer cela, mais j'ai besoin d'être vêtu pour le grand sommeil comme j'ai vu que mon père était vêtu, — dans mes propres habits. Je n'ai jamais eu une chemise qui m'appartînt : je voudrais du moins porter un linceul qui fût à moi...

« J'étais touché. Ne me parlez point de préjugés! Les riches dans ce monde en ont, et des millions. Ce pauvre homme pouvait tout supporter, une maigre

chère, une couche dure, et, pour son âge, un lourd travail. Il n'avait pas de *chez lui;* il ne devait point avoir de tombe particulière. Tout ce qu'il ambitionnait, c'était l'assurance que son dernier vêtement dût lui appartenir.

« — Vous voyez maintenant, continua-t-il avec une petite émotion dans la voix, pourquoi je tenais à garder mes douze florins. C'était une grosse somme, mais je désirais encore quelque chose de plus que la propriété de mon linceul : je désirais être enterré décemment. Je ne suis point très fort sur ces matières-là, mais je calculais quatre florins pour le linge, deux florins pour les gens qui m'enseveliraient, et un demi-florin pour chacun des douze hommes qui me porteraient à la fosse. Cela n'aurait-il point été faire les choses convenablement? L'apprenti de l'apothicaire avait écrit toutes ces instructions-là pour moi sur un papier. L'argent fut soigneusement enveloppé et cousu dans un sac de cuir que je portai durant ces trente dernières années sur mon cœur... Et maintenant il s'est évanoui!

« — Klaas vous l'a volé?

« — Non, non, répondit Kees, sortant des pénibles réflexions dans lesquelles ces derniers mots l'avaient plongé; mais il découvrit que j'avais cet argent. Sa couchette était à côté de ma couchette. Je ne sais point s'il a entrevu mon trésor lorsque j'étais en train de me déshabiller, ou lorsque je m'habillais; peut-être ai-je parlé de cela dans mon sommeil, pendant une maladie que j'ai faite. Il se peut bien, car je sais que je pensais sans cesse à mes dispositions mortuaires. Mardi dernier, il plut tout le long du jour, comme vous savez, monsieur; eh bien! Klaas n'avait pas ramassé un cents. Le temps était trop mauvais; les petits garçons ne voulaient point s'arrêter dans les rues. Son argent de poche était dépensé, et il avait résolu dans son esprit d'aller à *la Serviette grasse.* « Kees, me dit-il après dîner, prête-moi six cents. — Klaas, lui répondis-je, vous n'aurez point de moi ces six cents pour les dépenser en liqueur. — Je les aurai, s'écria-t-il. — Non pas de moi. — Eh bien! si tu ne me donnes pas cet argent, je dirai au père ce que tu as de caché sous tes habits. » A ces mots, je devins pâle comme un drap, et je lui donnai les six cents. « Klaas, lui dis-je, tu es un coquin. » Peut-être conçut-il de la haine contre moi à cause de cette parole un peu verte, je ne sais. Ce qui est sûr, c'est qu'hier il était encore ivre, et pendant que les gens attachaient la bûche à sa jambe (1), il cria comme un maniaque et chanta : « Kees a de l'argent! Kees a de l'argent! près de sa peau encore! beaucoup d'argent! » Les camarades me dirent cela dès que je revins à l'établissement. J'errais çà et là comme un spectre. Enfin nous montâmes les escaliers. Arrivés au dortoir des hommes, nous nous déshabillâmes. Klaas était déjà au lit et ronflait comme un bœuf. Quand les autres camarades furent endormis, je glissai ma main sous mes couvertures et sous mes draps pour cacher mon argent; mais, avant que je pusse tirer mon sac, le père vint dans la salle avec une lanterne. Je tombai en arrière sur mon oreiller, et je regardai fixement la lumière comme un lunatique. Je sentais chaque pas du père tomber sur mon cœur. « Kees, me dit-il, se penchant sur moi, vous avez de l'ar-

(1) Autrefois à La Haye, dans la maison des orphelins et des vieillards, on mettait les sujets vicieux dans un cachot avec un poids à la jambe. Aujourd'hui ces punitions corporelles sont plus ou moins abrogées.

gent; vous savez qu'il est contraire aux règlemens de la maison de cacher ici quelque somme que ce soit. » Et il m'enleva le sac de la main. « C'était seulement pour m'ensevelir! » criai-je. Je me mis à genoux sur mon lit, mais ce fut inutile. « On prendra soin de cela pour vous, » me dit le père; puis il ouvrit le sac et compta la monnaie avec beaucoup de soin. Cette chère monnaie, je ne l'avais pas vue moi-même depuis qu'elle avait été mise dans le sac; il y avait de cela trente années. « Je vous jure, criai-je de nouveau, que je n'avais pas d'autre intention que de me procurer d'honnêtes funérailles. Je voulais payer à mon compte... — Nous aviserons à cela, » dit le père, et il s'éloigna avec la lanterne et avec l'argent. Je ne fermai point l'œil de toute la nuit. Je ne recouvrerai jamais cette somme-là.

« — Pourquoi n'adressez-vous pas une réclamation au conseil? lui dis-je d'un ton de voix encourageant.

« — Non, non, reprit-il, fouillant avec sa main sur sa poitrine comme s'il cherchait son sac. On ne voudrait point me laisser cet argent. C'est une loi aussi ancienne que la maison, et la maison est aussi vieille que le monde.

« — C'est aller un peu loin, Kees, et...

« Il ne me laissa pas conclure.

« — Aller trop loin! aucunement, monsieur. N'y a-t-il pas toujours eu de pauvres diables comme moi, nourris par la communauté, logés par la communauté et enterrés par la communauté? Mais, que voulez-vous? c'était chez moi un besoin de payer pour mes funérailles, et c'était en même temps ma plus grande consolation. Oh! si du moins Klaas savait qu'il sera la cause de ma mort!

« — Venez, Kees. Vous devez recouvrer, vous recouvrerez cet argent; je vous le promets. Je parlerai de cela à mon oncle. Il connaît ces messieurs du conseil. Nous verrons si la règle ne peut pas être éludée pour une fois en faveur d'un brave et vieux serviteur comme vous.

« — Le retrouverai-je? Bien vrai, monsieur? cria le bonhomme, encouragé par mon ton de voix affirmatif. Essuyant alors ses yeux, il me donna la main avec une figure heureuse; puis, dans son désir de me dire quelque chose d'aimable, il ajouta : — Vos bottes sont-elles cirées à votre goût, monsieur?

« — A merveille, lui dis-je.

« — Votre habit est-il toujours bien brossé? C'est que, s'il en était autrement, je vous prierais, monsieur, de me le dire.

« Je le lui promis, et je rentrai dans la maison. Il ne me fut point difficile de persuader mon oncle, qui informa le conseil de la demande de Kees. Le président envoya chercher le père; le père fut envoyé auprès des autres membres du conseil, afin de provoquer une réunion.

« La circonstance était solennelle. Kees fut appelé dans la salle du conseil, puis on l'invita à se retirer. Alors le père fut mandé dans la réunion, et pareillement éconduit. Sur ce, de graves délibérations s'ouvrirent, et durèrent une heure. Le président dit qu'il abandonnait la décision à la sagesse des membres du conseil, et les membres assurèrent à leur tour qu'ils laissaient entièrement la solution à la sagesse du président.

« Comme la délibération ne pouvait rester en cet état, le président se décida à faire une motion à peu près ainsi conçue : « D'un côté, il convient

de remettre la somme en question à Kees à cause de sa conduite exemplaire, et attendu qu'il conservera cet argent aussi sûrement que l'infatigable trésorier honoraire de la société (le trésorier honoraire salua); mais d'un autre côté il convient de reconnaître que le digne trésorier prendra autant de soin de cet argent que Kees lui-même, et alors il n'y aurait pas lieu de confirmer Kees dans cette opinion erronée, que son argent serait mieux conservé et plus certainement recevrait l'emploi auquel il était destiné, si Kees était autorisé à administrer lui-même ses fonds, au lieu de les placer avec les fonds qui étaient déjà entre les mains de ce digne ami, le susdit trésorier. »

« Telle fut l'opinion catégorique du président. Le secrétaire du conseil fit aussitôt observer, et avec quelque apparence de vérité, que cette motion n'était pas suffisamment concluante; il demanda qu'une des deux opinions énoncées fût mise aux voix. Cependant le trésorier fut assez magnanime pour céder ses droits à l'administration de la somme en question, et il fut résolu à l'unanimité qu'on rendrait à Kees ses douze florins, soigneusement enveloppés dans le sac de cuir.

« Kees porta encore son argent pendant deux années contre son cœur. L'année dernière, je visitai le cimetière de D... Ce fut une consolation pour moi de savoir qu'un homme sommeillait là, dans la fosse commune des pauvres, et que cet homme avait été respectueusement conduit à sa dernière demeure par douze amis de son choix. Ce résultat était dû en partie à mes efforts. Peut-être même le vieux Kees, dans ses derniers momens, eut-il une bonne pensée pour Hildebrand! »

Nous n'ajouterons rien au récit de M. Beets. L'organisation de la charité sous la forme de la vie en commun est à coup sûr la plus commode, la plus économique, la seule même qui s'applique dans l'état actuel des choses à certaines infortunes, mais elle sacrifie plus ou moins chez l'homme la conscience du moi, cette protestation éternelle de l'être libre, qui, non contente de s'attacher aux actes de l'existence, s'étend même quelquefois au-delà du tombeau.

Cette intervention d'un poète humoriste dans une question grave et pratique nous amène naturellement à indiquer les services qu'a rendus la littérature néerlandaise aux classes souffrantes en appelant sur elles l'intérêt et la compassion des classes riches. Par l'influence heureuse qu'elle a exercée sur les mœurs, cette littérature peut être envisagée elle-même comme une institution de bienfaisance. L'action de la charité en Hollande se rattache au mouvement intellectuel et religieux dont on peut suivre de siècle en siècle la trace féconde dans les ouvrages des poètes et des romanciers. Aucune littérature n'est aussi riche en moralistes que la littérature hollandaise; mais parmi les hommes de talent qui ont tenu à renfermer une leçon dans des vers, l'influence la plus répandue est encore celle de Jacob Cats. Ses ouvrages sont dans toutes les mains. Il est l'ami, l'hôte invisible des châteaux, des salons et des chau-

mières. Pendant les soirs d'hiver, le père de famille ouvre sur la table recouverte d'un tapis vert la volumineuse collection du vieux poète avec autant de respect qu'il ouvre la Bible. Toute jeune fille qui bâille ou qui s'endort à la lecture des ouvrages de Cats est une *émancipée*, ou, comme nous dirions en France, une voltairienne. Le père Cats, c'est ainsi que l'appellent les Hollandais, naquit en 1577 à Brouwershaven, petite ville de la Zélande. Il entra de bonne heure au service des états-généraux. Pensionnaire de Middlebourg, puis de Dordrecht et enfin de la Hollande, il passa une partie de sa vie dans les charges et les services publics. Envoyé en qualité d'ambassadeur à la cour de Charles Ier, et plus tard à celle de Cromwell, il avait puisé dans le maniement des affaires cette rectitude d'esprit qui n'est pas toujours le privilége des poètes. Homme de savoir, il s'était initié dans ses nombreux voyages à l'étude des mœurs et à la connaissance des langues étrangères. On trouve dans ses œuvres des pièces de vers en italien et en vieux français. Généralement le poète écrit assez mal cette dernière langue encore informe; mais il tourne avec plus de bonheur des vers latins. Vers les derniers temps de sa vie, il s'était retiré dans une campagne aux environs de La Haye. Là, entouré de ses enfans et des enfans de ses enfans, le patriarche se livrait à ses goûts pour la littérature et pour la vie champêtre. Il existe de lui une pièce de vers dans laquelle le poète répond aux Hollandais de son temps qui riaient de le voir occupé à tracer un jardin dans les dunes. Le vieillard eut raison de ses critiques : *Zorgvliet* (en français *voguent-les-soucis*), quoique établi dans les sables, devint une des plus délicieuses maisons de campagne qu'on puisse voir. Il n'y a pas encore longtemps, on montrait dans le jardin la table de pierre sur laquelle Cats écrivait habituellement. Un trou pratiqué dans cette table lui servait d'encrier. Cette jolie habitation appartient maintenant à la reine-mère de Hollande. Le père Cats a écrit lui-même son histoire, ou, comme on dirait maintenant, ses confessions, dans une pièce de vers placée en tête de ses œuvres complètes; ce sont là les confessions d'un juste. Sa vie, exempte de ces faiblesses qui séduisent l'imagination, est plus intéressante au point de vue de la morale qu'au point de vue de l'art. Tout jeune, nous raconte-t-il lui-même, il se montra « plus curieux des livres que des rubans. » Jacob Cats ne comprenait l'amour que sous la forme légale, l'amour du mari pour sa femme. Toutes ses affections étaient concentrées dans la vie de famille. Il mourut en 1660.

Ses livres contiennent des leçons et des conseils pour tous les âges de la vie, pour toutes les conditions sociales, pour tous les degrés de la fortune. La nourrice a-t-elle besoin d'un chant pour son nouveau-né, Jacob Cats le lui fournit; il a de bonnes paroles pour l'enfant que tourmente la peur de la verge, pour le jeune homme dont

la barbe commence à croître, pour le fiancé qui désire passer l'anneau au doigt de la fiancée, pour le mari, pour le père, pour le grand-père. Il instruit toujours et souvent il console. Ami des classes pauvres, il incline vers elles le cœur du riche, en le prévenant sans cesse de la fragilité du bonheur, des changemens soudains de la fortune, de l'inanité des biens sur lesquels se fondent l'orgueil humain et la considération sociale. Nourri aux sources de l'antiquité, il enveloppe ses maximes dans les scènes de l'histoire, dans les phénomènes de la nature. Je ne citerai qu'une de ses paraboles qui donnera une idée de la manière de l'auteur : « Nous lisons dans les livres du temps passé qu'à l'heure où le soleil mourait dans sa splendeur, il versait de sa bouche aux lèvres vermeilles une lumière dorée, et avec cette lumière un son argentin qui remplissait le vaste espace; mais lorsque la flamme retirait ses rayons musicaux, lorsque les nuages du ciel, en passant, voilaient la face radieuse de l'astre, ou que les ombres du soir obscurcissaient sa clarté, la figure céleste devenait silencieuse, et n'excitait plus dans les airs le moindre frémissement harmonieux. Les choses étaient ainsi jadis. — Et maintenant encore l'homme qui vit dans l'éclat de la fortune passe, à la ville et à la campagne, à la cour et dans les académies, pour un homme de sens et de savoir : tout ce qui sort de sa bouche est admirable; mais lorsque les nuages de l'adversité passent devant le soleil de sa fortune, quand les ombres du malheur voilent sa lumière, qui est un chant, c'en est fait de son règne. Toute sa valeur morale s'évanouit alors comme une vapeur, car quel est celui qui voudrait voir un sage dans un homme pauvre? »

Avec de tels principes, on ne s'étonnera plus que le vieux père Jacob Cats soit devenu le poète du peuple, ni que sa *Bible des Paysans* compose, avec l'autre Bible et avec l'almanach de l'année, toute la bibliothèque des malheureux. Il ne faudrait pourtant pas en conclure que l'homme dont s'enorgueillit à juste titre la Néerlande fût un poète de premier ordre. Ses moralités sont prolixes. Cette grande expérience, cet inexorable bon sens, cette droiture naturelle sont des qualités qui commandent l'estime; mais, au point de vue de l'art, on désirerait peut-être chez un poète, et même chez un poète moraliste, le rayon de la fantaisie. Bilderdyk prétendait que les œuvres de Cats contiennent un trésor : je le veux bien; seulement c'est plutôt un trésor de sagesse que de génie. Je crains que le caractère éminemment moral du vieux Jacob Cats et des autres poètes nationaux n'ait conduit les Hollandais à s'exagérer la valeur de leur littérature. Le bon n'est pas toujours le beau; et l'intention, si vertueuse qu'elle soit, ne suffit point à immortaliser les œuvres de l'esprit.

Les traces de Cats ont été suivies : presque tous les poètes anciens

et modernes, presque tous les romanciers ont fait servir l'imagination à un but d'utilité morale. Pour d'autres nations, le vêtement sous lequel ces écrivains ont présenté les idées traditionnelles du devoir serait trop transparent et trop peu orné; mais en Hollande, où l'on s'attache surtout au fond des choses, on sait gré au talent de ses aspirations vers le juste et l'honnête. La littérature néerlandaise est un arbre dont il faut encore moins rechercher le feuillage et les fleurs que les fruits. On peut sans crainte rapporter à l'influence de cette nourriture spirituelle une partie des bons sentimens qui distinguent et animent les unes envers les autres les différentes classes de la société. Grâce à l'intervention d'un principe intelligent, la vie de famille, quoique très forte, n'est point exclusive; la charité entraîne l'homme à la vie sociale. La source de cette charité est dans l'éducation religieuse et dans les lectures. Cette circonstance tient peut-être à la constitution même de l'église protestante, dont les jeunes ministres sont généralement des hommes instruits, quelquefois même des poètes et des écrivains distingués. La gravité de leurs fonctions ne leur interdit point de se livrer aux œuvres de la fantaisie, mais ils apportent dans les arts d'agrément un peu de la lumière évangélique dont ils sont ou doivent être un jour les conducteurs naturels. Il ne faut pas oublier en effet que dans ce pays, où les sectes sont très nombreuses, l'influence chrétienne est restée debout, et a, pour ainsi dire, rencontré dans l'amour du prochain une sorte d'unité morale qui surnage au-dessus de la division des croyances et des formes religieuses.

La question de l'assistance publique chez les différens peuples civilisés se pose en quelque sorte avec un redoublement de gravité dans les temps difficiles où nous sommes. On a vu que le système de secours s'était formé dans la Néerlande, comme le sol lui-même, d'une série d'alluvions isolées. Entée sur le sentiment religieux et individuel ou sur l'association libre, dégagée de toute contrainte, responsable seulement de ses actes devant Dieu et devant les pauvres, la charité hollandaise n'en est pas moins très efficace. Il n'est peut-être pas d'état en Europe où, relativement à l'étendue et aux ressources de la population, une si forte masse d'aumônes descende des classes aisées vers les classes nécessiteuses. La lutte contre les eaux, la pêche, l'industrie des tourbières, nous ont montré ce qu'il y a de puissant chez la race batave; l'étude de la bienfaisance publique nous découvre ce qu'il y a en elle de noble et de généreux. Ces deux points de vue sont inséparables. Les nations ne s'honorent pas moins par la bonté que par la grandeur et par la richesse.

ALPHONSE ESQUIROS.

HISTORIENS MODERNES

DE L'ALLEMAGNE

G. GOTTFRIED GERVINUS.

I. *Geschichte der Angelsachsen, ein Überblick*, 1 vol. Francfort 1830. — II. *Historische Schriften*, 1 vol. Francfort 1833. — III. *Geschichte der poetischen National-literatur der Deutschen*, 5 vol. Leipzig 1835-1842. — IV. *Ueber den Goethe'schen Briefwechsel*, 1 vol. Leipzig 1836. — V. *Gudrun, ein episches Gedicht, Programm und Probegesang*, 1 vol. Leipzig 1836. — VI. *Grundzüge der Historik*, 1 vol. Leipzig 1837. — VII. *Kleine historische Schriften*, 1 vol. Carlsruhe 1838. — VIII. *Die Mission der Deutsch-katholiken*, 1 vol. Heidelberg 1846. — IX. *Die Preussische Verfassung und das Patent von 3 Februar*, Mannheim 1847. — X. *Shakspeare*, 4 vol. Leipzig 1849-50. — XI. *Einleitung in die Geschichte des neunzehnten Jahrhunderts*, 1 vol. Leipzig 1853. — XII. *Geschichte des neunzehnten Jahrhunderts seit den Wiener Vertragen*, 1er vol. Leipzig 1855.

La préoccupation constante et le secret tourment de l'Allemagne au XIXe siècle, c'est le désir, disons mieux, c'est le besoin de quitter la vie contemplative pour les épreuves de l'action, et de marquer enfin sa place parmi les nations viriles de l'Europe. Que de fois, depuis quarante ans, n'a-t-elle pas espéré que l'heure de cette transformation était venue! Que de fois aussi, hélas! emportée par une sorte d'excitation fébrile, on l'a vue faire violence à ses traditions séculaires, se révolter contre son propre génie et rejeter avec injure l'héritage de ses ancêtres, au lieu de l'enrichir d'acquisitions nouvelles! Ces folles équipées ont toujours une conséquence inévitable : on abandonne bien vite les principes qui ont trompé notre attente, et de l'exaltation à l'abattement la distance n'est pas longue. Espoir, impatience, découragement, voilà les trois phases qu'a traversées de nos jours la vie publique de ce grand pays, et qui expliquent trop bien sa situation présente.

Voyez l'Allemagne vers 1815 : encore toute remplie des émotions de cette guerre qu'elle appelle fièrement la guerre de délivrance,

heureuse d'avoir brisé son joug et vengé son honneur, agitée par mille projets de régénération politique et civile, elle vit surtout par l'espérance. En vain les gouvernemens ont-ils ajourné les réformes promises, en vain quelques explosions démagogiques viennent-elles par instans troubler sa quiétude et justifier cette politique timorée; il y a au fond de la pensée générale une confiance naïve que rien ne peut ébranler. Le présent est triste, mais que l'avenir est souriant! D'habiles écrivains ont commencé déjà dans l'ordre des travaux de l'esprit cette rénovation qui passera un jour dans la réalité; ils ont inventé un style tout nouveau, vif, brillant, ingénieux, un style plein de légèreté et d'allégresse, qui exprime merveilleusement l'attente universelle et entretient chez tous l'ardeur de la pensée. On est bien loin de la gravité doctorale et de la prudente réserve des anciennes écoles; l'esprit public est éveillé et ne s'endormira plus. C'est Louis Boerne, dans son journal, qui charme et stimule ses lecteurs; c'est Henri Heine, dans ses *Reisebilder*, qui continue la prédication de Louis Boerne, et, par un mélange inespéré de verve poétique et de railleries étincelantes, introduit en Allemagne l'esprit de la révolution sans mettre encore en péril les traditions particulières de son pays. Heureux moment dans l'histoire des idées germaniques! premier essor d'une vie nouvelle! Si les publicistes commettent çà et là plus d'une faute, si les poètes se laissent entraîner à des témérités blâmables, on excuse volontiers leurs erreurs, tant elles sont protégées par les grâces naïves de la jeunesse!

Mais bientôt, à force d'attendre, l'esprit public est devenu exigeant; 1830 a ranimé chez les peuples allemands le désir d'une régénération politique, en même temps qu'il a redoublé les appréhensions des hommes d'état. Voici l'heure de la crise. Au milieu de ces excitations fiévreuses et de cette résistance obstinée, l'Allemagne commence à s'imputer à elle-même cet ajournement continu de ses espérances; elle s'en prend à son génie, aux traditions de sa littérature et de son histoire, à l'amour des contemplations et de la rêverie métaphysique. C'en est fait; elle a juré de rompre avec tout son passé. On dirait un esclave révolté qui brise sa chaîne. Plus d'idéalisme, plus de spéculations sublimes : Goethe et Hegel sont relégués parmi les inutiles représentans d'une époque disparue, et c'est à peine si leur panthéisme audacieux les défend contre l'insulte. Il y a une jeune Allemagne qui veut faire régner dans les lettres germaniques je ne sais quel mélange de désinvolture et de matérialisme; il y a une jeune école hégélienne qui prétend avoir réduit en poussière les théories de son maître, afin d'établir sur les ruines de toutes les doctrines philosophiques et religieuses la négation définitive d'un Dieu personnel et la religion de l'égoïsme. Ce délire va croissant d'heure en heure. Quand la *Jeune-Allemagne* se disperse, les poètes

politiques s'empressent de prendre sa place. « Quel sabbat! s'écrie Henri Heine, — et notez qu'Henri Heine les connaissait bien, car naguère encore il leur donnait le signal et tenait l'archet du maître d'orchestre, — quel sabbat! quel piaillement! on dirait les oies qui ont sauvé le Capitole. » Cependant le sabbat des jeunes hégéliens fait bien autrement de vacarme; ce ne sont plus des incartades littéraires, c'est une invasion furieuse dans les domaines de l'âme. On avait rejeté l'idée de Dieu pour adorer l'humanité; on rejeta à son tour l'humanité pour n'adorer que le moi. Ici le fond de l'abîme est atteint, et l'esprit de destruction est forcé de s'arrêter. N'y a-t-il pas du moins, au milieu de ce délire de la philosophie et des lettres, un public sérieux que la fièvre n'a pas gagné? Oui, certes; le spiritualisme ne saurait disparaître tout entier dans la patrie de Leibnitz. Il y a encore des écoles graves, savantes, bien inspirées, quoique trop timides et réduites à protester dans l'ombre; mais il semble que l'impatience générale ait saisi aussi ce public d'élite. La révolution de février ouvre à l'Allemagne cette carrière active où elle brûlait d'entrer; dans ce désarroi des gouvernemens et grâce à l'initiative hardie de quelques hommes, l'Allemagne entière est à Francfort, représentée par ses mandataires au sein d'un parlement national. Que vont faire tant d'esprits éminens, publicistes, philosophes, historiens, divisés, il est vrai, sur bien des questions essentielles, mais inspirés par un même désir de régénérer l'Allemagne? Ils voudront se passer du temps, ils voudront réaliser par des articles de loi ce qui ne peut être que le résultat du travail des siècles; pleins de mépris pour l'expérience, ils prétendront violenter la réalité et les faits au nom de la raison absolue; ils décréteront impérieusement l'unité. Et que produiront ces solennels débats? De nouvelles antipathies de peuple à peuple, un antagonisme nouveau du nord et du midi, de l'Autriche et de la Prusse, de l'église catholique et des communions protestantes. Irrités de cet échec, ces impatiens réformateurs iront jusqu'à oublier leurs principes libéraux, ils tendront la main à la démagogie. C'est toujours, comme on voit, cette même impatience qui est le secret de toutes leurs fautes : soldats de l'unité allemande, amis de la liberté politique, ils ont affaibli l'ancienne unité et mis la liberté en péril! Vienne maintenant une réaction trop facile à prévoir, vienne la revanche des gouvernemens, amenée par les excès démagogiques, ce grand et infructueux effort aura épuisé l'ardeur de l'Allemagne. Morne, abattue, découragée, elle renoncera, — on le dirait du moins, — aux espérances généreuses qui la soutenaient au commencement du siècle, et ce peuple, qui appelait si ardemment les épreuves et les agitations de la vie active, pourra se résigner sans trop de peine à l'immobilité au milieu d'une crise où l'Europe entière est en jeu.

Ce tableau est triste assurément; il est triste surtout pour les hommes qui ont été mêlés à cette histoire, et qui, n'ayant pas pris part aux fautes que je viens de signaler, sont obligés pourtant de subir la peine commune. Ces hommes-là, il faut le dire à l'honneur de l'Allemagne, sont plus nombreux qu'on ne pense. Leur grande faute, c'est de ne pas avoir assez nettement protesté contre les aberrations dont ils sont punis aujourd'hui. Dans tous les temps de vive excitation sociale, les sages ont tort de baisser la tête et de laisser oublier qu'ils sont là, heureux du moins quand ils peuvent encore élever une voix respectée au lendemain de la déroute universelle!

Il en est d'autres qui n'appartiennent pas à ce groupe de stoïciens impassibles, qui se sont jetés au contraire dans le feu de la mêlée, qui ont partagé les émotions et par momens les fautes de la patrie, qui ont essayé toutefois de garder fidèlement leur poste, malgré l'entraînement des passions, et qui, à l'heure des défaillances publiques, se relèvent aussi jeunes, aussi confians, aussi intrépides qu'au début, brûlant de rattacher le passé à l'avenir et tout prêts à recommencer aujourd'hui la partie qu'ils ont perdue hier. Tel est, ce semble, M. Gervinus, le peintre sévère de la littérature allemande, le politique et le publiciste un peu chimérique du parlement de Francfort, et en ce moment même le confiant historien de notre XIXe siècle. Il m'est arrivé, en maintes rencontres, sur maintes questions de détail, de contredire ouvertement les vues de M. Gervinus; jamais je n'ai refusé une vive et cordiale estime à la vaillante ardeur de sa pensée. L'heure est venue d'apprécier dans son ensemble sa laborieuse carrière. Sous le jour nouveau que répand la situation présente, je crois apercevoir plus distinctement cette forte et grave physionomie. Si les considérations qui précèdent sont exactes, elles nous aideront à marquer avec précision la place qui lui appartient dans le mouvement confus des lettres germaniques. M. Gervinus s'est associé à toutes les espérances que je signalais tout à l'heure; il a cédé, comme tous ses compagnons d'armes, à l'impatience qui a fait commettre tant de fautes, il y a cédé même un des premiers, et la passion qui l'animait lui a dicté dès le premier jour d'incroyables erreurs historiques; mais du moins il n'a pas été vaincu par le découragement, et presque seul, au milieu de la dispersion de l'armée, il garde sa foi et tient son drapeau d'une main ferme.

I.

L'ardent esprit dont je vais parler n'a été encore apprécié, si j'ose le dire, que d'une manière incomplète. En Allemagne même, c'est sur des pièces insuffisantes qu'on l'a jugé; les documens, non pas les plus considérables sans doute, mais les plus expressifs, ont été né-

gligés par la critique. Pour un grand nombre de lettrés, M. Gervinus est uniquement l'historien de la poésie allemande, un historien sévère et passionné, qui veut arracher son pays aux séductions du mysticisme, et qui, écrivant l'histoire de la poésie comme on trace une épitaphe sur un tombeau, scelle dans ce tombeau les vertus contemplatives de la vieille Germanie, et ordonne aux générations nouvelles de ne plus vivre que par l'action. Rien de plus juste; mais où est le secret de cette passion qui anime son tableau de la poésie allemande? Comment s'est-il préparé à cette prédication vraiment extraordinaire? Quelle est, selon lui, la mission particulière de l'Allemagne? quelle place donne-t-il aux peuples germaniques dans les révolutions du monde? Quelle est en un mot sa philosophie de l'histoire? Il en a une, on a oublié de l'interroger. Je la chercherai dans les premiers écrits de sa jeunesse. Arrêtons-nous ici avec curiosité, étudions le premier épanouissement de cette vive intelligence; l'*Histoire de la Poésie allemande* et tous les ouvrages qui l'ont suivie nous offriraient trop d'énigmes sans ce vivant commentaire.

M. George Gottfried Gervinus est né à Darmstadt le 20 mai 1805. Destiné par sa famille aux travaux du commerce, il reçut l'éducation spéciale qui devait suffire à sa carrière. Ses études terminées, il fut placé chez un négociant de sa ville natale, mais les goûts et les aptitudes de son esprit ne tardèrent pas à se déclarer. Je me figure, derrière ce comptoir, celui qui voudra être un jour, non pas seulement un historien littéraire, mais le juge et le guide du génie germanique. Quelque chose de ce premier emploi lui restera. Je ne dirai pas, comme ceux qu'a si souvent froissés la rigueur un peu dédaigneuse de ses arrêts, qu'on retrouve toujours en lui le commis du négociant de Darmstadt, que le sentiment poétique lui manque, qu'il estime les choses de l'esprit au taux de l'utilité immédiate, enfin qu'il a écrit l'histoire littéraire du pays de Schiller et de Goethe comme on tient un livre en partie double; pardonnons ces spirituelles injustices aux rancunes de la *Jeune-Allemagne*, et ne répétons pas une condamnation que M. Henri Laube ne signerait plus aujourd'hui. Il est bien certain cependant, et je le dis sans le moindre sentiment d'ironie, que plusieurs des qualités et des défauts de M. Gervinus nous rappellent involontairement les premières impressions auxquelles son esprit s'est ouvert. Il y a chez lui l'exactitude et la solide probité du vieux commerce allemand. D'assez graves inconvéniens s'alliaient parfois à ces honnêtes vertus d'une société qui disparaît chaque jour, par exemple une sévérité un peu rogue, une espèce de solennité pédantesque, un certain entêtement de l'intelligence, un patriotisme exclusif et jaloux, sans parler du manque presque absolu de grâce, de lumière, de légèreté, de ce *molle atque facetum* qu'a célébré le poète latin. Si quelques-uns de ces défauts

nous arrêtent chez l'historien des lettres germaniques, combien ils sont rachetés par le zèle d'une science laborieuse et l'ardeur d'une conviction forte! Qu'on lui refuse les dons aimables de l'esprit, j'y consens volontiers, pourvu qu'on reconnaisse en même temps que cette rudesse de la pensée a été plus salutaire que nuisible à l'Allemagne du XIXe siècle. C'est ainsi que la conscience publique l'a jugé. Passionné comme il l'est pour les devoirs et les espérance de la société moderne, c'est peut-être un bonheur qu'il ait pu recueillir tout d'abord dans l'humble emploi de sa jeunesse le sentiment et le goût de la tradition bourgeoise. Avec son ardente foi littéraire et sociale, avec son désir obstiné de renouveler l'esprit de son pays, le commis du négociant de Darmstadt, devenu historien et publiciste, est certainement une figure bien allemande.

M. Gervinus était bien jeune encore, lorsqu'il sentit s'éveiller les inspirations patriotiques et studieuses qui devaient diriger sa vie, et cependant que de temps perdu déjà! que d'études à commencer ou à refaire! Il se mit courageusement à l'œuvre, et, s'initiant lui-même aux secrets de la philosophie et de l'histoire, il eut bientôt acquis la solide préparation qui lui manquait. Heidelberg n'est pas loin de Darmstadt; c'est là que tendaient les vœux du vaillant affranchi. Le jour où il arriva à l'université, avec cette instruction toute vive et sans routine, avec cette curiosité immense qui est le trésor des natures bien douées, il est probable qu'il n'y avait pas au pied des chaires illustres un grand nombre d'auditeurs aussi avides et aussi intelligens que celui-là. Ce fut l'histoire qui l'attira de préférence, non pas l'histoire érudite et vainement contentieuse, mais l'histoire pratique, l'histoire qui moralise et qui enseigne. Il y avait alors, dans cette grande école où débuta Hegel, un homme qui se souciait assez peu des théories mystiques, et qui, parmi de grands défauts sans doute, avait du moins ce mérite, si rare de nos jours et si rare surtout en Allemagne, de juger les faits à la lumière du droit. La philosophie de l'histoire, si disposée à absoudre les coupables en considération de ces lois supérieures dont les rois et les peuples ne sont que les instrumens, révoltait ce ferme esprit. Très hostile à l'école des métaphysiciens et des *constructeurs* du passé, il tombait souvent, je dois l'avouer, dans les erreurs contraires; l'élévation des vues lui faisait presque entièrement défaut, il manquait d'art et de poésie; n'était-ce pas cependant une nouveauté piquante et une salutaire discipline que l'enseignement de ce moraliste acerbe? Je parle de M. Schlosser, l'auteur de l'*Histoire universelle* et de l'*Histoire du dix-huitième siècle*. M. Schlosser, fidèle en cela aux anciens, voulait que l'histoire fût un tribunal où le bien reçût sa récompense, et le mal son châtiment. Il exprimait à ses risques et périls, et trop souvent, il faut le reconnaître, avec plus de bonne volonté que de talent,

avec plus de colère et d'âpreté que de justice et d'éloquence, la protestation du sens commun contre les systèmes qui effacent le rôle de l'homme dans les choses d'ici-bas. Plus de théories transcendantes, plus de ces lois préconçues sur les évolutions nécessaires des sociétés; l'homme est responsable de ses actes; qu'il paraisse, et qu'on le juge! Si M. Schlosser, dans sa verte vieillesse, comprend et écrit encore l'histoire de cette manière, on devine ce qu'il y apportait de passion il y a trente ans, à l'heure où tant de doctrines contraires commençaient à enivrer les intelligences, à quelques pas de cette chaire où le puissant Hegel déroulait dans l'histoire de l'art, du droit, de la philosophie et de la religion, les étonnantes destinées de l'esprit infini. M. Gervinus fut une des conquêtes de M. Schlosser. L'historien moraliste s'empara de ce jeune auditeur déjà si sensé, si naturellement stoïcien, si volontiers en garde contre les séductions du mysticisme. M. Gervinus, sachez-le bien, ne reproduira pas M. Schlosser : il aura sa manière propre, il sera tout autrement érudit que son maître, il aura aussi plus d'élévation dans les vues générales, plus de finesse et de pénétration dans les jugemens; mais ce sentiment de la responsabilité morale, mais cette exigence et cette sévérité d'un juge qui prend son rôle au sérieux, mais ce désir d'exercer une action utile et de faire profiter le présent et l'avenir des épreuves du passé, mais toutes ces fortes qualités enfin qui sont l'âme de ses travaux, — si déjà, comme je le crois, M. Gervinus en possédait le germe, on ne peut nier cependant qu'il les ait vues se fortifier et grandir sous la vibrante parole du professeur d'Heidelberg.

Muni de ce bagage scientifique et moral, le jeune étudiant d'Heidelberg commença humblement sa carrière en acceptant une place de professeur dans une institution de Francfort. Il n'y resta pas longtemps; un théâtre plus vivant et plus libre devait s'ouvrir à son activité. Il revint à Heidelberg, s'y fit recevoir docteur, et soutint avec éclat les épreuves spéciales qui confèrent le droit de monter dans les chaires de l'école. Il ne se hâta pas toutefois de se produire en public; le jeune *privat-docent* poursuivait laborieusement dans les travaux du cabinet son initiation de professeur et d'historien. Il a déjà le projet de raconter les destinées intellectuelles de son pays, et il veut surtout mettre en lumière le rapport des événemens littéraires avec le développement de la vie nationale; pour embrasser tout ce qui se rattache à ce grand sujet, il comprend qu'il ne doit pas se renfermer en Allemagne. L'histoire des nations étrangères est liée d'une façon intime à la vie de cet empire, qui a été si longtemps le centre politique de l'Europe, et qui, depuis Lessing et Goethe, par l'activité de l'érudition et de la science, aspire à être le centre de la littérature universelle. D'un côté, il y a une grande nation d'origine germanique, le pays de Cromwell et de Shakspeare, qui com-

plète en quelque sorte les vertus de la mère-patrie, et réalise dans l'action les instincts du génie allemand; de l'autre, il y a ces nations romanes, la France, l'Espagne, l'Italie, associées avec l'Allemagne et par leurs contrastes même à l'œuvre de la civilisation. Comment ne pas réunir ces ouvriers d'une même œuvre? comment ne pas étudier ces liens et ces contrastes?

L'Italie surtout a été si longtemps mêlée, et en de si tragiques péripéties, aux luttes, aux passions, aux catastrophes du saint empire, que son histoire est inséparable de l'histoire des nations germaniques. N'oublions pas que Dante était partisan de l'empereur, et que le grand érudit de l'Italie moderne, le restaurateur des études nationales, Muratori, osait dire, il y a cent ans, au risque de froisser l'orgueil de ses compatriotes : « Si vous voulez connaître toutes les sources de votre langue, étudiez mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici les langues des peuples du Nord. » Il ajoutait encore : « Vous trouvez sans doute qu'il est plus noble de tirer votre origine des Troyens, des Grecs et des Romains; c'est là une vieille folie, *vetus insania est.* » Et enfin, essayant de rassurer tout à fait la fierté aristocratique de sa race, il s'écriait avec un empressement et une naïveté qui font sourire : « Sachez que la nation germanique a été non-seulement de nos jours, mais dès les temps les plus reculés, une nation très noble, et Platon, dans le *Cratyle,* avait déjà prévenu les Grecs qu'ils auraient souvent à chercher dans les idiomes des peuples barbares l'origine de bien des mots de leur langue. *Germanica natio, non nunc solum, sed et antiquissimis temporibus, nobilissima fuit.* » Ces précautions qu'employait Muratori pour faire accepter les rapports littéraires de l'Italie et de l'Allemagne, ce n'est pas en parlant à l'Allemagne qu'on aurait besoin de s'en servir. Elle triomphe au contraire chaque fois qu'elle retrouve ainsi quelques traces de son action; Hegel, dans la philosophie de l'histoire, ne donne-t-il pas fièrement le nom de germanique à cette période du moyen âge qui est chrétienne avant toute chose? M. Gervinus, si peu sympathique à Hegel, accepte cet enthousiasme. Il marche comme un conquérant à travers les différens âges de l'ère moderne, et tous ses travaux tendent à prouver que l'Allemagne est le centre intellectuel du monde. Que d'excitations il puisera dans cette idée pour réveiller l'apathie politique de ses concitoyens! Quelle autorité impérieuse il donnera à ses encouragemens ou à ses reproches!

Les premiers écrits de M. Gervinus attestent déjà cette inspiration, qui deviendra plus tard la pensée maîtresse de ses livres. Il publie en 1830 un précis de l'histoire des Anglo-Saxons, et en 1833 un recueil d'études sur l'Italie et l'Espagne. Les Anglo-Saxons, pour M. Gervinus, sont de hardis représentans de l'esprit germanique, et l'on devine avec quel mélange de joie et de regrets il met en lumière

leurs mâles destinées. Celui qui revendiquera un jour au nom de l'Allemagne l'auteur de *Hamlet* et du *Roi Lear* devait exposer avec une fierté presque patriotique l'influence de ces fils aînés de la Germanie, influence qui a survécu, on le sait, à la conquête des Gallo-Normands, et qui se réveille de nos jours avec une juvénile énergie. Ce n'est là toutefois qu'un résumé rapide; les études sur l'Italie et l'Espagne du moyen âge, publiées sous ce simple titre d'*Écrits historiques*, ont bien autrement d'importance. Ici, c'est le tableau des historiographes de Florence depuis le XIIIe siècle jusqu'au XVIe, avec une étude approfondie sur Machiavel; là, c'est une histoire du royaume d'Aragon sous la dynastie des comtes de Barcelone. Ces deux études sont excellentes, et si quelque plume habile se chargeait de nous les traduire, notre littérature historique s'enrichirait de vues originales et de documens précieux.

M. Gervinus a interrogé avec précision toute la suite des chroniqueurs qui précèdent Machiavel. Ricordano Malespini ouvre le cortége, esprit crédule, conteur naïf, le premier qui ait écrit l'histoire en langue italienne, intéressant surtout parce qu'il a recueilli la tradition des familles nobles de Florence, et mis à profit leurs archives domestiques. Malespini appartient au XIIIe siècle. A côté de lui et dans le même temps est un conteur assez semblable, messer Pace da Certaldo. Mais bientôt, sous l'influence des libres mœurs et de l'activité politique de la cité, une inspiration plus haute apparaît: voici Dino Compagni, qui, sans se soucier des fabuleuses origines où se complaisait Malespini, commence l'histoire de Florence avec les luttes intestines de son temps, et donne un vif tableau des guelfes et des gibelins, de 1280 à 1312. M. Gervinus, si sévère dans ses appréciations, ne craint pas de le citer sans cesse auprès de Dante Alighieri. Ils sont gibelins tous les deux, ils ont la même foi politique, le même patriotisme, et les invectives que le pieux amant de Béatrice va jeter à Florence dans *la Divine Comédie* éclatent déjà dans le récit de l'historien. M. Gervinus, confrontant les chroniqueurs avec chacune des périodes qu'ils retracent, a su jeter une vive lumière sur ces dramatiques origines de Florence. On sent qu'il aime son sujet. Ce n'est pas seulement le travail d'un érudit, ce sont les preuves d'une théorie tout entière qu'il exposera plus tard, et qui est déjà l'inspiration secrète de ses travaux. L'histoire de Florence est aussi importante à ses yeux dans le mouvement des sociétés modernes que l'histoire de la démocratie athénienne dans les destinées du monde antique. Si l'on possédait tous les logographes qui ont raconté la vie primitive d'Athènes avant l'invasion des Perses et la guerre du Péloponèse, avec quelle curiosité on interrogerait leurs tableaux! M. Gervinus voit dans Machiavel l'égal de Thucydide, et s'il étudie avec une attention si précise les narrateurs flo-

rentins du XIIIe et du XIVe siècle, c'est pour savoir à quelles sources a puisé l'auteur des *Istorie fiorentine*. Il les connaît, il les possède, il les range en bataille. Après le gibelin Dino Compagni, voici le groupe des guelfes, Jean Villani d'abord, puis son frère Matteo, qui le continue sans l'égaler, et le troisième Villani, Philippo, plus sérieux que Matteo, mais bien inférieur encore au chef de cette dynastie d'écrivains, et qui révèle déjà le déclin littéraire du XIVe siècle. Que de choses dans ces chroniqueurs, et même chez les plus humbles! Jean Villani est un Froissard plein de grâce; il a un charme de style, une abondance de couleurs, une variété d'informations, qui enchantent l'esprit. Un des traits qui le distinguent, c'est que l'histoire particulière de la cité semble ne plus lui suffire : il s'intéresse à tous les événemens de l'Europe occidentale, il peindra surtout les développemens du commerce; ces questions de finances, qui vont jouer désormais un si grand rôle dans l'histoire des états modernes, apparaissent ici pour la première fois avec l'importance qui leur appartient. Au contraire, Matteo, Philippo, et avec eux Donato Velluti, représenteront sans y songer l'âge primitif de la diplomatie. Voici maintenant les chroniqueurs chez qui commence à se flétrir cette belle fleur de langage épanonie au XIIIe siècle : tels sont Buoninsegni, Gregorio Dati, Morelli, écrivains incorrects, narrateurs sans art et sans idées, mais dont le témoignage est encore précieux sur plus d'un point. M. Gervinus n'oublie personne, ni les maîtres, ni les disciples, ni les peintres, ni les compilateurs. Chacun d'eux est rangé à sa place, chacun est marqué d'un trait ferme et sûr. Ceux-là même qui n'ont pas encore reçu les honneurs de l'impression n'ont pas échappé à la sagacité de l'érudit. Toutes les bibliothèques de Florence lui ont livré leurs secrets.

Cette idée de soumettre les historiens d'un même sujet à une enquête intelligente et précise est une des meilleures inspirations de la critique de nos jours. Elle a produit en France et en Allemagne des œuvres qui méritent de rester. En France, ce sont les recherches de M. Victor Leclerc sur les chroniques du XIIIe siècle, dans le vingt et unième volume de l'*Histoire littéraire de la France*, et les éloquentes considérations, publiées ici même, que M. Augustin Thierry a placées en tête de ses *Récits mérovingiens*. L'Allemagne peut citer surtout le livre de M. Léopold Ranke sur les historiens du XVe et du XVIe siècle, et l'étude de M. Franz Palacky sur les historiens de la Bohême, depuis les fabuleux conteurs du XIIe siècle jusqu'aux investigateurs contemporains. Le *Tableau de l'Historiographie florentine* occupe une place d'honneur à côté de ces éminens travaux. La pensée-mère, vraie ou fausse, qui inspire à M. Gervinus cette tâche si religieusement accomplie, imprime à son livre un caractère à part. Soit qu'il parcoure les histoires latines du Pogge ou les vi-

vantes chroniques italiennes, soit qu'il étudie de près le scandaleux Arétin ou l'austère Gino Capponi, on dirait qu'il marche vers la lumière avec une sorte d'allégresse scientifique et morale. Tous ces hommes ont fourni des renseignemens à Machiavel, tous ont contribué à former peu à peu cette tradition dont il relève. Il en est même qui lui ont fourni plus que des faits et des inspirations. Comme Dante et Dino Compagni, au commencement du XIVe siècle, ont été ses aïeux et ses maîtres, il a des précurseurs immédiats qui préparent et saluent son avénement. J'ai dit son avénement, je ne me trompe pas : dans ce tableau de M. Gervinus, Machiavel est le roi de l'histoire moderne. Guelfes et gibelins, diplomates et patriotes, tous ces hommes, depuis Malespini, semblent lui former un cortége. L'heure est venue enfin où le héros de cette savante étude va être introduit sur la scène; nous sommes arrivés aux dernières années du XVe siècle, Giovanni Cavalcanti et Bernardo Rucellaï achèvent leurs curieuses peintures de l'Italie au temps de Savonarole, et Machiavel apparaît.

Cette étude sur Machiavel, qu'on adopte ou non les conclusions de M. Gervinus, est certainement une œuvre capitale. La vie et les ouvrages de l'auteur des *Légations* et de l'*Histoire de Florence* y sont interrogés avec une sorte de piété enthousiaste. Non pas que M. Gervinus ait voulu écrire un panégyrique; il n'estime guère ce genre faux qui défigure l'histoire, mais il éprouve une sympathie profonde pour ce grand et malheureux patriote, et, se rappelant de quelles accusations odieuses sa mémoire est chargée, il s'indigne contre ces juges qui condamnent les écrits et les actes sans soupçonner seulement l'inspiration qui les dicta. Restaurer dans sa grandeur la tragique figure de Machiavel, et la restaurer sans déclamation, sans aucun artifice de langage, avec le seul secours de la critique et de la science, tel est le but de M. Gervinus.

Remarquez ici un des traits les plus vifs de l'historien que nous étudions. Lui aussi, comme Machiavel, il aime ardemment sa patrie; lui aussi il croit que l'Allemagne du XIXe siècle, pareille à l'Italie du XVIe, avait un grand rôle à jouer dans le monde, et il la voit, non pas certes déchirée par des factions ou asservie à l'étranger, mais divisée pourtant et incapable, à ce qu'il semble, d'une glorieuse activité politique. Il voudrait réveiller ces intelligences engourdies; il ne le peut et il souffre. Cette éloquente et douloureuse étude sur l'envoyé de la république de Florence est comme le programme général des travaux de M. Gervinus et l'aveu des secrètes émotions qui l'agitent. Ce rapprochement, je le sais, n'est indiqué nulle part; qu'importe? je sens bien que c'est là l'inspiration de l'écrivain, et M. Gervinus ne me contredira pas. Comment oublierait-il sans cela de distinguer entre le patriotisme irrité de Machiavel et les étrange

moyens que sa passion lui conseille? comment oublierait-il de dire que Machiavel n'a pas écrit le code de la morale politique, mais le code du désespoir? Non, M. Gervinus n'a pas de réserves à faire; il semble ne voir que les brûlantes pages du grand Florentin, ses cris de douleur sur la servitude italienne, ses appels et ses exhortations au futur vengeur de la patrie. Que de nobles pages en effet chez ce disciple et ce continuateur de Dante! Pour M. Gervinus, tout Machiavel est là. Cette familiarité respectueuse avec les grands citoyens d'Athènes et de Rome, ce sentiment profond de la vertu antique, toutes ces inspirations si fortes transfigurent à ses yeux les pages que nous voudrions déchirer. Sous l'expression imprudente ou cynique, il voit l'intention qui rachète tout. Si Machiavel revenait parmi les hommes, c'est ainsi sans nul doute (et quel meilleur éloge puis-je faire de cette étude?), c'est ainsi qu'il voudrait se voir justifié.

Y a-t-il vraiment beaucoup d'originalité et de hardiesse dans cette apologie de Machiavel? Était-ce une opinion inattendue que produisait M. Gervinus? On répondra que non, si l'on s'en tient aux apparences. Plus d'une fois déjà, bien avant M. Gervinus, des penseurs illustres avaient tenté de justifier la plume qui a tracé le traité du *Prince*. Je sais bien que les Florentins eux-mêmes, informés par des copies manuscrites des doctrines contenues dans ce livre, avaient conçu contre l'auteur une haine implacable; je sais que Machiavel, en 1527, après la chute des Médicis et le triomphe du parti démocratique, avait vainement essayé de prendre part à la victoire, qu'il avait vu ses anciens services oubliés, ses intentions méconnues, son nom et ses ouvrages maudits, et que, sous le poids de cette malédiction accablante, le malheureux était mort le désespoir dans le cœur, assez semblable, on l'a dit ingénieusement, au héros d'une tragédie politique; mais un siècle après Machiavel, Bacon, dans le *Novum Organum*, interprétait libéralement son panégyrique de César Borgia. « Rendons grâce à Machiavel! s'écrie-t-il; il nous a appris ce que font ordinairement les hommes, non pas ce qu'ils doivent faire; *quid homines facere soleant non quid debeant.* » A partir de ce moment, il y a deux opinions sur Machiavel. Les uns le maudissent comme le législateur du despotisme, le conseiller de la ruse et de la violence; les autres devinent en lui le grand patriote obligé de porter le masque d'une diplomatie odieuse. Le sentiment de Bacon ne triomphe pas tout d'abord. L'opinion du XVIe siècle prévaudra encore longtemps. Jean Bodin, en 1577, dans son *Traité de la République*, avait accusé Machiavel d'avoir élevé à la hauteur d'une science les pratiques infâmes des despotes; ce jugement s'accrédite, le XVIIe siècle et la première moitié du XVIIIe le répètent à l'envi; une tombe obscure, dans l'église *Santa-Croce* à Florence, recouvre les restes oubliés du grand patriote italien, tandis que son nom devient dans le monde

entier le nom de la fourberie et du cynisme. Cependant la pensée de Bacon n'est pas perdue, et bientôt, après qu'un grand roi (singulier contraste!) a réfuté les théories du *Prince,* après que Frédéric II a écrit *l'Anti-Machiavel* aux applaudissemens de Voltaire, voici l'éloquent philosophe démocratique du XVIIIe siècle qui recommande le traité de Machiavel comme le *livre des républicains.* « Machiavel était un honnête homme et un bon citoyen, » s'écrie hardiment l'auteur du *Contrat social.* Provoquée par cette réhabilitation inattendue, la critique commence à pénétrer plus profondément le génie complexe du Florentin. On interroge sa vie et sa pensée avec une attention plus précise, on confronte ses différens écrits, surtout on les étudie à la lumière de l'histoire, et une foule de travaux remarquables à divers titres éclairent peu à peu cette figure mystérieuse. En 1787, le grand-duc de Toscane fait élever un monument à Machiavel dans l'église *Santa-Croce,* et, avec un noble sentiment de la grandeur italienne, il le place entre Dante et Galilée. Depuis lors, combien de livres sur Machiavel! J'en signalerai un surtout que j'ai lu avec autant d'intérêt que de profit, c'est l'excellente étude de M. Théodore Mundt, intitulée *Machiavel et la marche de la politique européenne.* On voit que l'entreprise de M. Gervinus n'est pas nouvelle; où est donc l'intérêt de son ouvrage? où est l'originalité de ce manifeste?

L'originalité du livre de M. Gervinus, c'est l'application qu'il fait de ce grand sujet à la situation présente de l'Allemagne et au rôle qu'il s'y attribue lui-même. D'autres écrivains ont pu glorifier Machiavel avec la même audace, aucun n'y a mis cet accent d'une passion personnelle. Il y a une bien belle page de Machiavel dans une lettre à Vettori : l'ancien ambassadeur de la république de Florence, l'ancien représentant des *magnifiques seigneurs* du conseil des dix est dans sa pauvre villa de San-Casciano, misérable, oublié, savourant en silence l'amertume des choses humaines. Le jour il se mêle aux rustres du pays, il va dans l'hôtellerie du grand chemin pour causer avec les passans et faire maintes observations morales; il joue avec les plus vulgaires des hommes, un boucher, un meunier, deux chaufourniers; il s'encanaille avec eux (*con questi io m' ingoglioffo*); on s'échauffe, on se dispute, on s'injurie pour un liard (*si combatte un quattrino*), et le bruit de la querelle se fait entendre souvent jusqu'à San-Casciano. Il veut, c'est lui-même qui nous le dit, il veut pousser à bout son malheur et faire rougir la fortune de l'indignité où elle l'a réduit; mais le soir, rentré dans sa villa, il jette ses rustiques habits souillés de poussière et de boue; il se revêt de son costume de cour et pénètre dans son cabinet, au milieu de ses livres chéris, au milieu des plus grands esprits de la Grèce et de Rome, comme un ambassadeur dans une assemblée de rois. Parlez maintenant, augustes hôtes! Machiavel oublie les misères d'ici-bas; il ha-

bite le royaume idéal où vous siégez; pendant trois ou quatre heures, il va converser avec vous et recueillir vos conseils. Ainsi fait M. Gervinus, quand il interroge l'auteur des *Légations* et des *Discours sur Tite-Live*. Il oublie ses tristesses, il dépouille ses misères, il rejette avec dédain la triste vulgarité qui l'entoure; heureux de converser avec une grande âme qui a souffert pour le patriotisme, il entre dans le conseil secret du génie de Machiavel. Il y a là, pour qui sait l'entendre, une conférence politique et morale d'un singulier attrait. Et ce n'est pas tout; quand il a recueilli ses conseils, je crois saisir un dialogue entre l'homme d'état italien du XVIe siècle et l'historien allemand du XIXe. L'Italien dit qu'il faut se dévouer à sa patrie, alors même qu'on n'a plus d'espoir dans les ressources morales qui lui restent. L'Allemand se relève à ces mots; il sait quelles sont les ressources de sa patrie, et il les déploie avec orgueil. A qui le dirait-il mieux qu'à Machiavel? Machiavel appréciait l'Allemagne, il avait de secrètes tendances vers les peuples germaniques, il opposait la moralité allemande à la corruption des races romanes. M. Gervinus recueille avidement ces témoignages, au risque de leur attribuer une importance qu'ils n'ont pas. Il ne retient qu'à peine ce cri qui nous dévoile toute sa pensée: « Ah! si Machiavel eût vécu dans le pays de Luther! s'il eût pu employer au profit de l'Allemagne et non dans l'intérêt de cette Italie énervée les trésors de son cœur et de son intelligence! » Voilà l'originalité, voilà la double inspiration de M. Gervinus : il est triste comme Machiavel, mais il n'aboutit pas comme lui à la doctrine du désespoir; il aime à se persuader au contraire qu'il trouvera dans l'âme de son peuple toutes les ressources qui ont manqué à ce malheureux génie.

Ce sont encore les inspirations du patriotisme que M. Gervinus va demander à l'histoire du royaume d'Aragon au moyen âge. Ce petit peuple n'a pas joué un rôle éclatant dans les affaires humaines, mais quel autre a mieux pratiqué la vie politique, quel autre a eu un plus fier sentiment de la liberté et du droit? Sa biographie ressemble à un portrait de Plutarque. Ne cherchez pas ici une nation d'artistes, comme la cité de Dante et du Giotto, de Machiavel et de Michel-Ange; on dirait une colonie de Spartiates. Ils ont aussi quelque chose de cet esprit de conduite qui signala le sénat romain. Les écrivains aragonais sont des historiens et des jurisconsultes. Si Machiavel n'avait eu sous les yeux que de tels exemples, s'il n'avait pas eu à rougir des fautes, des divisions, des désastres de sa Florence chérie, l'apologie de César Borgia eût-elle souillé sa plume? Le Machiavel de l'Aragon, c'est Zurita, le ferme et intelligent interprète des destinées de sa patrie. M. Gervinus n'a pas réuni sans dessein ces études sur l'historiographie florentine et cette esquisse des institutions aragonaises; le contraste des deux pays est l'âme de ce savant livre. On

sent aussi dans le second tableau, comme dans le premier, la constante préoccupation de l'auteur : c'est aux Allemands du XIXe siècle que s'adressent ces leçons et ces exemples. En racontant les patriotiques douleurs de Machiavel, en exposant les glorieuses annales de Zurita, le sévère historien, sans s'abandonner jamais à des effusions ridicules ou à des déclamations banales, ne nous livre-t-il pas le secret le plus intime de sa pensée? Il y a une idée surtout qui augmente ses regrets et son ardeur; chez ces communes aragonaises dont la vigueur morale satisfait si bien son esprit, il croit reconnaître à chaque pas la trace de l'influence germanique. Qui a donné à ce peuple cette fermeté, cette constance, ce sentiment du droit, cet amour vrai de la liberté, en un mot toutes ces vertus politiques si rares chez les nations romanes? D'où vient le caractère si profondément original de son histoire pendant une période de quatre siècles? Comment expliquer l'apparition de ces personnages chez qui l'esprit pratique et la science des affaires sont unis à un si ardent mysticisme, un Peñafort, un Vicente Ferrer, surtout un Raymond Lulle? comment expliquer enfin ces lois si bien formulées dès l'origine et si peu conformes à l'esprit de la législation romaine ou du droit ecclésiastique? Les érudits d'Espagne et de France ne sont guère disposés à faire la part de l'influence germanique dans la formation du caractère espagnol; M. Gervinus n'étend pas cette influence à toute l'Espagne, mais sur ce théâtre restreint de l'Aragon il croit la lire en éclatans caractères; il la trouve dans les lettres et les lois, dans les institutions politiques et le développement intellectuel. L'esprit communal, rebelle aux entreprises du despotisme, et surtout la merveilleuse organisation des *justiciers*, étudiée par l'auteur avec tant de précision et d'amour, apparaissent à M. Gervinus comme un héritage manifeste de la domination gothique. Si cela est, quel reproche à ce pays d'Allemagne, qui a été, aux yeux de l'auteur, le centre de la moderne Europe, le foyer de ses inspirations les plus originales, et qui ne sait pas s'assurer à lui-même les conditions d'une grande existence politique! Ce reproche, l'historien des constitutions aragonaises ne le formule pas si nettement; mais sa pensée est assez claire, et pour quiconque sait lire, il y a là tout ensemble une plainte douloureuse et une vaillante exhortation.

Ne croyez pas cependant que M. Gervinus défigure l'histoire en y portant des préoccupations trop personnelles; les sentimens que je lui attribue ne nuisent pas à l'exactitude scientifique de ses tableaux. Au reste, si l'on veut savoir à ce sujet toute la pensée de l'auteur, il faut lire l'ouvrage qu'il a intitulé : *Esquisse générale de l'art d'écrire l'histoire;* ce petit livre s'ajoute logiquement aux deux écrits que je viens d'apprécier et complète ses prolégomènes. M. Gervinus

recommence à grands traits sur les historiens du genre humain tout entier l'étude critique qu'il a faite sur les historiographes de Florence. Qu'est-ce que ce grand art de l'histoire? comment l'esprit de l'homme s'y est-il élevé peu à peu? quelles phases a-t-il parcourues dans la série des âges? On n'a pas encore fait pour les historiens ce qu'Aristote a si bien accompli pour les poètes, on n'a pas tracé *la poétique de l'histoire;* M. Gervinus s'est proposé ce problème. Ce livre est original et hardi; il est semé de vues ingénieuses, il est plein de vérités et d'erreurs, mais d'erreurs qui provoquent la pensée. Je signale surtout les linéamens de sa *poétique.* La base et en quelque sorte la matière première de l'histoire selon M. Gervinus, ce sont les chroniques d'une part, et de l'autre les mémoires. Des chroniques sortira l'histoire épique, l'histoire telle que l'ont comprise Hérodote chez les anciens, Jean de Müller chez les modernes; au contraire, l'histoire qui se soucie moins de conter les événemens que d'en montrer l'enchaînement et l'esprit, l'histoire pragmatique, comme les Allemands l'appellent, se rattachera plus intimement aux mémoires; c'est celle dont un des principaux types a été donné par Machiavel. L'histoire-chronique, dont les allures rappellent la marche de l'épopée, a brillé surtout chez les anciens; l'histoire pragmatique, qui a tant de rapports avec le drame, est le domaine particulier des modernes. Il y a dans tout cela des observations excellentes, bien que présentées sous une forme trop systématique. Hâtons-nous d'ajouter que le goût de la symétrie n'empêche pas la vie de circuler librement dans ce tableau de l'histoire universelle. Le style seulement est pédantesque; la pensée respire l'amour de l'action, et des exemples heureusement choisis éclairent et justifient la théorie de l'auteur.

Je n'en puis dire autant de la seconde partie de ce traité. Lorsque M. Gervinus en vient à définir la mission de l'historien, quand il résume à sa façon le caractère des peuples qui occupent le premier rang dans l'histoire, quand il établit à la place des divisions reçues une nouvelle distribution des âges, plus conforme, dit-il, à la marche providentielle du monde, c'est là que les paradoxes commencent, paradoxes vraiment inattendus et qui révèlent une passion singulière. M. Gervinus n'admet pas, par exemple, que la venue du Christ soit une époque décisive, et que cette date partage en deux moitiés distinctes les annales de la famille humaine. Adopter la naissance du Christ comme la fin de l'ancien monde et le point de départ du monde nouveau, c'est là, dit-il en son langage acerbe, c'est là un procédé très pieux et très commode; il est fâcheux que la raison le condamne. Et quelle est la théorie que la raison et l'histoire substituent à celle-là? Écoutez bien. — La date d'une rénovation dans

les destinées humaines et par conséquent la date d'un nouveau point de départ historique, c'est le moment où l'on voit l'humanité agrandir son âme par des découvertes morales ou agrandir le théâtre de son action par des conquêtes sur la surface du globe. Il y a deux choses essentielles dans l'histoire : l'esprit humain qui est le héros du drame et le globe terrestre où le drame se déroule; trouvez une période qui ait délivré l'esprit de ses liens antérieurs et qui ait étendu son action sur la terre, vous pourrez dire que c'est là une période créatrice, et vous aurez le droit d'en faire un point de départ. Telle a été la grande époque de la civilisation hellénique. Socrate révèle l'esprit humain à lui-même, Aristote résume la science universelle, et Alexandre par son expédition en Asie agrandit le théâtre où s'exerce l'activité humaine. Pour retrouver un mouvement comparable à celui-là, il faut attendre le XVIe siècle de l'ère chrétienne. La renaissance et la réforme, en affranchissant la pensée de l'homme, lui ouvrent des perspectives infinies, et la découverte du Nouveau-Monde nous met en possession du globe. Entre Socrate et Luther, entre Alexandre et Christophe Colomb, il n'y a qu'une longue période transitoire, il n'y a pas de siècle créateur. Socrate, Aristote et Alexandre le Grand avaient délivré l'homme des entraves du monde ancien; la renaissance, la réforme et la découverte de l'Amérique l'ont délivré de l'ignorance et de la barbarie du moyen âge.

On voit avec quelle résolution M. Gervinus supprime l'influence du christianisme dans les destinées du genre humain. Faut-il réfuter de telles erreurs? Je les signale seulement comme un des traits caractéristiques de ce vigoureux esprit. Nous avons ici la clé de bien des énigmes. On sera surpris souvent de rencontrer chez lui une pensée à la fois si ferme et si étroite; on ne comprendra pas ce singulier mélange d'élévation et de vulgarité, de généreux élans et de pédantisme; on ne s'expliquera pas qu'avec un sentiment si vif des droits et de la dignité de l'homme il ait l'intelligence aussi fermée à maintes choses qui sont l'honneur et le charme de notre nature. Pour moi, qui viens de lire cet écrit, je suis préparé à tout. J'ai pénétré le secret de ce cœur, et je compatis à ses colères. Quoi! il parle des découvertes morales, des découvertes matérielles, qui ont agrandi l'âme humaine ou le théâtre de son action, et il ne voit pas que de toutes ces découvertes, la plus grande et la plus merveilleuse, c'est précisément le christianisme! Il veut affermir dans les consciences le sentiment du droit, et il méconnaît l'action sociale de l'Évangile! Il proclame que la réforme religieuse du XVIe siècle est l'événement le plus décisif de l'histoire depuis la révolution philosophique de Socrate, et il oublie que cette réforme est avant tout une entreprise chrétienne! Étrange préoccupation d'un patriotisme jaloux et irri-

table : l'image de ce Machiavel dont il a si bien expliqué le tourment intérieur est sans cesse présente à son esprit; il renie le christianisme comme Machiavel reniait la liberté. Le christianisme, en prêchant l'humilité et le dédain des intérêts d'ici-bas, a affaibli au fond des âmes le principe de l'action; c'est du moins ce que croit M. Gervinus, et de là cette défiance amère qui lui dicte de si étranges arrêts. Peu lui importe que ce dédain des choses de ce monde soit le produit de l'exaltation mystique plutôt que l'esprit du christianisme véritable; peu lui importe que l'activité individuelle, confisquée au profit de l'état dans la société antique, ait été affranchie par le Christ : il ferme les yeux à ces vérités lumineuses. Mais encore une fois, à quoi bon le réfuter? Ce n'est pas l'historien qui parle ici, c'est le publiciste irrité contre l'apathie allemande. Le jour où M. Gervinus verrait l'Allemagne reprendre possession de son unité et jouer un rôle digne d'elle au milieu des peuples de l'Europe, il serait le premier sans doute à rejeter de telles formules. L'imitation de Machiavel n'est-elle pas évidente? Pure tactique de publiciste que le désespoir inspire!

Ce désespoir, ou, si l'on veut, ce profond sentiment d'amertume et de douleur patriotique n'empêche pas que l'auteur n'accorde à son pays des consolations enivrantes. Un résultat de ce que j'ai appelé les prolégomènes historiques de M. Gervinus, c'est qu'il n'y a eu jusqu'ici que trois grandes nations dans les annales de l'humanité : la Grèce, l'Italie moderne et les races germaniques. C'est la Grèce qui a donné au monde les chefs de la première révolution intellectuelle, Socrate, Aristote et Alexandre le Grand; c'est l'Italie et l'Allemagne qui ont produit la renaissance et la réforme, c'est-à-dire la seconde révolution vraiment digne de ce titre, la révolution qui a créé une ère nouvelle, et dont l'influence dure encore. Or ces trois peuples, si grands par les œuvres de la pensée, n'ont jamais su atteindre à une solide organisation politique. L'empire romain et la France, si inférieurs tous deux aux nations purement intellectuelles, ont dominé l'Europe par les armes; la Grèce ancienne, l'Italie moderne, l'Allemagne de la renaissance, affaiblies par leurs divisions et incapables, à ce qu'il semble, d'une existence vigoureusement assise, ont eu le privilége de gouverner le monde par les travaux de l'intelligence et de l'art. — C'est toujours M. Gervinus qui parle, et il y aurait là, comme on voit, bien des objections à faire. Est-ce bien sérieusement qu'on propose au lecteur ces étranges combinaisons de l'histoire? M. Gervinus ignore-t-il que, si la France a dominé souvent par les armes, plus souvent encore elle a régné par l'esprit? Faut-il lui rappeler que notre littérature, depuis le moyen âge jusqu'à 1789, depuis la *Chanson de Roland* jusqu'à Voltaire, a été le centre de la pensée et de la poésie européennes? Non, ce serait

prendre une peine inutile. Laissons s'exhaler l'amertume de ce cœur blessé, laissons-le se chercher à lui-même ses consolations et ses encouragemens. Ce n'est pas nous qui le troublerons dans ce travail intérieur de son esprit. Les erreurs de M. Gervinus ont une source respectable. Je ne vois pas ici un historien qui disserte, je sens une âme qui souffre.

Telle est l'introduction générale des travaux de M. Gervinus. J'ai dû m'y arrêter avec quelques détails, pour faire comprendre ce mélange passionné de vérités et d'erreurs, qui est l'originalité de ce rude esprit. M. Gervinus est à peine connu en France, son nom n'y représente qu'une vague idée de libéralisme et d'érudition; personne encore, que je sache, n'a apprécié l'ensemble de sa carrière et la marche continue de son intelligence. D'ailleurs il écrit d'un style très inégal; il veut être énergique, et il l'est quelquefois; le plus souvent il est lourd, diffus, embarrassé, et le lecteur le plus pénétrant ne peut le suivre sans effort. Comment voir clair au milieu de tant d'émotions généreuses et de paradoxes hautains, si l'on n'a marqué d'un trait sûr les inspirations de ses débuts? N'oublions pas ces trois points : 1° il souhaite pour son pays de grandes destinées, et il éprouve par instans les tristesses désespérées de Machiavel; 2° il croit que le christianisme exerce une influence dangereuse en affaiblissant le désir de l'action et le sentiment patriotique; 3° il se console enfin par une foi ardente dans la gloire de cette Allemagne, qui a eu, comme la Grèce antique et l'Italie moderne, le privilége de devenir un foyer intellectuel au profit de l'humanité tout entière. — Douleurs amères, récriminations irritées, prétentions orgueilleuses, voilà les sentimens qui se croisent dans cette intelligence et qui donneront à l'ensemble de ses œuvres une incontestable originalité. Avec de telles inspirations, un écrivain peut commettre de graves méprises, il est assuré du moins de laisser une trace durable dans la littérature de son pays. Il y a en Allemagne des historiens plus savans, des penseurs plus profonds, des écrivains plus éloquens que M. Gervinus; il n'est pas un esprit, depuis Hegel, qui ait exercé une action plus décisive sur la conscience publique.

II.

M. Gervinus venait de publier son travail sur Machiavel et sur le royaume d'Aragon, quand un célèbre historien, M. Dahlmann, d'abord professeur à l'université danoise de Kiel, installé ensuite dans une chaire de Goettingue, recommanda le jeune écrivain à la sympathie de ses collègues, et le fit admettre comme titulaire dans

cette savante *Georgia Augusta* (1), qui était encore à cette date l'une des plus glorieuses écoles de l'Allemagne. C'est en 1836 que M. Gervinus prit possession de sa chaire. Il venait de commencer en même temps la publication de l'ouvrage qui est et demeurera son meilleur titre, l'*Histoire de la poésie allemande*. Professeur et historien de la littérature nationale, le voilà désormais dans toute l'activité du rôle qu'il ambitionne. Il a une double chaire pour sa prédication. Ici il s'adresse à une jeunesse ardente, là il parle à l'Allemagne tout entière. Écoutons-le : il va expliquer le passé à sa manière pour propager autour de lui les excitations viriles dont il croit que son pays a besoin.

Deux idées conçues avec passion, exprimées avec force, mais également excessives et inadmissibles toutes les deux, dominent cette *Histoire de la Poésie allemande*. M. Gervinus est persuadé que la littérature de son pays a seule accompli la mission assignée aux littératures modernes, et il croit en même temps que cette littérature doit s'arrêter, qu'elle a fait son temps, qu'elle n'a plus rien à dire, que l'imagination n'a plus d'action utile à exercer, que la poésie enfin doit céder la place à la politique.

La littérature allemande a seule accompli la mission de l'esprit moderne! « — Oui, répond hardiment l'historien. Après les excès ou la mauvaise direction de l'activité dans les sociétés païennes, le christianisme a pu être un repos nécessaire; mais c'est l'action, en définitive, qui est la destination de l'humanité, et avec l'action le goût de la réalité, le sens des choses pratiques, l'observation, la peinture, l'étude philosophique ou poétique du monde qui nous entoure, en un mot tout ce qui donne une éternelle valeur aux modèles de l'antiquité grecque. Le but des littératures modernes est donc de nous affranchir des liens du moyen âge, de restituer à l'homme son activité perdue et de nous remettre en possession du terrain fécond où se déploya le génie des Hellènes. » Hegel, le sombre et puissant Hegel, a écrit des pages d'une grâce toute lumineuse sur cette civilisation hellénique qui fut l'adolescence du monde, et où toutes les manifestations de l'esprit, l'épopée, le drame, la statuaire, aussi bien que la philosophie et la religion, dessinèrent en traits immortels la figure de l'humanité; M. Gervinus veut que l'esprit moderne, renouant la chaîne brisée de l'inspiration et rentrant dans les voies de la nature, retrouve, non pas cette adolescence elle-même, mais une virilité qui en soit digne. Quel peuple, quelle litté-

(1) C'est le nom de l'université de Goettingue. On sait que chaque université allemande a ainsi son nom de baptême, qui rappelle ordinairement le souverain auquel elle doit le plus. L'université de Goettingue a été fondée en 1737 par George II (Auguste), roi d'Angleterre et de Hanovre.

rature a mieux compris cette tâche? L'Italie, l'Espagne, la France, en un mot toutes les nations romanes, lorsqu'elles ont demandé des inspirations et des conseils à l'antiquité, se sont, pour ainsi dire, arrêtées à moitié chemin; au lieu de pénétrer jusqu'à la Grèce, elles se sont contentées de la littérature latine. Et qu'est-ce que le génie des Cicéron et des Virgile? La reproduction artificielle de tout ce qui était si jeune, si vivant, si spontané, dans ce noble monde hellénique, inauguré par les poèmes d'Homère et couronné par les expéditions d'Alexandre. L'Allemagne seule, après s'être débarrassée complétement des entraves du moyen âge, est revenue à l'inspiration grecque et en a dérobé le secret. Luther et Goethe, voilà les deux plus grands titres de gloire dont une littérature ait droit de s'enorgueillir. Luther a affranchi la conscience religieuse; Goethe est un frère légitime des poètes, des sculpteurs, des philosophes du siècle de Périclès. C'en est fait, le problème est résolu : ce travail auquel a été réduit le genre humain depuis qu'il était tombé des hauteurs sereines de la culture grecque, ce long travail, tant de fois interrompu, tant de fois recommencé sur nouveaux frais, le voilà enfin terminé! L'auteur de *Faust*, d'*Egmont*, du *Tasse*, d'*Hermann et Dorothée*, l'auteur des *Élégies romaines* et de *Wilhelm Meister* a créé un ensemble de chefs-d'œuvre qui sont pour l'Allemagne et l'Europe ce qu'ont été pour le monde antique les dieux et les héros de l'ancienne Grèce! L'esprit moderne a été affranchi du laid et du faux par les chefs-d'œuvre de l'Allemagne, comme l'esprit antique fut affranchi par la Grèce des rêveries confuses et désordonnées du vieil Orient!

Je ne fais qu'exposer, comme on voit, la pensée fondamentale de M. Gervinus; est-il vraiment nécessaire d'en signaler les erreurs? Quels que soient les services rendus au genre humain par ce grand mouvement intellectuel dont Lessing fut le promoteur et dont Goethe est la personnification la plus haute, est-il nécessaire de contester cette assimilation de l'Allemagne du XVIIIe siècle à la Grèce de Sophocle et de Platon? Cette littérature qui, malgré de si incontestables mérites, a tant de peine encore à se faire accepter en Europe, est-ce un bon moyen de la recommander aux esprits sérieux que de provoquer ainsi le sourire par ces étranges *constructions* historiques? Quoi! l'Italie et la France avaient besoin que l'Allemagne vînt les affranchir du joug du moyen âge! Quoi! avec l'Arioste et le Tasse, avec Shakspeare et Milton, avec Descartes et Pascal, Corneille et Racine, Molière et La Fontaine, Bossuet et Fénelon, Montesquieu et Rousseau, l'esprit humain était enchaîné, la figure de l'humanité moderne était laide et grimaçante, si Goethe et Schiller ne fussent venus! Que M. Gervinus revendique avec fierté les conquêtes mo-

rales de son pays, rien de mieux; qu'il glorifie l'élévation de la pensée allemande, l'ardeur de son spiritualisme, le zèle infatigable de sa science, ces sources de poésie qu'elle a ouvertes et où les nations romanes, au commencement de ce siècle, sont venues tremper leurs lèvres altérées, ce n'est pas nous qui refuserons de joindre notre voix à la sienne; mais pourquoi ces exagérations qui peuvent nuire à une cause juste? M. Gervinus est ainsi fait; si on le ramenait à un sentiment plus exact des rapports qui unissent les nations européennes, on lui enlèverait une grande part de son originalité; la passion est l'âme de son œuvre. Blessé dans son patriotisme, impatient de voir l'Allemagne jouer un grand rôle au sein de l'Europe, il a besoin de consolations dans le domaine de la pensée pure; il a besoin aussi d'un système qui lui permette de dire à ses concitoyens : Votre tâche littéraire est achevée, déployez ailleurs vos forces et votre génie! Encore une fois, lorsque M. Gervinus nous présente la littérature allemande du XVIIIe siècle comme le dernier terme d'un long et laborieux effort par lequel l'humanité est revenue à l'inspiration du monde grec, rappelons-nous quel enchaînement de pensées amères et d'ambitions inquiètes l'ont mené à ce résultat. Ce n'est pas là une de ces erreurs qui veulent être strictement discutées. Réfuter la théorie de M. Gervinus, à quoi bon ce lieu commun? Il suffit de la signaler comme un témoignage de la passion qui l'anime.

Faudrait-il réfuter aussi ses conclusions? Plus de poésie, plus d'imagination! s'écrie M. Gervinus; notre édifice littéraire est complet! Maîtres de l'esprit humain au XVIIIe siècle, grâce à cette phalange immortelle que conduisent Lessing et Goethe, ne vous épuisez pas à tourner inutilement dans le même cercle! La suprématie que ces grands hommes vous ont conquise, il est temps de l'établir dans le domaine de l'action. Laissez donc reposer le champ de la poésie, dites adieu au monde des livres; si un autre âge d'or est réservé aux lettres allemandes, nous n'en verrons briller la première aube qu'après que le terrain de la vie politique et sociale aura été vaillamment défriché. Pour une nouvelle récolte, il faut un sol nouveau. Voyez ce qui s'est passé en Allemagne après cette longue nuit de la scolastique, toute pleine de rêves incohérens; Luther paraît, il disperse les fantômes, il affranchit la conscience religieuse, il crée en un mot tout un monde spirituel et moral, un monde sain, fortifiant, où l'esprit se relève, où l'homme retrouve sa dignité et sa puissance, et sur cette base féconde voici une littérature qui se lève, qui grandit et atteint bientôt aux sublimités les plus hautes! Depuis trois siècles, nous vivons sur le fonds d'idées que nous a transmis la réforme; mais l'œuvre est accomplie, le cercle est parcouru, de nouveaux besoins sont nés : l'esprit germanique appelle aujourd'hui un

homme qui soit dans le domaine politique ce qu'a été Luther dans le champ de la théologie. C'est de ce côté que nous devons porter nos efforts. Déjà tous les maîtres l'ont senti : Goethe lui-même, du sein de son quiétisme intellectuel, n'a-t-il pas prononcé cette parole : « La muse peut accompagner avec grâce et noblesse le mouvement de la vie humaine; ce n'est pas elle qui crée le mouvement, ce n'est pas elle qui produit la vie? » Vivons donc, nous chanterons ensuite. Vivons, afin de fournir aux poètes futurs la matière même dont ils auront besoin; vivons, agissons, transformons cette société à notre image, vivons pour le droit et pour la liberté!

M. Gervinus sait bien que l'âme ne se résigne pas si aisément à une existence artificielle. Vivre exclusivement pour la poésie ou exclusivement pour l'action, même chimère! Toutes les facultés se développent à la fois au sein de l'intelligence, et il n'appartient à personne de retrancher l'une ou l'autre au gré d'une théorie. Si cela est vrai de l'âme individuelle, combien cela est plus vrai encore de cette grande âme collective qu'on appelle une nation! Laissons donc de côté la conclusion de l'auteur; elle n'est qu'une révélation de plus sur l'impatience qui l'agite. Vous voyez se déployer ici le tribun populaire. Peu lui importe la justesse de la pensée, pourvu qu'il frappe un grand coup. Et en effet déclarer que tout est fini depuis Goethe, fermer et condamner les domaines de l'imagination, quel coup d'état dans la bouche du juge qui venait de raconter avec orgueil la gloire intellectuelle de son pays! L'Allemagne en ressentit une émotion profonde. Certes ce décret hautain n'a pas obtenu force de loi; la poésie n'a pas abdiqué, les lettres ont continué leur œuvre; qui pourrait nier cependant que les transformations qu'elles ont subies depuis quinze ans n'attestent pas l'efficacité de cette prédication hardie?

Entre les deux erreurs que je viens de signaler, entre cet orgueilleux point de départ et cette conclusion impérieuse, les cinq volumes de l'*Histoire de la Poésie allemande* déroulent à nos yeux de merveilleux trésors. Personne n'avait encore interprété avec tant de logique et de puissance le développement du génie germanique. La poésie, confrontée avec l'histoire, devient ici le symbole éclatant de la vie allemande à travers les révolutions des âges. Que de vues ingénieuses et profondes sur les vieilles traditions barbares, sur les épopées et les romans du moyen âge, sur les *minnesinger* et les *meistersaenger,* sur ce travail de deux siècles qui précède et enfante la réforme, sur l'influence si peu connue exercée par la guerre de trente ans, et enfin sur l'immortelle phalange de Lessing! L'idée du progrès est écrite en caractères lumineux à chaque page de ce vaillant livre. On assiste à ce *continuus animi motus* dont parle l'orateur

antique. Suivons rapidement la marche de l'historien. Voici l'œuvre décisive de sa vie.

Ce mouvement continu, qui semble le sujet même de son tableau, se déclare dès le sein du moyen âge. Peu sympathique à l'esprit général de ce temps, ne craignez pas que M. Gervinus le traite avec dédain; c'est son bonheur, au contraire, d'y chercher et d'y découvrir les traces d'un effort sans cesse renouvelé. Ce moyen âge, que des historiens de fantaisie se représentent comme une période de mystique béatitude, est intéressant surtout par son agitation inquiète, sa perpétuelle mobilité, et une sorte d'aspiration naïve vers la lumière. Suivre et commenter ce travail intérieur, voilà la tâche de M. Gervinus. Sous quelque forme que se produise ce développement de la vie morale, aucun symptôme ne lui échappe. Tant que l'église chrétienne est d'accord avec l'idéal qu'il s'est formé du génie germanique, il ne lui refuse pas l'admiration et l'éloge. Le jour où ces deux esprits lui sembleront opposés l'un à l'autre, il regrettera ouvertement que la féconde nature des vieux Germains n'ait pu se déployer en liberté. « Il ne peut se consoler, dit très bien M. Ozanam, de voir que la mansuétude catholique lui a gâté ses belliqueux ancêtres. » Au milieu des travaux sans nombre que l'Allemagne de nos jours a consacrés à l'histoire de sa littérature du moyen âge, il en est un surtout qui, par l'admiration enthousiaste des poètes du XIIIe siècle, rappelle çà et là le tableau de M. Gervinus. Je parle des belles leçons de M. Vilmar, directeur du gymnase de Marbourg. Que de différences pourtant entre M. Gervinus et M. Vilmar! Chez M. Vilmar, c'est au nom du christianisme que le génie allemand est glorifié; chez M. Gervinus, c'est au nom du génie allemand que le christianisme est absous. C'est ainsi que, malgré tant de préventions amères contre l'église de Rome, il rend justice en de nobles termes aux monastères allemands du IXe siècle, surtout à cette illustre abbaye de Saint-Gall, qui garda si efficacement le dépôt de la culture littéraire au sein de la barbarie. C'est ainsi qu'il proclame l'influence heureuse exercée sur l'esprit de l'Allemagne, et qu'il apporte à l'appui de cette thèse des considérations aussi neuves que solides. La passion patriotique triomphe ici des autres passions de son intelligence.

Comme elle éclate surtout, cette préoccupation de la gloire nationale, quand l'historien rattache la poésie allemande à la poésie des autres contrées de l'Europe! Ce n'est pas assez pour lui de déployer avec orgueil tout ce qu'il y a de sauvagement original dans les vieux poèmes barbares, de comparer les *Niebelungen* à l'*Iliade* et *Gudrun* à l'*Odyssée*. Arrivé aux *minnesinger* et aux conteurs épiques, il proclame encore sans hésiter que la supériorité appartient à l'Allemagne. En vain nos bénédictins du XIXe siècle, dans les tomes récens de l'*His-*

toire Littéraire de la France, lui prouveraient-ils que nos provinces du nord ont été, au moyen âge, le centre intellectuel de l'Europe, que les trouvères ont fourni à l'Allemagne, à l'Angleterre, à l'Italie, à l'Espagne elle-même, la meilleure part des poèmes et des récits qui ont enchanté le monde jusqu'à l'Arioste; M. Gervinus a une réponse toute prête. Il dira aux continuateurs de dom Rivet que ces romans n'étaient qu'une matière informe, et que l'Allemagne la première y a mis l'art et la vie. Tous ces sujets inspirés par les souvenirs antiques ou par les traditions bretonnes, ces Alexandre, ces Parceval, ces Tristan, ils couraient le monde depuis longtemps, sans qu'un poète les eût fixés dans une forme définitive : l'Allemagne s'en empare; aussitôt quelle transformation! Voici l'*Alexandre* de Lambrecht, le *Parceval* de Wolfram d'Eschembach, le *Tristan* de Gottfried de Strasbourg, et il faut voir avec quelle verve, avec quelle fécondité d'interprétations et de commentaires, M. Gervinus signale dans ces trois œuvres les meilleures inspirations de la poésie européenne au moyen âge! Dante seul s'est élevé au-dessus de ces brillans poèmes, et encore Lambrecht et Wolfram sont-ils associés à la gloire du maître florentin; car l'*Alexandre* contient déjà la dramatique inspiration de *l'Enfer*, le *Parceval* contient l'inspiration philosophique et religieuse du *Purgatoire,* et *la Divine Comédie,* écrite cent ans après, ne fait que donner une conclusion à ces magnifiques fragmens. Telles sont les façons conquérantes de M. Gervinus. Ne croyez pas cependant qu'il soit résolu d'avance à préférer toujours la littérature de son pays aux autres littératures du moyen âge; ce qu'il aime, ce sont les traces du vieil esprit germanique, la force, l'audace, l'allégresse de l'action. S'il rencontre une école de rêveurs qui ne chantent que les raffinemens de l'amour, s'il croit que les *minnesinger* efféminent la langue et la poésie, soyez sûr qu'il les réprimandera vertement, et qu'à cette mélancolie énervante il opposera la joyeuse vivacité des Provençaux. Ainsi va l'historien de la poésie allemande, ardent à glorifier son peuple, mais ne louant jamais que la force et la virilité.

A la clarté de cette inspiration toujours présente, les périodes réputées les moins riches déploient tout à coup des trésors qu'on n'y soupçonnait pas. C'est une opinion admise qu'il y a trois grandes époques dans l'histoire de la poésie allemande : le siècle des *Niebelungen* et de Wolfram d'Eschembach, le siècle de Luther, le siècle de Goethe. Rien de plus triste, dit-on, que les périodes intermédiaires; entre Wolfram et Luther, par exemple, le génie allemand semble engourdi. M. Gervinus, grâce à sa méthode, a su répandre un attrait singulier sur le tableau du XIVe et du XVe siècle. Voici une littérature toute démocratique; le peuple remplace les maîtres. Suivez ce mouvement qui se dérobe dans l'ombre, combien de symp-

tômes heureux! combien de semences qui lèveront bientôt! Ici, le théâtre et les enseignemens naïfs qu'il adresse à la foule; là, le bon sens populaire sous une forme tour à tour didactique ou joyeuse; plus loin, les mystiques, les moines franciscains, un David, un Berthold, un Hugues de Trimberg, qui mêlent à leurs rêveries le sentiment de l'indépendance spirituelle et qui entretiennent l'ardeur de l'âme; ce qui domine au milieu de ces directions contraires, c'est une inspiration morale d'où sortira la réforme. L'auteur expose ce travail des esprits avec une précision supérieure, et il couronne son tableau par le portrait en pied des trois hommes qui le résument, Thomas Murner, Ulric de Hutten et Hans Sachs. Ce groupe bizarre, mais d'une originalité si puissante, forme à coup sûr un des meilleurs épisodes de son œuvre.

Je ne puis qu'indiquer l'esprit général du tableau et mettre certains points en lumière; comment faire apprécier tous les trésors d'érudition, tous les efforts de sagacité et de critique déployés par le laborieux écrivain? Malgré les erreurs de détail, c'est là une des plus complètes et des plus vivantes peintures qu'on ait tracées de l'activité intellectuelle du moyen âge. La seconde édition surtout, publiée il y a trois ans, s'est enrichie de documens précieux et contient, on peut le dire, le dernier mot de la science. Les travaux des Grimm, des Lachmann, des Docen, des Massmann, des Haupt, des Schmeller, avaient accumulé sur maintes questions de détail des renseignemens inattendus; un opulent amateur de vieux livres, M. de Meusebach, avait laissé accessibles après sa mort des richesses trop soigneusement gardées de son vivant; M. Gervinus n'a pas voulu demeurer en arrière, il s'est remis courageusement à l'œuvre, et les trois premiers volumes de la seconde édition sont un ouvrage presque entièrement nouveau. Il y a en Allemagne des recueils spéciaux pour l'étude philologique et littéraire du moyen âge; rien n'a échappé à M. Gervinus, il a tout lu, tout apprécié, et chacune de ces découvertes, éparses dans les dissertations d'un Grimm ou d'un Lachmann, vient se ranger ici à sa place. Que d'efforts il a fallu pour soulever ce poids énorme! M. Gervinus en semble quelquefois accablé; il se traîne, il est lent, son style s'embarrasse, mais ce n'est pas là une œuvre de compilation, et bientôt l'ardeur de sa pensée le réchauffe et le relève.

Avec l'abondance des documens et la fécondité des vues, le mérite essentiel de M. Gervinus dans cette *Histoire de la Poésie allemande*, c'est l'ampleur et la netteté du plan. Maître de ces matériaux sans nombre, l'auteur les a distribués avec une précision supérieure. L'art qui manque trop souvent dans les détails apparaît surtout dans l'ensemble, et se révèle majestueusement à mesure

qu'on avance. Arrivé à la fin du XVIe siècle, l'auteur jette un regard en arrière et se demande quel a été l'enchaînement des idées depuis les origines littéraires de l'Allemagne. Il aperçoit alors trois phases distinctes, trois phases où l'esprit de son pays a développé séparément ses facultés, et qui vont se réunir dans une quatrième période qui couronnera tout et sera vraiment le fruit complet de la civilisation allemande, le fruit de la poésie et de la science sur l'arbre de la vie. Jusqu'à la fin du XIIIe siècle, la poésie est épique, mystique, chevaleresque; elle chante surtout l'idéal, les sentimens raffinés ou l'enthousiasme national des hautes classes; l'élément de l'aristocratie y domine. Pendant le XIVe et le XVe siècle, elle devient bourgeoise et populaire : plus de brillantes épopées, plus de mysticisme guerrier ou religieux; des voix bien humbles, mais innombrables, expriment des sentimens pratiques, enseignent le droit et le devoir, travaillent à l'éducation de tous, et ce concert qui s'accroît d'heure en heure prépare l'irrésistible explosion de la réforme. Au XVIIe siècle enfin, une nouvelle aristocratie s'organise, aristocratie de lettrés, de critiques, de censeurs pédantesques, qui régularisent la langue et prétendent fixer les lois du goût. Dans la première période, on se préoccupait surtout du sujet; dans la seconde, c'est l'opinion qui est la chose essentielle, dans la troisième le style. Viennent maintenant de grands esprits, des poètes et des penseurs originaux! Ils se débarrasseront des lisières de l'école, ils briseront le joug de l'étranger, et, se rattachant aux vraies traditions nationales, ils y trouveront tout préparés les plus riches matériaux qui aient été donnés à un peuple. La grandeur des sujets, l'inspiration philosophique et morale, unies à un sentiment indispensable de la forme, tel sera le fonds de cette quatrième période, qui devra continuer et couronner les trois autres.

Cette période, c'est celle qui, préparée par les innovations de Bodmer, enhardie par l'enthousiasme religieux de Klopstock, se révèle surtout dans les manifestes de Lessing, et produit ses chefs-d'œuvre avec Schiller et Goethe. M. Gervinus avait consacré trois volumes aux trois premières parties de son sujet, il en consacre deux à l'immortelle pléiade du XVIIIe siècle. Tous ces grands hommes sont peints avec amour; ils sont debout, ils triomphent, entourés de l'auréole. Lessing occupe le centre, *in medio mihi Cæsar erit*... On voit qu'il remplit son siècle, qu'il éveille les esprits, et que le commandement lui appartient, on voit surtout que les préférences de l'auteur sont décidément pour le génie de l'action plutôt que pour le génie poétique. Quel homme a été plus actif que Lessing? qui a eu plus d'énergie et d'influence? qui a mieux affranchi les âmes des séductions du mysticisme? Critique, antiquaire, historien, théolo-

gien, poète, publiciste surtout, il a employé toutes les armes de l'esprit, éloquence, dialectique, ironie pénétrante et amère, pour aiguillonner les Allemands, et il n'a pas craint de les blesser au cœur en leur répétant sans cesse qu'ils n'étaient pas encore une nation. Si Goethe et Schiller sont plus grands que lui, c'est que, fidèles à sa pensée, ils ont créé dans le domaine de la poésie et de l'art cette unité nationale qu'appelait si ardemment l'auteur de la *Dramaturgie de Hambourg*. Le double portrait de Schiller et de Goethe est conçu avec profondeur et exécuté d'une main magistrale. J'ai dit que Lessing est le centre du tableau, j'ajoute que Schiller et Goethe l'illuminent de leurs rayons. Quel spectacle que cette communauté intellectuelle des deux poètes! Comme le peintre possède ces deux âmes, comme il les rapproche, les complète l'une par l'autre et en fait deux types immortels, proposés à l'admiration et à l'amour de l'Allemagne! L'un semble plus froid, parce qu'il aspire à l'harmonie inaltérable de la nature; l'autre est le maître des cœurs, parce que toutes les généreuses passions ont inspiré son génie; « mais entre ces deux hommes, s'écrie M. Gervinus, qui donc serait assez hardi pour oser faire un choix? Malgré la grandeur de leur œuvre, tous deux furent incomplets et tous deux l'ont senti, grandeur nouvelle, et qui contient pour nous tous la plus féconde des leçons! Il y a tel instant où Schiller semble tout prêt à s'approprier la sérénité de l'auteur d'*Hermann et Dorothée*, tandis que Goethe est tenté de revenir avec le poète de *Wallenstein* aux ardentes inspirations de sa jeunesse. C'est ainsi qu'il faut être, disait Goethe un jour, s'inclinant avec une humilité touchante devant l'idéalisme de son ami. Et nous aussi, ajoute M. Gervinus en terminant ce profond parallèle, et nous aussi, à l'exemple de nos maîtres, sachons confesser ce qui nous manque, et peut-être deviendrons-nous enfin ce que nous devons être. »

M. Gervinus aurait pu s'arrêter là. Son tableau était fini. Il a voulu compléter sa prédication en ajoutant un chapitre sur la poésie romantique, sur cette école des Tieck, des Schlegel, des Novalis, qui se produit aux dernières années du XVIIIe siècle, et qui fait succéder à la sérénité antique de Goethe, à l'idéalisme franc et naturel de Schiller, les subtilités et le mysticisme d'un moyen âge renouvelé. Cette école a fait du bien et du mal; elle a agrandi le champ de la critique, elle a fait apprécier les naïfs trésors des poésies populaires, elle a pénétré avec une intelligence lumineuse dans les littératures du XIIIe siècle; n'a-t-elle pas aussi énervé les esprits et propagé le goût d'une mélancolie malsaine? Si cela est, ne demandez pas à M. Gervinus de prononcer sur elle un jugement impartial; il dira les services rendus, mais il exagérera les fautes. Ce n'est pas

un chapitre d'histoire, c'est un manifeste, manifeste éloquent après tout, plein de science, plein d'idées, abondant en détails curieux, et qui amène tout naturellement, comme une conclusion nécessaire, l'interdiction de la poésie et des songes aux générations de l'avenir. L'idéal auquel M. Gervinus veut que les esprits s'attachent, le dernier souvenir qu'ils doivent garder de la longue vie intellectuelle de l'Allemagne, c'est la virile ardeur de Schiller et *cette jeunesse éternelle, cette saine et vigoureuse adolescence que Goethe a dérobée à la société hellénique pour en faire don à son pays.*

Tel est ce livre, le grand et sérieux titre de M. Gervinus. Il a provoqué, on le pense bien, les plus vives objections. Les romantiques d'un côté, très nombreux encore au moment où parut ce manifeste, devaient se révolter contre une critique hautaine qui sacrifiait ainsi leurs maîtres; si Goethe et Schiller avaient été traités d'intelligences prosaïques par Tieck et Novalis, on devine aisément quelles épithètes furent prodiguées à l'impétueux adversaire des Schlegel. D'autre part, la littérature qui s'agitait alors et qui, sous le nom de *Jeune-Allemagne,* essayait de frayer des chemins nouveaux, réclama aussi avec violence contre le dictateur qui imposait silence à l'imagination. Malgré les protestations et les colères, les principes essentiels de M. Gervinus ont fini par triompher. Le romantisme n'est plus qu'un souvenir; il y a quelques années à peine, Tieck est mort dans l'oubli, et le nom de Goethe a grandi de jour en jour. Avant l'ouvrage de M. Gervinus, plus d'un esprit d'élite répétait encore les invectives de Louis Boerne et de Menzel contre l'auteur de *Faust;* aujourd'hui la *littérature* de Goethe, comme disent nos voisins, s'enrichit sans cesse d'études, de commentaires, c'est-à-dire de glorifications nouvelles. Un des meilleurs biographes du grand poète, M. Rosenkranz, s'est même approprié les conclusions de M. Gervinus sur l'hellénisme de Goethe, et les a développées avec des vues qui lui sont propres. Par ses qualités comme par ses défauts, l'*Histoire de la Poésie allemande* a donc exercé sur l'esprit littéraire une action décisive. L'avenir pourra compléter ce tableau sur bien des points, on devra y regretter surtout la pure lumière du christianisme; des écrivains habiles, M. Vilmar par exemple, pour le moyen âge, M. Hillebrand pour le XVIIIe siècle, ont essayé déjà de rectifier les vues exclusives et les jugemens passionnés de l'auteur : tout mis en balance, c'est un monument.

Notons ici, à titre de curiosité, un essai poétique de M. Gervinus, publié quelques mois après le premier volume de son *Histoire.* En étudiant les épopées germaniques du moyen âge, M. Gervinus conçut l'idée de rajeunir pour les hommes de nos jours celui de ces vieux poèmes qui semble le mieux leur convenir; il traduisit en vers

le commencement de *Gudrun* (1836). L'essai a-t-il réussi? Oui certes, si M. Gervinus n'a voulu que donner une indication. Des écrivains sont venus qui ont recueilli l'idée et l'ont exécutée avec plus d'art et de bonheur. Quand la *Gudrun* de M. Gervinus n'aurait fait que montrer à M. Charles Simrock, au traducteur futur des *Niebelungen*, du *Parceval*, du *Heldenbuch*, le champ où il devait récolter de si riches moissons, on devrait lui pardonner une tentative si peu faite pour sa plume. Au reste, ce fragment épique avait paru sans nom d'auteur; c'est assez de l'indiquer en passant. Je reviens aux travaux que M. Gervinus a signés.

M. Gervinus venait de mettre au jour les deux premiers volumes de son grand ouvrage, quand un incident inattendu le jeta subitement dans la vie politique. Guillaume IV, roi d'Angleterre et de Hanovre, était mort sans enfans, le 20 juin 1837, laissant le trône d'Angleterre à sa nièce la princesse Victoria, fille du prince Édouard, duc de Kent, et petite-fille de George III. Le Hanovre, fief masculin, ne pouvait faire partie des états de la jeune reine; il échut à un frère de Guillaume IV, au prince Ernest-Auguste, duc de Cumberland. Le duc de Cumberland avait été le chef du parti tory en Angleterre; le roi Ernest-Auguste fut dès le premier jour l'adversaire intraitable des libertés du Hanovre. Il le déclara lui-même officiellement dans sa proclamation du 7 juillet 1837, faisant savoir à tous qu'il ne se considérait pas comme lié par la constitution de 1833, et qu'il la croyait funeste aux intérêts du pays. C'était là un singulier don *de joyeux avénement*. L'Allemagne s'émut; les tribunes de Munich, de Dresde, de Stuttgart, de Carlsruhe, si humbles qu'elles fussent d'ordinaire, firent entendre des protestations énergiques, et l'opinion publique dans le Hanovre, soutenue par ces éclatans témoignages, s'apprêta à la résistance. On crut un instant que l'orage était passé. L'université de Goettingue, la docte et glorieuse Georgia-Augusta, fondée en 1737 par le roi d'Angleterre George II, se préparait à fêter cet anniversaire séculaire. Tous les maîtres de la science germanique, à leur tête M. Alexandre de Humboldt, s'étaient donné rendez-vous à ces fêtes de l'esprit. Le jubilé de Goettingue eut lieu au mois de septembre, et l'on espéra que ce concours immense, ces hôtes illustres, ces joies de la pensée, ce déploiement des forces morales et intellectuelles de l'Allemagne ferait reculer l'agresseur. Était-ce en face de cette pacifique armée de l'intelligence qu'un souverain, étranger la veille encore, oserait porter une telle atteinte aux droits du pays qu'il venait gouverner? Vaine espérance! Six semaines après la fête, le 30 octobre, les chambres furent dissoutes, et le surlendemain, 1er novembre, un décret royal supprimait la constitution de 1833, octroyée au Hanovre par le roi Guillaume IV.

Aussitôt l'élite des professeurs de Goettingue adressa au curateur de l'université une calme et vigoureuse protestation. C'étaient tous des hommes distingués par la science; quelques-uns étaient illustres et vénérés. L'Allemagne n'a pas oublié les sept noms inscrits au bas de cet acte; on y voyait d'abord les deux patriarches de la philologie germanique, MM. Jacob et Wilhelm Grimm, puis l'historien Dahlmann, le jurisconsulte Albrecht, l'orientaliste Ewald, le physicien Weber; M. Gervinus, le plus jeune des sept, n'avait pas été le dernier à son poste, car l'arrêté qui les destitua tous lui accordait, ainsi qu'à deux de ses collègues, une distinction particulière : M. Gervinus fut expulsé de Hanovre avec M. Dahlmann et M. Jacob Grimm.

Ce fut là une heure brillante dans la vie de M. Gervinus. Associé à des noms vénérés, il avait eu l'honneur de souffrir pour une cause juste. Les yeux de l'Allemagne étaient fixés sur lui, et cette disgrâce illustre, comme dit Corneille, doublait l'autorité de sa parole. Ce fut aussi une période d'activité nouvelle. Il retourna à Darmstadt au sein de sa famille; il s'enferma dans la retraite, et, pour se consoler de ne plus avoir en face de lui son jeune et généreux auditoire, il redoubla d'ardeur et de zèle comme écrivain.

Un professeur de l'université de Breslau, destitué pour des poésies politiques, M. Hoffmann de Fallersleben, s'écriait à peu près vers le même temps :

« J'ai été professeur; me voilà destitué. Autrefois je pouvais faire des leçons; que puis-je faire maintenant?

« Maintenant je puis penser, je puis chanter; j'ai la liberté d'enseignement, et personne ne me gênera plus, d'aujourd'hui jusque dans l'éternité.

« Point de ministre qui m'inquiète, point de majesté, point d'étudians ni de philistins, point d'université non plus.

« On a enterré le professeur; un homme libre est ressuscité. Que puis-je désirer de plus? Vive la patrie! »

M. Gervinus ne parle pas tout à fait ainsi, il regrette sa chaire. « Malgré toutes les entraves de l'enseignement public, écrivait-il quelques mois plus tard, le meilleur auditoire auquel puisse s'adresser un penseur, le meilleur trésor à défricher, à féconder, c'est la loyale jeunesse de nos écoles. » Toutefois, ce tribut payé à ses souvenirs et à ses regrets, il reprend son œuvre avec l'enthousiasme du combat. D'abord il publie son troisième volume, et il y met une préface où l'homme qui a frappé Dalhmann et Gervinus est stigmatisé aux yeux de l'Allemagne. Peu de temps après, Jacob Grimm est appelé à l'université de Berlin, M. Dalhmann est placé à Bonn, M. Ewald à Tübingue; la préface de M. Gervinus a trouvé des échos dans les conseils des rois. Bientôt les deux derniers volumes de l'*Histoire de la Poésie allemande* sont livrés à l'impatiente curiosité du public, et

qui pourrait dire que la verve, l'éclat, la puissance magistrale de ce grand tableau ne doivent pas quelque chose à ces circonstances émouvantes? C'est aussi le moment où il fait paraître la suite de ses *Écrits historiques*, un recueil d'articles dispersés çà et là dans des revues, dans des journaux; articles hardis, téméraires parfois, publiés d'abord sans nom d'auteur, et revendiqués fièrement par l'écrivain proscrit. Ici, ce sont des pages toutes juvéniles où l'un des chefs de la vieille école historique, Heeren, est pris à partie avec une sévérité altière; M. Gervinus ne souffre pas qu'on touche à l'antiquité avec une science incomplète, et qu'on affaiblisse l'idéale beauté de cette société hellénique dont il croit que l'Allemagne a retrouvé l'inspiration et le génie; là, ce sont des études sur l'organisation des universités et maints projets de réforme audacieusement conçus.

Au milieu de ces discussions pleines de verve, on remarque un curieux fragment, le premier chapitre d'un travail historique sur la culture de la vigne. L'auteur s'est souvenu du distique de Luther : *Wer liebt nicht Wein,...* et il en donne un commentaire où éclate toujours, avec un mélange d'âpreté et de bonne humeur, le sentiment viril qu'il veut propager dans les contrées allemandes. Les modes divers de la fabrication et de l'emploi du vin chez les barbares, dans les siècles chevaleresques, et aussi dans nos sociétés modernes, lui fournissent sur l'esprit de chaque époque des renseignemens inattendus. Écoutez comme il maudit le thé, qui inspire les conversations frivoles, ou la bière, qui alourdit l'esprit! Pourquoi ne s'assemble-t-on plus le dimanche avec les parens et les amis, en hiver au coin du feu, en été sous la tonnelle en fleurs, autour de la table familière où le vin du Rhin brillait dans les flacons? C'était la vieille coutume allemande; on faisait ainsi au temps de Murner et de Hans Sachs, de Melanchthon et de Luther. Les hommes alors étaient des hommes; ils ne se payaient pas de vaines phrases, de théories creuses, de dissertations alambiquées; ils vivaient de la vie complète... Et M. Gervinus va tirer de *la dive bouteille* toute une prédication morale. A côté de ces tableaux du vieux temps vient une invective contre ce malheureux Louis Boerne, qui a si cruellement insulté l'Allemagne dans ses *Lettres de Paris*. M. Gervinus n'a jamais eu de sympathies pour les coryphées de la *Jeune-Allemagne*, il prend son rôle de réformateur au sérieux, et la grâce élégante des humoristes lui semble une profanation de la liberté. Ainsi va l'irritable écrivain, prêchant, philosophant, quelquefois essayant de sourire, mais revenant toujours et non sans pédantisme à l'idéal qu'il s'est fait de la rudesse et de la moralité allemande. Avec ses mérites et ses défauts, avec ce mélange de verve belliqueuse et de sagesse puritaine, cette période active est décidément la plus heureuse dans cette vie si rem-

plie. L'originalité de l'écrivain s'y dessine dans son meilleur jour.

Et toutefois la violence qu'il a subie à Goettingue, les ressentimens trop légitimes qu'il en garde au fond de l'âme, n'ont-ils pas à la longue porté quelque trouble chez ce mâle penseur? Il est certain que dans la période qui suit, ses doctrines vont prendre une âpreté nouvelle. A force d'attendre, l'esprit s'exalte et s'irrite. A l'émotion produite d'un bout de l'Allemagne à l'autre par le coup d'état du roi Ernest, M. Gervinus avait vu succéder peu à peu l'indifférence habituelle de l'opinion. Le mouvement était dans les partis extrêmes, et ce mouvement s'accroissait de jour en jour, tandis que le parti des constitutionnels, divisé et sans chefs, commençait à perdre foi en lui-même. M. Gervinus n'avait que de la répulsion pour les *jeunes hégéliens*, quoique les *Annales de Halle*, dès 1841, à propos de l'*Histoire littéraire de l'Allemagne* de M. Henri Laube, bafouant et flagellant sans pitié l'école du dilettantisme, eussent fait mille efforts pour attirer dans leurs rangs le signataire de la protestation de Goettingue. Sa place était à la tête du parti libéral. Il le sentait bien, mais l'irritation est mauvaise conseillère, et plus d'une fois M. Gervinus manqua de cette sûreté de coup d'œil qui révèle un chef et donne l'autorité. Attentif aux moindres bruits du dehors, il voudra du fond de son cabinet diriger les agitations de l'esprit public, et il lui arrivera de se fourvoyer en des chimères. Après un second voyage en Italie, il est revenu s'installer à Heidelberg (1840), où l'université le nomme bientôt professeur honoraire (1844), et le compte au nombre de ses maîtres les mieux écoutés. La vue de ce jeune auditoire, le souvenir des affronts subis, la colère que lui inspire l'engourdissement général de l'Allemagne, tout réveille son ardeur, et dans ses écrits comme dans sa conduite on verra maintes impatiences qui compromettront la netteté de son jugement. En 1845, par exemple, ne prendra-t-il pas au sérieux l'espèce d'insurrection tentée par Jean Ronge et Czerski? L'entreprise des *catholiques allemands* lui semblera le signal évident d'un retour à l'unité religieuse; il croira très sincèrement que l'Allemagne catholique du midi est toute prête à faire cause commune avec le protestantisme, et si de graves théologiens protestans entrent dans la lice pour démontrer en quoi consiste une réforme, s'ils prouvent que la tentative de Jean Ronge n'a pas de caractère religieux, et que l'agitation produite dans les esprits n'est autre chose qu'un mouvement politique, M. Gervinus prendra aussitôt la plume et engagera contre eux une polémique ardente. Qui avait le plus de clairvoyance, du publiciste ou des théologiens? L'événement, ce semble, a répondu assez haut. M. Gervinus revient à son vrai rôle, lorsque deux ans après, au sujet de ce régime d'états-généraux accordé à la Prusse par Frédéric-

Guillaume IV, il soumet à une critique approfondie la *patente* de 1847, et prouve avec une logique irrésistible la nécessité du vrai régime constitutionnel; mais l'autorité de sa parole n'était-elle pas déjà un peu amoindrie par une telle faute?

La révolution de 1848 aura aussi pour M. Gervinus des heures glorieuses et des périodes néfastes. A la première nouvelle des événemens de Paris, une immense agitation parcourt l'Allemagne. Le mouvement commence sur les frontières; à Mannheim, à Darmstadt, à Stuttgart, à Wiesbade, à Francfort, à Cologne, des pétitions hautaines, soutenues par la population soulevée, arrachent à des gouvernemens en désarroi toutes les libertés vainement réclamées depuis 1815. L'écho des bords du Rhin retentit bientôt aux extrémités de la confédération; la Saxe et la Prusse, la Bavière et l'Autriche obtiennent les mêmes réformes. Qui règlera cette agitation? qui lui donnera une forme durable et assurera la victoire? Le moment est décisif pour M. Gervinus. Au mois de juillet de l'année précédente, il avait fondé à Heidelberg, avec MM. Mittermaier, Mathy et Louis Häusser, un journal consacré à la défense des principes constitutionnels; la *Gazette allemande,* déjà investie d'une sérieuse autorité politique et morale, s'efforcera de diriger l'opinion. L'initiative des grandes mesures partira de Heidelberg, et M. Gervinus sera l'âme du mouvement. Les pétitionnaires de Mannheim avaient demandé la convocation d'un parlement national qui proclamerait les volontés du pays. C'était surtout à l'unité de l'Allemagne qu'aspiraient tous les vœux. M. Gervinus rassemble ses amis, et sans autre mandat que celui du péril public, il forme une réunion de cinquante et un citoyens, publicistes, députés, jurisconsultes, qui vont préparer la convocation du parlement. C'est le 5 mars que les cinquante et un se réunissent; le 12, un comité de sept membres, choisis dans le sein de l'assemblée, convoque à Francfort, pour le 30 mars, tous les anciens députés et tous les députés présens des chambres constitutionnelles. On leur adjoint un certain nombre de personnages éminens pris en dehors des chambres. Ce sera l'*assemblée des notables;* elle aura mission de faire la loi électorale et d'instituer solennellement le vrai parlement germanique.

Si vous voulez voir M. Gervinus dans l'épanouissement complet de ses facultés, regardez-le à ce moment. Le voilà enfin au milieu des épreuves de l'action. Il vient de jouer un grand rôle et un rôle salutaire. Du premier coup, il a arrêté la démagogie en imprimant une marche régulière à la révolution. Dans le comité des cinquante et un, dans les polémiques de la *Gazette allemande*, à l'assemblée des notables, M. Gervinus est sur la brèche pour la défense du droit. Le danger ne vient plus des gouvernemens, mais de la démagogie.

M. Gervinus, avec ses amis du duché de Bade, est un des plus intrépides soldats du principe constitutionnel. Pourquoi faut-il qu'une fiévreuse impatience vienne compromettre tout ce qui semblait gagné? La question de l'unité allemande brouillera tout. Nommé au parlement de Francfort par un district de la Saxe prussienne, M. Gervinus n'y réussit que médiocrement. Avait-il désapprouvé au mois de juin le choix du vicaire de l'empire? était-il mécontent des premiers actes qui signalèrent ce nouveau pouvoir? trouvait-il que cette grande cause de l'unité de la patrie était mal servie par les hommes de son propre parti? Il est difficile d'expliquer autrement son brusque départ de l'assemblée. Il donne sa démission au mois d'août, et fait un voyage de plusieurs mois au moment où les intérêts les plus graves sont débattus à la tribune. M. Gervinus, si empressé dans ses écrits à glorifier la vie active, ne paraît guère en apprécier les conditions. Habitué aux principes absolus de la pensée, il ne sait pas combien de concessions et de tempéramens sont nécessaires à qui veut manier les hommes; il ne sait pas non plus, à ce qu'il semble, qu'on ne transforme pas un peuple sans tenir compte de son passé, et qu'en présence de tant de divisions séculaires, divisions politiques et religieuses, on ne décrète pas l'unité allemande par un article de loi, comme on construit dans sa chaire un système historique. Ces rêveries de M. Gervinus vont se donner surtout carrière dans la dernière période du parlement, lorsque, son voyage fini, il vient reprendre au mois de décembre son poste de journaliste. C'est l'heure où les députés du pays se préparent à élire un empereur d'Allemagne! Les bons esprits ne croient plus à cette création impossible. L'Autriche adresse à la Prusse des notes ironiques et hautaines, et déchire d'avance la constitution future. Irrité de ces résistances, le parti de l'unité s'obstine dans ses chimères, et, pour essayer de la faire triompher, il ne craint pas de tendre la main à la démagogie. On sait ce qui a suivi le vote de cette constitution impériale qui n'accorde à l'élu qu'un fantôme de pouvoir, l'élection du roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, ses hésitations, son double jeu, son refus enfin, et pour conclusion dernière, après toute une série d'insurrections où le drapeau de l'unité allemande abrite les entreprises de l'anarchie, l'inévitable dissolution et l'agonie désespérée du parlement. Aux heures funestes qui virent commettre tant de fautes, M. Gervinus était dans son journal, comme M. Dahlmann à la tribune, le chef de cette politique de rêveurs.

Que faire après tant d'espérances et tant de mécomptes? Les plus fermes se sont découragés; M. Gervinus a repris vaillamment sa tâche. L'unité n'a pu être fondée par l'assemblée de Francfort; il reste au moins, comme fruit de ces longs débats, un sentiment plus vif de la communauté des intérêts et des droits dans la patrie alle-

mande. L'unité politique est ajournée, l'unité morale est mieux assise; développons-la encore dans nos écrits. Entretenons aussi le goût de la vie active, et ne nous rebutons pas pour un échec. Ainsi pensait M. Gervinus, et, soit qu'il revînt à la haute critique littéraire, soit qu'il entreprît de tracer l'histoire politique de son temps, il a été fidèle à ce programme. Les quatre volumes sur Shakspeare, publiés de 1849 à 1850, l'*Histoire du dix-neuvième siècle depuis les traités de Vienne*, attestent l'infatigable ardeur du publiciste.

C'est comme publiciste en effet que M. Gervinus interroge la vie et les œuvres de Shakspeare. D'autres écrivains pourront étudier l'auteur d'*Hamlet* et d'*Othello* avec un sentiment poétique plus élevé, avec plus de finesse et de pénétration. L'originalité de son livre, c'est l'enseignement politique et moral qu'il renferme. Quand on se rappelle toute la carrière de M. Gervinus, quand on songe aux espérances et aux douleurs de son patriotisme, on ne peut le voir sans émotion revendiquer Shakspeare comme un des représentans du génie germanique. Qui aurait le courage de railler ces théories conquérantes, si elles sont une consolation pour l'âme qui souffre? M. Gervinus veut associer l'Allemagne à l'Angleterre; il voudrait, s'il était possible, les compléter l'une par l'autre, comprenant trop, hélas! combien le sens pratique des Anglo-Saxons fait faute à son pays. Il appelle cette union, et déjà il croit la voir réalisée par certains échanges singuliers que nous présente l'histoire des arts. « Le grand musicien Haendel, dit M. Gervinus, était une nature tout allemande; l'Angleterre l'a adopté, et c'est à elle qu'il appartient. En revanche, Shakspeare est à nous. Sans le culte que lui a voué l'Allemagne, le poète de Stratford serait-il complétement assuré de sa gloire? C'est nous qui les premiers avons mesuré l'immensité de son œuvre. L'Angleterre l'a admiré et négligé tour à tour. Depuis que Lessing nous l'a révélé, il est le maître de la poésie allemande. » Ne croyez pas que ce soit là, chez M. Gervinus, une ridicule prétention nationale, c'est surtout une consolation et un conseil. L'Allemagne est grande par les conquêtes de la critique, par l'intelligence profonde de l'art et de la poésie; qu'elle soit plus grande encore par le sentiment de la réalité! Ce n'est pas seulement le génie poétique qu'il faut admirer dans Shakspeare, mais la précision, la force, le naturel, cette vue sûre et prompte jetée sur les affaires humaines, et le drame du monde merveilleusement expliqué par les acteurs eux-mêmes. Tel est le sens de cet ouvrage. M. Gervinus, vous le voyez, ne cesse de répéter sa prédication sous maintes formes : ce qu'il a demandé à Machiavel, aux communes du royaume d'Aragon, à la Grèce antique, je veux dire un principe d'activité virile, il le demande aujourd'hui à Shakspeare, il le demandera demain au tableau des événemens qui remplissent le XIXe siècle.

Avant de publier l'*Histoire du dix-neuvième siècle*, dont le premier volume a paru l'année dernière, M. Gervinus en avait donné l'*introduction* en 1853. Cette *introduction* n'est guère qu'un tableau d'histoire tel qu'il s'en trouve partout, un résumé des différentes phases de la vie politique en Europe depuis la fin du moyen âge. Incomplet sur bien des points, ce résumé se recommande par une foi vive dans le mouvement irrésistible de la société moderne, dans le triomphe définitif des principes de justice et de liberté : on y trouve aussi les préjugés de l'orgueil germanique, une façon hautaine d'opposer les races tudesques aux races romanes, une malveillance déclarée contre la France; mais encore une fois n'y cherchez pas de vues nouvelles. Qui croirait que ces pages, dont les défauts sont purement littéraires, aient pu exciter l'indignation de certains gouvernemens de l'Allemagne? M. Gervinus semble dire en terminant que l'ère des grands hommes est passée, que le progrès ne viendra plus d'en haut comme autrefois, que c'est aux peuples de se secourir eux-mêmes. Il avait dit cela vingt fois dans ses livres; il l'avait dit dans ses *Élémens de l'Histoire*, il l'avait dit surtout dans son *Histoire de la Poésie allemande*, lorsqu'il montrait le grand mouvement démocratique du XIVe et du XVe siècle succédant à l'aristocratie littéraire du moyen âge et préparant la réforme; on vit là une menace, une atteinte au régime constitutionnel, et le livre de M. Gervinus fut poursuivi.

Je ne raconterai pas ce ridicule procès; mentionnons seulement la réponse que M. Gervinus adressait à ses accusateurs en publiant la seconde édition de son *Histoire de la Poésie allemande*. Ces pages sont dédiées aux frères Grimm et à M. Dahlmann, qui plusieurs fois, à ce qu'il paraît, l'avaient détourné de la vie politique pour le ramener aux purs travaux de la science. « Chers amis, leur dit-il avec un accent de bonne et cordiale humeur qu'on voudrait lui voir plus souvent, — quelle est donc la démoniaque influence qui plane sur notre littérature du XVIe siècle? En 1837, à Goettingue, j'achevais à peine de traiter ce grand sujet, quand un coup d'état inattendu me frappa en pleine poitrine; aujourd'hui je viens de refaire, à l'aide de documens nouveaux, cette partie de notre histoire littéraire, et je me sens frappé une seconde fois. Le coup ne vient plus de Goettingue, mais d'Heidelberg. On m'accuse de haute trahison; on m'accuse d'avoir excité au mépris du gouvernement constitutionnel, moi qui, à l'heure privilégiée des hautes trahisons et des attentats contre l'ordre social, le 26 avril 1848, dans la *Gazette allemande*, reprochais au gouvernement badois sa faiblesse à l'égard des ennemis de la société, et qui dénonçais cette faiblesse comme un manque de respect à la constitution. On prétend que j'ai fait œuvre de pamphlétaire, et si mon livre va être lu et interprété comme un pam-

phlet, ce sont mes accusateurs eux-mêmes qui en seront cause. On dit que je fomente des haines de parti, et ce sont des haines de parti qui me poursuivent. Croit-on réussir à m'ébranler au moment où l'on me donne si manifestement raison? Non, certes; de telles attaques n'ébranlent pas une conscience tranquille et ferme, elles lui donnent au contraire un stimulant nouveau; rassurez-vous, mes chers amis, l'inspiration que j'y puise n'altérera pas mon égalité d'âme, elle ne m'entraînera jamais hors des limites du devoir et de la justice. » Excellentes paroles, témoignage de modération et de force! M. Gervinus pouvait braver l'orage; condamné vainement par le ministère du grand-duché de Bade, son livre était lu par l'Allemagne entière, et cette préface si injustement attaquée préparait un triomphe certain à l'*Histoire du dix-neuvième siècle.*

Cette *Histoire du dix-neuvième siècle* est écrite avec une prédilection particulière; on voit que M. Gervinus en voudrait faire le travail capital de sa vie, comme l'*Histoire de Florence,* le dernier des écrits de Machiavel, est demeuré son chef-d'œuvre. Jamais il n'a été si net et si précis; un art inaccoutumé préside à l'économie du livre, et des portraits, vrais ou faux, mais tous dessinés avec soin, se détachent habilement sur la trame élégante du récit. Jugeons cependant l'ouvrage de M. Gervinus sans nous préoccuper de la persécu[illegible] qui en a doublé le prix aux yeux de la foule. L'auteur dédie son histoire à M. Schlosser, et nous la présente comme la continuation de l'*Histoire du dix-huitième siècle,* récemment terminée par son vieux maître. —Votre histoire, dit-il à M. Schlosser, s'arrête en 1815; c'est là que la mienne commence. Je veux y peindre le temps des fausses promesses et des mensonges, des congrès et des protocoles, des persécutions politiques et des conspirations, des espérances et des désenchantemens. — Ce sont les expressions mêmes par lesquelles M. Schlosser, en terminant son œuvre, caractérise la période qui s'ouvre au congrès de Vienne. M. Gervinus accepte ce programme, et se dispose à le remplir. Ce parti-pris ne nuira-t-il pas à la gravité du tableau? N'y verra-t-on pas trop souvent le développement d'une thèse préconçue? J'en ai peur, et le premier volume, que j'ai sous les yeux, confirme çà et là mes alarmes. La science est plus calme; elle ne procède pas comme un réquisitoire, et n'enveloppe pas dans une même condamnation toute une époque. Que de nuances dans la peinture du vrai! Celui qui les supprime peut faire un tableau éloquent, il n'écrit pas une histoire. Nous sommes assez loin déjà de la restauration pour la juger avec impartialité. De 1815 à 1830, et de 1830 à 1848, n'y a-t-il eu que déceptions et fourberies? L'esprit humain n'a-t-il pas connu alors, sous l'influence même de la lutte, des heures d'inspiration et d'enthousiasme? N'a-t-on pas vu, au lendemain du drame de l'empire, le plus noble essor des intelligences?

N'était-ce pas en quelque sorte la jeunesse de notre XIXe siècle, une jeunesse ardente et studieuse? et ne jouissons-nous pas aujourd'hui encore des conquêtes morales que nous lui devons? M. Gervinus est trop disposé à oublier toutes ces choses.

Je sais bien qu'il n'est pas arrivé aux journées brillantes de la restauration. Ce premier volume contient quatre chapitres, la restauration des Bourbons, le congrès de Vienne, la réaction en Europe de 1815 à 1820, et le tableau de l'Autriche sous M. de Gentz et le prince de Metternich. C'est là certainement une attrayante et dramatique lecture; la première restauration, le miraculeux retour de l'île d'Elbe, les cent jours, la seconde restauration, sont décrits avec netteté. On ne peut lire sans intérêt les travaux du congrès de Vienne, objet d'une étude exacte et de rapprochemens lumineux. Le tableau de l'esprit public de 1815 à 1820 est une vaste toile où comparaît toute l'Europe, j'y signale surtout d'intéressans portraits littéraires, M. de Bonald et Joseph de Maistre, Châteaubriand et Mme de Staël, M. de Haller et les deux Schlegel, Schleiermacher et Schelling, Ugo Foscolo, Manzoni, Walter Scott; mais quelle singulière tendance à confondre ces écrivains si différens sous la bannière d'une même école! Et là même où le talent de l'auteur est le plus vif, à propos de Walter Scott par exemple, quelle inspiration défiante et chagrine! L'ardeur satirique éclate surtout dans la peinture de l'Autriche; j'abandonne M. de Gentz à M. Gervinus, et je laisse aux publicistes allemands le soin de décider si le portrait de M. de Metternich n'est pas tracé avec une exagération regrettable. C'est notre sympathie pour M. Gervinus qui nous engage à lui soumettre ces objections. Son livre est plein de pages éloquentes, il respire l'amour de la liberté et le sentiment le plus élevé de la moralité humaine; qu'il prenne garde d'en affaiblir l'effet par l'amertume de sa pensée. Ce n'est pas assez d'avoir confiance dans les destinées finales du XIXe siècle; pourquoi cette confiance ne jette-t-elle pas sur l'ensemble du récit ses bienfaisantes lueurs? Pourquoi ce ton d'hostilité qui ressemble plus à un ressentiment personnel qu'à la tranquille sévérité du juge? Un mérite que je suis heureux de signaler, c'est que M. Gervinus a souvent imposé silence à ses passions allemandes. En racontant les événemens de 1815, il écarte les souvenirs cruels; il n'en triomphe pas insolemment comme un soldat de Blücher et de Wellington; il a plutôt des sympathies pour les vaincus, et s'il ne le dit pas expressément, il comprend que c'est la révolution qui est vaincue avec eux. Recueillons ce précieux symptôme, et engageons M. Gervinus à chercher, à découvrir, à mettre en pleine lumière tout ce que l'influence immortelle de l'esprit de 89 produira de fécond en Europe, même dans la période *des fausses promesses et des mensonges*. A ces conditions-là seulement, il pourra nous donner, dans les volumes qui

suivront, non pas un réquisitoire chagrin, mais une véritable histoire de notre XIXe siècle.

Cette étude sur la vie et les œuvres de M. Gervinus a dû montrer, ce me semble, quelle haute place il occupe dans l'histoire intellectuelle de l'Allemagne. Docte esprit, âme ardente et généreuse, il possède un grand nombre des qualités qui ont fait de tout temps la gloire de son pays, et il y joint celles que l'Allemagne a eu le malheur d'abandonner. Personne n'a répandu plus d'idées, personne depuis 1830 n'a exercé une action plus forte sur la conscience publique. Toutes ses idées ne sont pas également justes, il a des préjugés violens, il se défie de l'idéalisme et de la mansuétude chrétienne; nous avons expliqué ces erreurs par le sentiment qui inspire toute sa vie, et qui a été, on peut le dire, l'honneur et le tourment de sa pensée. Il a souffert plus qu'aucun autre de ses concitoyens de l'impuissance politique de son pays, et toutes les doctrines lui ont été bonnes pour secouer son engourdissement. Quel a été le succès de cette longue prédication? A-t-il réussi à faire accepter tous ses principes? Non certes; sa philosophie de l'histoire est incomplète; sa théorie de l'hellénisme allemand du XVIIIe siècle a pu charmer l'orgueil de Berlin ou de Weimar, l'Europe en a souri. Son antipathie contre le christianisme, s'il y avait persisté, lui aurait donné en Allemagne des alliés que repousserait son fier sentiment des traditions nationales; mais il a éveillé le goût de la vie active, il a ranimé quelque chose des fortes vertus d'autrefois, et on peut affirmer qu'il a commencé sur ce point la transformation de son pays. Si l'Allemagne, depuis vingt-cinq ans, a manifesté en maintes rencontres le désir de jouer un rôle plus actif dans les affaires humaines, si la poésie a renoncé aux langueurs mélancoliques et aux rêveries énervantes, si l'histoire, rejetant les systèmes qui justifient tout, est revenue à l'appréciation sévère du drame et des acteurs, c'est à M. Gervinus en grande partie qu'il convient d'en rapporter le mérite. Pour tout dire d'un mot, l'action a été sa muse, et si cette muse l'a souvent égaré, souvent aussi elle l'a préservé des défaillances de notre âge et lui a inspiré une noble philosophie morale. A la première page des œuvres complètes de M. Gervinus, j'inscrirais volontiers ces paroles de Vauvenargues, que l'infortuné stoïcien, aveugle et paralysé, lançait de son lit de douleur comme un hymne à l'existence : « Le feu, l'air, l'esprit, la lumière, tout vit par l'action. De là la communication et l'alliance de tous les êtres, de là l'unité et l'harmonie dans l'univers. »

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

LITTÉRATURE RUSSE

MOUMOUNIA

Ce n'est pas d'ordinaire dans leurs commencemens qu'on aime à observer les littératures; on attend volontiers, pour s'en occuper, l'époque de force et d'épanouissement, qui, pour quelques-unes, ne vient jamais. L'époque moins brillante et plus laborieuse où une littérature cherche à se créer une vie originale mérite cependant qu'on l'interroge et qu'on l'étudie. Si l'on prend pour exemple la littérature russe, il est difficile de refuser son intérêt au spectacle des tentatives qu'elle multiplie depuis quelques années pour s'élever à l'indépendance, après avoir longtemps subi les influences étrangères. Dans son désir d'exprimer fidèlement la vie nationale, elle ne se lasse pas d'en reproduire les aspects, d'en noter les singularités, d'évoquer sous mille formes les types divers qui la représentent. C'est par l'observation en quelque sorte qu'elle se prépare à l'invention, et la plupart des récits nés de cette tendance nous apparaissent moins encore comme des témoignages littéraires que comme les chapitres épars d'une vaste enquête que la Russie poursuit courageusement sur elle-même.

L'histoire qu'on va lire porte à un haut degré ce caractère d'exactitude et cette empreinte locale que recherchent les écrivains russes. L'auteur, M. Ivan Tourguenef, est bien connu déjà par un livre qui, hors de son pays même, a trouvé des lecteurs sympathiques et des appréciateurs compétens (1). Les *Mémoires d'un Chasseur* étaient un curieux ensemble d'études sur la vie de campagne en Russie. Dans le nouveau récit, la scène change; nous sommes à Moscou, et l'homme de la campagne est placé en regard de la domesticité servile d'une grande maison russe. Le type de serf qu'a tracé M. Tourguenef est de nature sans doute à provoquer l'étonnement aussi

(1) Voyez, sur les *Mémoires d'un Chasseur*, de M. Ivan Tourguenef, l'article de M. P. Mérimée dans la *Revue* du 1er juillet 1854.

bien que l'intérêt, et on pourrait même être tenté d'accuser le conteur d'exagération. Tout ici est cependant exact, et M. Tourguenef a eu sous les yeux ces abus trop réels aussi bien que ces vertus trop ignorées. Son but a été d'avertir ses compatriotes en même temps que de les émouvoir, et en montrant jusqu'où peut aller chez certaines natures l'obéissance passive du serf, il a voulu indiquer où doivent s'arrêter les exigences du maître.

Un mot maintenant sur l'écrivain auquel nous allons laisser la parole. M. Ivan Tourguenef appartient à cette génération qui a vu le réveil des sentimens de nationalité coïncider avec une impulsion féconde donnée aux études universitaires à Saint-Pétersbourg. Sorti de l'université en 1837, M. Tourguenef se laissa gagner un moment par le souffle qui entraînait à cette époque la jeunesse russe vers les spéculations de la philosophie germanique. Il alla s'éclairer sur cette philosophie en Allemagne même, avec toute la bonne foi d'un adepte convaincu et fervent. Il ne tarda pas cependant à reculer devant les abstractions qui l'avaient séduit, et son attention se détourna des problèmes de la psychologie pour se porter sur les phénomènes de la vie réelle. A son retour des universités allemandes, M. Tourguenef, après avoir débuté dans la poésie par quelques essais peu remarqués, eut le bon esprit de passer quelques années dans le silence et dans l'étude, observant tour à tour la vie de salon à Saint-Pétersbourg et la vie de campagne dans ses terres. C'est celle-ci surtout qui l'attirait. Il en étudiait les souffrances, les joies, les passions, avec une sollicitude toujours en éveil. Rien ne lui échappait. Il était chasseur : il allait au hasard à travers les bois et les plaines; partout connu, il était partout accueilli avec empressement, et partout il voyait, il écoutait, il jugeait. Ici, le champ de l'observation était encore vierge et par conséquent riche et plantureux. Il y puisa à pleines mains. M. Tourguenef était entré ainsi sans idée préconçue, ni système arrêté dans la voie de Gogol : non pas que Gogol se fût jamais occupé des mœurs et de la vie des paysans; mais le premier il avait posé les bases, dans la littérature russe, de l'analyse sociale au point de vue positif, ou, si l'on veut, il avait posé les principes d'une école appelée par ses tendances réalistes à lutter contre la vieille école, celle de l'idéalisme de convention, et destinée même à la détrôner après de rudes et vaillans combats, où M. Tourguenef se signala à côté d'un autre continuateur de Gogol, M. Grigorovitch, jeune et plein de verve comme lui, et qui a également pris les hommes de la terre pour objet constant de ses études (1). M. Tourguenef ne s'est pas contenté d'ailleurs de marcher sur les traces de Gogol; il a consacré à l'auteur des *Ames mortes* une étude dont la publication faite à Moscou, malgré l'interdiction de la censure de Saint-Pétersbourg, provoqua contre M. Tourguenef un arrêt d'exil, qui fut levé à la suite d'observations présentées par le grand-duc héritier lui-même (aujourd'hui Alexandre II) en faveur de l'écrivain.

En 1847, M. Tourguenef vint en France, et il y séjourna assez longtemps pour assister aux plus tristes scènes de la révolution de 1848. Chose étrange, c'est au milieu de Paris, dans un des riches hôtels de la rue de la Paix, qu furent esquissés la plupart des récits qui composent les *Mémoires d'un Chas-*

(1) Voyez, sur M. Grigorovitch, la *Revue* du 15 juillet 1855.

seur. Le jeune Russe, qu'avait attiré le bruit de nos libertés et de notre civilisation, fatigué, ainsi qu'il l'a avoué depuis, du spectacle sans cesse renaissant de nos troubles civils, se prit à songer aux tranquilles scènes de la vie moscovite, à celles qu'il avait observées dans ses excursions de chasseur, à ces petits drames domestiques dont le hasard l'avait rendu plus d'une fois témoin; il chercha à se délasser du bruit de la rue en ravivant dans sa mémoire ces paisibles souvenirs, en les fixant sur ces pages animées qui devaient devenir l'ouvrage éminemment russe dont nous venons de parler.

Dans cet ouvrage, l'écrivain s'était révélé; on sait quel en fut le succès. Quelques récits, quelques essais dramatiques l'ont seuls suivi. C'est à ce dernier groupe d'études qu'appartient *Moumounia*. Depuis la publication des *Mémoires d'un Chasseur*, on peut dire que M. Tourguenef, — occupé d'un grand roman où il veut mettre en regard la vieille et la nouvelle société russe, — n'a fait que creuser de plus en plus la veine qu'il venait de découvrir. Là s'arrête donc pour le moment sa vie littéraire, et ce que nous en avons dit suffit pour caractériser la manière de l'écrivain. M. Tourguenef s'est de bonne heure écarté des sentiers battus où marche la jeunesse russe. Il a abordé l'étude de son pays par ses côtés les plus sérieux. Aussi son imagination est-elle contenue; elle s'est volontairement soumise à la reproduction des réalités de la vie de province ou de campagne en Russie. Ce réalisme n'a toutefois rien d'étroit ni de vulgaire : si le fond en est triste quelquefois, les formes en restent originales et vives. Les plus sombres drames de M. Tourguenef se détachent toujours sur des horizons paisibles et sourians. Partout chez lui la grâce du dessin adoucit l'amertume de la pensée. Quelquefois aussi le courant philosophique est le plus fort, il emporte la volonté de l'écrivain, et à l'occasion de quelque humble serf, on peut admirer comment certains hasards sociaux tordent ou brisent à la longue, souvent au moyen de puériles et ridicules instrumens, les plus fermes et les meilleures natures. Telle est, si je ne me trompe, l'impression produite par l'histoire de *Moumounia*.

A l'extrémité d'un des quartiers reculés de Moscou, dans une maison grise avec des colonnes blanches et un balcon penché, vivait une veuve entourée de nombreux domestiques. Ses fils étaient au service et habitaient Saint-Pétersbourg, ses filles étaient mariées. Elle sortait rarement et terminait une existence sordide dans la solitude et l'ennui.

Le personnage le plus remarquable entre ses serviteurs était le *dvornik* (1) Guérassime, homme de haute stature, bâti en hercule et sourd-muet de naissance. Sa maîtresse l'avait fait venir du village où il vivait seul dans sa petite *isba*, passant à juste titre pour le paysan le plus actif et le plus laborieux de l'endroit. En effet, doué d'une force athlétique, il travaillait comme quatre et avec une dex-

(1) Littéralement l'homme de la cour, — celui qui en entretient la propreté, balaie le devant de la maison et enlève la neige en hiver.

térité merveilleuse. Il y avait plaisir à le voir labourer la terre, ses larges mains appuyées sur la charrue, de manière à faire croire que seul il fendait le sol rebelle sans le secours de son cheval efflanqué, ou bien lorsqu'à la Saint-Pierre il s'emparait de sa vaillante faux à laquelle une forêt de jeunes sapins n'aurait pu résister, ou bien encore lorsque, s'armant de son fléau de trois archines (1), il battait les gerbes rapidement et sans repos. Son mutisme éternel donnait je ne sais quel caractère de solennité à ce labeur infatigable. C'était un digne et brave garçon, et, n'eût été son infirmité, il n'est guère de fille qui ne se fût trouvée heureuse de l'accepter pour mari.

Un matin Guérassime avait reçu l'ordre de partir incontinent pour Moscou. On lui avait acheté un caftan pour l'été, une *touloupe* pour l'hiver (2), après quoi on lui avait mis entre les mains une pelle avec un balai, et il s'était vu créer *dvornik*. Son nouveau genre de vie lui déplut d'abord. Dès son enfance, il avait été habitué à la vie des champs et aux travaux qui la remplissent; isolé de la société des hommes par sa double infirmité, il avait grandi muet et puissant comme l'arbre qui croît sur une terre féconde. Transporté brusquement au milieu de la ville, il se laissa gagner par l'ennui sans pouvoir se rendre compte de l'état de son esprit. Cependant ses nouvelles occupations étaient un jeu pour Guérassime auprès des pénibles travaux de la campagne; une heure lui suffisait pour les accomplir, et alors, debout au milieu de la cour, il regardait bouche béante les passans de la rue, comme s'ils avaient pu lui donner le mot de son état étrange, ou bien il gagnait quelque coin, et là, repoussant pelle et balai, il se jetait la face contre terre et gisait ainsi des heures entières, immobile comme un animal sauvage qui aurait été capturé. Heureusement l'homme se fait à tout, et Guérassime finit par s'habituer à son existence de *dvornik*. Il avait peu de chose à faire; toutes ses fonctions consistaient à entretenir la propreté de la cour, à aller deux fois par jour emplir un tonneau d'eau fraîche à la rivière, à fendre le bois, à le transporter pour l'usage de la cuisine et des appartemens, ensuite à ne laisser pénétrer aucun étranger dans la maison et à faire bonne garde la nuit. Il faut lui rendre cette justice, qu'il remplissait ses fonctions avec une exactitude scrupuleuse : la cour était d'une propreté exemplaire, et s'il arrivait que le misérable cheval confié à ses soins pour le transport de l'eau s'arrêtât tout à coup impuissant à retirer sa charrette enfoncée dans quelque mare, il lui suffisait d'un coup d'épaule pour remettre sur pied charrette et cheval. S'il fendait du bois, sa hache manœuvrait merveilleusement dans ses mains, et les bûches s'amoncelaient comme par miracle autour de lui. Pour les vagabonds et les

(1) L'archine, mesure commune, vaut 71 centimètres.
(2) Vêtement en fourrure de mouton.

malfaiteurs, depuis qu'il en avait saisi deux qu'il avait entrechoqués l'un contre l'autre de manière à rendre leur translation au *siége* (1) inutile, il ne s'en était plus trouvé d'assez hardis pour oser se risquer dans sa cour. Tous les voisins le respectaient, et les valets de la maison conservaient avec lui, sinon des rapports fort amicaux, du moins de bons rapports, car ils le craignaient. D'ailleurs ils se faisaient entendre de lui par signes; il les comprenait et exécutait ponctuellement les ordres qui lui étaient transmis de cette manière; de son côté, il connaissait ses droits et savait les soutenir. En général, Guérassime était d'un caractère grave et sévère; il aimait l'ordre en toute chose; les coqs eux-mêmes n'eussent osé se battre en sa présence.

On lui avait assigné pour logement une petite mansarde au-dessus de la cuisine : il l'avait arrangée selon son goût et s'y était construit un lit en planches de chêne sur quatre solides troncs d'arbres, un vrai lit d'ancien preux : on eût pu le charger de cent pouds (2), qu'il n'aurait pas cédé d'une ligne. Sous le lit se trouvait un gros coffret, dans un coin une table solide comme le lit, et à côté de la table une chaise sur trois pieds. La mansarde se fermait au moyen d'un fort cadenas dont la clé ne quittait jamais la ceinture de Guérassime. Il n'aimait pas qu'on entrât chez lui.

Ainsi s'écoula une année, au bout de laquelle se succédèrent dans la maison de Moscou les incidens que je vais raconter.

La vieille maîtresse du *dvornik*, fidèle en tout aux anciens usages moscovites, entretenait de nombreux domestiques autour d'elle : sa maison ne contenait pas seulement des blanchisseuses, des couturières, des menuisiers, des tailleurs; il y avait même un bourrelier, lequel, au besoin, remplissait aussi les fonctions de vétérinaire et celles de médecin pour les gens. D'ailleurs un docteur était attaché au service de la dame et faisait partie de la maison; enfin il y avait encore un cordonnier, Klimof, dit *le capitan*, un ivrogne fieffé.

C'était à ce *capitan* Klimof qu'il était réservé de jeter le premier élément de trouble dans la calme existence du *dvornik*. La vieille dame ayant imaginé que le mariage pourrait corriger l'ivrogne, il fut bientôt question entre elle et son majordome Gavrilo de l'unir à une pauvre fille déjà un peu sur le retour, — vingt-huit ans, — humble, timide, sans volonté. Tanouscha obéit docilement à la fantaisie de sa maîtresse, malgré la crainte qu'elle éprouvait à l'idée de la violente douleur que cette nouvelle pouvait causer à Guérassime, — car Guérassime l'aimait (3).

(1) Dépôt de la police du quartier.

(2) 1,600 kilos.

(3) J'abrége cet épisode, qui, en faisant ressortir le singulier pouvoir qu'ont les maîtres en Russie de marier leurs gens selon leur bon plaisir, et sans égard pour le goût ou

Ce mariage ne causa cependant aucun scandale. On employa une ruse qui dompta le muet. Il avait une horreur invincible pour les ivrognes, et l'on sut persuader à Tatiana de simuler l'ivresse en présence de son terrible amant. Le moyen réussit. Guérassime fut saisi d'une profonde et morne douleur, mais il triompha de son amour et de lui-même.

Tout ceci se passait au printemps. Tanouscha avait épousé le cordonnier, lequel, se livrant de plus en plus à sa passion alcoolique, finit par devenir complétement inutile dans la maison. Comme toujours dans ces sortes de cas, il fut renvoyé au village avec sa femme. Au moment de leur départ, Guérassime sortit de sa mansarde, s'approcha de la jeune femme et lui présenta d'un air embarrassé un fichu de coton rouge que depuis un an il avait acheté à son intention. Tatiana, qui jusqu'à ce moment était restée impassible au milieu des vicissitudes de sa pauvre existence, ne put retenir une larme à cette touchante preuve de souvenir, et avant de monter sur la *télégue* (1), elle embrassa trois fois Guérassime au visage en bonne chrétienne. Celui-ci voulut d'abord la reconduire jusqu'à la barrière, et se mit à marcher à côté du véhicule, mais il s'arrêta brusquement sur le Krimsky-Brod (2), fit un geste de la main, et, laissant la télégue poursuivre son chemin, il prit résolument la rue qui conduit à la Moskva.

C'était vers le soir. Il marchait lentement, les yeux fixés sur le cours de la rivière qu'il suivait, lorsqu'il lui sembla voir quelque chose comme un être vivant qui se débattait dans l'eau vaseuse. Il s'arrête incontinent, se baisse, et distingue un petit chien blanc à taches noires qui faisait de vains efforts pour sortir de l'eau, où il allait immanquablement périr. A cette vue, Guérassime est attendri; il avance la main, saisit la pauvre bête, l'enlève et la cache dans son sein, après quoi il reprend à grands pas le chemin de la maison. A peine arrivé, il courut à sa mansarde, mit sur son lit le petit chien qu'il venait de sauver, le couvrit de son épaisse *touloupe*, et descendit d'abord à l'écurie chercher de la paille, puis à la cuisine quérir une tasse de lait. Relevant alors avec précaution la *touloupe*, il étala la paille sur le lit et y posa le lait. Le chien avait tout au plus quelques semaines, ses yeux étaient à peine ouverts; il ne pouvait pas encore boire dans la jatte et tremblait de tous ses membres..... Guérassime lui prit la tête avec deux doigts et la lui inclina vers le

l'inclination des parties intéressées, est surtout destiné à mettre en relief la terreur qu'inspire le muet aux serviteurs de la maison, lesquels connaissent tous sa passion pour Tanouscha (diminutif de *Tatiana*).

(1) Petit chariot à quatre roues, d'usage habituel en Russie.

(2) Passage des Criméens. — C'était par là qu'arrivaient jadis les Tatars de Crimée qui marchaient contre Moscou.

lait; l'animal l'eut à peine senti, qu'il se mit à boire avidement. Le muet le considérait en silence, et tout à coup il se prit à rire... Pendant une partie de la nuit, il veilla auprès de son pensionnaire, l'essuya, l'arrangea, le caressa, et au milieu de ses soins il finit par s'endormir d'un sommeil paisible et heureux.

La plus tendre mère ne pourrait avoir pour un enfant une sollicitude plus empressée que celle dont Guérassime entourait son chien. L'animal fut d'abord frêle et débile et point beau; mais peu à peu il se forma, et au bout de quelques mois, grâce aux soins minutieux et constans de son sauveur, il subit une véritable transformation et laissa voir une très jolie chienne, avec de longues et soyeuses oreilles, une queue touffue légèrement relevée en trompe, et de grands yeux expressifs. La petite bête s'était attachée à Guérassime de toute la force de la reconnaissance, ne le quittant jamais, marchant partout sur ses pas en balançant sa queue épaisse. Il s'agit cependant de lui donner un nom. Les muets savent qu'ils attirent l'attention par les sons inarticulés qui s'échappent de leur bouche : Guérassime la nomma *Moumoû*, dissyllabe assez semblable à ces étranges sons. Tous les gens de la maison aimaient cette bête et l'appelaient du diminutif amical *Moumounia*. Elle était très intelligente, faisait fête à tout le monde, mais n'aimait que Guérassime; aussi Guérassime l'aimait-il éperdument. — C'était toujours avec peine qu'il la voyait caressée par d'autres que lui. Était-ce de la crainte ou de la jalousie?... On ne sait. Moumoû le réveillait chaque matin en le tirant par le bout de sa tunique, lui amenait ensuite, en tenant le licou aux dents, le vieux cheval avec lequel elle vivait dans la meilleure intelligence, suivait son maître à la rivière, gardait ses balais et ses pelles, et ne permettait à personne d'approcher de sa mansarde. Le *dvornik* avait pratiqué pour Moumoû une ouverture dans la porte de ce réduit; en la franchissant, Moumoû semblait comprendre qu'elle seule était maîtresse dans la chambre de Guérassime, et elle sautait aussitôt sur le lit d'un air de satisfaction. D'ailleurs la charmante bête ne pénétrait jamais dans l'intérieur de la maison seigneuriale, et lorsque Guérassime portait du bois dans les appartemens, il la laissait dehors. Moumoû attendait alors son retour l'œil et l'oreille au guet, tournant la tête au moindre bruit, inquiète et impatiente.

Ainsi se passa une seconde année. Guérassime continuait à exercer ses fonctions de *dvornik*, satisfait de son sort, lorsque survint un accident imprévu.

C'était par une belle journée d'été. La maîtresse de la maison se promenait dans son appartement avec ses *commensales*, — ses dames de compagnie. — Elle était de bonne humeur, riait et plaisantait.

Ses commensales riaient et plaisantaient aussi, mais non sans une secrète inquiétude : on aimait peu dans la maison la bonne humeur de la maîtresse, car celle-ci exigeait alors de tous une sympathie immédiate, et malheur à qui n'aurait pas montré à ces momens-là un visage rayonnant de satisfaction ! Puis cette bonne humeur était de courte durée et se transformait d'ordinaire en une humeur sombre et aigre. Ce jour-là elle s'était levée sous l'influence d'une heureuse étoile; les cartes lui avaient été favorables : quatre valets étaient sortis, ce qui lui annonçait l'accomplissement de ses souhaits (tous les matins elle se tirait les cartes), et le thé lui avait paru particulièrement bon, de telle sorte que la servante chargée de le préparer avait reçu des éloges et la magnifique gratification d'un *grivennik* (1). — La vieille dame se promenait donc dans son salon, laissant errer sur ses lèvres ridées un sourire de contentement. Elle s'approcha de la fenêtre. Devant cette fenêtre verdoyait un petit jardin au milieu duquel Moumoû, couchée sous une touffe de rosiers, était paisiblement occupée à ronger un os. La vieille dame l'aperçut.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle aussitôt, qu'est-ce que ce chien ?

La commensale à qui s'adressait cette question demeura muette et tremblante, déconcertée comme un subordonné qui n'a pas bien compris la pensée de son chef.

— Je... l'i... gno... re..., balbutia-t-elle enfin, — il me semble cependant... que c'est le chien du muet.

— Mais il est fort joli, interrompit la dame, qu'on me l'apporte ! Y a-t-il longtemps qu'il le possède ?... Comment se fait-il que je ne l'aie pas encore vu ?... Qu'on me l'apporte ici !

Celle à qui s'adressaient ces mots s'élança dans l'antichambre.

— Quelqu'un ! s'écria-t-elle. Vite, qu'on apporte Moumoû : il est au jardin.

— Ah ! il s'appelle *Moumoû*, dit la dame, qui avait entendu; c'est un fort joli nom.

— Oh ! oui, fort joli, répéta la commensale. Dépêche-toi, Stépane.

Stépane était un robuste garçon qui exerçait les fonctions de valet de pied; il se précipita dans le jardin, s'approcha de Moumoû et avança la main pour saisir l'animal; mais celui-ci, plus alerte, lui glissa pour ainsi dire entre les doigts, et, levant la queue, se mit à courir à toutes jambes vers Guérassime, lequel à ce moment était en train de nettoyer son tonneau, qu'il faisait tourner entre ses mains comme un tambour d'enfant. Le *dvornik* regardait en souriant cette espèce de lutte, lorsque Stépane dépité lui fit comprendre que sa maîtresse demandait qu'on lui apportât le chien. Guérassime parut

(1) 10 kopecks ou 40 centimes.

un peu surpris; cependant il appela Moumoû, et s'en étant emparé, la mit aux mains du valet; celui-ci se hâta de la porter dans le salon et la déposa sur le parquet. La vieille dame se mit à l'appeler d'un air caressant. Moumoû, qui de sa vie n'avait pénétré dans un aussi somptueux appartement, s'effraya à la vue de tout ce qu'elle voyait, et se rua vers la porte; mais, repoussée par l'officieux Stépane, la pauvre bête commença à trembler en se collant contre le mur.

— Moumoû, Moumoû, viens donc ici, viens près de moi, lui disait la dame de sa voix la moins aigre; viens donc, petite bête, ne crains rien.

— Viens donc, Moumoû, répétaient les dames de compagnie, viens!

Mais Moumoû les regardait avec défiance et ne bougeait pas.

— Qu'on lui apporte quelque chose à manger, dit la dame. Comme il est stupide! il ne vient pas près de moi; que craint-il?

— Il n'est pas encore apprivoisé, hasarda d'une voix craintive et gracieuse une des suivantes.

Stépane apporta une tasse de lait qu'il posa devant Moumoû; mais Moumoû ne fit pas même mine de s'en apercevoir, et continua à trembler et à regarder autour d'elle.

— Ah! petite bête, dit la veuve en s'approchant du chien et en se baissant pour le caresser; mais Moumoû redressa aussitôt la tête et montra les dents. La vieille dame retira bien vite la main.

Il se fit un moment de silence. Moumoû jeta un léger cri, comme un signe de détresse ou d'excuse. La maîtresse s'éloigna le front assombri. Le subit mouvement du chien l'avait effrayée.

— Mon Dieu! s'écrièrent à la fois toutes les femmes, ne vous a-t-il pas mordue?... — Moumoû n'avait jamais mordu personne. — Le ciel nous préserve! ajoutèrent-elles sous forme d'interjection.

— Qu'on l'emporte, murmura la vieille; vilain chien! est-il méchant!

Et, lui tournant le dos, elle se dirigea lentement vers son cabinet particulier. Ses femmes se regardaient d'un air inquiet, et se mirent en devoir de la suivre; mais elle les arrêta. — Pourquoi me suivre? dit-elle d'un ton glacial; vous l'ai-je ordonné? — Et elle quitta le salon.

Stépane s'empara de Moumoû et la jeta dehors aux pieds de Guérassime, qui attendait à la porte. Une demi-heure s'était à peine écoulée depuis ce grave événement, que la maison avait repris son morne silence, tandis que la vieille dame s'était ensevelie dans les coussins de son divan, plus sombre qu'un ciel d'hiver.

Elle garda cette noire humeur jusqu'au soir, n'adressa la parole à personne, ne toucha point ses cartes. La nuit fut mauvaise; elle la passa à se plaindre et à tourmenter les femmes qui veillaient auprès

d'elle. L'eau de Cologne qu'on lui présentait n'était pas celle dont elle usait d'habitude; la taie de son oreiller sentait le savon : il fallut en trouver une autre, bouleverser toutes les armoires à linge... Que sais-je? son irritation dépassait toute mesure.

Le matin venu, elle fit appeler Gavrilo, son factotum, une heure plus tôt que de coutume.

— Dis-moi de grâce, dit-elle aussitôt que celui-ci eut franchi la porte de son cabinet, non sans une certaine émotion, qu'est-ce que ce chien qui a aboyé toute la nuit dans la cour? Il ne m'a pas permis de fermer l'œil!

— Un chien?... Quel chien?... Peut-être celui du muet, balbutia-t-il d'une voix peu assurée.

— Je ne sais si c'est celui du muet, mais le fait est que je n'ai pu dormir. Et d'ailleurs je m'étonne qu'il y ait chez moi cette quantité de bêtes; je voudrais bien savoir pourquoi. N'avons-nous pas déjà un chien de basse-cour?

— Mais certainement.

— Eh bien! à quoi bon alors en avoir un autre? C'est du désordre, et cela n'arrive que parce qu'il n'y a pas de *staroste* (1) dans la maison, oui, parce qu'il n'y a pas de staroste... Et à quel propos le muet a-t-il un chien? Qui lui a permis d'avoir un chien chez moi? Hier je me suis approchée de la fenêtre, et il était couché dans le jardin, où il avait apporté je ne sais quelle ordure qu'il rongeait, et j'ai là des rosiers...

Elle s'arrêta un instant.

— Qu'aujourd'hui même il ne soit plus ici! Tu entends?

— Parfaitement, j'ai compris.

— Aujourd'hui même. Et maintenant tu peux te retirer; je te ferai demander plus tard pour recevoir ton rapport.

Gavrilo sortit. Dans l'antichambre, il vit Stépane, qui ronflait sur un banc. Il le réveilla et lui donna à voix basse un ordre auquel le valet répondit par la moitié d'un bâillement et la moitié d'un éclat de rire. Cependant le majordome disparut, et Stépane se dressa sur ses jambes, endossa son caftan, mit ses bottes, ouvrit la porte et s'arrêta sur le perron. Il y était à peine depuis cinq minutes, que Guérassime parut, le dos incliné sous une énorme charge de bois, avec son inséparable compagnon Moumoû. La veuve faisait chauffer sa chambre à coucher et son cabinet, même en été. Guérassime poussa le domestique de l'épaule et entra dans la maison avec son bois. Moumoû, comme toujours, était resté dehors pour l'attendre; mais Stépane l'observait : il saisit un moment favorable, s'élança sur le chien comme un vautour sur un volatile, le serra contre le

(1) Littéralement ancien ou maître. Dans les villages, on appelle ainsi le magistrat qui dirige les affaires communes. Il s'agit ici d'un intendant.

plancher, puis, l'enlevant avec rapidité, et sans même songer qu'il était tête nue, il gagna la rue, monta sur le premier *drochky*, et se fit conduire au marché. Là il eut bientôt trouvé un acheteur, auquel il donna Moumoû pour 50 kopeks (2 fr.), à la condition toutefois qu'on le tiendrait au moins une semaine à l'attache. L'affaire terminée, il remonta en drochky, mais il en descendit à une certaine distance de la maison, où il revint à pied, en sautant par-dessus une clôture; il craignait que le hasard ne lui fît rencontrer Guérassime. Ces précautions toutefois étaient superflues, Guérassime n'était plus dans la cour. Après avoir déposé son bois à côté des poêles, sa première pensée fut pour Moumoû, qu'il ne retrouva plus à la porte attendant son retour. C'était la première fois que pareille chose arrivait. Il se mit aussitôt à courir de tous côtés, cherchant et appelant le chien. Il courut à sa mansarde, au grenier à foin, dans la rue, là, ici, partout, et partout en vain : Moumoû était perdu. Il s'adressa aux gens de la maison, leur demandant avec des gestes de désespoir s'ils n'avaient pas vu son chien. Les uns ne savaient réellement pas ce qu'il était devenu et secouaient la tête négativement, les autres étaient instruits de la vérité et riaient sous cape; le majordome prit un air capable et se mit à pester contre les cochers. Alors Guérassime sortit en toute hâte. Il était nuit close lorsqu'il rentra. A son air abattu, à sa démarche fatiguée, à ses vêtemens couverts de poussière, il était aisé de comprendre qu'il avait parcouru la moitié de la ville. Il s'arrêta devant les fenêtres de sa maîtresse, jeta un coup d'œil sur le perron, où s'étaient groupés six ou sept domestiques, se retourna, et appela encore une fois Moumoû. Moumoû ne répondit pas à sa voix; il se retira. Tous le regardaient, mais personne ne laissa échapper une parole ou un sourire, et le petit postillon (1) Antipe racontait le lendemain dans la cuisine que le muet avait passé la nuit à gémir.

Pendant cette journée du lendemain, Guérassime ne parut pas, et ce fut le cocher Potape qui alla chercher de l'eau à sa place, ce dont il était très mécontent. La veuve demanda à Gavrilo si ses ordres avaient été exécutés : il répondit affirmativement. Cependant le second jour Guérassime descendit de sa mansarde et reprit sa besogne accoutumée. Il parut au dîner des gens, mangea peu et se retira sans saluer personne. Sa figure, naturellement privée d'expression, comme celle de tous les sourds-muets, semblait à cette heure être

(1) Autrefois les personnes d'un certain rang, à Moscou comme à Saint-Pétersbourg, n'allaient qu'à quatre chevaux, lesquels étaient attelés à longs traits. Les deux de devant étaient dirigés par un petit postillon monté sur l'un d'eux. Cet enfant de douze à quatorze ans repliait fort adroitement la jupe de son caftan entre ses jambes, de manière à en faire une sorte de large pantalon à la turque, ce qui lui donnait un aspect fort original.

pétrifiée. Après le dîner, il sortit, mais ne demeura pas longtemps dehors; il rentra, monta au grenier à foin, où il se coucha. La nuit vint, une nuit calme, sereine, crépusculaire, — la plus magnifique du monde. Guérassime était couché, respirant avec peine et ne faisant que se retourner. Tout à coup il se sentit tirer par un bout de sa couverture, il se mit à trembler; toutefois il ne releva pas la tête et ferma même les yeux. Voilà pourtant qu'il se sent tirer de nouveau, et cette fois plus fort que la première... Aussitôt il se jette à bas de sa couche, regarde... c'était Moumoû, Moumoû qui se met à gambader autour de lui, faisant sauter un bout de corde rongé qu'elle porte au cou. L'émotion du *dvornik* ne saurait se décrire; il se baisse, saisit le chien, le serre contre sa poitrine, tandis que celui-ci, levant la tête, lui lèche follement les yeux, la moustache et la barbe.

Guérassime demeura un instant immobile et réfléchit, — après quoi il descendit avec précaution du grenier, s'assura, en regardant de tous côtés, que personne ne le voyait, et gagna heureusement sa mansarde. — Il s'était douté d'abord que son chien ne s'était pas perdu tout seul, mais qu'il avait été enlevé par ordre de la vieille dame, car les gens lui avaient expliqué par signes comment Moumoû s'était attiré sa colère. Le muet résolut donc de prendre ses mesures en conséquence. Il commença par donner à manger à la bête, la caressa, la coucha soigneusement, et chercha pendant toute la nuit les moyens les plus propres à la dérober à tous les yeux. Après bien des projets, il imagina de laisser pendant le jour le chien dans sa mansarde, où il irait le voir de temps en temps, et de le faire sortir la nuit. Son plan arrêté, il ferma hermétiquement l'ouverture qu'il avait pratiquée dans la porte, et enferma la pauvre bête. Quant à lui, dès l'aube, il était dans la cour à sa besogne habituelle, comme par le passé, conservant même sur sa figure, — ruse innocente, — l'expression de tristesse que la perte de son chien y avait imprimée. Le pauvre muet ne pouvait se douter que Moumoû, par ses aboiemens, ne tarderait pas à se trahir elle-même.

En effet, tout le monde sut bientôt dans la maison que la chienne était revenue, et que son maître la tenait renfermée dans sa mansarde; mais par un sentiment de commisération pour lui, de pitié pour Moumoû, et peut-être aussi un peu par crainte, personne ne fit comprendre à Guérassime que son secret était connu. Le majordome seul se gratta la nuque et fit un geste de la main qui semblait vouloir dire : Eh bien! que Dieu le protége! Espérons que madame n'en saura rien.

Jamais Guérassime n'avait montré autant de zèle et d'activité que ce jour-là : il balaya toute la cour, sarcla minutieusement le jardin, retira tous les palis de sa clôture pour s'assurer de leur soli-

dité, et les replanta ensuite avec soin. Il travailla en un mot de telle sorte que la veuve elle-même le remarqua. Dans le courant de la journée, il était allé deux ou trois fois voir en secret son reclus, et lorsque la nuit fut venue, il alla se coucher près de lui dans la mansarde, non dans le grenier à foin; puis, vers deux heures du matin, il le fit descendre pour qu'il respirât l'air frais du dehors. Il l'avait déjà promené un certain temps dans la cour, et allait le faire rentrer, lorsqu'un frôlement se fit entendre derrière la clôture, du côté de la ruelle. Moumoû dressa aussitôt les oreilles, s'approcha de la palissade, flaira un instant et fit entendre des aboiemens perçans et prolongés : c'était un homme ivre qui avait eu l'idée de se blottir derrière la clôture pour y passer la nuit.

A ce moment, la vieille dame venait de s'endormir, non sans peine, à la suite d'une longue agitation nerveuse. Ces sortes d'agitation lui arrivaient d'ordinaire après un souper trop copieux. Les aboiemens aigus et inopinés venus de la cour la réveillèrent en sursaut; elle eut des palpitations de cœur et faillit perdre connaissance. Elle sonna ses femmes; celles-ci accoururent tout effrayées.

— Oh! je me meurs! s'écria la vieille en élevant ses mains vers le ciel. Encore ce chien! Qu'on fasse venir le docteur... Ils veulent ma mort! Le chien! toujours le chien!!...

Et elle se renversa en arrière, ce qui devait simuler un évanouissement. On courut chercher le docteur de la maison, homme précieux, dont tout l'art consistait dans le soin qu'il avait de porter des bottes à semelles brisées et dans la délicatesse qu'il mettait à consulter le pouls de ses malades. D'ailleurs il dormait régulièrement quatorze heures sur vingt-quatre, et passait le reste du temps à soupirer et à abreuver la veuve de gouttes de laurier-rose.

Le docteur accourut aussitôt et commença par faire brûler des plumes pour assainir l'appartement. Lorsque la vieille eut ouvert les yeux, il se hâta de lui présenter sur un plateau d'argent un petit verre contenant les gouttes obligées. Elle les avala docilement et recommença incontinent ses lamentations, se plaignant du chien, de Gavrilo, de sa destinée : tout le monde abandonnait la pauvre vieille femme; on était sans pitié pour elle, tous désiraient sa mort! Cependant l'imprudent Moumoû continuait ses aboiemens, et Guérassime s'efforçait en vain de lui faire quitter la palissade.

— Voilà... voilà... encore, balbutiait la veuve, et elle s'évanouit de rechef.

Le docteur alors dit quelques mots à l'oreille d'une femme de service; celle-ci s'élança dans l'antichambre, réveilla Stépane, qui courut éveiller Gavrilo; Gavrilo, en colère, fit mettre toute la maison sur pied.

Guérassime tourna la tête par hasard, vit briller la lumière et des

ombres se projeter à toutes les fenêtres; il pressentit l'approche d'un danger, s'empara de Moumoû, la mit sous son bras, et courut à sa mansarde où il s'enferma à clé. Quelques instans après, cinq hommes se présentaient pour en enfoncer la porte; mais, sentant la résistance du verrou, ils s'arrêtèrent. Gavrilo ne tarda pas à survenir tout effaré, et il leur ordonna à tous de rester là jusqu'au matin et de garder cette porte sans bouger; puis, ayant gagné le quartier des femmes, il chargea la première dame de compagnie, Lubov Lubimovna, avec laquelle il volait le sucre, le thé et autres épices de la maison, de dire à sa maîtresse que le chien était revenu on ne sait d'où, mais que dès le lendemain il disparaîtrait pour ne plus revenir, qu'il la suppliait donc de se calmer, etc. Il est peu probable toutefois que la vieille se fût calmée aisément sans une erreur du médecin, lequel, en se hâtant trop, avait versé quarante gouttes de laurier-rose au lieu de douze dans une tasse qu'elle venait de vider. La force du remède ne tarda pas à opérer, et un quart d'heure s'était à peine écoulé qu'elle s'était endormie d'un sommeil paisible, tandis que Guérassime gisait tout pâle sur son lit, serrant de la main le museau de Moumoû.

Le lendemain la veuve se réveilla tard. Gavrilo attendait le moment de ce réveil pour commander une attaque générale et décisive contre le refuge du muet, et lui-même il s'apprêtait à soutenir un violent orage; mais l'orage n'éclata pas. La vieille était encore au lit lorsqu'elle fit appeler sa dame de compagnie. — Lubov Lubimovna, dit-elle d'une voix faible et à peine intelligible, — elle aimait parfois à se donner l'air d'une malheureuse martyre, — Lubov Lubimovna, vous voyez dans quel état je suis; allez, ma chère, allez trouver Gavrilo Andréitch et lui parler. Est-ce que véritablement un misérable petit chien lui serait plus cher que le repos, que la santé, que la vie même de sa maîtresse? Je ne veux pas le croire, ajouta-t-elle avec une expression de profonde tristesse. Allez donc, ma chère; soyez bonne; allez trouver Gavrilo Andréitch.

Lubov Lubimovna se rendit dans la chambre de Gavrilo. On ne sait quel fut leur entretien; mais quelques instans après, une foule d'hommes traversaient la cour en se dirigeant vers le réduit de Guérassime. A leur tête marchait héroïquement Gavrilo, la main au front pour retenir sa casquette, quoiqu'il ne fît pas un souffle de vent; tout près de lui marchaient les laquais et les cuisiniers; venait ensuite, sautant et gambadant, une armée d'enfans, dont la moitié était accourue du dehors. Sur l'escalier étroit qui conduisait à la mansarde du muet se tenait un homme en faction, deux autres gardaient la porte du taudis munis de bâtons. On se mit à monter l'escalier, qu'on occupa dans toute son étendue. Gavrilo s'approcha de la porte, frappa un coup et cria : — Ouvre!

Un aboiement comprimé se fit entendre; d'ailleurs aucune autre réponse.

— Ouvre, te dis-je! répéta le majordome.

— Mais, Gavrilo Andréitch, observa Stépane, qui se tenait au bas de l'escalier, il est sourd, donc il ne peut pas entendre.

Tout le monde se mit à rire.

— Comment faire alors? demanda Gavrilo.

— Il y a un trou dans la porte, répondit Stépane, passez-y votre bâton.

Gavrilo se baissa. On entendit de nouveau un aboiement étouffé.

— Voilà, voilà que le chien se dénonce lui-même, observa-t-on dans la foule, et on rit de nouveau.

Gavrilo se gratta derrière l'oreille.

— Mais il l'a bouché, ce trou, avec une vieille toile! Allons, mon cher, reprit-il enfin, s'adressant à Stépane. Viens enfoncer la toile, si tu veux.

— Et pourquoi pas? volontiers.

Stépane grimpa au haut de l'escalier, prit un bâton, enfonça résolûment la vieille toile, et agita ensuite son bâton dans l'ouverture en criant : — Sortez! sortez!

Il n'avait pas retiré le bâton que la porte s'ouvrit brusquement. Tous les valets se précipitèrent aussitôt au bas de l'escalier, et Gavrilo avant les autres.

Guérassime s'était arrêté sur le seuil de sa porte. De là il considérait tous ces hommes de petite taille, mesquinement vêtus à l'allemande, qui tremblaient de peur à son aspect. A le voir ainsi debout, vêtu de sa chemise rouge de paysan, les mains fortement appuyées sur ses hanches, on l'eût pris pour un géant en présence d'une troupe de mirmidons.

Gavrilo fit un pas en avant. — Prends garde, dit-il au muet, pas d'insolence avec moi!

Et il se mit à lui expliquer par des signes que sa maîtresse exigeait qu'il lui abandonnât son chien, qu'ainsi il eût à le lui livrer, sans quoi malheur à lui!

Guérassime le regarda, montra le chien, fit un signe de la main qu'il promena autour de son cou comme pour couler un nœud, et jeta ensuite un coup d'œil interrogateur sur le majordome.

— Oui, oui, c'est cela même, répondit celui-ci en hochant la tête affirmativement, oui, c'est parfaitement cela.

Guérassime baissa les yeux, puis il se redressa soudain, montra encore une fois Moumoû, — qui pendant ce temps se tenait près de lui, remuant innocemment la queue et dressant les oreilles, — fit une seconde fois le signe de strangulation sur son cou, et se frappa

la poitrine d'un air significatif, comme pour déclarer qu'il se chargeait lui-même de l'exécution.

— Oui, pour nous tromper, lui fit comprendre de la main Gavrilo.

Guérassime le regarda, sourit de mépris, se frappa de rechef la poitrine, et ferma brusquement la porte.

— Que veut dire ceci? fit Gavrilo, le voilà qui s'est enfermé.

— Laissez-le donc tranquille, Gavrilo Andréitch, répliqua Stépane.

Tout le monde se regarda. — Il le fera comme il l'a dit : cet homme est ainsi; « promesse faite, chose certaine. » En cela, il ne nous ressemble pas à nous autres. Oh! voyez-vous, ce qui est vrai est vrai.

— Oui, répétèrent-ils en chœur, cela est ainsi.

— Eh bien! c'est bon, nous verrons, reprit Gavrilo, mais en attendant, les sentinelles ne bougeront pas de leur poste. Eh! Yérochka, ajouta-t-il en s'adressant à un des domestiques, homme de frêle nature, portant une veste de nankin à la nuance criarde, lequel passait pour jardinier. Tu n'as rien à faire; prends un bâton et reste ici : quoi qu'il arrive, tu viendras m'avertir aussitôt.

Yérochka prit un bâton et s'assit sur la dernière marche de l'escalier. La foule se dispersa à l'exception d'un petit nombre de curieux, parmi lesquels force *maltchik* (enfans). Quant à Gavrilo, il rentra dans la maison et fit annoncer à sa maîtresse par la fidèle Lubov Lubimovna que tous ses ordres avaient été exécutés. La veuve fit un nœud à un coin de son mouchoir de poche, l'humecta d'eau de cologne, s'en frotta les tempes, but une tasse de thé, et, toujours sous l'influence des gouttes antispasmodiques, se rendormit paisiblement.

Une heure après tout ce mouvement, la porte de la mansarde s'ouvrit, et Guérassime parut. Il avait revêtu son habit de fête; il conduisait Moumoû par une laisse. Yérochka se rangea pour le laisser passer. Les *maltchik* et tous ceux qui étaient dans la cour le suivirent silencieusement des yeux. Il ne se retourna point, il marchait gravement, la tête découverte; il ne mit son bonnet que dans la rue. Gavrilo envoya Yérochka sur ses pas pour l'observer. Celui-ci le vit de loin entrer dans un restaurant (1) avec son chien, et attendit qu'il en sortît.

Dans ce restaurant, Guérassime était connu; on y comprenait ses signes. Il demanda du *stchi* (2) avec du bœuf, et s'accouda sur la table. Moumoû était à ses pieds, le regardant de ses yeux intelligens et calmes. Sa robe soyeuse était propre et luisante; on voyait qu'il venait d'être lavé et peigné avec soin. On apporta le *stchi*. Guéras-

(1) *Restoratsia*, maison où les gens du peuple vont surtout prendre du thé; ils y trouvent aussi à manger.

(2) Choux aigres hachés.

sime y mêla du pain, coupa la viande en menus morceaux, et posa l'assiette devant Moumoû, qui se mit à manger délicatement, comme elle faisait toujours, effleurant à peine les bords de l'assiette du bout de sa langue. Son maître demeura longtemps immobile, les yeux fixés sur elle. Tout à coup deux grosses larmes s'échappèrent de ses cils; l'une tomba sur la tête de Moumoû, l'autre dans le *stchi*. Il cacha sa figure dans ses mains. La chienne, suffisamment repue, s'éloigna en se léchant le museau. Guérassime se leva, paya sa dépense et sortit. Yérochka se cacha dans un coin pour le laisser passer, après quoi il recommença à le suivre.

Le muet marchait sans hâter le pas, et n'abandonnant point le cordon qui retenait Moumoû. Arrivé au coin de la rue, il s'arrêta et parut un instant indécis, mais bientôt il reprit sa marche hâtivement dans la direction de Krymsky-Brod. Chemin faisant, il entra dans la cour d'une maison où l'on bâtissait, y prit deux briques qu'il emporta sous le bras. Arrivé à la Moskva, il en longea la rive pendant un moment, parvint à un endroit où stationnaient deux petits bateaux munis de leurs rames et attachés à des pieux plantés au bord de l'eau (il les avait remarqués précédemment). Il sauta dans l'une de ces embarcations avec Moumoû. Un vieillard sortit alors d'une hutte construite à l'angle d'un potager, et se mit à crier. Guérassime, qui ne l'entendait pas, s'était emparé des rames, qu'il maniait vigoureusement, et, remontant un instant le cours de l'eau, il fut bientôt à l'abri de toute poursuite. Le vieillard resta un moment sur la rive à le regarder, se gratta le dos, d'abord de la main gauche, puis de la main droite, et regagna ensuite sa cabane en boitant.

Guérassime continuait à ramer. Moscou était restée bien loin derrière lui. Déjà, le long du rivage, se déroulait un vert panorama : c'étaient des prairies, des potagers, des champs, des forêts, de riantes *isbas;* tout avait un air agreste et charmant. Il abandonna les rames, inclina la tête sur Moumoû, qui était accroupie à côté de lui, et il demeura pensif, les bras croisés derrière le dos, pendant que le courant de la rivière entraînait doucement l'embarcation. Tout à coup Guérassime se redressa avec un certain air d'irritation, prit les deux briques qu'il avait apportées, les lia fortement avec la laisse du chien, au cou duquel il les fixa par un nœud, puis il souleva celui-ci au-dessus de l'eau en lui jetant un dernier regard... Moumoû le regardait faire avec confiance et remuait la queue. Bientôt le muet détourna brusquement la tête, ferma les yeux et ouvrit les mains... Il n'entendit rien, — ni le cri désespéré de Moumoû au moment de sa chute, ni le bruit de l'eau qui rejaillit en l'engloutissant, — et lorsqu'il rouvrit les yeux, les vagues se succédaient comme auparavant, avec un faible murmure, et comme auparavant elles se cou-

ronnaient d'une écume argentée se heurtant aux flancs de l'embarcation.

Quant à Yérochka, dès qu'il eut perdu de vue Guérassime, il se hâta de regagner la maison, où il raconta ce dont il avait été témoin.

— Eh bien! oui, observa Stépane, il le noiera; on peut en être sûr, puisqu'il l'a promis.

Pendant le reste de la journée, personne n'aperçut Guérassime. Il ne parut point au dîner des gens. Le soir vint, tout le monde se réunit au souper, le *dvornik* seul y manqua.

— Est-il étrange, ce Guérassime! se mit à dire une grosse blanchisseuse. A-t-on jamais vu personne se tant démener pour un chien?

— Mais Guérassime est venu ici! s'écria tout à coup Stépane en se servant une assiette de gruau.

— Comment donc? quand donc?

— Il y a deux heures. Je l'ai rencontré sous la porte cochère; il ressortait. J'ai voulu lui adresser quelques questions sur Moumoû, mais il semblait de très mauvaise humeur, et il m'a poussé de côté, probablement pour me dire : « Laisse-moi tranquille. » J'ai reçu, je vous jure, une assez bonne bourrade dans les reins. Aïe! aïe! Oui, par Dieu, ajouta Stépane, il a le poignet solide, il n'y a pas à dire.

Cette observation fit rire les domestiques, et après qu'ils eurent soupé, ils se séparèrent pour aller se coucher.

Au même moment, sur la chaussée de T... on pouvait voir marcher à grands pas une sorte de géant, un sac sur le dos et un grand bâton à la main. C'était Guérassime. Il allait sans retourner la tête, pressé d'arriver à son village et de retrouver son *isba*. Après avoir noyé la pauvre Moumoû, il était revenu dans sa mansarde, avait à la hâte jeté quelques hardes sur ses épaules, puis était parti. Il avait parfaitement remarqué le chemin en venant à Moscou; la terre d'où sa maîtresse l'avait retiré n'était qu'à vingt-cinq verstes de la grande-route. Il suivait cette route avec une certaine audace, avec une résolution à la fois désespérée et joyeuse. Sa poitrine se dilatait largement, son regard était avidement fixé en avant; il se hâtait comme si sa vieille mère l'eût attendu dans l'*isba*, comme si elle l'eût appelé au retour d'un long voyage en pays étranger. — C'était une nuit d'été douce et tiède. D'un côté, celui par où le soleil venait de disparaître, on voyait encore blanchir et se colorer des derniers reflets du jour un coin du ciel, tandis que de l'autre s'élevait déjà le crépuscule à la teinte bleue et grisâtre : la nuit venait de là. Les cailles volaient par troupes dans les terres qui bordaient la route; les rouges-gorges s'appelaient en jetant leurs petits cris. Guérassime ne pouvait les entendre, il ne pouvait entendre non plus le bruissement nocturne des arbres sous lesquels il passait, mais il sentait l'odeur si connue

des blés mûrissans, qui lui arrivait des champs noyés dans l'ombre vaporeuse; il sentait sur son visage le souffle de la brise, qui venait en quelque sorte à sa rencontre, — la brise du lieu natal qui lui rafraîchissait délicieusement le front et se jouait dans sa barbe et ses cheveux; il voyait devant lui le chemin s'enfuir comme une longue flèche, ce chemin qui le conduisait au lieu béni de sa naissance. Dans le ciel brillaient d'innombrables étoiles qui éclairaient sa route, et, semblable à un lion, il avançait fièrement et plein de courage, de telle sorte que lorsque le soleil en se levant l'éclaira de ses rayons humides et rougeâtres, une distance de trente-cinq verstes séparait déjà Guérassime de Moscou.

Deux jours plus tard, il était chez lui et entrait dans son *isba*, au grand étonnement de la femme de soldat qu'on y avait installée. Après avoir fait sa prière, il alla se présenter au staroste. Celui-ci parut d'abord surpris de le voir, mais le temps de la fenaison venait de commencer, et l'on fut heureux de pouvoir mettre une faux entre les mains de Guérassime, dont on connaissait la force et l'habileté. Le muet sut bientôt montrer à ses compagnons de travail qu'il n'avait pas désappris la façon de s'en servir.

Cependant à Moscou on s'inquiétait de son absence. Le lendemain de sa disparition, on commença à le chercher. On monta à sa mansarde, on fouilla partout; Gavrilo, qu'on avait averti, leva les épaules, convaincu que le muet avait pris la fuite, s'il ne s'était pas noyé avec son chien. On alla faire la déclaration légale à la police et on en prévint la veuve. Celle-ci se mit en colère, pleura beaucoup et ordonna que Guérassime fût retrouvé à tout prix, assurant qu'elle n'avait pas ordonné de faire périr le chien. Elle fit à Gavrilo une réprimande si sévère, que le majordome en secoua la tête toute la journée. Lorsqu'enfin la nouvelle arriva de la campagne que le muet était de retour à son village, la vieille dame s'apaisa un peu et donna d'abord l'ordre de le faire revenir immédiatement, mais elle déclara bientôt après qu'un serviteur aussi ingrat lui était complétement inutile; d'ailleurs elle ne tarda pas à mourir, et ses héritiers se souciaient peu de Guérassime : ils renvoyèrent même tous les autres domestiques.

Maintenant Guérassime vit au village, dans son ancienne *isba*, fort et robuste comme par le passé, et travaillant comme il faisait autrefois. Seulement ses voisins ont remarqué que depuis son retour de Moscou il a cessé d'avoir aucun rapport avec les femmes, et que jamais on n'aperçoit de chien chez lui.

CHARLES DE SAINT-JULIEN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

29 février 1856.

Le secret de la situation actuelle est tout entier dans les délibérations du congrès, qui vient enfin de se réunir, il y a quatre jours, à Paris. C'est dire qu'entre les émotions de la grande lutte qui a mis tout à coup l'Europe sous les armes et l'avenir rapproché qui peut faire renaître la paix entre les nations, il y a un moment de silencieuse incertitude et de curiosité attentive. Que va-t-il sortir de cette assemblée diplomatique? quelle pensée dictera ses résolutions? Nul n'oserait le dire, on le conçoit. Les ardeurs belliqueuses se taisent un instant avant de s'éteindre tout à fait ou de se raviver plus puissantes. L'heure des commentaires est passée ou n'est pas encore venue. Il n'est pas jusqu'aux bruits de dissidences entre les gouvernemens alliés qui ne se soient promptement évanouis devant les faits. Pendant quelques jours, un mystère calculé planera nécessairement sur les péripéties favorables ou inquiétantes de ces négociations. Toujours est-il que par elle-même, et en attendant qu'un dénoûment commence à se laisser entrevoir, la réunion de ce congrès offre plus d'une singularité remarquable. C'est d'abord une chose assez inusitée que la tenue d'un congrès dans la capitale de l'un des états belligérans. Jusqu'ici rien de semblable n'avait eu lieu : on choisissait d'habitude un pays neutre, souvent même une ville peu importante. Il n'en a point été ainsi cette fois. De cette anomalie et des diverses circonstances de la guerre découlent d'autres singularités encore qui ne laissent point d'être curieuses. Dans cette assemblée en effet, parmi les négociateurs admis au nom de six gouvernemens différens, figurent les plénipotentiaires d'un souverain qui n'a pu être reconnu par quatre des autres puissances représentées. L'Autriche seule a reconnu l'empereur Alexandre II, monté au trône depuis le commencement de la guerre. Les envoyés du tsar n'ont pas moins été accueillis comme ils devaient l'être, ils ont même été reçus par le chef de l'état. La fiction a fait place à la réalité. Cette courtoisie universelle, qui est un des signes de la civilisation contemporaine, de la civilisation fran-

çaise surtout, a fait un moment de Paris une ville neutre, en même temps que la fermeté des conseils alliés en fait une ville sûre pour les intérêts de l'Europe. Sans que les ministres de l'empereur Alexandre aient trouvé à leur arrivée des ovations, comme on l'a dit assez étrangement, on a pu voir dans le comte Orlof un des plus éminens personnages de la Russie, un vieillard portant vertement les années, et dans son collègue, M. de Brunnow, un homme d'esprit et de dextérité diplomatique. Il faut bien remarquer du reste que la courtoisie et les réceptions ne changent nullement la situation réelle des choses. La vérité est qu'avec le plus ferme propos d'en finir promptement, le congrès va avoir une œuvre immense à poursuivre. Il aura les questions les plus complexes à résoudre, les intérêts les plus divers à concilier, des répugnances de plus d'une nature peut-être à vaincre, quand il s'agira de donner une signification pratique à la neutralisation de la Mer-Noire, d'organiser les principautés, de déterminer d'une façon claire et précise la position de l'empire ottoman dans le concert de l'Europe. Ses regards auront à se porter au sud et au nord pour faire sortir de la guerre actuelle toutes les garanties universellement pressenties nécessaires à la sécurité du continent. A travers le bruit des fêtes, c'est là le sérieux objet de ces négociations à peine commencées, et dont l'impatience publique attend la conclusion avant même qu'elles n'aient traversé les plus périlleux défilés.

Jusqu'ici le premier résultat des délibérations du congrès est un armistice qui n'a encore qu'un caractère préliminaire et restreint, puisqu'il ne s'applique point aux blocus établis ou à établir. Cet armistice, qui sera conclu entre les armées belligérantes, devra prendre fin au dernier jour de mars. On le voit, c'est une suspension d'hostilités qui ne ranche rien, qui ne laisse même rien présumer, qui arrête simplement l'effusion du sang en attendant que la situation prenne une face plus nette. D'ici au terme fixé, les négociations seront sans doute arrivées à un point où il sera permis de démêler les véritables chances de la paix et de la guerre. Si l'impossibilité d'une transaction se révèle assez clairement, la guerre reprendra son cours, plus menaçante et plus terrible. Si la paix l'emporte décidément, si les questions principales sont heureusement résolues, l'armistice peut devenir plus général, s'étendre à toutes les opérations, et se prolonger jusqu'à un arrangement définitif, que des difficultés secondaires ne pourraient certainement empêcher. A quoi tient donc aujourd'hui cet avenir si prochain, que l'opinion universelle est avide de connaître? Il dépend absolument de l'esprit que la Russie apporte dans les négociations récemment ouvertes. Les conditions qui ont servi de point de départ à ces négociations sont tellement nettes dans leur texte et dans leur sens, qu'il n'y a point de doute possible. Il est parfaitement certain que le Danube doit être libre désormais; il n'est pas moins clair que les principautés doivent être organisées dans des conditions nouvelles, en dehors de toute immixtion des tsars, et qu'elles doivent même adopter un système défensif vis-à-vis de la Russie, système complété et garanti par une rectification de frontières. Quant à la neutralisation de la Mer-Noire, qui est le résumé le plus caractéristique des résultats de la guerre, cette grande mesure doit être évidemment entendue dans son sens le plus large et le plus efficace; sans cela, elle ne serait rien, elle ne serait qu'un subterfuge derrière lequel se dissimulerait toujours la même ambi-

tion, la même menace. En acceptant l'obligation de ne conserver ou de ne créer aucun arsenal militaire maritime dans le Pont-Euxin, la Russie se promettait, dit-on, dans le premier moment, de ne point appliquer cette prescription au port de Nicolaïef. Il est vrai, Nicolaïef n'est point rigoureusement sur les bords de la Mer-Noire : il est à une distance de quarante milles dans les terres, au confluent de l'Ingoul et du Bug, il ne touche pas même au Dniéper, dont il est éloigné de quinze milles; mais par cette voie fluviale rendue facilement praticable, par ce débouché continu du Bug et du Dniéper, les vaisseaux russes arrivent dans l'Euxin; c'est le chemin qu'ils ont suivi jusqu'ici. Que signifieraient aujourd'hui la destruction de Sébastopol et la neutralisation de la Mer-Noire, si la Russie, retranchée dans ses positions intérieures, pouvait organiser là une flotte nouvelle toute prête à s'élancer au premier instant? La meilleure preuve que le cabinet de Saint-Pétersbourg saisissait toute la portée des conditions qui lui étaient communiquées, c'est que M. de Nesselrode, dans ce qu'on a nommé les contre-propositions, s'efforçait de préciser cette obligation de ne point conserver d'arsenaux maritimes, et en bornait les effets aux rives de la Mer-Noire. Si la Russie, dans la plénitude de sa liberté, a postérieurement accepté les conditions qui lui avaient été proposées d'abord, elle savait, cela n'est point douteux, à quoi elle s'engageait. Si la Russie enfin est fermement résolue à la paix, si elle a souscrit avec sincérité à ce grand principe de la neutralisation de la Mer-Noire, pourquoi tiendrait-elle à conserver des moyens d'action qui lui seraient désormais inutiles? pourquoi raidirait-elle sa politique ou son amour-propre contre une des nécessités les plus palpables de la situation qu'elle s'est faite? C'est là ce qu'on ne peut croire, parce qu'une résistance obstinée indiquerait une arrière-pensée, une réserve secrète qui rendrait toute paix aussi précaire qu'illusoire.

A vrai dire, les difficultés ne seront pas là sans doute, bien qu'on ne puisse rien préjuger encore des vues réelles de la Russie. Les difficultés sérieuses résulteront plus probablement de la clause par laquelle les puissances alliées se sont réservé le droit de produire des conditions particulières dans un intérêt européen. L'intérêt européen, c'est un grand mot assurément. S'il implique des remaniemens de territoires, des résurrections de nationalités, ce n'est plus un congrès spécial qui doit se réunir, c'est un congrès général de toutes les puissances. Pour l'instant, il s'agit plus simplement, ce semble, d'observer le caractère de la guerre d'où découle le caractère des négociations. Les puissances occidentales ont vu l'équilibre de l'Europe menacé; elles ont voulu le raffermir partout où il était ébranlé, au nord comme à l'orient, et c'est ainsi qu'elles se trouvent nécessairement conduites à demander que la Russie cesse d'occuper militairement cette position avancée des îles d'Aland et de Bomarsund. C'est la plus faible compensation due à la sécurité de la Suède, dont l'intervention diplomatique n'a pas peu contribué à éclairer la Russie sur les dangers d'une politique à outrance. On ne saurait le méconnaître en effet : sans avoir participé à la guerre, la Suède est un des états qui ont pris l'attitude la plus nette et la plus tranchée vis-à-vis de la Russie, non-seulement par le traité du 21 novembre, mais encore par la circulaire du ministre des affaires étrangères de Stockholm, circulaire qui, sans dissimuler la pensée intime du traité, promettait un adversaire de

plus à la politique envahissante des tsars. Dès-lors on peut le dire, la Suède était liée irrévocablement; elle acceptait la lutte avec ses responsabilités et avec la chance de retrouver des provinces perdues, et c'est ce qui explique l'espèce de déception avec laquelle les Suédois ont vu se rouvrir des négociations pacifiques; ils voyaient la guerre près de finir au moment où ils se sentaient prêts à entrer activement dans la coalition européenne.

Comment la Suède avait-elle été conduite à cette hardie détermination? C'est un point sur lequel un écrivain suédois, M. Lallerstedt, jette un jour tout nouveau dans un livre écrit en français, *la Scandinavie, ses Craintes et ses Espérances*. La réalité est que dès l'origine le roi Oscar, avec un sentiment intelligent des intérêts de la Suède, épiait le moment où il pourrait se joindre aux puissances occidentales; mais il y avait des ménagemens à garder encore, des traditions à rompre, un voisin puissant à braver. C'est ce qui expliquait d'abord la déclaration de neutralité de la Suède. Le roi Oscar néanmoins, tout en s'enveloppant de mystère et de prudence, s'appliquait à faire sonder l'opinion publique. Au mois de mars 1855, il paraissait dans le *Times* une correspondance de Stockholm dont on ne soupçonnait peut-être pas la source, et qui indiquait la nécessité de créer dans la Baltique une barrière contre la Russie. Des ouvertures secrètes étaient faites aussi, dit-on, de la part du roi de Suède aux cours de l'Occident, et si elles n'eurent point une suite immédiate, c'est que tous les efforts des puissances belligérantes étaient alors tournés vers la Crimée. Lorsque survint la prise de Sébastopol, la résolution du roi Oscar fut arrêtée, et le traité du 21 novembre 1855 fut signé bientôt après. Le peuple suédois, qui avait hésité longtemps en présence de la mystérieuse circonspection de son souverain, répondit à cet acte par une acclamation universelle, par l'expression d'un sentiment national puissamment réveillé, et c'est dans ce premier entraînement que le bruit de négociations nouvelles est venu surprendre les Suédois. Maintenant, si la paix se conclut, en interprétant dans le sens le plus large l'article qui réserve les conditions particulières, il serait difficile sans doute d'y faire entrer quelques-unes des clauses dont M. Lallerstedt réclame l'adoption. Il est à craindre que l'auteur suédois ne donne à cette garantie un caractère très prononcé d'élasticité; il trace tout un règlement nouveau de frontières entre la Suède et la Russie, qui laisserait la première de ces puissances en possession d'Uleaborg. Si les négociateurs ne vont point jusqu'à traiter ces questions, ils se sont du moins créé l'obligation de préserver la sécurité de la Scandinavie, de demander quelques garanties dans la Baltique, et ces garanties resteront naturellement placées sous la sauvegarde de l'alliance récemment contractée entre les puissances occidentales et la nation suédoise. La Suède se trouvera donc présente au congrès, sinon effectivement, du moins par la pensée et par tous ses intérêts qui sont en jeu.

On a pu se demander jusqu'à ces derniers temps si l'Allemagne aurait quelque part à ces négociations, aujourd'hui commencées. L'Allemagne aurait eu certainement la bonne volonté de figurer au congrès. L'Autriche a eu tout d'abord la pensée de chercher à introduire la confédération germanique dans les conférences, en se chargeant elle-même de la représenter; en ceci, elle était bien sûre de rencontrer l'opposition de la Prusse, qui eût volon-

tiers accepté le même rôle. Les états secondaires, de leur côté, ont eu un moment l'idée de demander une représentation spéciale pour la confédération. Il y avait donc divers projets en présence. Seulement, pendant que les combinaisons de la diplomatie allemande suivaient leur cours, les négociations se sont ouvertes sans le concours de l'Allemagne, et même sans que la Prusse y fût admise en sa qualité de grande puissance. La Prusse et l'Allemagne n'avaient oublié qu'une chose : c'était de se placer par leurs engagemens sur le terrain où se sont placées toutes les autres puissances. Aujourd'hui la diète de Francfort, saisie par l'Autriche des propositions récemment acceptées par la Russie, vient de prendre une de ces décisions tortueuses et évasives qui lui sont familières. Qu'a donc décidé la diète de Francfort? Elle accepte sans nul doute les conditions stipulées, mais en réservant son libre arbitre au sujet du cinquième point, c'est-à-dire que l'Allemagne entrera dans les négociations quand les difficultés sérieuses seront vidées, après quoi elle se rendra incontestablement la justice qu'elle a beaucoup contribué à rendre la paix au monde. Que la Prusse et l'Allemagne au surplus soient admises dans la conférence au dernier moment, ou qu'elles restent au seuil de cette grande affaire jusqu'à la fin, c'est entre les puissances sérieusement engagées qu'est le véritable débat, et c'est entre ces puissances que la question sera résolue.

Le congrès du reste poursuit son œuvre au milieu du plus entier mystère, sans nulle précipitation, et il est douteux qu'il ait pris quelque résolution assez importante pour que le chef de l'état puisse la communiquer au corps législatif, qui va se réunir dans trois jours. Le silence s'est fait, disons-nous, autour de ces négociations. Le mouvement politique est remplacé par ce tourbillon de fêtes que provoquent toutes les grandes circonstances. Au milieu de cette vie agitée par tant de choses sérieuses ou frivoles, politiques ou intellectuelles, un poète, un homme du plus rare talent vient de disparaître : c'est Henri Heine, l'auteur des *Reisebilder* et de l'*Intermezzo*. On peut dire que Henri Heine n'a fait qu'achever de mourir. Depuis longtemps, la vie physique semblait avoir délaissé ce corps débile et envahi par le mal; il ne restait que l'esprit, un esprit ailé, étincelant, à la fois terrible et charmant. Après Goethe, il n'y a point eu en Allemagne de plus grand poète; il réunissait tous les dons de l'inspiration hormis le respect dû aux grandes choses. Le malheur de Henri Heine en effet, c'est de s'être livré tout entier à la déesse de l'ironie, d'avoir tout raillé jusqu'à la douleur qui l'accablait, et cependant il touchait déjà à la mort, ce dernier et sérieux mystère devant lequel toutes les railleries s'effacent et se taisent.

Le mouvement perpétuel des opinions et des idées ramène de temps à autre, dans le domaine des discussions intellectuelles ou de la politique, certaines questions d'un ordre supérieur qui ont le privilége de mettre aux prises toutes les tendances et même toutes les passions d'une époque. De ce nombre sont surtout les questions religieuses, les plus graves et les plus délicates qui puissent se produire. Chose remarquable assurément, il y a eu en Europe, depuis quelques années, une véritable invasion de systèmes et de théories qui ne s'occupaient guère de la religion que pour la bannir des affaires humaines et lui imprimer le sceau d'une puissance déchue. Les

doctrines révolutionnaires se croyaient à peu près sûres du triomphe. C'est justement l'heure où la réaction des idées religieuses a fait le plus de chemin, et où s'est ouverte une lutte nouvelle qui a ses émotions, ses péripéties, ses polémiques ardentes. C'est là peut-être le trait le plus saillant du moment actuel. Le fait est que les questions religieuses ont retrouvé toute leur importance, et sont discutées avec plus de vivacité que jamais, non-seulement en France, mais dans bien d'autres pays, où les incidens ne manquent pas pour rallumer le conflit. On l'a vu assez récemment à l'occasion du concordat signé entre l'Autriche et le saint-siége, — concordat qui touche à quelques-uns des côtés les plus épineux du gouvernement de l'église et de la politique contemporaine. Le cabinet de Vienne s'était préparé à cette mesure en abrogeant en grande partie, il y a quelques années déjà, la législation établie par Joseph II, presque à la veille de la révolution française. Supprimer ces lois faites sans le concours de Rome et maintenues malgré ses protestations, c'était indiquer évidemment l'intention de s'entendre avec Rome. Si l'on se souvient d'ailleurs que les réformes autocratiques de Joseph II, à côté de bien des choses qui avaient pour elles l'avenir, contenaient des violences que les révolutionnaires les plus ardens n'ont eu qu'à imiter, on ne peut s'étonner que l'empereur François-Joseph ait préféré régler ce vieux différend par une voie d'équité et de conciliation. Comment se fait-il cependant que le concordat autrichien, dès qu'il a été connu, ait laissé partout une impression si vive, une impression d'inquiétude et d'étonnement? C'est qu'il répond peu sans doute à cet idéal, si ardemment poursuivi, d'une alliance juste et vraie entre la pensée religieuse et l'esprit des sociétés modernes; c'est qu'il a paru peut-être soulever encore plus d'inconvéniens qu'il ne tranchait de difficultés; c'est qu'en un mot on y a vu moins une solution qu'une source de complications nouvelles.

Rien n'est plus facile à critiquer, à un point de vue absolu, que le principe des concordats, et rien n'est moins aisé que de vivre pratiquement sans eux dans des pays vieux comme les nôtres, où il y a tant d'élémens divers, tant de traditions à concilier et à faire marcher ensemble. C'est d'habitude, comme on sait, à la suite de révolutions ou de longs démêlés que surviennent les concordats, comme un acte de pacification qui met fin à une guerre dont la société tout entière est la première à souffrir. Il en fut ainsi en France au commencement de ce siècle. Tout avait disparu pendant la révolution. A peine un gouvernement réparateur est-il né, une des premières pensées est celle d'une restauration religieuse, et le concordat de 1801 est signé. On a essayé d'y toucher depuis, notamment en 1817; il a fallu y renoncer, et le concordat de 1801 subsiste encore après plus d'un demi-siècle de durée. Quelles en ont été les conséquences? La paix des consciences a été assurée. Les rapports de l'église et de l'état n'ont point été toujours sans nuages sans doute; leur antagonisme pourtant n'a jamais dégénéré en rupture ni même en hostilités bien dangereuses. Lorsqu'il y a des luttes partout, il n'y en a point de sérieuses en France. Il y a plus, sous ce régime s'est formé le clergé le plus éclairé et le plus digne dans son ensemble qui existe peut-être dans le monde catholique. Les idées religieuses se sont réveillées plus qu'on ne le pensait, et, par une singularité bizarre, c'est la France, devenue un moment républicaine, qui a été la première à

ramener le souverain pontife dans Rome conquise par les révolutionnaires; c'est son armée qui reste encore la garantie la plus solide de la sécurité du saint-siége. Pour que de tels résultats aient pu être obtenus, il faut bien qu'il y aît quelque sagesse dans l'acte qui a fondé ce régime, et c'est cette expérience déjà longue qui fait du concordat de 1801 le type de ces sortes de transactions. Dans l'ordre des relations de l'église et de l'état, c'est l'équivalent de cette alliance de la raison et de la foi que le chef du catholicisme proclamait récemment dans l'ordre philosophique par une décision spéciale.

En est-il de même aujourd'hui du concordat autrichien? Celui-ci, il faut l'avouer, a peu d'analogie avec le concordat français; il lui ressemble si peu, qu'il a l'air d'en être la critique, critique indirecte et involontaire sans doute. Le gouvernement autrichien se dessaisit libéralement de bien des prérogatives que le pouvoir civil s'est réservées en France; il n'est plus pour rien dans les communications du clergé avec les fidèles ou avec le saint-siége; le *placet* est supprimé, le droit de nomination des évêques n'est maintenu à l'empereur qu'avec des restrictions ou des conditions. Le droit de posséder et d'acquérir est entièrement reconnu à l'église. Les ordres religieux pourront se multiplier indéfiniment. Les attributions de l'autorité ecclésiastique sont immensément étendues, elles sont étendues principalement en deux points essentiels. Par l'un des articles du concordat, les évêques, dans l'intérêt de la foi et des bonnes mœurs, sont investis d'un droit universel de censure sur tous les livres et écrits qui paraîtront, et le gouvernement impérial de son côté doit empêcher la propagation des livres jugés dangereux. Un autre article défère aux tribunaux ecclésiastiques toutes les causes relatives aux mariages, ne laissant aux juges ordinaires que la connaissance des effets civils de l'union conjugale. En un mot, toutes les questions se trouvent visiblement tranchées dans le sens d'une extension temporelle de l'autorité ecclésiastique. Que résultera-t-il de cet acte? Il est à craindre qu'il ne devienne la source d'embarras et de conflits de toute sorte. Déjà même ces conflits ont commencé. L'archevêque de Milan et le patriarche de Venise notamment ont mis en demeure les libraires et les imprimeurs de la Lombardie d'avoir à soumettre à leur censure les publications qu'ils feraient paraître, et ils ont laissé voir l'intention de recourir au besoin au bras séculier. Ainsi, à moins d'une résistance du pouvoir civil ou d'un retour des évêques lombards à une interprétation plus modérée du concordat, la censure ecclésiastique se trouve pleinement reconstituée, et le gouvernement impérial est obligé de prêter main forte à l'exécution des sentences épiscopales en matière de presse et de littérature. Les complications pourront devenir bien plus graves en ce qui touche le mariage. Il y a ici, ce nous semble, une véritable confusion de pouvoirs. Voici en effet une autorité civile appelée à connaître des effets partiels d'un acte qu'elle ne peut apprécier ni dans sa formation ni dans sa validité. Cela existe ailleurs, nous le savons bien, et il est même des pays où il serait dangereux d'y toucher, tant cela est entré dans les mœurs et dans les traditions. Les conditions sont différentes en Allemagne, où il y a des cultes dissidens, où les mariages se font souvent entre protestans et catholiques. C'est une erreur singulière de croire encore aujourd'hui qu'on travaille à la grandeur de la religion en l'immisçant dans toutes les choses temporelles. Tant qu'elle reste dans son domaine, l'église

est forte et puissante; son action est d'autant plus efficace, qu'elle est indépendante, désintéressée et toute morale. Dès qu'elle met le pied sur un autre terrain, elle se heurte à toutes les difficultés et à toutes ces résistances qui préparent souvent des réactions désastreuses.

Comment donc le saint-siége et l'empereur d'Autriche ont-ils été conduits à signer un acte où l'un n'a pu résister peut-être à la pensée d'obtenir plus qu'il ne pouvait espérer, et où l'autre semble s'être empressé d'accorder tout ce qu'on lui demandait? C'est ici peut-être le côté le plus délicat de la question. Sans manquer aux sentimens religieux du jeune empereur François-Joseph, on peut bien présumer qu'il s'est proposé quelque but politique. Il a pu espérer que, par ses déférences envers le saint-siége, il se constituait le chef de l'Allemagne catholique, et il a eu probablement surtout en vue l'Italie. L'Autriche a pensé qu'en accordant tout, elle recevrait au moins quelque chose en retour, et que l'union du pape et de l'empereur pourrait affermir sa domination au-delà des Alpes. C'est un calcul plus ou moins juste qui n'empêchera pas l'Autriche d'être toujours l'Autriche en Italie, et le cabinet de Vienne parvînt-il même à attirer à lui le haut clergé, il n'est point certain qu'il eût le même succès auprès du clergé inférieur. On peut se souvenir d'un fait qui précéda de peu la révolution de 1848. Le maréchal Radetzky prescrivait à ses lieutenans de ne point laisser leurs soldats se confesser aux prêtres lombards. Quoi qu'il en soit, c'est à ce point de vue surtout que le concordat peut avoir d'étranges conséquences et créer au saint-siége la situation la plus difficile, soit que des conflits surviennent, soit que l'union du pape et de l'empereur se maintienne par des sacrifices mutuels. Le saint-siége poursuivra-t-il jusqu'au bout les avantages qui lui ont été concédés sans entrer dans les vues des maîtres de la Lombardie? Alors l'Autriche peut prendre l'attitude d'un pouvoir libéral, modérateur. On a déjà commencé; les autorités milanaises insinuaient récemment aux évêques lombards qu'on ne brûlait pas dans notre temps, mais qu'on persuadait. Cette querelle peut s'apaiser sans doute, comme aussi elle peut se réveiller à chaque instant. Si le saint-siége au contraire reste en intime accord avec l'Autriche, et lui prête même involontairement le secours de l'influence religieuse, alors c'est une question bien autrement sérieuse qui s'élève. Qu'on le remarque bien, le pape n'est pas seulement le chef de l'église universelle, il est aussi le souverain d'un état italien. Tout ce qu'il trouvera de force et d'appui auprès de la domination impériale, il risque de le perdre aux yeux des peuples de la péninsule et des autres états italiens, qui se sentiront menacés par cette alliance de l'empire et de la papauté. Le malheur de ces combinaisons et de ces calculs, c'est qu'après tout ils pourraient bien ne servir ni l'état, ni l'église, ni le pouvoir religieux, ni le pouvoir civil. Ils jettent de nouveaux fermens dans cette Italie, déjà si bouleversée; ils créent des griefs que les révolutionnaires exploiteront en les exagérant : ils ouvrent une issue par où peut passer M. Mazzini. Voilà le danger à redouter, danger que n'a point aperçu certainement l'esprit généreux de Pie IX; voilà ce qui peut faire concevoir quelques doutes au sujet du dernier concordat autrichien. Nous ne savons s'il produira le bien qu'on en attend pour la religion; il peut du moins lui créer des périls, et il peut en créer aussi pour l'Italie. Ce ne serait pas le résultat le moins triste de cet acte, s'il devait être un obstacle de

plus au rétablissement de rapports meilleurs entre Rome et le Piémont.

Cette terrible question religieuse est tou ours en effet l'une des plus graves pour le Piémont. Ajournée actuellement, elle se présentera de nouveau un jour ou l'autre jusqu'à ce qu'elle soit résolue. Pour le moment, le Piémont est absorbé plus exclusivement par d'autres affaires, par sa coopération à la guerre et aux négociations diplomatiques, par la pensée propre qu'il a portée dans la lutte, et qui n'est point de nature à lui faire désirer la fin des hostilités. La présence du Piémont à côté de l'Autriche n'est point certes le fait le moins curieux dans ce congrès qui vient de se réunir. L'Autriche a voulu sans doute écarter une circonstance qui aurait pu rendre ce rapprochement difficile ou pénible. On se souvient qu'il y a plusieurs années les biens des émigrés lombards, dont un grand nombre s'est réfugié en Piémont, avaient été séquestrés, et qu'il en était résulté une sorte de rupture diplomatique entre les deux gouvernemens. Le séquestre a été levé il y a peu de jours. Cette restitution, qui n'est qu'une stricte justice, paraît être soumise, il est vrai, à des conditions; mais enfin le premier pas est fait, et l'Autriche ne reculera point probablement devant une réparation complète. Le Piémont sera-t-il en meilleure amitié avec l'Autriche? C'est ce dont il est permis de douter. Le Piémont, il faut le dire, a une situation difficile en Italie. C'est le pays où affluent tous les révolutionnaires de la péninsule. Chacun lui trace un rôle chimérique. La meilleure politique pour lui consiste dans la modération, dans une fermeté prudente, et il faut qu'il résiste à toutes les tentations. Récemment encore, l'ancien président de Venise, M. Manin, reprenait dans les journaux de Turin une thèse qu'il a déjà développée en France. Cette thèse est bien simple : c'est tout un programme politique qui se résume en deux mots, unification et indépendance de l'Italie! Il faut que tous les Italiens s'unissent pour l'affranchissement de la patrie commune. Quant aux moyens de réaliser cet affranchissement, il n'est point d'illusion comparable à celle que se fait l'ancien dictateur vénitien. M. Manin est persuadé qu'en théorie la république est la forme la plus parfaite de gouvernement; mais la république est peu en honneur aujourd'hui : la maison de Savoie est populaire au contraire, c'est autour d'elle qu'il faut se grouper, à la condition qu'elle donnera l'unité à la péninsule. Le prix de ses efforts sera la couronne de l'Italie, à moins que la révolution ne la lui prenne. M. Manin n'aperçoit que deux sortes d'ennemis à ce projet, le parti piémontais, qui préfère la maison de Savoie à l'Italie, et le parti républicain, qui préfère la république à l'indépendance. M. Manin ne voit pas qu'il ne sert pas beaucoup mieux l'intérêt italien. En faisant bon marché de la république, il prouve le peu de foi qu'il a en sa chimère, et en promettant à la maison de Savoie un concours dans de telles conditions, il lui offre un appui plus périlleux qu'utile. Le roi Victor-Emmanuel n'irait point vraisemblablement aussi loin que M. Manin dans son ambition; il se bornerait à des acquisitions plus voisines. Il est vrai qu'il serait répudié par tous les révolutionnaires, qui agiraient avec lui comme ils firent avec Charles-Albert, et c'est ce qui fait que l'Italie tourne toujours dans un cercle d'impossibilités et d'épreuves, lorsque son avenir serait dans la réalisation modérée de vœux plus pratiques et plus simples.

Le Nouveau-Monde a certes une histoire fort agitée et fort complexe où se

mêlent les grandes et les petites choses, les faits surprenans et les incidens ridicules. Jetez les yeux sur ces immenses territoires depuis la Californie et New-York jusqu'au cap Horn, sur ces empires dépeuplés et dévastés comme le Mexique, sur ces îles convoitées et disputées comme Cuba, sur ces archipels que la civilisation n'éclaire encore que d'un jour douteux : la vie apparaît sous bien des aspects. Les États-Unis, ces dominateurs jaloux du Nouveau-Monde, remplissent la scène. Aujourd'hui cependant ils ne comptent aucun exploit inattendu. C'est tout au plus si le congrès de Washington a réussi à se donner un président après le plus laborieux enfantement. Pendant deux mois, les scrutins se sont succédé, et les forces des partis se balançaient si bien que toutes les combinaisons ont échoué. On a fini par recourir à un expédient bien simple en n'exigeant pour la nomination du président que la pluralité des voix au lieu de la majorité absolue. Si, comme l'a laissé croire un instant l'attitude hautaine et cassante du gouvernement de Washington, les États-Unis portaient une véritable passion dans leur querelle avec l'Angleterre, il est à croire que le congrès, c'est-à-dire l'assemblée populaire de l'Union, n'eût point passé deux mois à ballotter des noms dans une urne avant de s'occuper des affaires du pays. Il est vrai d'un autre côté qu'il s'agissait ici de la grande lutte qui divise les États-Unis, de cette espèce de duel engagé entre le nord et le sud. Ce qu'il y a de plus particulier, c'est que les partisans du sud, qui ont admis la pluralité des voix, parce qu'il se croyaient sûrs du succès à la faveur d'une de ces candidatures improvisées au dernier moment, ont été battus en définitive. C'est un abolitioniste qui a triomphé par la nomination de M. Banks. Ce n'est pas seulement un abolitioniste, c'est un noir du Massachusets. M. Banks au reste, en prenant possession de la présidence, a prononcé quelques paroles de l'esprit le plus sage. Et maintenant voilà le congrès de l'Union constitué, non sans peine! Les États-Unis sont le foyer de bien des bizarreries et de bien des expériences. Dans le nombre, il en est une qui nous touche presque comme un souvenir de nos dernières révolutions : c'est l'établissement de la république communiste d'Icarie à Nauvoo. On n'avait plus entendu parler depuis longtemps de cette Icarie. Elle existe pourtant sous la haute direction de son fondateur, M. Cabet. Seulement elle a le sort de toutes les républiques communistes: elle finit par la consomption, et voilà M. Cabet en disposition de faire un coup d'état pour réfréner les mauvaises passions et les intempérances de ceux qui se permettent de le critiquer. M. Cabet propose donc au peuple icarien une constitution nouvelle qui n'est autre chose que la dictature. L'Icarie fera peu de prosélytes aux États-Unis; elle n'aura été qu'une épave de nos révolutions jetée par le mauvais temps au milieu des exubérantes agitations de cette vigoureuse race.

De toutes les aventures présentes du Nouveau-Monde, la plus étrange à coup sûr, la plus curieuse et la moins héroïque est ce qui vient d'arriver à sa majesté noire Faustin Ier ou Soulouque, empereur d'Haïti. Le fait est déplorable, mais il est certain : Soulouque a été battu, complétement battu, pour avoir trop aimé la gloire, et c'est à peine s'il a pu se retrouver lui-même dans sa défaite. L'empereur Faustin nourrissait depuis longtemps des pensées de guerre; il voulait avoir sa grande armée et faire des conquêtes. L'ardent objet de sa convoitise était cette petite République Dominicaine, qui

s'obstine à vouloir rester indépendante et à refuser de goûter les douceurs de l'empire haïtien. La France et l'Angleterre ont cherché à tempérer l'humeur belliqueuse de l'empereur noir; elles n'ont réussi qu'à ajourner ses projets. Soulouque pendant ce temps organisait son armée, faisait des préparatifs formidables, et il s'est décidé enfin à aller prendre en personne le commandement de ses forces, résolu à se couvrir d'une gloire immortelle. Mais c'est ici, hélas! que commence la tragique aventure. Par malheur pour Soulouque, les Dominicains ont un chef énergique, le général Santana, qui s'est mis en état de défense, bien qu'il dispose de peu de moyens. Voilà l'inconvénient : la République Dominicaine s'est défendue, et cette surprenante attitude a déconcerté tous les plans de conquête. C'est au mois de décembre dernier que Faustin Ier commençait sa marche guerrière. Il n'avait pas moins de trente mille hommes, des approvisionnemens assez considérables, un trésor de trois millions de dollars. Soulouque s'est avancé vers la frontière. Arrivé à un point nommé Mirabelais, il a détaché un petit corps qui devait le rejoindre à Azua, tandis qu'il suivait lui-même une autre route. Le moment de la lutte approchait. Qu'est-il arrivé? Le petit corps détaché vers Azua a rencontré les Dominicains, et au premier choc les Haïtiens ont pris la fuite, bien qu'ils fussent à peu près vingt contre un. Un vieux général et quelques officiers s'obstinaient seuls à se faire tuer. La grande armée de Faustin n'était pas plus heureuse dans sa marche. L'empereur haïtien comptait plus de vingt mille hommes contre quatre cents Dominicains. Ici encore c'est la même péripétie : la première ligne se replie sur la seconde, qui se replie sur la troisième, et ainsi de suite, ce qui fait que l'armée de Soulouque a eu une retraite très précipitée. Canons, approvisionnemens, trésor, Faustin a tout perdu, moins les hommes, qui se sont débandés et n'ont plus reparu pour la plupart. Soulouque lui-même a complétement disparu au premier moment. Il s'était réfugié d'abord dans un petit village du nom de Bonheur, nom tout de circonstance. On n'a plus su un instant ce qu'était devenu Faustin. Il a reparu depuis pourtant, et il a fait, dit-on, fusiller quelques généraux. Recommencera-t-il sa marche guerrière? L'expérience doit lui montrer que la fortune a ses retours, et que les ambitions de gloire ont leurs amertumes. Il a perdu une armée, il pourrait une autre fois y jouer un jeu plus dangereux pour lui.

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

SUR LES PROGRÈS RÉCENS DE LA GALVANOPLASTIE.

De toutes les parties de la fameuse *Encyclopédie* française du siècle dernier, celle qui traite des arts et métiers est certainement l'une des plus importantes et des plus utiles, et c'est en même temps celle qui a eu le moins de lecteurs. Il est pourtant très curieux d'étudier les procédés par lesquels le génie de l'homme a maîtrisé la nature et a tiré tant d'avantages

de ses diverses productions. Franklin définissait l'homme *l'animal qui sait se faire des outils*. A ce point de vue, les plus simples et les plus vulgaires des instrumens dont nous nous servons tous les jours méritent notre attention. La pince ou tenaille avec laquelle nous saisissons un fer rougi au feu n'est-elle pas une addition précieuse à la main, qui ne pourrait manier impunément un métal incandescent? La simple pincette du foyer domestique ne représente-t-elle pas deux doigts mécaniques qui ne craignent pas la brûlure? Pourrait-on remplir sa main de charbons ardens comme on remplit une pelle à long manche, en évitant non-seulement le contact destructeur du feu, mais encore une proximité trop grande du foyer d'où l'on retire le combustible enflammé? Pourrait-on, en frappant du poing, faire le travail qui devient facile avec le marteau? On trouve dans Hésiode cette curieuse remarque, que les cyclopes, ouvriers admirables, avaient la force, l'activité et *des machines pour aider leurs travaux*. Dans Homère, Vulcain arrivant à sa forge fait souffler son feu par deux figures qui étaient évidemment des éolipyles, que l'on n'emploie plus aujourd'hui, sans doute parce que l'on a reconnu que l'air mêlé de vapeur d'eau brûle le charbon sans efficacité pour la production de la chaleur. Les curieux pourront voir dans la belle tragédie d'Eschyle, *Prométhée enchaîné*, tous les arts que ce titan, bienfaiteur des hommes, se vante de nous avoir donnés. Indépendamment du feu, qui auparavant était exclusivement réservé aux dieux, il mentionne l'art de bâtir, l'astronomie, la marine, les animaux soumis au joug, la médecine, et, chose remarquable, l'art d'écrire et la science des nombres. Il dit qu'en donnant le feu, il a donné tous les arts à l'humanité, mais il y avait encore bien loin du feu à l'électricité.

La galvanoplastie, c'est-à-dire la fabrication électrique d'une pièce métallique, est-elle une science, un art ou une industrie? Se rapporte-t-elle à l'intelligence purement scientifique et métaphysique, ou bien doit-elle, comme la sculpture et la glyptique, être placée dans la brillante catégorie des beaux-arts, enfans privilégiés de l'imagination? Doit-on enfin n'y voir qu'un métier utile, dont les produits s'adressent aux besoins de l'homme civilisé, comme tous ceux qui font refuser à ceux qui les exercent le titre d'artistes pour ne leur laisser que le nom d'artisans ou d'ouvriers?

La galvanoplastie est à la fois une science, un art et un métier. Son origine purement scientifique est la physique de l'électricité. Par ses applications à la production de tous les ouvrages où la forme domine, c'est un art, de ceux que l'on appelle par excellence *arts libéraux*. Enfin, par ses produits industriels, c'est une laborieuse ouvrière. Tout le monde sent la différence qu'il y a entre la fabrication des objets de quincaillerie, l'argenture ou la dorure des bronzes et le modelage d'une statue, la reproduction d'une planche gravée avec tous les raffinemens de l'art le plus avancé.

Cette espèce de bilan qu'on a dressé de l'humanité en divisant les tendances prédominantes en intelligence, sentiment et besoins matériels, semble fondé sur l'observation des faits comme sur la nature intime de notre espèce. Les arts libéraux, qui tiennent le milieu entre les spéculations métaphysiques, accessibles à peu de têtes, et les travaux purement manuels, qui ne disent rien à l'imagination, sont ceux qui font l'honneur comme la félicité des nations civilisées tant par leur charme naturel que par leur influence

salutaire sur la société. La galvanoplastie se recommande donc sous tous les points de vue à l'étude et à l'intérêt des esprits de toutes les classes.

Au moment où l'exposition universelle de 1855 fut annoncée au public, on s'imagina que des descriptions détaillées des procédés qui avaient fait éclore toutes les merveilles de l'industrie seraient indubitablement recherchées par les visiteurs et par ceux qui n'auraient pas l'avantage d'étudier en détail tout ce que contenait l'immense palais, ou plutôt les immenses palais encombrés par le travail du monde entier. Il n'en a rien été. Les descriptions techniques ont été mises en réserve pour être consultées au besoin; elles n'ont point occupé les lecteurs, et ne sont point arrivées à prendre rang parmi les sujets de conversation des salons ou des sociétés de Paris et de la province. Elles ont eu tout à fait le même sort que les parties techniques de l'*Encyclopédie*. L'expérience indique donc que la science seule des faits n'a point d'attraits sans les déductions qui les rattachent à l'homme. « La fourmi, disait Bacon, amasse sans art; l'abeille amasse et élabore les matériaux qu'elle a recueillis. » Une remarque de salon me fournit un exemple qui peint bien ma pensée. Tout le monde a lu l'*Esprit des Lois*, le chef-d'œuvre de Montesquieu; et les lois elles-mêmes, qui a pris connaissance de leur immense ensemble, si ce n'est ceux qui en font une étude professionnelle?

Je m'abstiendrai donc de faire le tableau de tout ce qu'a produit l'électricité plastique depuis les pages qu'ici même je lui ai consacrées, et je passerai en revue les travaux de quelques ateliers de la capitale, sous le triple rapport de l'industrie, de la science et de l'art. Du reste, presque tous nos galvanoplastes ont réuni ces trois mérites dans leur fabrication.

Lorsque l'exposition universelle de France ouvrit au monde entier la concurrence de tous les mérites et la rivalité de toutes les fabriques, la puissante maison Elkington de Londres sembla, pour la galvanoplastie, devoir primer le monde entier. Un seul fabricant français, M. Christofle, pouvait soutenir l'honneur de la France, et, n'écoutant que son patriotisme, il s'abstint de rechercher l'avantage d'être membre du jury international, afin de balancer les suffrages, qui en effet le placèrent au même rang que son rival. Mais ce n'est pas tout que de voir les produits d'une immense industrie d'utilité et de luxe; il faut pénétrer dans les ateliers où se préparent tous les objets que la consommation française réclame et tous ceux par lesquels la France rend les autres nations tributaires de son art et de son activité. J'ose dire que, sous ce point de vue, il n'est point d'homme d'état qui ne voie avec admiration ou même avec reconnaissance l'atelier ou plutôt les cent ateliers de M. Christofle. Là, douze ou quinze centaines d'ouvriers et d'ouvrières, depuis les simples manœuvres jusqu'aux artistes de premier ordre, modèlent, fondent, *galvanoplastisent*, argentent, dorent, polissent mille sortes d'objets en métaux ordinaires ou précieux, depuis le couvert modeste du pauvre, recouvert en argent, jusqu'aux bronzes argentés et dorés destinés aux plus opulentes maisons du pays. L'agent scientifique, l'électricité, relégué dans un cabinet isolé en plein air pour éviter les émanations nuisibles, envoie par de longs fils de métal son influence aux réservoirs pour le dépôt de l'or et de l'argent et à ceux où le métal se dépose en lames et en figures dans des moules artistiques. Certaines pièces offrent du travail sans art, d'autres un art exquis; le plus grand nombre, qui composent ce qu'on ap-

pelle l'*ornementation*, présentent l'assemblage des deux genres, savoir : des pièces massives, enrichies de détails du travail le plus précieux. L'attention scrupuleuse qui a été donnée partout à la salubrité de tous les ateliers pourrait être qualifiée d'admirable, si ce n'était pas l'estime plutôt que l'admiration qui dût payer cette philanthropie si rare. Quand on voit un agent tout à fait scientifique, l'électricité, travaillant en silence, avec une activité infatigable, à la création comme à la décoration de tant de pièces métalliques, on se figure involontairement Diderot, le rédacteur des articles d'arts et métiers de l'*Encyclopédie*, visitant aujourd'hui un grand atelier de galvanoplastie, et jouissant du progrès provoqué par sa noble initiative d'il y a un siècle. Diderot aurait vu avec bonheur la galvanoplastie réaliser l'union de l'industrie avec les beaux-arts, qu'il comprenait si bien. Comme dans les palais de l'industrie, cet esprit si hardi, et si au-dessus des préjugés de son siècle, aurait applaudi à la réhabilitation, pour ainsi dire officielle, du travail, qui a inauguré la seconde moitié du présent siècle, en admettant aux mêmes distinctions, aux mêmes décorations, le mérite de l'ouvrier et le mérite guerrier. Si, à l'exemple des Grecs, nous prenons la décade de dix années pour l'unité de temps, car le siècle est trop long pour l'activité de la civilisation moderne, la présente décade, qui est la sixième du XIXe siècle, et qui a vu les expositions de Londres et de Paris, et les récompenses honorifiques équitablement décernées à tous les travailleurs sans privilége autre que le mérite et sans égard à la routine des préjugés, la présente décade, disons-nous, occupera un rang distingué comme ayant réalisé un progrès moral et politique, de même que le travail avait, lui aussi, réalisé un progrès utilitaire et national. *Quand on a été à la peine, on a le droit d'être à l'honneur!*

A voir la facilité avec laquelle, sous l'influence électrique, les métaux se solidifient en vases, en statues, en ustensiles divers, et passent de l'état liquide du bain qui les contenait à la rigidité que la fonte seule leur donnait autrefois, on pense tout de suite à ces montagnes de sel qui, dans les marais salans de l'Aunis, se retirent à l'état solide des eaux toujours agitées de l'Océan. Là, l'évaporation fait ce que l'électricité fait dans la galvanoplastie; seulement il est moins étonnant de voir les cristaux de sel solide apparaître quand l'eau les abandonne par sa volatilisation au travers de l'atmosphère que de suivre dans l'œuvre de l'électricité le dépôt métalliquement rigide exigé d'un réservoir qui ne perd rien par l'évaporation. Il y a deux ou trois décades d'années, on n'eût pas jugé possible de faire du cuivre, de l'or, de l'argent en masses compactes par des dépôts continus de particules pour ainsi dire précipitées une à une, et dont on ne pouvait attendre raisonnablement que du métal en grains, en poussière ou limaille impalpable, comme le donnent toutes les opérations chimiques.

En effet, si dans un laboratoire de chimie bien assorti en produits et en préparations, un flacon renfermant une poudre noire, terne, pulvérulente, porte l'étiquette *charbon de bois*, *charbon de sucre*, *charbon de terre* ou *noir de fumée*, vous replacerez ce flacon, qui ne dira rien de nouveau à votre curiosité; mais le flacon d'à côté, renfermant une substance tout à fait semblable, également noire, terne et en poudre, portera l'étiquette *argent;* un autre flacon, encore tout pareil, contiendra de l'*or*. De même le fer, le cuivre, le zinc, le plomb, l'étain et tous les métaux seront des poudres noires

comme le charbon, et qu'il serait impossible de distinguer du charbon par l'aspect. Tels sont les produits de la précipitation chimique. Pour vous faire connaître le genre de ces poudres diverses de nature, quoique semblables d'apparence, le chimiste en prendra une petite quantité, et, la fondant au chalumeau, il produira un bouton d'or, de cuivre ou d'argent, suivant le bocal où il aura puisé la substance noire. Au commencement de ce siècle, on a été obligé de faire des travaux chimiques inouis pour faire passer le platine de l'état de précipité pulvérulent à l'état compacte et malléable. Comme le platine est presque infusible, on n'avait pas, ainsi que pour l'argent et le cuivre, la ressource du feu pour l'agglomérer et le réduire en masse brillante. Les expositions des deux ou trois premières décades de ce siècle font foi de ces difficultés péniblement surmontées.

C'est ici le cas de remarquer combien avaient beau jeu les prétendus adeptes du grand œuvre, les possesseurs de la pierre philosophale que Molière appelle

. . . . . Cette benoite pierre
Qui peut seule enrichir tous les rois de la terre.

Pour faire croire que dans leurs fourneaux ils changeaient diverses substances en métaux précieux et qu'ils faisaient de l'or, il est évident qu'ils mettaient frauduleusement de l'or en précipité noir au lieu de charbon, et qu'ensuite ils ne retiraient que l'or qu'ils avaient introduit dans leur appareil. Sous la régence d'Anne d'Autriche, une mystification de ce genre pensa coûter la vie à l'alchimiste qui se l'était permise, et sans doute la catastrophe sera arrivée plus d'une fois entre la tyrannie avide et le charlatanisme impudent. En vérité on ose à peine plaindre de si peu intéressantes victimes. Quant à la galvanoplastie, au moyen de bains convenablement métallisés, elle a doré, argenté, cuivré, platiné en pellicule, en plaque, en masse compacte, à volonté. De même qu'on peut ne déposer qu'une mince couche métallique dans un moule creux, on peut le remplir complétement de métal sans y laisser aucun vide. C'est l'affaire du temps pendant lequel on laisse agir l'électricité de la pile.

La pile elle-même, cette admirable invention de Volta, que les ouvriers de Paris fabriquent par centaines et par milliers pour les télégraphes électriques, n'était au commencement du siècle que dans les cabinets de physique. Voici comment on la construisait. On plaçait sur une table un disque ou rondelle de cuivre sur laquelle on mettait une pièce semblable de zinc. La dimension de ces pièces ou rondelles était environ deux fois celle d'une pièce française de cinq francs. Au-dessus de la pièce de zinc, on posait une rondelle de drap mouillé d'eau salée, puis on posait dessus un second cuivre, sur celui-ci un second zinc, puis une seconde rondelle de drap humide. On continuait ainsi d'empiler les pièces de zinc sur les pièces de cuivre et les disques de drap mouillé sur les disques de zinc. Après trente ou quarante alternatives, la pile ainsi construite semblerait être le plus inoffensif et le plus innocent des appareils que l'on puisse imaginer. Cependant, si l'on met une main en contact avec la base de la pile et que de l'autre on touche le sommet, on ressent une violente commotion nerveuse qui agit incessamment tant qu'on touche le sommet et la base de la pile avec les deux mains. Avec la pile que Napoléon Ier avait donnée à l'École polytechnique, M. Gay-Lussac

fut renversé du choc. Maintenant on administre l'électricité avec de petits appareils analogues à la pile pour le courant électrique, et qui sont très efficaces sous un très faible volume. Chaleur, lumière, composition et décomposition chimique des corps, transport des substances sous forme invisible, sécrétions organiques dans les plantes et les animaux, messages télégraphiques, travail moteur, tout est exécuté par cet agent sans poids, imperceptible à notre vue, et aussi mystérieux dans le bâton de cire à cacheter qui, frotté sur un habit, attire un fil léger que dans le nuage orageux où il constitue la foudre. Ainsi, après avoir fait travailler l'air, l'eau et le feu, le génie de l'homme a su prendre pour collaborateur le fluide même de la foudre, et, chose étonnante, ce redoutable agent physique s'est montré le plus docile et le plus apprivoisé de tous ceux que l'intelligence avait conquis sur la nature matérielle.

L'exposition universelle a vu et apprécié les résultats obtenus par MM. Hulot et Coblence. M. Coblence reproduit une page portant une vignette et un texte imprimé de telle manière qu'on peut la tirer à l'impression comme un stéréotype, réduisant ainsi la reproduction d'un ouvrage à figures intercalées au même degré de facilité que la reproduction typographique ordinaire. Quant à M. Hulot, outre ses admirables spécimens de billets de banque, de timbres-poste tirés à plusieurs milliards, et ses clichés sans pareils, on peut dire que dans le modelage et la reproduction des gravures il a atteint les dernières limites de l'art. Ses ateliers à la Monnaie sont des installations tout à fait scientifiques. Au grand honneur de la science et de l'industrie, on a vu à la distribution des récompenses de l'exposition MM. Hulot et Coblence, le savant et l'ouvrier, recevoir ensemble cette décoration à laquelle l'estime de la France a donné une si haute valeur.

A l'une des dernières séances de l'Académie des Sciences, un galvanoplaste de première distinction, M. Lenoir, a montré des bronzes d'un fini parfait et d'une épaisseur tout à fait uniforme en même temps qu'ils étaient fort légers. L'invention consiste dans l'idée que M. Lenoir a eue d'introduire dans le creux du moule un ou plusieurs fils métalliques conducteurs qui répartissent le dépôt métallique également sur toute la surface intérieure du creux. On peut ainsi atteindre à des figures de toutes les dimensions. La statue se trouve produite tout d'une pièce sans soudure et sans travail d'ajustement, travail coûteux, souvent périlleux et toujours peu artistique. Plusieurs des pièces mises sous les yeux de l'Académie étaient de vrais chefs-d'œuvre de modelé et de distribution du métal plastique. Il va sans dire que tous les galvanoplastes qui arrivent aux travaux d'art confectionnent également tous les objets d'ornement, dont le nombre est déjà immense, car tout ce qu'on peut demander sans risque au travail galvanoplastique, on se garde bien d'essayer de le produire par les anciens procédés du feu et de la fusion, qui tourmentent les moules et ne tirent pas à beaucoup près aussi fin.

L'esprit des procédés galvanoplastiques, c'est donc en général une plus grande perfection du travail artistique jointe à une réduction considérable dans le prix des produits. Quant à ce qu'on appelle *le tour de main*, c'est-à-dire l'emploi bien entendu d'un nombre considérable de petites précautions qui semblent autant de recettes individuelles, on ferait plus d'un volume de celles que chaque opérateur en grand préconise à juste titre comme gage de succès, et ces prétentions sont légitimées par la beauté des résultats

obtenus. Je passe donc à des opérations d'un tout autre genre exécutées en grand dans l'établissement gigantesque de M. Oudry, ayant pour collaborateur M. Levret, officier distingué de notre savante marine française. Là on fait toutes les pièces d'ornementation, de bijouterie même, que j'ai signalées dans les travaux de M. Coblence : la gravure en taille-douce, le clichage, la reproduction des médailles avec plusieurs enveloppes de divers métaux, comme l'avait déjà fait M. Hulot; mais c'est dans l'industrie des grandes pièces, et surtout pour la marine, qu'il y a chez M. Oudry du nouveau et de l'étonnant. C'est le dernier type que je prendrai pour les progrès de l'art.

On peut dire que M. Oudry change tous les métaux, non pas en or comme les alchimistes, mais bien en cuivre. D'immenses tuyaux de conduite, des rouleaux pour l'impression des étoffes, sont revêtus en dedans et en dehors d'une épaisseur considérable de ce métal, bien moins altérable que le fer. Des chaînes de marine de grande force, des cornières en fonte, des clous de doublage, des candélabres immenses, de hautes grilles, deviennent inaltérables même à l'eau de mer. La marine française a déjà accueilli plusieurs des produits de M. Oudry, et notamment pour l'habitacle des phares. On cite les Anglais et les Américains pour la hardiesse de leurs entreprises industrielles; l'usine d'Auteuil ne leur cédera en rien. Il s'agit de doubler un navire en fer en le mettant dans une cale à flot et l'entourant d'un bain galvanoplastique. C'est gigantesque, mais cela n'implique rien d'impossible, et le tout est dans le prix de revient, qui semble n'être pas évalué trop bas par M. Oudry. Mais les navires en bois, comment les envelopper de cuivre? Le doute était ici permis, ou même commandé par la nature du doublage que l'on avait en vue. Il ne semble pas facile au premier abord de fixer sur le bois une épaisseur de cuivre suffisante pour sa préservation. Or l'expérience a prononcé pleinement en faveur des prétentions de M. Oudry. De grandes planches, de celles mêmes qui constituent le bordage des vaisseaux, ont été doublées d'une épaisseur de cuivre de la plus parfaite régularité et d'une adhérence complète à l'aide de petits clous de cuivre incrustés dans le bois, et dont la tête se noie dans le dépôt galvanoplastique. Ces planches ainsi doublées ont un aspect magique, et leur grandeur éloigne toute idée de crainte sur la réussite du doublage d'un bâtiment entier de grandeur quelconque. Après cela, il ne semble plus possible de fixer de limite à la puissance de la galvanoplastie. On pourrait la définir l'art de faire sans la fonte et sans le feu tout ce qu'autrefois on faisait par ces deux moyens. L'école de Pythagore s'amusait de cette énigme : *On voit l'homme souder l'airain sur l'homme au moyen du feu!* Le mot de l'énigme était la pose des ventouses. Avec la galvanoplastie, il n'y a pas de doute qu'on réussirait à bronzer une partie considérable d'un corps vivant. Dans l'usine de M. Oudry, tout est revêtu de cuivre, même les rails des petits chemins de service intérieurs.

Pour comparer le procédé galvanoplastique avec la fonte ordinaire, il faut d'abord savoir qu'une statue, un buste ne sont pas coulés pleins; il y a un vide au milieu. En réalité, une figure de bronze se coule entre deux moules. L'un, grossièrement ébauché, est intérieur et fait de sable, de terre, de charbon pilé, enfin d'une substance qui puisse s'extraire facilement après le coulage. Ce moule intérieur est recouvert d'une couche de cire que le sculpteur travaille ensuite avec tout l'art dont il est capable. C'est cette cire

qui est enveloppée d'un nouveau moule. On verse le métal fondu entre les deux moules; la cire fond ou s'évapore, et le bronze la remplace.

Sequitur fugientem torridus humor.

Voyez sur cette opération les beaux vers du cardinal de Polignac dans *l'Anti-Lucrèce*. Le sable intérieur est ensuite concassé et retiré. Comme c'est la forme extérieure du métal qui en fait tout le mérite, on estime en général les bronzes légers : tels sont les bronzes antiques et les bronzes florentins de la renaissance; mais il n'est rien de pareil à ce que peut donner en ce genre la galvanoplastie, et surtout celle de M. Lenoir. Il y a cependant des limites à tout, et ce sentiment artistique qu'on appelle le goût a tout autant de réalité que les formules de la géométrie. L'impératrice Joséphine, qui protégeait les arts du dessin à une époque où la guerre enlevait toute la population studieuse, avait eu l'idée de demander à plusieurs artistes des coupes et des urnes en bronze d'un modèle élégant : il en reste plusieurs dont la forme est gracieuse; mais quelle fonte, bon Dieu! Peu s'en faut que la pièce ne soit en bronze plein. On ne pouvait pas objecter ici la difficulté de faire un moule intérieur; c'était plus facile que les bombes et les obus, que l'on fait par millions. Un antiquaire, possesseur d'une de ces urnes antiques (de forme), me faisait part de la persuasion où il était que c'était l'urne même dans laquelle Achille avait recueilli les cendres et les os de Patrocle. D'après le peu de creux que le fondeur avait laissé à ce bronze, on n'y aurait pas recueilli les cendres et les os d'un coq ou d'une oie. Il va sans dire que j'assurai l'heureux antiquaire que je ne voyais pas comment on pourrait nier son assertion. En fait d'antiquités, on me montrerait le rasoir de Tullus Hostilius, avec lequel le sacrificateur coupa la pierre qui servait à l'aiguiser, que je le reconnaîtrais pour parfaitement authentique.

Après avoir admiré les résultats de la galvanoplastie, il est une première question que chacun se pose; on veut savoir comment ce dépôt solide est produit. Tout effet a une cause, et plus l'effet est remarquable, plus on tient à connaître la cause qui lui a donné naissance. Or dans la physique rien n'est si obscur que ces actions qui s'exercent entre les particules extrêmes des corps, lesquelles sont d'une ténuité extrême, mais en si grand nombre qu'elles produisent par leur ensemble ce qu'elles ne pouvaient faire individuellement. Depuis Newton, nous savons que toutes les substances matérielles exercent l'une sur l'autre une attraction même à de grandes distances. Deux corps que l'on met en présence, s'ils sont placés sur des supports assez mobiles, se mettent en mouvement l'un vers l'autre. Deux corps polis et bien plans, étant mis en contact, adhèrent fortement. Les ouvriers qui manient habilement la lime dressent deux lames de fer si exactement qu'elles arrivent au contact et se prennent fortement l'une à l'autre. Si on a deux balles de plomb et qu'avec un rasoir on enlève à chacune d'elles un petit morceau, puis qu'on rapproche les deux petites facettes rondes produites par le rasoir, on voit également qu'il naît une adhérence telle entre les deux balles que leur poids ne les détache pas l'une de l'autre; souvent même cette adhérence résiste à des poids de plusieurs kilogrammes. Il n'est donc point étonnant que l'électricité, en apportant les particules métalliques et les déposant tout près l'une de l'autre, en construise un métal solide tel que nous

l'aurait donné la fusion; car si l'on y réfléchit bien, la fusion n'est aussi qu'un moyen d'exclure tout intermédiaire entre les particules du corps, et par suite de leur permettre d'exercer leur attraction mutuelle au moment où la chaleur se retirera.

Il reste à savoir comment le courant électrique s'empare des particules, et les voiture jusqu'à ce qu'il arrive au point où, s'affaiblissant par diffusion, il abandonne ce qu'il entraînait. Or c'est ici de la physique théorique, et la question rentre dans un tout autre ordre d'idées que celles que nous devons aborder en ce moment.

J'ai déjà dit et répété que la terre dans son ensemble, à cause des courans électriques qui la parcourent de l'est à l'ouest, est une vaste usine galvanoplastique où l'espace et le temps ont produit de curieux effets. Les filons métalliques qui occupent les fentes des grandes masses continentales semblent des dépôts produits par la galvanoplastie de la nature. Quel sera l'industriel qui saura, pour son profit et pour l'avantage de l'humanité, faire travailler ces courans électriques, qui ne coûtent rien? Jusqu'ici, à ma connaissance, le seul travail qu'on leur ait demandé, ç'a été de remonter une pendule, en sorte que celle-ci va toute l'année sans qu'on ait besoin d'y toucher. C'est un bien mince résultat. De tous les genres de travail, la galvanoplastie me semble celui auquel les forces électriques de la nature s'appliqueraient le plus immédiatement et le plus avantageusement. L'industrie des métaux a toujours rivalisé avec l'agriculture comme source de la richesse. L'Angleterre, avec la partie combustible de son sol, extrait le fer contenu dans l'autre partie et l'exporte avec un avantage immense. Y aurait-il quelque espoir de retirer le fer galvanoplastique de la terre avec les courans de la terre elle-même, comme on retire le cuivre et l'argent par ce procédé? Il faut convenir que le fer est bien difficile à extraire, mais il est bien utile et d'un emploi bien général. Midas et Cinyras, ces deux personnifications de la richesse dans l'antiquité, me semblent marquer l'époque où l'extraction du fer a succédé à celle du cuivre, qui a devancé l'autre de bien des siècles. Virgile nous peint la terre d'Amathonte, où régnait Cinyras, comme *enceinte de métaux :*

Gravidam que Amathonta metallis.

Il en dit à peu près autant de l'île d'Elbe (*Ilva*). La Phrygie de Midas n'était pas moins riche en minerais. Or, dans les localités où les forces de la nature ont déposé *électriquement* des métaux, ces forces électriques doivent encore subsister. Pourrait-on les utiliser ? Laissons au temps à décider la question. Au reste, je n'ai voulu indiquer ici que les progrès récens de la galvanoplastie. C'est donc de son présent qu'il s'agit et non point de son passé, ou de son avenir. Sans tenir aux beaux-arts d'aussi près que la photographie, la galvanoplastie, par sa fixation des formes, rentre dans leur domaine. Notre siècle, en faisant travailler la lumière et l'électricité, leur a demandé ce qui était dans la nature de chacune. La lumière a fait des tableaux, l'électricité a fait de la statuaire.

BABINET, de l'Institut.

V. DE MARS.